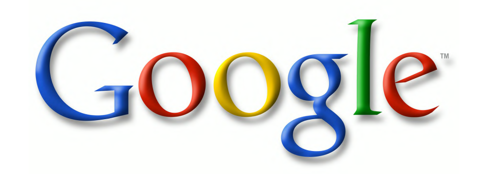


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

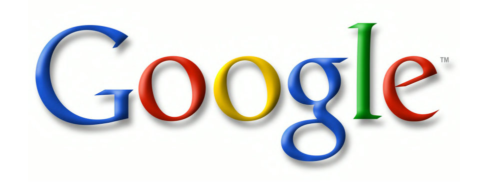
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

30. e. 7



1858

~~c t646. 5~~

~~Celtic IV J. 43~~

30. e. 7



1858
~~c 6646. 5~~
~~Celtic IV J. 43.~~



CONTES POPULAIRES

DES

ANCIENS BRETONS.

I

30 e 7

IMPRIMERIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
Rue d'Erfurth, 1.

CONTES POPULAIRES

DES

ANCIENS BRETONS

précédés d'un Essai

SUR

L'ORIGINE DES ÉPOPÉES CHEVALERESQUES DE LA TABLE-RONDE,

PAR TH. DE LA VILLEMARQUÉ.

I



PARIS.
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
48, RUE JACOB.
1842


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
4 - FEB. 1936
OF OXFORD

A MADAME

HANBURY LEIGH DE PONT-Y-POOL PARK,

(LADY MACKWORTH DE GNOLL CASTLE),

GOUVERNANTE DU COMTÉ DE MONMOUTH,

EN GALLES.

MADAME,

Je ne puis songer aux héros des anciens contes bretons, sans qu'un précieux souvenir vienne embellir à mes yeux la ville qui les réunissait dans toutes les grandes solennités; je me rappelle le jour où, guidé par vous, je visitais les ruines de Kerléon : je revois la cour d'Arthur, le tertre où s'élevait son palais, les murailles couronnées de lierre, l'amphithéâtre encore nommé la *Table-Ronde*, la

rivière que descendent souvent des barques de cuir et d'osier semblables à celles où voguaient nos pères entre les rivages fraternels de la Cambrie et de l'Armorique ; et tout, dans ces ruines, le ciel qui les éclaire, la verdure qui les égaye, et les flots qui les réfléchissent, m'éblouit de rayonnements poétiques : vous y régnez, Madame, vous régnez aux lieux où régnait Genièvre.

Mais si vous avez dirigé mes pas sur les traces presque effacées d'Arthur, c'est grâce à vous aussi que j'ai pu visiter les dépôts littéraires où sont ensevelis les monuments de sa gloire chevaleresque, les manuscrits des contes que je produis au grand jour.

L'hommage de ce livre vous revient donc de droit, Madame ; veuillez l'accepter comme un témoignage de l'affectueuse reconnaissance et du profond respect

De votre très-humble
et très-obéissant serviteur,

Th. de la Villemarqué.

INTRODUCTION.

Les Bretons du pays de Galles et les Armoricains sont unis, on le sait, par d'antiques liens de race et de langage : désirant resserrer ces nœuds que douze siècles de séparation n'ont pu rompre, les Gallois convièrent, il y a trois ans, leurs frères d'Armorique à une fête nationale. Un des hommes dont s'honore le plus la Bretagne, M. Rio, allié depuis quelques années à la noble famille galloise des Jones, qui sont pour leurs compatriotes les

fidèles représentants des anciens princes dont ils descendent, servit d'intermédiaire aux deux tribus celtiques. L'*Eistezvod,* congrès populaire qui s'assemble périodiquement dans la ville d'Abergavenny, pour encourager la culture de la langue, de la poésie et de la musique nationales, détermina l'époque et le lieu de la réunion.

Je n'essayerai pas de décrire l'enthousiasme qu'excita l'arrivée des Brétons d'Armorique, les sympathies si vives qu'ils réveillèrent dans les cœurs, et l'hospitalité si splendide et si franche qui leur fut offerte. Dès que la nouvelle fut connue, toutes les cloches de la ville annoncèrent le commencement de la fête; la voie publique se remplit d'une foule immense vêtue du costume national et portant à la boutonnière le porreau symbolique de satin et d'argent, dont de glorieux souvenirs ont fait une décoration pour les enfants de la Cambrie; les montagnards et les habitants des vallées accoururent à grandes journées, du Nord et du Midi, dans toutes les directions, de toutes les parties du pays; des arcs de triomphe de verdure

et de fleurs, chargés d'inscriptions patriotiques, s'élevèrent dans les rues; les maisons se pavoisèrent des couleurs blanches et vertes de la nation; rien ne fut négligé pour recevoir avec éclat le cortége de la fête qu'on entendait venir de loin.

La couronne d'or du pays de Galles, avec son blanc panache de plumes ondoyantes, et les vieux drapeaux cambriens, avec leur dragon rouge, ouvraient triomphalement la marche : la corporation des Bardes, qui continuent à se recruter, selon les vieilles lois de l'ordre, et à cultiver sérieusement leur art, comme aux anciens jours, venait ensuite guidée par ceux de ces poëtes couronnés aux précédents congrès; douze joueurs de harpe, montés sur un char d'honneur traîné par quatre chevaux blancs, les accompagnaient aux accords répétés des airs patriotiques qui menaient leurs pères au combat. Enfin l'on vit paraître, dans un attelage magnifique, le président de la fête, sir Charles Morgan Ivor ab Ivor, descendant des anciens chefs du pays, suivi des invités bretons et d'une foule brillante de cavaliers et d'équipages.

Ce fut un moment solennel et dont le souvenir ne meurt pas ; une émotion impossible à rendre s'empara des âmes ; les harpes firent silence, la foule resta immobile et muette ; puis tout à coup une immense acclamation partit de toutes les poitrines, et les échos des montagnes répétèrent mille fois *hourrah!*

Le cortége se dirigea vers une vaste tente ornée de draperies, de guirlandes, de trophées poétiques et nationaux, dressée en plein air à l'extrémité de la ville : au fond s'élevait un théâtre ; des places d'honneur y étaient réservées pour les Bretons au-dessous du siége du président ; des deux côtés régnaient des galeries, l'une, destinée à l'orchestre et aux bardes, l'autre, à toutes les personnes de la fête, sans distinction de classe : l'enceinte fut bientôt remplie.

Le président ouvrit la séance par un discours où il s'applaudissait de voir les Bretons d'Armorique venir, après douze cents ans, se réunir à leurs frères de l'île, et donner à la solennité un éclat nouveau et un caractère inouï dans les annales du

monde. Plusieurs orateurs développèrent le même sujet, avec un enthousiasme qu'ils n'eurent pas de peine à communiquer à l'auditoire, et vinrent tour à tour prodiguer à leurs hôtes les paroles les plus flatteuses. Après ces discours et les réponses des Bretons[1], l'orchestre donna le signal des joutes.

Les montagnards du Nord entrèrent en lice avec les hommes des vallées méridionales; les prix de poésie, de musique et de chant furent vivement disputés. On remarquait parmi les concurrents un vieux barde aveugle, de la dernière classe du peuple. Il venait de faire trente lieues pour assister à la fête; la sueur inondait son front, ses pieds étaient blancs de poussière. Il monta péniblement les degrés du théâtre, appuyé d'une main sur son fils, de l'autre sur son bâton de voyage; tandis qu'il chantait dans l'idiome du pays des vers improvisés en s'accompagnant lui-même de la harpe à trois rangs de cordes, l'émotion faisait trembler sa voix, et des larmes coulaient de ses yeux. Une

[1] Celles de MM. Rio, du Marhallac'h, Jacquelot du Boisrouvray et de Francheville, furent particulièrement applaudies.

harpe d'honneur lui fut décernée par acclamation : il la reçut à genoux, de la main d'une des plus nobles dames de l'assemblée, aussi heureuse de la lui remettre, qu'il était fier de la tenir d'elle. D'autres vainqueurs gagnèrent le même prix de l'inspiration poétique et musicale ; le plus grand nombre, des médailles et des anneaux d'or..

La fête se prolongea le lendemain et le jour suivant ; elle se termina par un banquet solennel. On but avec transport à la fraternité renaissante de la Cambrie et de l'Armorique ; on chanta des poëmes en l'honneur des aïeux communs [1].

[1] M. Th. de la Villemarqué, envoyé à titre d'élève de l'École des Chartes, par le gouvernement français, pour étudier les manuscrits gallois, avait eu l'heureuse idée de composer un chant armoricain, en se servant, autant que possible, de termes encore usités dans le pays de Galles... Nous ne soupçonnions pas, dans le people qui nous entourait, dit un témoin oculaire, assez de foi dans la religion du passé, pour prévoir l'effet magique produit par cette démonstration vivante d'une origine commune. Étonné de comprendre la voix fortement accentuée de l auteur, il se dressait sur les bancs, les chapeaux s'élevaient dans l'air,

Telles sont ces assemblées populaires : elles maintiennent dans le pays une heureuse harmonie entre le pauvre et le riche, qu'elles réunissent sous le niveau patriotique ; elles prouvent aux classes inférieures que la noblesse galloise veut partager avec elles des biens supérieurs aux fruits grossiers de la terre ; elles répandent dans la foule des idées morales et civilisatrices ; elles nourrissent d'un aliment intellectuel les traditions toujours vivantes d'honneur et de loyauté ; elles éclairent l'esprit du peuple ; elles développent ses nobles instincts ; elles élèvent son cœur et le rendent meilleur en le rendant heureux. Les résultats littéraires ne sont pas moins satisfaisants : les encouragements donnés à la culture de la langue, de la poésie et de la musique nationales, et l'émulation qu'ils excitent, con-

et les trépignements qui ébranlaient la salle n'étaient plus un simple témoignage de satisfaction, ils trahissaient une émotion réelle. Un des hommes les plus éminents de l'auditoire a remercié avec effusion M. de la Villemarqué, et une coupe de barde lui a été offerte. (*Journal des Débats*, 22 octobre 1838.) — NOTE DE L'ÉDITEUR. —

tribuent puissamment au progrès de l'art et des lumières. Les Gallois ont, dans leur langue, un grand nombre de journaux, de revues et de publications populaires qui, toutes, doivent le jour à l'impulsion donnée aux esprits par les congrès périodiques.

C'est aussi à la suite des assemblées dont je parle qu'ont été imprimées la plupart des grandes collections littéraires ou historiques du pays ; la dernière réunion a eu le même effet.

Parmi les monuments enfouis dans les bibliothèques galloises, se trouvent des recueils manuscrits d'anciens contes populaires bretons, d'origine armoricaine ; on les disait de nature à éclairer certains points obscurs de la poésie chevaleresque de l'Europe au moyen âge. Je fus chargé, par le ministère de l'instruction publique, de les rechercher, de les traduire, et de constater quels rapports ils pouvaient avoir avec l'ancienne littérature française. Une jeune Galloise, d'un esprit supérieur, qui, à l'exemple des principales familles du pays, consacre une portion de

son immense fortune à favoriser la publication des documents cambriens, lady Charlotte Guest, se réserva la première partie de cette tâche, et voulut bien m'y associer : elle fit imprimer plusieurs textes originaux, et poursuit leur mise en lumière avec une intelligence et un courage au-dessus de tout éloge; j'entreprends seul la seconde en ce moment.

Lorsqu'ils se séparaient après leurs *grands synodes de fraternité et d'union*, disent les anciennes traditions bretonnes, nos pères de Galles et de Bretagne élevaient sur le rivage la Pierre du souvenir. Telle voudrait paraître la publication de ces contes, fruits poétiques mûris autrefois sous un double rayon du soleil d'Armorique et de Cambrie, aujourd'hui cueillis pour l'Europe, par une Galloise et un Breton.

Paris, le 10 Août 1842.

ESSAI

SUR L'ORIGINE

DES ÉPOPÉES CHEVALERESQUES

DE LA TABLE-RONDE.

AVANT-PROPOS.

La muse épique de la France, au moyen âge, avait trois thèmes favoris : les anciens, — les Français, — les Bretons ; elle n'en reconnaissait guère d'autres, et le proclame avec l'auteur du poëme de Guiteclin de Saissoigne :

> Ne sont que trois matière à nul homme entendant :
> De France, de Bretaigne, et de Rome la grand'.

Alexandre, Charlemagne et Arthur sont les

héros qu'elle a choisis : le premier représentait, à ses yeux, l'antiquité; le second, les Français; le dernier, les peuples d'origine celtique. Tous trois ont été pour elle l'objet du même culte poétique; elle les a célébrés tous trois avec le même enthousiasme : le conquérant macédonien n'a point éclipsé l'empereur des Franks, et la gloire de l'un et de l'autre n'a point fait pâlir celle du roi breton. Chacun d'eux est devenu le centre d'un cycle particulier; leurs trois grandes figures dominent toute l'épopée chevaleresque.

On est d'accord sur l'origine des poëmes d'Alexandre et de Charlemagne; il n'en est pas de même de ceux d'Arthur ou de la Table-Ronde. Ces poëmes ont-ils, comme les premiers, leur source dans les souvenirs traditionnels des peuples auxquels ils se rapportent, où sont-ils des fictions purement imaginaires? Telle est la question à résoudre.

Voilà près d'un siècle qu'elle s'agite parmi

les savants de l'Europe. Elle a produit les travaux de Warton[1], Ritson[2], Ellis[3] et Walter-Scott[4], en Angleterre; de l'abbé de La Rue[5], Roquefort[6], Daunou[7], Raynouard[8], MM. Fauriel[9], Paulin Paris[10], et Ampère[11], en France; de MM. Van der Hagen, Busching et Docen[12], A.-W. Schlégel[13], Koberstein[14] et Albert Schulz[15], en Allemagne. Cependant M. Fauriel, quoique partie intéressée, persiste à

[1] History of the english poetry, 1774.

[2] English metrical romances, 1785.

[3] Specimens of the english poets and specimens of early metrical romances, 1805.

[4] Sir Tristrem a metrical, romance, 1806.

Recherches sur les bardes armoricains, 1814.

[6] Tableau de la poésie française, aux XIIe et XIIIe siècles, 1815.

[7] Discours sur l'état des lettres en France, au XIIIe siècle, 1824.

[8] Journal des Savants, mai 1828.

[9] De l'Épopée chevaleresque (*Revue des Deux-Mondes*), 1832.

[10] Dissertation sur les romans en prose de la Table-Ronde (les *Manuscrits français* de la Bibliothèque du roi), t. I, 1836.

[11] Histoire littéraire de la France, t. I, 1839.

[12] Museum für altdeutsche literatur und kunst, t. I, 1809.

[13] De l'Origine de l'épopée chevaleresque du moyen âge (*Journal des Débats*) 1835.

[14] Manuel de la littérature nationale allemande, 1830.

[15] Der Mythus vom Heiligen-Gral (*Neue Mittheilungen, etc.*), 1837.

croire « l'origine des épopées de la Table-Ronde encore ignorée et en litige » ; et M. Ampère, dont les études se distinguent par le même esprit de critique et la même sagacité, a émis une opinion semblable. « Ce n'est pas, dit le premier, que le sujet soit fort obscur et fort embrouillé ; mais la difficulté vient de l'insuffisance des données que l'on a pour le traiter, du peu de critique avec lequel on s'en est occupé jusqu'à présent, de la légèreté avec laquelle on a répété sans fin des assertions qu'il eût fallu vérifier une fois. Le seul moyen de parvenir à la découverte de la vérité est de recourir aux sources celtiques, et de bien déterminer les rapports des traditions bretonnes avec le fond et les données générales des romans de la Table-Ronde. »

Cette conviction détermina, en 1838, M. le ministre de l'instruction publique à me charger d'une mission littéraire dans le Pays de Galles, à l'occasion de la fête de famille don-

née par les Bretons d'outre-mer aux Bretons d'Armorique. Le livre que je publie aujourd'hui est le résultat de mes recherches.

Pour y mettre un certain ordre, et simplifier autant que possible l'objet de la question, je me suis arrêté aux monuments épiques les plus importants de la Table ronde, à ceux qui en forment la base, et qui ont une date connue; je les ai divisés en deux catégories, l'une profane, l'autre religieuse.

Dans la première, j'ai rangé les histoires romanesques :

D'ARTHUR (seconde partie du *Brut*);
De MERLIN,
De LANCELOT,
De TRISTAN,
D'IVAIN,
D'ÉREC et d'ÉNIDE.

Dans la seconde, afin d'abréger la discus-

sion, je me suis borné au seul poëme de PERCEVAL, qui résume l'histoire du SAINT-GRAAL, et des recherches auxquelles donne lieu la disparition de ce vase mystique.

Passant ensuite à l'examen de chacun des romans en particulier, je remonte à la rédaction primitive, et à défaut d'elle à la plus ancienne que nous possédions; je constate l'époque où elle a été composée, j'en donne une analyse sommaire; puis j'en cherche la source dans les traditions celtiques d'une date antérieure, savoir :

1° Dans les poëmes des anciens bardes bretons, et les mémoires nationaux gallois, connus sous le nom de triades;

2° Dans les chants populaires, les contes chevaleresques et les chroniques de la Grande et de la Petite-Bretagne;

3° Dans le témoignage des auteurs gallois

ou étrangers qui ont écrit en langue latine.

Enfin, je fais suivre chaque article d'une conclusion basée sur la comparaison de la donnée française des romans avec la donnée celtique des traditions, et je termine par une récapitulation générale dans laquelle je constate l'influence de l'épopée française de la Table-Ronde sur les littératures européennes, au moyen âge et dans les temps modernes.

Mais, comme on pourrait douter soit de l'authenticité, soit de l'ancienneté, soit de la pureté des sources celtiques auxquelles j'ai puisé, il m'a paru nécessaire de les apprécier à leur juste valeur, et j'en ai joint, sous forme d'appendice, un examen critique à cette dissertation.

Si je ne m'abuse, il résultera de l'ensemble de mes observations :

Que les contes chevaleresques bretons où figure le roi Arthur, dernière forme de la lé-

gende traditionnelle dont il est le sujet, ont été le type des principales épopées chevaleresques françaises et étrangères de la Table-Ronde.

ROMANS ÉPIQUES

DE LA TABLE-RONDE.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

ARTHUR.

L'histoire d'Arthur est le point central du cycle de la Table-Ronde : elle forme la partie la plus importante et la plus curieuse de la

chronique de Brut[1], rimée par maître Wace en 1155, et vingt fois remaniée depuis, paraphrasée, amplifiée, mise en prose dans toutes les langues de l'Europe.

Le trouvère normand raconte comment son héros naquit par un prodige d'un roi cambrien appelé Uter-à-la-Tête-de-Dragon et d'une princesse bretonne, épouse d'un autre roi nommé Gorloes, en la personne duquel Uter se transforma ; il célèbre ses combats, ses victoires, ses prouesses chevaleresques dans l'île de Bretagne, ses courses triomphales à travers l'Europe. Il le représente tantôt comme un autre Alexandre, soumettant, dès l'âge de quinze ans, le Danemarck, la Norwége et les Gaules ; tantôt comme un autre Thésée, purgeant au loin la terre des géants et des monstres ; toujours comme l'idéal de la chevalerie. Il l'arme d'une épée magique, présent des fées ; il lui fait tenir cour plénière à

[1] Publiée par M. Leroux de Lincy, chez E. Frère. Rouen, 1838.

Carlion en Galles, aux grandes fêtes de l'année, et réunir autour de sa personne la fleur des rois, des barons et des chevaliers de l'Europe, qui viennent lui rendre hommage comme au plus grand monarque qui ait porté couronne. Il nomme un grand nombre de ses courtisans parmi lesquels il distingue d'une manière spéciale maître Keu, sénéchal ou majordome d'Arthur ; Beduier, son échanson ; Gauvain, son conseiller et son ambassadeur ; et Hoël, roi des Bretons armoricains, son plus puissant auxiliaire. « C'est pour eux, dit le poëte, qu'il créa l'ordre militaire de la Table-Ronde, dont les Bretons racontent mainte fable. Tous les convives étaient égaux, quels que fussent d'ailleurs leur rang et leur titre ; tous étaient servis de la même manière ; aucun ne pouvait se vanter d'occuper une place plus élevée que celle de son voisin ; il n'y avait entre eux ni premier ni dernier.

« Il n'y avait pas un Écossais, pas un Bre-

ton, pas un Français, pas un Normand, pas un Angevin, pas un Flamand, pas un Bourguignon, pas un Lorrain, pas un bon chevalier de l'Orient à l'Occident qui ne se crût tenu d'aller à la cour d'Arthur; tous ceux qui recherchaient la gloire y venaient de tous les pays, tant pour juger de sa courtoisie que pour voir ses États, que pour connaître ses barons, que pour avoir part à ses riches présents. Les pauvres gens l'aimaient, les riches lui rendaient de grands honneurs; les rois étrangers lui portaient envie et le craignaient, car ils avaient peur qu'il ne conquît tout le monde et ne leur enlevât leur couronne. »

Toutefois, cette gloire a ses ombres, et Wace ne les dissimule pas. Après les triomphes d'Arthur, arrivent la trahison de son neveu Mordred, le rapt de sa femme Genièvre, qui fuit dans un couvent, et la bataille de Camlan, où il est blessé à mort. L'histoire devait finir là; mais cette catastrophe se change

en une péripétie qui relève par enchantement et immortalise Arthur ; en tombant sur le champ de bataille, il est reçu par des esprits mystérieux qui le transportent dans l'île d'Avalon, où des fées amies doivent guérir ses blessures, et d'où il reviendra un jour.

Telles sont les situations principales de l'histoire romanesque d'Arthur. Wace en est-il l'inventeur? — Évidemment non; il l'a empruntée à une des chroniques galloises de Gautier d'Oxford [1], versions amplifiées d'un très-ancien livre breton venu d'Armorique vers l'an 1150 [2], ou à une des traductions latines que Geoffroi de Monmouth a faites de ces chroniques [3]. Mais l'original breton ne serait-il

[1] Publiées dans le *Myvyrian*, Archaiology of Wales, t. II, p. 85,

[2] Britannici sermonis librum vetustissimum... ex Britannia advexit (Historia Britonum a Galfrido de Monumetha, proemium, col. 271 et [illegible]. Musée britannique. Bibliothèque cotonienne, Mss. Vesp. E. X. Plut. XXV, C.). Ce livre était intitulé : *Brut y brenhined*, c'est-à-dire *Histoire traditionnelle des rois.*

[3] Codicem illum in latinum sermonem transferre curavi. (Ibid.)

pas le fruit d'une imagination plus ou moins poétique? L'auteur s'est chargé lui-même de répondre à cette objection : ce n'est ni une chronique, ni une histoire qu'il a eu l'intention d'écrire, il a voulu être l'écho de la tradition ; voilà pourquoi il a donné à son ouvrage le titre de *Brut*, qui, en langue celtique, signifie tradition vulgaire [1]. Malheureusement, on ne retrouve plus l'original ; on ignore la date de sa composition, et l'on est réduit à en juger par les versions galloises et latines qui en ont été faites. Toutefois ces versions, peuvent servir de base aux études dont il eût dû être l'objet, et permettre de voir si, justifiant le titre qu'il porte, il était véritablement l'écho des bruits populaires, et si Geoffroi de Monmouth n'en impose pas quand il affirme que « les hauts faits d'Arthur étaient gravés dans la mémoire du

[1] Gonidec, *Dictionnaire celto-breton*, p. 59, et Davies, *Dictionnaire gallois*, p. 16.

peuple, qui prenait plaisir à les raconter et à les entendre chanter par les ménestrels bretons[1]. »

Pour m'en assurer, j'ai cherché les éléments de l'histoire romanesque d'Arthur dans des monuments de la littérature celtique d'une époque antérieure à Geoffroi, et je les ai complétés ou éclairés par des témoignages étrangers de son temps ou d'une date plus ancienne. Le résultat de cette recherche m'a paru très-satisfaisant ; on pourrait en effet, à l'aide des sources indiquées, composer aisément une histoire dont l'ensemble s'accorderait avec celle des romanciers.

I. Les bardes cambriens, du VI[e] au X[e] siècle, en fourniraient les bases. Taliesin, l'un des plus anciens, est l'auteur d'un poëme où Arthur est représenté comme fils d'U-

[1] Gesta a multis populis quasi inscripta mentibus et jucunde et memoriter prædicantur. (Galfridus, loco citato.)

ter-à-la-Tête-de-Dragon [1]. A vrai dire, Uter est ici un personnage purement mythologique : il se donne à lui-même le nom de roi des ténèbres, d'être mystérieux et voilé, d'ordonnateur des batailles ; il a pour écu l'arc-en-ciel ; il se vante d'avoir foudroyé cent forts, tué cent gouverneurs, coupé cent têtes ; en un mot, d'être le dieu de la guerre. Mais peu importe au fond ; l'origine d'Arthur est constatée. Cette origine se trouve enveloppée des mêmes ombres que dans le roman. On est tout surpris, par exemple, d'entendre dire au père d'Arthur que, pour l'engendrer, il a pris la forme d'une *nuée*, en gallois *Gorlais*, nom commun dont la tradition romanesque a fait un nom d'homme.

L'Arthur bardique possède la neuvième partie de la puissance du dieu auquel il doit le jour [2] ; il est le chef des batailles de l'île de

[1] *Myvyrian*, Archaiology of Wales, t. I, p. 72. Voyez l'*Examen critique des sources bretonnes*, à la fin du 2e volume.
[2] Ibid., ibid.

Bretagne[1]. Rien ne résiste à ses coups. On lui donne tantôt le nom de Taureau des combats, et tantôt celui de Miracle de l'épée[2]. Le synode des bardes chante : « Qu'Arthur soit béni du grand Être ; qu'Arthur soit béni, selon les rites sacrés des bardes réunis. Gloire à sa face, qui rayonne dans la mêlée quand tout s'agite autour de lui[3] ! »

Arthur reçoit de son père une arme merveilleuse, que Taliesin appelle la grande épée du grand enchanteur[4], et les romanciers Calibourne. Comme dans le roman, il entreprend plusieurs expéditions guerrières, s'empare d'un grand nombre de villes[5], parcourt l'univers en vainqueur, et est proclamé roi du monde[6]. Les anciens bardes le font toujours suivre de son majordome, Kai-le-Long,

[1] *Myvyrian*, Archaiology of Wales, t. I, p. 177.
[2] Ibid., p. 176 et 177.
[3] Ibid., p. 65.
[4] Ibid., p. 72.
[5] Ibid., p. 45.
[6] Ibid., p. 65.

de son échanson, Beduer, et de Gwalhmaï, son héraut à la langue d'or, dont nos romanciers français changent les noms en Keu, Beduier et Gauvain, comme celui de Gwennivar en Genièvre, et de Medrod en Mordred.

Les uns et les autres peignent Genièvre sous les mêmes traits. « Elle était, dit Taliesin, d'une humeur altière dans son enfance, et plus altière encore dans son âge mûr[1]. » Un barde du x[e] siècle a conservé le souvenir de ses démêlés avec son mari dans un dialogue curieux, où la reine prend à tâche de le railler et de le contredire à chaque mot. En voici un fragment inédit.

ARTHUR.

« Mon cheval est noir, et il me porte bien; il n'évite point l'eau, et ne fuit devant personne.

[1] Cité par le Rev. Th. Price (Hanes Kemru, p. 269).

GWENNIVAR.

« Mon cheval est gris et de la couleur de la feuille. Puisse le vantard être éternellement méprisé! Ses propos le charment seul.

Qui chevauche quand bon lui semble et marche en tête de l'armée? — Un guerrier que nul ne peut vaincre : Kai-le-Long, fils de Seuni.

ARTHUR.

« Je chevaucherai quand il me plaira, et ferai bondir mon coursier le long du rivage à la marée montante; je n'aurai pas de peine à vaincre Kai.

GWENNIVAR.

« Tiens, jeune homme, il est étrange de t'entendre parler de la sorte; à moins que tu ne vailles mieux que tu ne sembles, tu ne pourrais vaincre Kai, même avec cent guerriers comme toi.

ARTHUR.

« Gwennivar au charmant visage, ne me raille pas ; quoique je sois petit, je vaincrais cent guerriers tout seul.

GWENNIVAR.

« Jeune homme à l'habit noir et jaune, en considérant bien tes traits, je crois me rappeler de t'avoir déjà vu ailleurs.

ARTHUR.

« Gwennivar aux doux yeux aimables, dis-moi, si tu le sais, où tu m'as déjà vu.

GWENNIVAR.

« J'ai vu, au pays de Difnaint, un homme d'une taille moyenne assis à une table appelée de son nom la *Table d'Arthur*, et distribuant le vin à ses compagnons réunis.

ARTHUR.

« Gwennivar aux paroles charmantes, les

lèvres de la femme, à travers la raillerie, laissent percer la vérité ; c'est vrai, tu m'as vu là pour la première fois[1]. »

D'épouse querelleuse et superbe, la reine devient femme adultère, dans les poëmes des bardes primitifs comme dans le roman, et se laisse enlever par Medrod. « Mais son arrogance, dit Merzin, a été punie, et elle en a gémi, lorsque, renfermée dans un cloître, elle s'est vue forcée d'obéir à un maître ecclésiastique[2]. » Le même poëte chante la bataille de Camlan, où Arthur tire une éclatante vengeance du séducteur Medrod[3]. Taliesin le fait disparaître dans la mêlée, et parle de sa disparition comme d'un mystère druidique[4] ; mais un autre barde moins discret nous apprend qu'il est monté au ciel, où il anime un

[1] *Myvyrian*, Archaiology of Wales, t. I, p. 175.
[2] Ibid., ibid., p. 153.
[3] Ibid. ibid.
[4] Ibid., ibid., p. 81.

astre qui porte son nom[1], en attendant qu'il revienne sur la terre, selon la prédiction de Merzin, pour livrer de nouveaux combats[2].

Je n'insisterai pas sur ces analogies de l'histoire bardique et de l'histoire romanesque d'Arthur : mêmes noms, mêmes rôles, mêmes caractères; la seule différence vient de la couleur, héroïque et chevaleresque dans l'une purement mythologique dans l'autre.

Cependant les Gallois possèdent deux poëmes historiques du VI[e] siècle, où il est question d'un chef cambrien du nom d'Arthur, qui a réellement existé. Il y est appelé tantôt « chef des nobles[3], » tantôt « conducteur des travaux de la guerre, » généralissime, *Empereur*[4]. Mais ce personnage n'a rien de commun avec son homonyme, rien de merveilleux, rien d'extraordinaire.

[1] *Myvyrian*, Archaiology of Wales, t. I, p. 178.
[2] Ibid., ibid., p. 153.
[3] Price, Hanes Kemru, I, p. 272.
[4] Myvyrian, t. I, p. 102.

II. Les triades (et je me hâte de dire que j'admets pour seule légitime la collection du moine de Lancarvan, mort vers l'an 1150)[1], les triades me paraissent avoir voulu faire un personnage réel de l'Arthur mythologique, et l'avoir substitué à l'Arthur de l'histoire, dont les actions peu importantes auront été oubliées au bout d'un certain temps : c'est bien encore le héros des anciens bardes, mais dépouillé de son auréole; il n'est plus fils d'un dieu, il n'est plus roi du monde, il ne parcourt plus l'univers en vainqueur, il n'a plus d'épée magique, il n'a plus d'astre au ciel, il ne doit plus revenir sur la terre; il meurt, comme le dernier de ses soldats, à la bataille de Camlan[2].

Les personnages qui l'entourent ont, au contraire, assez fidèlement gardé leur type originel bardique. Medrod est généralement

[1] Voyez l'*Examen critique des sources*.
[2] Myvyrian, t. II, p. 5 et 66, passim.

signalé comme un traître, usurpateur des États de son oncle, dont il séduit la femme et cause la mort[1]; et Gwennivar, comme une épouse altière, violente et infidèle[2]. Beduer et Kai font toujours à la cour du prince breton l'office d'échanson et de maître d'hôtel; ce dernier a conservé le sobriquet qui fait allusion à la longueur démesurée de sa taille. Gwalhmaï est toujours « le héraut à langue d'or, » l'un des trois sages de l'île de Bretagne, l'un des trois guerriers les plus affables; sa mort est pour l'île un sujet de larmes[3].

Mais, parmi ces triades historiques, ou qui voudraient l'être, il s'en trouve un petit nombre, où Arthur n'a point entièrement perdu sa physionomie primitive; je me borne à en indiquer une, où, suivi de Kai et de Beduer, il prend part à des expéditions extravagantes,

[1] Myvyrian, t. II, p. 61.
[2] Ibid., p. 18-65, 12.
[3] Ibid., p. 5, 19, 17, 74.

qui font sans doute allusion à quelque mystère druidique [1]. Dans d'autres triades, relativement plus modernes, il ressemble assez aux chefs gallois de la fin du XI[e] siècle [2] : toutefois sa petite cour n'est pas encore celle des chroniques nationales de l'époque suivante. Les chevaliers des triades n'y paraissent point encore au milieu des tournois, parés des couleurs de leurs dames, combattant sous leurs yeux, jaloux d'avoir vaincu trois fois pour mériter leurs faveurs; on ne les voit point animés de cet amour qui tempère la fougue du guerrier, purifie le cœur de la femme, et qui est pour l'un et l'autre un principe de vertu et d'honneur; l'amour chevaleresque, en un mot, ne respire pas en eux tel qu'il sera compris et proclamé théoriquement plus tard par Geoffroi de Monmouth, Gauthier d'Oxford,

[1] Myvyrian, t. II, p. 6, 12, 20, 72, 75.
[2] Ibid., p. 14 et 75.

maître Wace, et tous les romanciers à dater de l'année 1150.

Il s'ensuit qu'il y a une lacune dans l'histoire des transformations traditionnelles d'Arthur: la chronique primitive bretonne, remaniée en gallois par Gauthier d'Oxford, devait la remplir. Nous aurions donc lieu de regretter la perte de ce monument littéraire si elle était irréparable, mais heureusement elle ne l'est pas; le passage de l'Arthur national des triades au héros chevaleresque du roman se montre dans d'autres monuments de la littérature celtique: les contes populaires des anciens Bretons.

III. Les contés en question ont été rédigés, dans les premières années du XIIe siècle, par un barde du Glamorgan, nommé Ieuann Vaour, à la prière du chef Griffiz ap Conan, dont le règne fut le siècle d'Auguste de la littérature galloise [1]. Il en est plusieurs qui nous restent en vers et en prose. On pourrait les

[1] Voyez l'*Examen critique des sources*.

considérer comme une modification, une refonte tardive d'anciens chants bardiques ou populaires. Ils ont une liaison intime avec les poëmes des bardes primitifs et les triades, sans l'aide desquels il est souvent impossible de les entendre, et présentent les mêmes caractères d'originalité. Ils offrent l'expression exacte de la société galloise à l'aurore de la chevalerie. On n'y rencontre pas plus que dans les triades ces sentiments de tendresse exaltée, cet amour systématique, platonique, raffiné, qu'on remarque dans les ouvrages postérieurs; l'enthousiasme guerrier, les grands coups de lance, y tiennent une plus large place. Les mœurs des personnages portent l'empreinte d'une rudesse qui dénote un état voisin de la barbarie, et qu'on ne retrouve plus ni dans la société ni dans les chroniques cambriennes en 1150; l'esprit chevaleresque, en un mot, s'y montre sous des traits beaucoup plus vagues qu'il ne l'était à pareille époque.

Arthur est le héros d'un cycle de ces contes populaires. Les auteurs lui donnent le titre d'*Empereur*, comme les bardes à son homonyme de l'histoire; comme dans les triades, il tient sa cour à Kerléon en Galles. On l'y représente assis au milieu de la salle d'honneur, sur un siége de joncs verts, avec un tapis de drap aurore sous lui et un coussin de drap rouge sous son coude. Les principaux personnages qui l'entourent sont Houel, prince des Bretons armoricains, que les anciens bardes, les triades et chroniques galloises mentionnent honorablement Gwalmaï à la langue d'or, Kai, le majordôme, la reine Gwennivar et ses femmes. Tout se passe dans cette cour sans beaucoup d'étiquette, j'allais dire d'une manière assez bourgeoise; le prince dort parfois sur son trône, comme son épée dans le fourreau; les chevaliers boivent de l'hydromel et mangent des *brochettes* en contant des histoires. La reine est occupée à coudre dans

l'embrasure d'une fenêtre; les portes du palais, ouvertes à tout venant, souvent restent sans portier, usage regardé à cette époque, dans le pays de Galles, comme une marque d'hospitalité pour les voyageurs.

Les caractères et les mœurs sont ceux que nous ont peints les bardes et les auteurs des triades; mais ils offrent une foule de détails et de développements nouveaux. Les conteurs mettent parfois en jeu l'humeur superbe de la reine, et prennent plaisir à donner à Gwalmaï mille occasions de faire preuve d'éloquence et de sagesse. Pour la première fois, nous le voyons opposé au majordome Kai-le-Long, dont le caractère caustique, vaguement indiqué par les bardes, commence à se dessiner plus nettement et à fournir des traits comiques que les romanciers futurs doivent multiplier à l'infini. Quant aux personnages subalternes, il est inutile d'en parler; je me bornerai à dire pour le moment qu'ils ont

aussi leur type dans les poëmes des bardes et les triades, type dont ils ne sont comme les autres, que la reproduction sous des influences nouvelles.

IV. Ces influences atteignaient toute leur force, au moment où Gauthier d'Oxford, Geoffroi de Monmouth et maître Wace remanièrent, l'un en gallois, l'autre en latin, et le troisième en français d'après eux, la vieille chronique bretonne, source de tous les romans du *Brut*, et à laquelle je me trouve naturellement ramené.

J'ai dit que l'œuvre originale était l'écho de la tradition populaire sur Arthur', telle qu'elle s'était construite dans la Cambrie et l'Armorique antérieurement à l'année 1150, et je viens de le prouver par des titres écrits de la littérature celtique ; je crois devoir ajouter que l'histoire romanesque du même personnage me semble empruntée moins aux livres qu'à des récits ou des chants populaires

oralement transmis jusque dans la première moitié du XII[e] siècle. Je trouve, en effet, que les écrivains latins de cette époque ou d'une date plus ancienne, qui ont parlé du roi Arthur d'après la tradition courante, font allusion aux points les plus caractéristiques, les plus essentiels, les plus minutieux de son histoire romanesque, qu'ils paraissent connaître à merveille et représentent comme très-populaire. Ainsi Nennius, qui écrivait en 945 [1] et déclare avoir puisé aux sources nationales galloises [2], donne à Arthur le nom de fils d'Uter [3] et le titre de généralissime ou d'empereur [4], comme les bardes ; il vante son courage, il en fait un guerrier invincible [5], il lui

[1] Ad annum 945 quem nos scribimus. (Nennius seu Markus, éd. de Gunn., p. 27.)

[2] Traditione seniorum. (Ibid., p. 59.) Traditione veterum. (P. 54.) Ex antiquis libris nostrorum veterum. (P. 55.)

[3] Mab-Uter. (Ed. de Gale, c. 62.)

[4] *Dux belli* fuit. (Gunn., p. 79-80.)

[5] Duodecies victor. (Ibid.)

suppose des armes merveilleuses [1], il parle de ses voyages en Orient [2].

Alain des Iles, né en 1109, affirme qu'on croyait généralement, au XIIe siècle, que la renommée et les armes d'Arthur avaient fait le tour du monde [3]. Le moine de Lancarvan, son contemporain, déjà mort en 1150, nous représente le prince breton suivi de ses fidèles compagnons Kai et Beduer, et nous initie aux chagrins que lui cause la reine Gwennivar, sa femme [4]; vers l'an 1140, Guillaume de Malmesbury nous le montre tenant sa cour dans la ville de Kerléon aux fêtes de Noël et y conférant l'ordre de chevalerie [5]; il parle de sa disparition et de son retour dans

[1] Gunn, p. 80.

[2] Arthur Ierosolymam perrexit. (Gale, c. 62.)

[3] Quo Arthuri Britonis nomen fama volans non pertulit et vulgavit? (Alanus de Insulis, Explanatio in prophetias Merlini, lib. III, c. 26.)

[4] Caradocus Lancobarnensis in vita Gildæ, c. 19, Sancti Cadoci mss. Coton., fol. 18, Paterni Vesp. A., 14.

[5] Legitur in gestis illustrissimi regis Arthuri quod cum in quadam festivitate natalis Domini apud Karlium..... strenuissi-

les mêmes termes que les romanciers : « Comme on ne voit nulle part le tombeau d'Arthur, remarque-t-il, on se fonde sur de très-anciens contes en vogue parmi le peuple pour débiter qu'il reviendra [1]. » — Giraud le Gallois confirme l'exactitude de cette tradition, et la rapporte ainsi : « Les Bretons amoureux des fables et leurs chanteurs populaires avaient coutume autrefois de raconter, dans leurs fictions, qu'après la bataille de Camlan, où le traître Mordred fut tué et Arthur mortellement blessé, une déesse imaginaire, appelée Morgane, transporta le corps du prince dans l'île d'Avàlon, où ses blessures devaient être guéries, et d'où il devait revenir fort et puissant pour gouverner les Bretons [2]. » Je pourrais multiplier les citations.

mum adolescentem insignis militaribus decorasset. (De antiquitate ecclesiæ Glastonbury, apud Usserium, p. 300.)

[1] Arthuri sepulchrum nusquam visitur, unde *antiquitas næniarum* adhuc eum venturum *fabulatur*. (Ed. de Saville, p. 115.)

[2] Fabulosi Britonnes et eorum cantores fingere solebant quod post bellum de Kamlann, interfecto ibidem Mordredo pro-

Mais la preuve la plus directe que l'histoire romanesque d'Arthur doit ses principaux développements aux chants populaires celtiques se trouve dans ceux de ces chants mêmes dont les paysans d'Armorique ont conservé le souvenir. Arthur n'est pour eux ni le dieu, ni l'empereur national des bardes cambriens, ni le personnage demi-historique des triades, ni le type chevaleresque des anciens contes bretons, ni le souverain féodal des chroniques galloises; mais la chevalerie n'a qu'à le toucher de sa baguette magique pour qu'il le devienne : c'est un chef de guerre local, qui rappelle en tous points les héros fabuleux de l'antiquité poétique; aucun motif patriotique ne dirige ses armes : il n'a d'autres ennemis à combattre que des monstres, et ne

ditore nequissimo ipsoque Arthuro lethaliter vulnerato, dea quædam phantastica, scilicet Morganis dicta, corpus Arthuri in insulam detulit Avaloniam ad ejus vulnera sananda; quæ cum sanata fuerint, redibit rex fortis et potens ad Britonnes regendum. (Giraldus Cambrensis, Specul. ecclesiast. distinct., c. 9.)

semble animé que du seul amour de la gloire et de ses sujets, les Bretons d'Armorique, sur lequels il est censé régner exclusivement ; il est l'ami et le protégé des saints, il en reçoit du secours au moment du danger, et leur offre, en retour, l'hospitalité dans son palais ; il n'a point son pareil au monde ; et la croyance imperturbable qui faisait lapider, en Bretagne, du temps d'Alain des Iles, ceux qui niaient son immortalité[1], n'a rien perdu de son empire. Telle est la physionomie d'Arthur, selon les poëtes populaires armoricains d'avant le XIIe siècle ; et, comme s'ils voulaient faire entendre que la légende où il figure est essentiellement orale et traditionnelle, ainsi que j'ai essayé de le prouver, ils font cette

[1] Vade in Armoricum regnum, id est, in minorem Britanniam, et prædica per plateas et vicos Arthurum Britonem more cæterorum mortuum esse, et tunc certe re ipsa probabis veram esse Merlini prophetiam qua ait, Arthuri exitum dubium fore : si tamen immunis evadere inde potueris quin aut maledictis audientium opprimaris, aut certe lapidibus obruaris. (Alanus de Insulis, Explanat. in prophet. Merlini, loco citato.)

remarque expresse : « Ces choses, qui n'ont jamais été consignées dans aucun livre, ont été mises en vers pour qu'elles soient chantées, et qu'on en garde le souvenir[1]. »

Que penser maintenant de l'opinion de M. A.-W. Schlégel, quand il affirme que « l'appel de Geoffroi de Monmouth à l'antériorité d'un livre ancien écrit en breton est un mensonge, et même le mensonge fondamental, la pierre angulaire sur laquelle il a érigé tout un édifice d'impostures? » — Ce qu'on pense, en France, de ses jugements sur Molière.

Je dois l'avouer, il est pourtant un point de l'histoire romanesque d'Arthur sur lequel les écrivains latins du moyen âge, aussi bien que les bardes, les auteurs des triades, les conteurs bretons, et même les originaux suivis par maître Wace, gardent un silence absolu;

[1] Barzas-Breiz, Chants populaires de la Bretagne, t. II, p. 334, 336, 337.

je veux parler de la fameuse Table-Ronde. Un barde du xe siècle nous a bien montré le prince breton assis dans son palais, avec ses guerriers, à une table qui porte son nom; mais il ne nous apprend rien de particulier de cette table, et il n'en décrit pas la forme. Wace dit brièvement qu'Arthur la fit faire pour ses nobles barons, qu'elle servait aux jours de fête, que les convives formaient un ordre dont l'égalité était la première loi. Il ajoute qu'à la fin du repas, au moment où le roi se levait, les chevaliers de l'ordre entraient en lice, et se livraient à des jeux militaires sous les yeux des dames, qui, du haut des murailles, excitaient leur courage.

Mais où le trouvère a-t-il pris ces détails? Il assure qu'il les a empruntés à la tradition populaire; il invoque le témoignage des Bretons ses contemporains, et prétend qu'il leur doit tout ce qu'il sait de la Table-Ronde, dont ils racontent mainte fable. Faut-il le croire

sur parole, ou bien existe-t-il des monuments qui puissent garantir sa bonne foi?

Il en est un, et je m'étonne de ne l'avoir jamais vu cité : je le trouve parmi les fragments qu'Athénée nous a conservés des écrits de Possidonius : « Chez les Gaulois, dit le philosophe d'Apamée, qui voyageait en Gaule quelques années avant l'ère chrétienne ; chez les Gaulois, dans les festins nombreux et d'apparat, la table est *ronde*, et les convives se rangent en cercle à l'entour. Après des repas copieux, les guerriers aiment à prendre les armes et à se provoquer mutuellement à des combats simulés[1]. » Cette table et ces jeux militaires ne sont-ils pas le prototype de la table ronde chevaleresque, que les Bretons du temps de Wace attribuaient au roi Arthur, et des tournois du moyen âge? Cela est tellement vrai, que ces fêtes étaient encore désignées à cette époque sous le nom de *table ronde*, et que les

[1] Possidon. Apam., liv. XIII. Athénée, liv. IV, ch. 12.

écrivains des siècles de la chevalerie en font le synonyme de tournoi [1].

Je conclus que l'histoire romanesque d'Arthur prend sa source dans les traditions celtiques, qu'elles aient été conservées dans les chants des bardes, les triades, les chants populaires, les contes, les chroniques nationales des anciens Bretons, ou retenues de mémoire par le peuple.

Parmi les ruines du cloître de Glastonbury, en Angleterre, croît, au bord d'une fontaine, un buisson d'aubépine qui fleurit en toute saison. Cet arbuste, qui partageait avec le chêne les honneurs sacrés chez les Bretons, y fut planté, dit-on, par les druides. Lorsque leur culte eut été détruit et que la foi nouvelle se fut emparée de leur sanctuaire, le bruit se répandit qu'autrefois un apôtre, arrivant d'un pays lointain pour convertir l'île de Bretagne, avait pris possession de la terre en

[1] Ludus militaris qui *Mensa-Rotunda* dicitur. (Matheus Paris, Historia major, in-f°, p. 566.)

y plantant son bâton de voyage, qui, à l'instant même, s'était couvert de fleurs. La foi de l'apôtre a passé dans ces lieux, hélas! comme le culte des druides, et l'aubépine fleurit toujours.

C'est l'image de la destinée qu'a subie la légende d'Arthur. Les bardes, qui chantaient en lui le dieu des combats, ne sont plus; les trouvères, qui en firent depuis l'idéal du roi-chevalier, ont eu le même sort, et pourtant elle brille encore sur les ruines des siècles, la fleur de poésie éclose au souvenir du héros breton.

II.

MERLIN.

L'histoire romanesque de Merlin se rattache à celle d'Arthur. La plus ancienne version

qui soit parvenue jusqu'à nous est l'œuvre d'un poëte français anonyme de la fin du XII[e] siècle; elle est inédite, et se trouve dans la bibliothèque de la Société royale de Londres, où je l'ai consultée[1]. En la comparant avec l'énorme roman en prose de Robert de Borron, on acquiert la preuve qu'elle lui a servi de thème; ce thème est fort simple en lui-même :

Merlin reçoit le jour, en Galles, d'une vestale et d'un démon. Le roi du pays, appelé Wortigern, le fait prendre, et veut l'immoler, par le conseil de ses devins, sur les fondements d'une citadelle dont il ne peut asseoir les bases; mais, devin lui-même et plus grand qu'aucun d'eux, quoique à peine sorti de l'enfance, Merlin confond leur science en leur apprenant que les eaux d'un étang, au fond duquel dorment deux dragons, l'un rouge,

[1] Mss. de Norfolk, n° 220, XIII[e] siècle.

image des Bretons, l'autre blanc, symbole des Saxons, minent les fondements de la citadelle royale; puis il interpelle le roi, et lui fait des prédictions terribles, en même temps qu'au peuple breton de consolantes promesses, qui ne tardent pas à se réaliser. En témoignage de son prophétique génie, Wortigern est brûlé vif dans sa forteresse, et un libérateur est donné aux Bretons dans la personne d'Arthur. Merlin n'a pas petite part au prodige de sa naissance; c'est lui dont les enchantements transforment Uter en Gorloes. Un jour, il doit lui rendre d'autres services, et prendre tour à tour, à son gré, pour lui être utile, la harpe du jongleur, le froc de l'ermite, la barbe du vieillard, la tournure du nain, et jusqu'à la forme du cerf. En attendant, il assiste dans ses travaux Ambroise Aurèle, oncle du jeune prince; il guide ses armées en Irlande, et, nouvel Orphée, déplace par son ordre et transporte dans la

plaine de Salisbury, avec quelques paroles magiques, un monument funèbre dont les pierres merveilleuses guérissent toutes les blessures. Lorsque Ambroise Aurèle a pris place à son tour dans la tombe élevée aux guerriers bretons et qu'Arthur lui a succédé, Merlin vient habiter sa cour, mais il n'y demeure pas longtemps : séduit par la beauté d'une fée des bois appelée Viviane, il fuit dans la solitude avec elle, et y vit en sauvage. Le roi le fait chercher; un chevalier le trouve chantant au bord d'une fontaine que le devin avait coutume de fréquenter, et le ramène à la cour. Peu de temps après, cependant, Merlin retourne à ses bois; mais cette fois il ne les quittera plus, pas même pour protéger Arthur, car il est sous l'empire d'un charme invincible : Viviane, le voyant continuellement disparaître, lui a bâti dans la forêt, sous un buisson d'aubépine, une prison magique, où elle le tient ensorcelé. En vain le roi ordonne

qu'on le ramène en son palais : de tous les chevaliers de la Table-Ronde qui prennent part à la quête de l'enchanteur, le sage Gauvain seul réussit à découvrir sa retraite ; il l'entend parler, il reconnaît sa voix ; mais il ne peut rompre le charme qui le retient captif. . . . .

Or, tous les faits de cette histoire s'accordent avec la tradition courante dans le pays de Galles et l'Armorique, antérieurement à l'époque où le roman de Merlin a été rédigé et même à l'année 1150. Ils se trouvent épars ou coordonnés soit dans les poésies bardiques du VIe siècle et dans les triades du moine de Lancarvan, soit dans les chroniques chevaleresques galloises ou leurs traductions latines de la première moitié du XIIe siècle, soit dans les chants populaires bretons antérieurs à cette époque, soit enfin dans des monuments de même date ou plus anciens en langue étrangère. . . . .

I. Comme toutes les autorités traditionnelles, qui, en ce point seulement, diffèrent du roman français, les poëmes bardiques dont je viens de parler mentionnent deux personnages du nom de Merlin ou Merzin, l'un surnommé Emrys ou Ambroise, l'autre Merlin-le-Sauvage. Bien qu'ils nous apprennent peu de chose du premier, ils nous en disent assez pour nous révéler un fait très-curieux; c'est que plus de cinq siècles avant la composition du roman de Merlin, les principaux traits de son histoire telle qu'elle y est racontée l'étaient déjà de la même manière par les bardes. Ils supposent tellement connus, et le mystère de la naissance de l'enchanteur, et sa victoire sur les devins, et son attachement pour le roi Emrys son patron, et la part qu'il a prise aux travaux de ce prince quand il a guidé ses troupes en Irlande, qu'ils l'appellent sans commentaire le « fils de la vestale, » le

« sublime conducteur de l'armée d'Emrys, » le « devin par excellence[1]. »

A la vérité, ils n'en font point expressément un prophète, et ils ne parlent ni des métamorphoses qu'il subit ni de celles qu'il fait subir; mais sa qualité de devin implique, dans la langue des bardes, tous les attributs merveilleux, et en particulier ceux de prophète et d'enchanteur. Taliesin, qui s'intitule « chef des devins de l'Occcident[2], » prédit dans plusieurs de ses poëmes; il s'y glorifie même d'avoir souvent changé de forme, et, ce qui est très-digne de remarque, d'avoir pris toutes les figures que le romancier prête à Merlin, savoir : la forme d'un vieillard[3], d'un nain[4], d'un jongleur[5] et d'un cerf[6].

[1] *Myvyrian*, Archaiology of Wales, t. I, p. 78.
[2] Ibid. Ibid., p. 26 et 54.
[3] Ibid. Ibid., p. 35.
[4] Ibid. Ibid., p. 19 et 35.
[5] Ibid. Ibid., p. 72.
[6] Ibid. Ibid., p. 37.

Quant au second Merlin, à Merlin-le-Sauvage, dont nous avons les poëmes, il se donne aussi pour devin. Il prophétise la venue d'Arthur et les glorieuses destinées des Bretons. Il nous apprend qu'après avoir vécu dans le monde, il s'enfuit dans les bois pour y vivre en sauvage. Il parle tantôt d'une jeune fille plus belle, dit-il, que le cygne neigeux, qu'il aime, qu'il nomme sa sœur, et avec laquelle il prétend avoir de fréquents rapports; tantôt d'une nymphe des bois compagne de sa solitude, visible ou invisible quand elle le veut et profondément versée dans les sciences magiques, sous l'empire de laquelle il paraît captif, et qu'il appelle *Vivian*, nom gallois que les romanciers ont changé en Viviane, dont ils font l'amante de Merlin[1].

Le type du sorcier romanesque amoureux d'une fée se trouve donc évidemment dans les poëmes bardiques.

[1] *Myvyrian*, Archaiology of Wales, t. I, p. 150, 151, 152, 155.

II. Comme ces poëmes, les triades distinguent deux Merlin, tous deux princes des bardes de l'île de Bretagne[1]; et en leur donnant ce titre, elles les supposent initiés à la science augurale et divinatoire, car les qualités d'augure et de prophète étaient inhérentes à celle de barde aux anciens jours. Elles placent l'un d'eux sous le patronage du chef cambrien Emrys[2]; elles lui font élever, par son ordre, un monument funèbre aux guerriers bretons morts en défendant la patrie[3], et affirment qu'un jour, quittant subitement la cour, il s'embarqua dans la *Maison de verre* et disparut, sans qu'on pût jamais parvenir à savoir ce qu'il était devenu[4]. Or, dans le langage mystique des anciens bardes, la *Maison de verre,* c'est la mort; et, selon ces poëtes, la cause du départ de Merlin sur le fatal navire

[1] *Myvyrian,* Archaiology of Wales, t. II, p. 75.
[2] Ibid. Ibid. Ibid.
[3] Ibid. Ibid., p. 70.
[4] Ibid. Ibid., p. 59.

fut l'aveugle passion qu'il voua à sa maîtresse. « Merzin au gracieux visage s'embarqua, dit l'un d'eux, dans le vaisseau de verre par amour pour sa compagne[1]. » On voit encore ici le germe de l'enchantement éternel auquel se dévoue Merlin pour plaire à sa mie Viviane.

Les triades, pas plus que les bardes, n'associent directement, comme les romanciers, l'enchanteur Merlin au roi Wortigern ou Guortheirn ; mais elles nous révèlent un fait de l'histoire romanesque qui suppose cette association, je veux parler de l'épisode du dragon rouge et du dragon blanc. Ces dragons avaient été jadis emprisonnés secrètement au plus profond de la terre par un prince illustre, comme un palladium pour l'île de Bretagne contre l'invasion étrangère ; du jour où l'on découvrirait leur retraite, le palladium devait perdre toute sa puissance. C'est en effet ce

[1] Jeuan Dyfi .(Owen's welsh dictionary, t. II, p. 196.)

qui arriva : quand la terre, entr'ouverte par ordre de Wortigern, laissa s'échapper ces deux monstres longtemps cachés, l'île fut inondée par les Saxons et le roi fut puni de sa témérité [1]. On trouve dans les contes populaires et dans les chroniques du pays de Galles de plus amples détails sur le recèlement de ces dragons.

III. « Trois fléaux, disent ces contes, déso-« laient l'île de Bretagne : le premier était une « clameur si forte et si épouvantable, qu'en « l'entendant les hommes défaillaient, les fem-« mes avortaient, les jeunes gens et les jeunes « filles perdaient l'usage de leurs sens, les « animaux et les arbres mêmes devenaient « stériles. Le roi de l'île de Bretagne, qui se « nommait Luz, ne sachant comment y por-« ter remède, alla consulter son frère, Le-« wêlis, roi des Gaules, qui lui dit : Le fléau

[1] Myvyrian, t. II, p. 66.

« provient d'une grande querelle qui s'est « élevée entre le dragon de votre île et le dra- « gon d'une nation étrangère ; chaque nuit du « premier jour de mai, ce dragon fait tous ses « efforts pour triompher du vôtre, qui dans » sa rage et sa détresse pousse les cris que « vous entendez. Faites trouver le centre « de l'île ; creusez-y une fosse, et placez-y un « grand vase plein d'hydromel et du meilleur ; « puis couvrez ce vase avec un drap de toile, « et faites le guet ; et vous entendrez les dra- « gons s'élever dans l'air et se battre ; et lors- « qu'ils se seront épuisés de fatigue, ils se « laisseront tomber sur le drap de toile sous « la forme de deux pourceaux, et ils boiront « l'hydromel ; puis, attirant avec eux le drap « au fond du vase, ils s'endormiront. Quand « ils seront endormis, vous les roulerez dans « le drap, puis vous les enterrerez profondé- « ment en la partie la plus reculée de votre « royaume ; et tant qu'ils y seront cachés au-

« cune calamité ne désolera l'île. Le roi bre« ton suivit les conseils de son frère, et le « fléau cessa[1]. »

Merlin, dans les chroniques galloises comme dans le roman français, découvre au roi Wortigern la retraite des deux dragons[2]; il a pour mère une vestale comme dans les bardes [3], et se voit condamné à mort non plus par les devins du roi, mais par les douze princes des bardes de l'île de Bretagne[4], point curieux sur lequel je vais revenir; il adresse à Wortigern de prophétiques menaces; il transforme Uter en Gorloes[5]; il assiste Emrys; il bâtit aux guerriers bretons un monument funèbre avec des pierres mystiques[6]; il fréquente les fontaines. Là se bornent leurs

[1] Lyfir Coc'ho Hergest Col. 765, mss.
[2] Myvyrian, t. II, p. 260.
[3] Ibid., p. 260.
[4] Ibid., p. 257.
[5] Ibid., p. 292.
[6] Ibid., p. 276.

rapports communs; car les chroniqueurs gallois ne confondent point Merlin-Emrys et Merlin-le-Sauvage, et ne parlent que du premier. Mais en tout ce qui le regarde ils entrent dans presque autant de détails, et emploient presque les mêmes couleurs chevaleresques que le romancier, dont l'ouvrage semble n'être, le plus souvent, qu'un simple remaniement des leurs. Sans m'y arrêter davantage, je passe donc aux autorités latines.

IV. De ces autorités, les unes viennent d'historiens gallois; les autres d'écrivains étrangers. En commençant par les derniers, la fable de l'holocauste, jugé nécessaire par les devins pour asseoir les fondements de la forteresse royale, ne rappelle-t-elle pas les sacrifices humains que les anciens druides offraient à leurs dieux, si l'on en croit César, pour assurer le succès de toutes les grandes entreprises?

La mystérieuse conception de l'enchanteur n'est-elle pas aussi une tradition religieuse des Gaulois? Ne prétendaient-ils pas, au témoignage de saint Augustin, « qu'il existe certains démons, dont la passion favorite est de s'unir aux femmes de la terre, et qui ont souvent avec elles un commerce impur [1].»

N'en est-il pas de même de l'amour qu'il porte aux fontaines, sur le bord desquelles on le trouve toujours chantant, et de sa vénération pour les pierres? les unes et les autres n'étaient-ils pas pour les anciens Bretons l'objet d'un culte particulier qui existait encore à l'époque où vivait le barde Merlin, comme l'atteste un article du concile de Tours tenu en l'année 567 [2].

L'historien Nennius, en parlant de Merlin, au xe siècle, a omis ce dernier trait et n'a pas

[1] De Civitate Dei, c. 25.

[2] Veneratores lapidum.... excolentes sacra fontium admonemus. (Concilia Galliæ, Baluze, p. 110.)

osé reproduire la fable populaire sur l'origine du devin, aimant mieux lui donner pour père, sur la foi de Gildas, un consul romain qu'un démon.

Selon lui, Wortigern paraît entouré de douze mages qu'il interroge sur le moyen de consolider son ouvrage : les mages le provoquent à l'immolation d'un enfant engendré sans père ; on croit en découvrir un ; on l'amène au roi. « Et le roi lui demanda : Comment « t'appelles-tu? » et il répondit : « Je m'appelle « Ambroise, en breton Embresguletik » ; et le roi de nouveau : « De quelle race es-tu « sorti? » et il lui répondit : « J'ai pour père « un consul romain[1]. »

La mère de Merlin n'est point amenée au roi ; on ne dit pas qu'elle soit nonne ; elle n'explique point le secret de la naissance de son fils ; le reste de l'histoire est conforme à celle des chroniqueurs et du romancier jus-

[1] Nennius, éd. de Gunn., p. 72.

qu'au moment où Merlin révèle au roi la cause de la ruine de la forteresse. C'est avec les contes gallois que les traditions, suivies par Nennius, s'accordent en ce dernier point.

« Creusez sous l'étang, dit le devin, et vous « trouverez deux vases, et dans ces vases une « toile de tente, et dans cette toile deux ser- « pents roulés, l'un rouge et l'autre blanc.... « L'étang est l'image du monde; la toile de « tente, celle de votre royaume; les deux ser- « pents sont deux dragons; le serpent rouge « est votre dragon [1]. »

Geoffroy de Monmouth, venu deux siècles après Nennius, a été moins scrupuleux que lui, et a réuni avec soin, dans son amplification latine de la chronique galloise de Gauthier d'Oxford, toutes les traditions bretonnes relatives à Merlin Ambroise; de plus il a composé de 1140 à 1150, à l'aide des mêmes traditions, une sorte d'histoire en vers latins

[1] Nennius, éd. de Gunn., p. 72.

de Merlin le Sauvage [1], qui présente les situations les plus notables de la seconde partie du roman français.

A la vérité les noms propres ne correspondent pas toujours parfaitement dans les deux ouvrages, mais les aventures sont les mêmes. Pour en citer un exemple, si Geoffroy donne le nom de Ganieda à la fée amie de Merlin, que le romancier appelle Viviane, tous deux supposent qu'inquiètes de sa vie errante, l'une et l'autre le fixent pour toujours près d'elles, en lui construisant une demeure dans la forêt. Quelquefois la différence provient de l'omission, dans le poëme latin, d'un nom que le poëme français a conservé; ainsi le messager royal qu'on envoie à la recherche de Merlin n'est point nommé par Geoffroy; il dit seulement qu'en passant dans la forêt où habitait le sorcier, un certain messager reconnut sa

[1] Vita Merlini Caledoniensis, publiée par M. Francisque Michel.

voix, et que, s'étant approché, il l'entrevit à travers le feuillage, assis, le dos tourné, au milieu d'un bosquet de coudriers; le romancier, plus précis, désigne positivement Gauvain; mais, du reste, il prête à son messager les mêmes aventures qu'à l'envoyé de Geoffroy; car si Gauvain découvre la retraite de Merlin, et s'il l'entend se plaindre, pas plus que le messager de Geoffroy, il ne peut parvenir à voir le visage de l'enchanteur.

Ce rôle de messager, remarquons-le bien, est tout à fait dans le caractère gallois de Gauvain : les anciens bardes, et surtout les conteurs populaires bretons des premières années du XIIe siècle, le représentent très-souvent chargé de ramener à la cour d'Arthur divers fugitifs qui s'obstinent à en vivre éloignés; c'est, comme nous aurons occasion de le voir, un des traits les plus tranchés, un des incidents ordinaires qu'on trouve, pour ainsi dire, stéréotypés dans la plupart des

contes populaires chevaleresques en question. S'en suit-il qu'il y en avait un dont Merlin était le héros, et que la recherche et la découverte auxquelles sa disparition donne lieu et où Gauvain joue le rôle principal en offrent un débris égaré? Je suis porté à le croire avec Sharon Turner [1].

Geoffroy affirme que l'histoire de l'enchanteur était le thème de plusieurs des contes et chants populaires des Bretons de son temps, et qu'il y a puisé [2]; à plus forte raison le romancier français, dont le poëme, dans sa première partie, s'accorde si bien avec toutes les traditions celtiques, et dont le récit final, la quête de Merlin par Gauvain, rappelle d'une manière étonnante ceux des conteurs bretons quand ils mettent le même personnage à la recherche de pareils fugitifs. Une découverte

[1] History of the Anglo-saxons, t. I, p. 282.

[2] De Merlino *divulgato rumore... plebei modulaminis* interpretatus sum sermonem. (Historia Britonnum, lib. IV, proemium.)

récente vient appuyer cette opinion : il existe une ballade antérieure au XIIe siècle, que les paysans d'Armorique chantent encore aujourd'hui, sur la fuite de Merlin de la cour des rois bretons, sa quête, son retour et sa fuite nouvelle[1].

Ainsi donc, avant le poëte français, les bardes du pays de Galles avaient chanté les principaux traits de l'histoire romanesque de Merlin; les rédacteurs des triades en avaient recueilli plusieurs; divers écrivains du même pays en avaient coordonné et rédigé un grand nombre sous l'influence de la chevalerie, soit en gallois, soit en latin; enfin les conteurs et ménestrels populaires bretons les avaient pris pour thème de leurs fictions poétiques.

[1] Barzas-Breiz, Chants populaires de la Bretagne, t. I, p. 64 et suivantes.

III.

LANCELOT.

On s'étonnera peut-être de me voir ranger ce héros de roman à côté d'Arthur et de Merlin, car son nom n'est point gallois et son histoire paraît n'être qu'une reproduction de celle de Tristan, que j'examinerai tout à l'heure. Je l'ai cru moi-même longtemps; mais une étude plus approfondie des romans dont il est le sujet m'a fait changer d'avis.

La plus ancienne rédaction française de ces ouvrages, la rédaction rimée, s'est perdue dans les transformations en prose qui seules existent aujourd'hui; on en ignore la date précise, mais on s'accorde à la croire du milieu du XIIe siècle: celle qui s'en rapproche le plus par l'ancienneté étant la version de Gau-

thier Map, je m'y suis arrêté, et, après en avoir constaté les situations les plus notables, je les ai cherchées dans les traditions bretonnes d'une époque antérieure à la composition de l'œuvre primitive ; elles peuvent se réduire aux suivantes : l'enlèvement de Lancelot par Viviane, et son éducation dans le palais magique de la fée, où il grandit en grâce, en vaillance, en courtoisie, en générosité dans la pratique de toutes les vertus chevaleresques ; son séjour à la cour d'Arthur où il reçoit l'ordre de chevalerie ; ses amours avec la belle Geniévre ; la condamnation à mort et l'enlèvement de la reine ; la poursuite de Lancelot par le roi Arthur et leur réconciliation aux prières d'un saint apostole ; enfin la pénitence de l'amant de Geniévre et sa pieuse mort dans le cloître.

Le nom de notre héros doit nous occuper avant tout. L'usage a prévalu d'écrire Lancelot d'un seul mot ; mais les plus anciens manuscrits

supposent l'apostrophe, car ils portent souvent Ancelot sans article[1]. Or, à quelle langue appartient ce mot? Évidemment au français : *Ancel*, en langue romane, signifie *servant*[2], et *Ancelot* est son diminutif[3]. Mais, de ce que le nom du héros est français, s'ensuit-il que le roman a une origine semblable? Si, par hasard, Ancelot était la traduction du nom d'un personnage gallois, dont l'histoire s'accorderait en tout point avec le roman? Eh bien, c'est ce que je crois avoir découvert : on trouve, en effet, dans les traditions galloises du VIe au XIIe siècle, un chef dont le nom *Mael*[4] répond exactement à celui d'*Ancelot*, et à qui les anciens bardes, les triades, les chroniques

[1] N'est mie de la fable *Ancelot*. (Roman d'Ogier; Musée britannique; biblioth. reg., 16; E. VI, mss.)

[2] Ains n'ai regret que gent fillotte
M'emble, au sien tor, josnes *ancels* (Barbe de verrue).

[3] Ainsi *boissel* (boisseau), diminutif *boisselot;* Michel, Michelot, etc.

[4] Mael, *serviteur*. (Walter, Dictionnaire gallois.) Mael, *domestic, man of duty*. (Owen, Welsh Diction.)

et toutes les autorités galloises ou étrangères prêtent les mêmes traits, le même caractère, les mêmes mœurs, les mêmes aventures qu'au héros du roman français.

I. Comme le romancier, Taliesin, poëte contemporain, vante la beauté du prince Mael, la blancheur éclatante de ses dents et l'or de sa chevelure ; mais il lui reproche ses mœurs dissolues [1]. Un autre barde, qui paraît avoir vécu trois siècles plus tard, allègue, à l'appui de l'accusation de Taliesin, le fait des amours adultères du jeune chef breton avec la reine Gwennivar et l'enlèvement dont il se rend coupable [2]. Cet enlèvement est, à la vérité, un peu plus brutal, un peu moins chevaleresque dans les poëmes gallois que dans le roman. Ainsi, le jeune Mael, sachant que Gwennivar devait venir se promener dans un bois, se dépouilla de ses habits, se fit une cein-

[1] Myvyrian, t. I, p. 27.
[2] Ibid. Ibid., p. 175.

ture de feuillage, se blottit derrière un buisson, près du sentier de la forêt, et dès qu'il vit passer Gwennivar, il s'élança, la saisit dans ses bras, et, comme les dames de la suite de la reine, qui le prenaient pour un satyre, s'enfuyaient effrayées, il la mena dans son royaume [1]; mais le fait est le même au fond.

Les triades confirment l'autorité des poésies bardiques en faisant de Mael un grand prince contemporain d'Arthur, et en lui supposant des rapports avec lui [2]. D'autre part, le code des lois de Houel, promulguées au xe siècle, nous apprend « qu'après le triomphe définitif des Saxons dans la Grande-Bretagne et leur établissement dans le cœur de l'île, les indigènes se réunirent au bord du fleuve d'Af pour élire un roi; qu'il en vint une multitude

[1] C'est ainsi que le barde Daviz ap Gwilim, au xive siècle, raconte la tradition populaire du xe. (Barzoniaez, p. 220.)

[2] Myvyrian, t. II, p. 558.

du nord et du midi, du pays de Gwened et du pays de Powys, de celui de Rennuk et du Deheubarz, de la terre des Silures et du Glamorgan, et que leur choix tomba sur le chef Mael, dont l'accession au trône arriva l'an 560[1]. »

Gauthier d'Oxford, un siècle et demi plus tard, fait ainsi son portrait : « Le chef Mael, dit-il, était un grand homme : il soumit maint roi; il était fort, vaillant et dur; il excellait en toute chose; mais il se livrait aux vices de Sodome et de Gomorrhe... » Il fut le successeur immédiat d'Arthur, ajoute le chroniqueur gallois, et mourut de frayeur dans un couvent où il s'était retiré, ayant vu *le spectre jaune* (la peste) à travers les fentes de la porte de l'église[2].

II. En rapprochant ces divers témoignages

[1] Myvyrian, t. III, p. 261, et Wotton, Leges wallicæ.
[2] Ibid., t. II, p. 258.

de passages empruntés à des écrivains latins du même pays, on les éclaire et les complète. Gildas, le plus ancien de tous, et qui vivait, comme Taliesin, du temps de Mael, mérite d'être entendu :

« Dragon insulaire ! s'écrie le moine satirique en l'apostrophant, toi qui es supérieur à un grand nombre par ta puissance aussi bien que par ta méchanceté ; fameux par tes largesses, mais plus fameux encore par tes péchés ; redoutable par les armes [1], mais plus redoutable par tes violences ; prince Mael [2], depuis combien de temps ne te vautres-tu pas, comme à plaisir, dans la fange d'une vie aussi abominable que celle des habitants de Sodome ? N'as-tu pas opprimé le roi ton oncle

[1] Largior in dando.... robuste armis. (Gildas, Epistola de excidio britannic. ap. Gale.)

[2] Maelo-cune, en gallois *Mael-gun*, chef Mael : ses contemporains ne le désignent pas autrement. La plupart des écrivains postérieurs, surtout quand ils font allusion à sa jeunesse, ne lui donnent point le titre de *gun*, et l'appellent simplement *Mael-was*, Mael le Jeune (*gwas*, en construction *was*), juvenis. Voyez Davies, Diction. gallois.

dans les premières années de ton adolescence? Pressé du désir de changer de vie, n'as-tu pas embrassé l'état monastique... devenant de corbeau colombe[1]? »

Caradoc, abbé de Lancarvan, qui a écrit, dans la première moitié du XIIe siècle, la vie du moine Gildas dont il est ici question, développe le passage qu'on vient de lire : le prince que Mael opprime dans sa jeunesse est le roi Arthur, et il l'opprime en séduisant et enlevant sa femme Gwennivar. L'historien ajoute qu'Arthur poursuivit le jeune Mael; qu'il assiégea, avec une armée innombrable, la forteresse où il s'était retiré; et que les deux princes allaient en venir aux mains, quand le sage Gildas, accompagné de l'abbé de Glastonbury, interposa son autorité, engageant le ravisseur à rendre sa femme au roi

[1] Nonne in primis adolescentiæ tuæ annis avunculum tuum regem... oppressisti... nonne cupiditate invectus ad vitam revertendi rectam, monachum te vovisti? (Gildas, loco citato.)

Arthur et à se réconcilier avec lui, ce qui fut fait d'un commun accord[1].

Ne dirait-on pas que Gildas et son historien connaissaient le roman de Lancelot? Le chef valeureux, libéral, débauché, séducteur et ravisseur de la reine Gwennivar, et qui embrasse l'état monastique, n'est-il pas le preux, l'honorable, le courtois et galant servant d'amour de Genièvre qui se fait ermite? L'abbé réconciliateur n'est-il pas l'apostole anonyme du roman? Tous les traits principaux de la fiction ne se trouvent-ils pas dans l'histoire?

Aucun type, à coup sûr, ne prêtait un plus vaste champ aux inventions des romanciers. Mais à quelle littérature appartient l'honneur de l'avoir dégrossi, poétisé, enluminé du vernis chevaleresque? Ici il faut recourir aux

[1] Glastonbury... obsessa est ab Arthuro, cum innumerabili multitudine propter Guennivaram uxorem suam violatam et raptam ab iniquo rege Mael-was...... paratum est bellum intra inimicos; hoc viso, abbas comitante Gildas intravit medias acies; consuluit Mael-was regi suo pacificere.... Reddita ergo fuit per pacem et benevolentiam. (In vita Gildæ, c. 19.)

dates. Or, vingt ans au moins avant toute composition romanesque sur le sujet de Lancelot (et je suppose toujours la plus ancienne de l'année 1150), nous trouvons métamorphosée, dans les traditions galloises, la physionomie primitive du chef cambrien : en le touchant de sa baguette magique, la chevalerie l'a transformée, et si le cœur du guerrier des bardes respire encore sous son armure, cette armure est d'un chevalier : le héros qui la porte, à en juger par le témoignage de Geoffroi de Monmouth, est « le plus beau de l'île de Bretagne, le plus honorable de tous, le plus valeureux, le plus fameux par ses exploits chevaleresques[1]. » Or les romanciers français ne peignent pas Lancelot sous des couleurs différentes.

J'ai indiqué, à l'article d'Arthur, le carac-

[1] Omnium fere Britanniæ pulcherrimus; largior cæteris; robustus armis, et ultra modum probitate præclarus. (Galfridus Monumethensis, Historia briton., lib. XII, c. 1.)

tère primitif de Genièvre, d'après les autorités galloises et les romans; je n'y reviendrai pas. Je noterai pourtant un fait sur lequel les unes et les autres out gardé le silence, et dont le romancier de Lancelot s'occupe longuement, je veux parler des diverses condamnations et délivrances de la reine. Elles paraissent avoir un fondement historique, et sont appuyées sur l'autorité d'un bas-relief antérieur au XIIe siècle. « Une des femmes d'Arthur, accusée d'adultère et condamnée à être dévorée par des chiens, dit l'historien Kirchwood, s'enfuit en Écosse, et y passa le reste de ses jours. Près du lieu où elle fut enterrée s'élève une pyramide avec un bas-relief représentant, d'un côté, des chiens qui dévorent une reine, de l'autre, des hommes qui la poursuivent [1]. »

En assignant l'Écosse pour refuge à l'épouse d'Arthur, la tradition écossaise rattache

[1] Highland's rites and customs, p. 60.

la fuite de la reine à l'histoire de ses amours avec le chef Mael, qui, selon les bardes gallois, avait dans ce pays des domaines où il la mena [1].

Puisque j'ai parlé de traditions populaires, je crois devoir dire un mot, en finissant, de la fable de l'enlèvement et de l'éducation de Lancelot dans le pays enchanté de Viviane, au pays des fées. Prouver que cette fable convient réellement au type original gallois serait chose assez difficile; mais il le serait beaucoup moins de montrer qu'elle a ses racines dans les plus anciens souvenirs celtiques, et que les romanciers, par leur habitude constante de transporter des aventures intéressantes d'un personnage inconnu à un héros en vogue, ont attribué à Lancelot l'histoire de quelque favori sans nom de la tradition.

La même fable est en effet racontée et chantée par les paysans de la Basse-Bretagne

[1] Myvyrian, t. I, p. 175.

et du pays de Galles [1], peuples d'une origine commune, séparés depuis plus de douze siècles, ce qui lui suppose une antiquité bien antérieure à la composition romanesque. Pour se l'approprier, le poëte français n'a eu qu'à mettre les noms de Lancelot, de sa mère et de la fée Viviane à la place de noms inconnus.

En résumé, Lancelot est un héros imaginaire substitué à un personnage historique gallois, dont le nom a la même signification en français qu'en langue celtique, et dont la figure, les mœurs, les aventures, le caractère prosaïque et jusqu'à la physionomie poétique et chevaleresque, présentent une identité parfaite avec son homonyme.

[1] *Revue de Paris*, Visite au tombeau de Merlin (t. XLI, mai 1838). Barzaz-Breiz, Chants populaires de la Bretagne, t. I, p. 25, et Davies (Philosophy and Rites of the british druids).

IV.

TRISTAN.

Le roman de Tristan est un des plus célèbres du cycle d'Arthur.

Il est aujourd'hui prouvé que les troubadours provençaux chantaient ses aventures dès l'année 1150; malheureusement leurs poëmes sont perdus; quelques parties de ceux des trouvères ont survécu; mais ils ne remontent pas à une époque aussi reculée : l'un des trois plus anciens doit avoir été rédigé par un certain Bérox dans les dernières années du règne de Henri II, roi d'Angleterre; le second est l'œuvre d'un poëte nommé Thomas, postérieur au moins d'un quart de siècle au premier; le troisième est généralement attribué à Chrétien de Troyes, déjà mort au commence-

ment du XIIe siècle[1]. Quant à la version en prose de Luc du Guast, M. Fauriel ayant démontré jusqu'à l'évidence qu'elle n'est qu'une amplification, qu'un remaniement des poëmes originaux, il ne faut point s'y arrêter. Je passe donc tout de suite à l'examen des trois principales versions rimées des aventures de Tristan : elles sont incomplètes, comme je l'ai dit, mais elles s'éclairent l'une par l'autre, et l'on peut aisément reproduire un tout en les rapprochant.

Les faits qu'elles relatent sont connus : Tristan faisait ses premières armes en Cornouailles, à la cour du roi Marc'h, son oncle, quand un chevalier irlandais, appelé Morhoult, s'y présenta, réclamant un tribut injuste. Tristan le combat et le tue ; mais, ayant reçu dans la cuisse un dard empoisonné et

[1] Tristan, *Recueil de ce qui reste des poëmes relatifs à ses aventures*, en français et en anglo-normand, publié par Fr. Michel.

ne trouvant pas en Cornouailles de médecin assez habile pour guérir sa blessure, il se déguise en joueur de harpe et se rend en Irlande. C'est là qu'il voit la belle Yseult, dont il fait à son retour un portrait si flatteur à son oncle, que le roi veut l'épouser. Tristan, chargé de l'aller demander, part déguisé en marchand, et revient avec elle en Cornouailles. Chemin faisant, il porte à ses lèvres et présente à la princesse irlandaise une coupe contenant un philtre magique destiné à Marc'h et confié à Brangien, servante d'Yseult : tous deux aussitôt sentent l'amour couler dans leurs veines. Peu de jours après les noces, le sénéchal, puis le nain de la cour s'aperçoivent de la liaison coupable de Tristan et d'Yseult, en informent le roi et lui ménagent l'occasion de les surprendre ; mais Tristan déjoue leurs ruses. Enfin les deux amants sont pris, et on les mène au supplice, quand le chevalier trouve moyen de s'échapper, et revient délivrer la

reine. Trois ans s'écoulent, au bout desquels un bon ermite ayant réconcilié les deux époux, l'amant reçoit ordre de ne plus reparaître à la cour. Il y reparaît pourtant; il trouve moyen, sous l'habit d'un fou, de tromper tous les yeux et de renouer ses liaisons avec Yseult. Des barons s'en doutent et suggèrent au roi leurs soupçons. La reine, pour les confondre, se met sous la protection du roi Arthur et des chevaliers de la Table-Ronde, et propose à son mari de prouver son innocence par un serment solennel. Le jour marqué, comme la suite de Marc'h et celle d'Arthur se rendaient au lieu désigné, Tristan, déguisé en mendiant, s'offre, au passage d'un gué, pour transporter la reine. Elle accepte, et, sur un signe d'elle son amant l'ayant laissé tomber, elle peut, sans parjure, faire serment qu'elle n'a jamais eu de familiarité avec personne, excepté avec son époux et le maladroit mendiant qui vient de la jeter par terre. La reine ainsi justifiée, tout

le monde se livre à la joie : des joutes ont lieu. Tristan y vient prendre part sous déguisement nouveau, et bat, l'un après l'autre, tous les chevaliers de la Table-Ronde. Arthur, émerveillé de sa bravoure, propose une grande récompense à quiconque le lui amènera, mais il évite prudemment une nouvelle rencontre et s'éloigne. Quoique l'innocence d'Yseult soit reconnue, son amant n'est point rappelé à la cour ; il se retire dans la Petite-Bretagne et prend le parti de se marier à la fille de Houel, roi du pays, qui porte aussi le nom d'Yseult. Toutefois c'est en vain qu'il essaye d'oublier son premier amour, c'est en vain qu'il court les aventures périlleuses ; au lieu d'une distraction, il y trouve une blessure mortelle. La femme du roi Marc'h peut seule le guérir ; il l'envoie chercher. Mais la fille du roi de la Petite-Bretagne, qui a surpris le secret des amours de son mari, lui fait accroire que la, reine de Cornouailles refuse de se

rendre à ses vœux, et Tristan meurt de chagrin.

J'ai dit que la rédaction la plus ancienne de cette histoire romanesque ne datait que du milieu du XIIe siècle au plus tôt; or, dès le commencement de ce siècle et antérieurement, on la trouve populaire chez les peuples de race bretonne.

I. Un barde gallois, qui vivait au moins deux cents ans avant Raimbaud d'Orange, le premier troubadour qui mentionne Tristan, nous a laissé un curieux dialogue où il prend l'histoire *in medias res*[1]. Comme le poëme gallois n'a jamais été traduit en français, on me permettra de le citer tout entier; j'indiquerai ensuite les rapports qu'il offre avec le roman. L'auteur le fait précéder du sommaire suivant :

« C'est le dialogue qui eut lieu entre

[1] Myvyrian, Archaiology of Wales, t. I, p. 178.

Tristan, fils de Tallourh, et Gwalhmaï, fils de Gouiar, après que Tristan eut passé trois ans loin de la cour d'Arthur, en proie à ses peines de cœur. Arthur avait envoyé vingt-huit de ses guerriers avec ordre de le prendre et de le lui amener ; mais Tristan les abattit tous, l'un après l'autre, et ne se rendit qu'à la prière de Gwalhmaï à la *langue d'or*. » Après ce court exposé, le barde met en scène les deux acteurs.

GWALHMAÏ.

« Bruyants sont les flots quand la mer est haute. Qui es-tu, mystérieux guerrier ?

TRISTAN.

Bruyants sont les flots et la foudre. Laisse-les bruire dans leur fureur. Au jour de la bataille, je suis Tristan (le turbulent).

GWALHMAÏ.

Tristan aux discours sans reproche, toi qui

ne fuis jamais au jour du combat, tu avais jadis pour compagnon Gwalhmaï.

TRISTAN.

Je ferai pour Gwalhmaï, au jour du carnage, ce qu'un frère d'armes ferait pour son frère.

GWALHMAÏ.

Tristan aux brillantes qualités, toi dont l'épée rayonne dans les travaux de la guerre, je suis Gwalhmaï, neveu d'Arthur.

TRISTAN.

Gwalhmaï, plus vif que le renard, si tu es jamais en péril, je ferai monter le sang jusqu'aux genoux.

GWALHMAÏ.

Tristan, pour toi je me battrai aussi, tant que mon bras ne me faillira pas; je me battrai du mieux que je pourrai.

TRISTAN.

Je te le demande (non que je les craigne, mais parce que je m'en défie), quels sont ces guerriers qui sont là devant moi ?

GWALHMAÏ.

Tristan aux grandes qualités, ne les connais-tu pas? C'est la suite d'Arthur qui s'approche.

TRISTAN.

Je ne crains pas Arthur, je le brave en neuf cents combats; si on me tue, je tuerai aussi.

GWALHMAÏ.

Tristan, ô toi l'ami des dames, avant de livrer un combat, il est bon de proposer un accommodement.

TRISTAN.

Tant que j'aurai mon épée sur ma cuisse, et

ma main droite pour me défendre, je ne redouterai personne.

GWALHMAÏ.

Tristan aux brillantes qualités, n'entreprends point de combattre Arthur, ton ami.

TRISTAN.

Gwalhmaï, par amour pour toi, je veux réfléchir à ceci ; je te le dis en vérité, comme l'on m'aime, j'aime aussi.

GWALHMAÏ.

Tristan à l'âme opiniâtre, la pluie mouille cent chênes ; viens t'aboucher avec ton parent.

TRISTAN.

Gwalhmaï aux répliques contraires, que la pluie mouille cent sillons ! je te suivrai partout.

« Et Tristan (dit le barde) vint avec Gwalhmaï trouver Arthur. »

GWALHMAÏ.

Arthur aux réponses aimables, la pluie mouille cent têtes : voici Tristan, réjouis-toi !

ARTHUR.

Gwalhmaï aux répliques irréprochables, la pluie mouille cent toits; sois le bienvenu, Tristan, mon neveu, cher Tristan, chef de l'armée ; aime ta race ; souviens-toi du passé et de moi, le chef de la tribu.

Tristan, chef des batailles, sois honoré comme le plus digne, et honore-moi comme ton souverain.

Tristan, sage et illustre chef, aime ta parenté; personne ne te fera de mal; qu'il n'y ait point de froideur entre deux amis.

TRISTAN.

Arthur, je t'écouterai et me soumettrai à tes ordres, et ferai ce que tu voudras. »

Remarquons tout de suite que l'auteur de ce poëme fait allusion aux deux points sur

lesquels roule toute la fable romanesque : 1° les amours de Tristan, qu'il suppose tellement connues, qu'il appelle sans plus amples détails son héros « l'ami des dames, » traduction parfaite d'*Amorus*, surnom que donne à Tristan le poëte Thomas ; 2° ses peines de cœur, suite de ses amours et principe de la vie solitaire que le barde lui fait mener pendant trois ans, comme le romancier.

Je pourrais m'arrêter là ; mais le poëme est si fécond en rapports curieux avec le roman, qu'il m'est impossible de ne pas en indiquer quelques-uns. J'omettrai toutefois ceux qui sautent aux yeux, comme l'identité d'origine et de patrie, le caractère guerrier, les qualités brillantes des deux Tristan, leurs relations avec Arthur, sa cour et ses chevaliers. Je me bornerai à parler de l'idée fondamentale du poëme gallois. Or, cette idée, ne l'avons-nous pas vue développée dans le roman ? Quand Tristan paraît à l'extrémité de la plaine où s'a-

vance Arthur et sa suite, qui se rendent au lieu de l'assemblée, le roi ne donne-t-il pas ordre à ses chevaliers de s'emparer de sa personne et de le lui amener? Loin d'en venir à bout, ne sont-ils pas tous battus les uns après les autres? Mais voici un rapport encore plus frappant : selon le trouvère, Gauvain, voyant venir Tristan, dit à quelqu'un : « Je ne le connais pas ; sais-tu qui c'est? » Et plus tard encore il adresse la même demande, manifestant tout haut la crainte que le chevalier ne soit un fantôme [1].

D'où venait cette erreur? Pourquoi ne le reconnaît-il pas?

Tristan, dit le poëte français, portait un bouclier couvert d'un voile noir, et un autre voile noir lui cachait le visage [2].

[1] Bien pensèrent *fantosme* soit.

[2] . . . . Targe;
Out covert d'une noire targe;
Son vis out covert d'un neir voile
Tot eut covert et chief et poile.
(Tristan, loco citato.)

Eh bien, cette circonstance si caractéristique, si précise, du déguisement de Tristan, qui le fait prendre pour un fantôme, elle existe, nous l'avons vu, dans le poëme du barde, où Gwalhmaï, ne reconnaissant pas Tristan, l'aborde en lui demandant son nom et en l'appelant un *guerrier mystérieux*.

L'épisode du combat de Tristan contre les chevaliers du roi Arthur a donc évidemment été emprunté aux anciennes traditions celtiques. Il est vrai que dans le roman il a un dénoûment différent de celui du poëme : dans l'un, Tristan cède à l'éloquence de Gwalhmaï, et vient trouver Arthur ; dans l'autre, au contraire, il s'éloigne après avoir battu les chevaliers de la Table-Ronde. Mais une telle différence n'a rien d'étonnant ; si nous en croyons le poëte Thomas, on racontait de mille manières l'histoire de Tristan[1] ; elle n'a même

[1] Seigneurs, cest cunte est mult divers.....
Entre ceus qui solent cunter

rien que de très-naturel, car le trouvère ne pouvait pas faire démasquer son héros par le roi Arthur en présence du roi Marc'h, de sa suite et de la reine Yseult, sans manquer à toutes les convenances, en même temps qu'aux plus simples notions de l'art.

Le romancier joint au caractère amoureux et guerrier de Tristan, que les bardes lui prêtent aussi, celui de poëte et de musicien. L'instrument dont il joue de préférence est la harpe; il paraît deux fois avec une harpe à la main; il joue aussi de la *rote* en s'accompagnant de la voix. « Je suis, dit-il, bon ménestrel;

> « Je sais bien temprer harpe et rote,
> « Et chanter après à la note. »

La harpe et la rote sont deux instruments de musique nationaux des Gallois. Le barde

---

Et del cunte Tristan parler;
Il en cuntent diversement,
Aï en ai de plusur gent.
(Tristan, tote citée.)

Taliesin se vante, comme Tristan, de savoir jouer de l'un et de l'autre [1]. A juger sur les seules apparences, les romanciers n'auraient donc fait un musicien de Tristan qu'en suivant les traditions celtiques; mais ces apparences sont parfaitement conformes à la réalité, depuis que le savant Jones [2] a prouvé par des témoignages anciens [3] que Tristan était barde et même disciple de Merzin.

Ce fait m'induit naturellement à parler de la fable du *philtre magique*. Elle est conçue tout à fait dans le sens des plus vieilles traditions bardiques. Parmi celles-ci, il y en a une qui offre avec elle une ressemblance frappante. « Ce boire d'amour, ce breuvage d'herbes magiques, que fit bouillir la mère d'Yseult pour le roi Marc'h et pour sa fille, dit

[1] Je suis joueur de harpe; — je suis joueur de rote. (Myvyrian, t. I, p. 72.)

[2] Jones's musical and poetical remains of the welsh bards, t. II, p. 12 et 14.

[3] Myvyrian, t. I, p. 174.

le romancier, Tristan, accablé de chaleur et de soif, le prit et le partagea avec son amante, et en souffrit mainte douleur. »

La tradition bardique suppose qu'une mère, voulant aussi douer son enfant, non pas d'un amour surhumain, sentiment étranger aux bardes, mais d'un savoir universel, idée parfaitement d'accord avec leur système, fait bouillir des herbes merveilleuses dont le mélange doit produire un philtre appelé *breuvage de science*. Toutefois celui à qui il est destiné n'en profite pas plus que le roi Marc'h ; il échoit par hasard au jeune barde Taliesin. Pressé, comme Tristan, par la chaleur, le jeune homme en porte quelques gouttes à ses lèvres, et aussitôt la science inonde son intelligence ; mais il se voit en même temps exposé à tous les travaux, à toutes les angoisses qu'elle entraîne à sa suite, travaux non moins rudes que ceux dont l'amour accabla Tristan [1].

[1] Myvyrian, t. I, p. 17 et 18.

Cette conformité remarquable de la tradition et du roman me porte à croire que les trouvères ont retourné et transformé la fable celtique. Tristan étant barde, ils ont fort bien pu lui prêter, en la défigurant, une aventure attribuée au barde par excellence, aventure qui, du reste, lui serait aussi arrivée à lui-même si elle était, comme on l'a dit, la figure des divers stages d'initiation par lesquels devaient passer tous les membres de l'ordre.

II. Les allusions des triades du moine de Lancarvan aux principaux faits de l'histoire romanesque sont encore plus directes que celles des bardes. Elles signalent la reine Essyllt et le roi Marc'h, son époux, comme oncle et tante de Tristan ; elles insistent sur la passion adultère et incestueuse, mais constante, du guerrier gallois pour cette princesse; elles mettent la reine au nombre des trois épouses célèbres par leur incontinence, et comptent Tristan parmi les amants bretons les

plus fameux [1]. Si l'on veut des traits moins généraux, les triades en offriront. Une d'elles est ainsi conçue : « Tristan était un des trois guerriers de l'île de Bretagne que personne n'avait jamais pu vaincre, soit par contrainte, soit par vaillance, soit par ruse ; un des trois guerriers qui pouvaient prendre, en cas de besoin, telle forme qui leur plaisait [2]. »

On avait donc essayé de triompher de Tristan par contrainte. Qui en avait usé à son égard? Le rédacteur ne croit pas nécessaire de nous le dire ; mais, à coup sûr, son silence sous-entend le nom du roi Marc'h, qui, d'après les romanciers, fit vainement prendre, enchaîner et conduire son neveu à la mort. On avait voulu triompher de lui par vaillance : — les bardes et les romanciers se sont accordés à nous en donner la preuve ; — par ruse : — et qui? Évidemment encore, son oncle ou les

[1] Myvyrian, t. II, p. 73.
[2] Id., ibid., p. 80.

agents de ce dernier. La triade n'a aucun sens, ou c'est celui-là qu'elle présente : ruse du roi, qui se cache dans l'arbre au pied duquel doivent se réunir sa femme et son neveu ; ruse du nain, qui répand de la farine entre les chambres des deux amants ; ruses qui toutes sont déjouées par Tristan. Enfin, d'après la triade, Tristan changeait à son gré de forme. Une telle assertion suppose des faits ; ces faits ne peuvent être que ceux dont les romanciers nous sont garants, lorsqu'ils nous le montrent déguisé en joueur de harpe, en marchand, en fou, en mendiant, enfin sous l'armure étrange qui le fait prendre pour un fantôme.

C'en est assez pour prouver, d'une part, que le rédacteur des triades connaissait les aventures de Tristan ; d'une autre, qu'elles étaient populaires parmi les Gallois dès le commencement du XIIe siècle. S'il en eût été autrement, l'auteur cambrien aurait-il pu être

aussi laconique? Son laconisme même suppose des lecteurs instruits.

III. Cette conclusion n'est pas une hypothèse. Le docteur Owen assure avoir découvert un ancien conte populaire du cycle d'Arthur sur le thème de Tristan, mais n'avoir pu l'obtenir [1]. Privé, par la mort du savant gallois, de toute notion sur le propriétaire du conte en question, je n'ai pu moi-même, malgré toutes mes recherches, parvenir à en prendre connaissance. Espérons qu'un autre, plus heureux, le livrera à la publicité. En attendant, il faut croire qu'appartenant au cycle d'Arthur, il est chevaleresque comme tous les autres ouvrages du même cycle, comme eux des premières années du XIIe siècle, et que les aventures dont il entretient le lecteur sont celles du Tristan des bardes et des triades, reproduites dans le roman.

[1] Fairy legends of Wales, by Crocker, p. 172.

On a d'autant plus lieu de le penser, qu'un autre conte populaire gallois[1] met en scène deux personnages du roman en leur faisant jouer le rôle qu'ils y jouent. C'est le prince irlandais Morhoult, oncle de la reine Yseult, dont le véritable nom celtique est Martholouc'h, et sa servante Brangien. Comme les romanciers, les conteurs parlent d'un tribut exigé des Bretons par le prince irlandais, mais en nous faisant connaître à quel titre il le réclame. D'après eux, un chef cambrien aurait coupé les oreilles et les lèvres des chevaux d'un chef irlandais. En dédommagement de cette insulte, les Bretons devaient payer un certain nombre de barres d'or et d'argent, et autant de chevaux qu'il y en avait eu de mutilés. Les mêmes conteurs nous apprennent que Brongwen, la Brangien du roman, était femme de Martholouc'h, qu'elle était Bretonne, et

[1] Mabinoghi Bendighet Brani (Lyfr coc'h o Hergest, col. 726.)

avait suivi son mari en Irlande; ils ajoutent qu'elle fut victime des démêlés de ses compatriotes et des Irlandais; qu'elle eut à subir à la cour toutes sortes d'outrages, au point qu'on lui fit remplir l'office de servante : c'est aussi dans cette position subalterne que nous la montrent les romanciers.

IV. Tels sont les rapports des traditions galloises écrites et du roman; comme on le voit, ils sont nombreux. Quant aux traditions orales, je n'en ai pu découvrir que deux. La première nous est fournie par l'auteur d'une des parties du roman même de Tristan. Après avoir dit comment le chevalier, surpris avec la reine Yseult, fut condamné à être brûlé vif, et comment il trouva moyen d'échapper à ceux qui le menaient au supplice, en franchissant une hauteur considérable, le trouvère Bérox affirme qu'en mémoire de ce fait, dont le récit était encore populaire au moment où

il écrivait, les habitants de la Cornouaille appelaient *Saut de Tristan* le lieu mentionné dans le roman. On trouve effectivement près de Tintagel, dans la Cornouaille anglaise, au bord de la mer, un rocher désigné sous le nom breton de *Lam Tristan*, ou Saut de Tristan.

La seconde tradition orale dont l'autorité confirme le récit du romancier est relative au roi Marc'h et à son nain favori. L'idée de ce nain, sorcier, laid, bossu, difforme, noir, plein de malice, connaissant l'avenir, est évidemment empruntée à la mythologie celtique. D'après les traditions galloises, bretonnes et irlandaises, la sorcellerie, la laideur, la difformité, la noirceur, la méchanceté, la connaissance de l'avenir sont les attributs caractéristiques de cette classe d'êtres surnaturels à laquelle appartiennent les nains[1]. Les mêmes traditions galloises, armoricaines et ir-

[1] Barzas Breiz, Chants populaires de la Bretagne, t. I, introduction, p. XLVIIj et XLVIIIj, passim.

landaises rapportent la fable des oreilles de cheval, que le romancier prête au roi Marc'h, et dont son nain révèle le secret. Le docteur O'Connor pour les Irlandais[1], et Cambry pour les Bretons[2], la citent à peu près dans les mêmes termes. Mais, afin qu'on n'y voie point une imitation du conte de Midas, je crois devoir faire observer que le nom du roi, *Marc'h* (cheval), sur le sens duquel elle roule, a la même signification dans tous les dialectes de la langue celtique. L'identité des trois fables est incontestable; on ne peut nier qu'elles n'appartiennent à des rédactions différentes d'une seule légende primitive celtique, que le romancier a tronquée pour l'accommoder à son ouvrage. Ayant à venger d'un seul coup Tristan et la reine, il ne se contente pas de faire trahir, comme la tradition, le roi Marc'h

[1] The general history of Ireland, by Dermod O'Connor, p. 163.

[2] Voyage dans le Finistère, 2e édit., p. 179.

par son favori, qui tant de fois espionna Tristan, il suppose que le traître périt victime de sa félonie, et qu'il en est puni par le roi Marc'h lui-même. Du reste, la démonstration de ce fait, que les auteurs du roman de Tristan, comme quelques autres trouvères, ont seulement dégrossi et arrangé, d'après les idées de leur temps, un type simple et primitif, se trouve dans toutes les parties de l'ouvrage; je n'en citerai qu'une preuve, mais elle est concluante.

Après avoir raconté comment Yseult fut sauvée du bûcher par les ladres auxquels le roi Marc'h l'abandonna, et comment Tristan l'arracha d'entre leurs mains, Bérox ajoute : « Selon les conteurs populaires bretons, Tristan fit tuer le chef des ladres; mais ces conteurs

N'en savent mie bien l'histoire :
Trop est Tristan preux et courtois
Pour occire gens de telles lois. »

Ne voit-on pas lutter ici le poëte lettré et poli avec le conteur populaire aux mœurs rudes, mais franches, et portant avec elles des signes d'antériorité?

L'élément traditionnel du roman doit avoir subi, en général, la même transformation entre les mains du romancier; toutefois, si j'en juge par le dénoûment de l'ouvrage, il n'a pas été défiguré au point d'être méconnaissable; il a même conservé parfois quelques traits de sa physionomie primitive. Ce dénoûment me semble imité de quelque chant populaire breton ou gallois. J'y découvre plusieurs traits qui n'ont pu être empruntés qu'à une poésie antérieure et traditionnelle. Une ballade aussi répandue en Armorique que dans le pays de Galles, et par conséquent plus ancienne que le poëme français, m'en fournit la preuve; la similitude du sujet permet d'établir une comparaison entre l'œuvre du chanteur rustique et celle du trouvère. Voici les

points de conformité les plus remarquables des deux ouvrages.

Le héros de la ballade est un jeune guerrier breton qui a été fait prisonnier. Voulant en informer sa mère, il lui envoie un messager porteur d'un anneau qui doit le faire reconnaître ; ce messager se déguise en mendiant, afin de pouvoir plus aisément traverser le pays étranger.

Tristan, comme on s'en souvient, tombe aussi malade en pays étranger ; il veut le faire savoir à Yseult ; il charge son ami Kaerden d'un message pour elle. Kaerden se déguise en marchand pour tromper le roi Marc'h ; l'anneau qui brille à son doigt lui sert d'introducteur près d'Yseult.

La mère du jeune guerrier breton reçoit le message, et part à l'instant ; mais elle arrive trop tard : induit en erreur par la perfidie du geôlier, qui lui a fait accroire que le messager revient seul, son fils n'existe plus.

« La dame, dit le poëte populaire, demandait aux gens de la ville, en abordant : — Qu'y a-t-il de nouveau ici, que j'entends les cloches sonner?

« Un vieillard répondit à la dame, quand il l'entendit : — Un jeune guerrier blessé que nous avons ici vient de mourir ce soir.

« Il avait à peine fini de parler, que la dame courait vers la prison ;

« Que la dame courait tout en pleurs, ses cheveux blancs épars ;

« Si bien que les gens de la ville étaient étonnés en voyant une dame étrangère mener un tel deuil dans la rue ;

« Si bien que chacun demandait : — Quelle est celle-ci et d'où vient-elle? — Et la pauvre dame dit au portier, en arrivant au pied de la tour :

« Ouvrez vite, ouvrez-moi la porte ! mon fils ! mon fils ! que je le voie !

« Quand la grande porte fut ouverte, elle

se jeta sur le corps de son fils, le serra entre ses deux bras, et ne se releva plus[1]. »

Tristan et Yseult ont le même sort. Tandis que son amante accourt, Tristan, abusé par sa femme, la croit infidèle et rend l'âme. Cependant, elle débarque. « En sortant de la nef, elle entend de grandes plaintes dans la rue, et les cloches sonner aux monastères et aux chapelles; elle demande aux gens ce qu'il y a de nouveau, pourquoi on sonne ainsi les cloches, et pourquoi l'on verse tant de pleurs. Alors un vieillard lui dit : — Belle dame, nous avons ici une douleur comme personne n'en eut jamais : Tristan, le preux, le franc, est mort; c'est une désolation pour tous ceux du royaume : il était généreux envers les pauvres gens et secourable envers les affligés; il vient de mourir en son lit d'une blessure qu'il a

[1] *Le Prisonnier de guerre* (Barzas Breiz, Chants populaires de la Bretagne), 2e édition, sous presse.

reçue. Jamais si grand malheur n'advint dans ce pays.

« En entendant la nouvelle, Yseult perd la voix de douleur ; elle est si désolée de la mort de Tristan! Elle va par la rue, les vêtements en désordre; elle court au palais. Les Bretons ne virent jamais femme d'une telle beauté; ils s'émerveillent dans la cité, et se demandent d'où elle vient et qui elle est. Yseult court où elle voit le corps; elle se tourne vers l'orient, elle prie, en sanglotant, pour lui : — Ami Tristan, quand je vous vois mort, je ne puis vivre plus longtemps : vous êtes mort d'amour pour moi; je meurs aussi d'amour, ami, puisque je n'ai pu venir à temps.

« Elle va donc se coucher près de lui, elle le serre dans ses bras, puis se roidit et rend l'esprit. »

Voilà bien tous les éléments poétiques de la ballade : la demande en entrant dans la ville et en entendant sonner les cloches, le vieillard

et sa réponse, la douleur de la dame, le désordre de ses vêtements, sa physionomie étrangère, l'étonnement de la foule, la catastrophe enfin, et si brusque, en deux vers. Tous ces traits sont des lieux communs qui appartiennent à la poésie populaire, qui s'y représentent uniformément, et dont il me serait facile de produire une multitude d'exemples. Est-ce une raison de croire qu'il était Breton, le chanteur oublié auquel le trouvère a pu emprunter le dénoûment de son ouvrage? Une dernière analogie entre la ballade et le poëme semblerait autoriser cette opinion : dans l'une et dans l'autre, il est question d'une certaine voile comme d'une cause de mort. Tristan et le guerrier breton, qui tous deux ont donné ordre à leur messager d'arborer une voile blanche en cas d'une heureuse mission, trompés de la même manière, meurent tous deux en apprenant que le navire de leur messager porte une voile

noire. Reste à savoir si l'idée de cette voile n'est pas renouvelée des Grecs, comme l'a dit M. Paulin Paris.

Quoi qu'il en soit, voici ce qui me paraît résulter de l'ensemble de mes observations sur les rapports des romans de Tristan avec les poëmes des bardes, les triades, les contes bretons, les anciennes traditions et chants populaires d'origine celtique.

Antérieurement aux récits romanesques des troubadours et des trouvères, il existait une fable de Tristan écrite en gallois, à laquelle les poëmes des bardes et les triades font positivement allusion. Cette fable, depuis longtemps répétée par les conteurs bretons, avait subi l'influence de la chevalerie naissante, comme les autres fables du cycle d'Arthur, et avait été le sujet de quelques chants populaires.

V.

YVAIN.

Avant ou après avoir écrit son roman de Tristan et d'Yseult, mais postérieurement à l'année 1160, Chrétien de Troyes composa sur le thème d'Yvain, compagnon de la Table-Ronde, un poëme qu'il a intitulé : *le Chevalier au lion* [1].

Messire Yvain se rend à la fontaine de Baranton, dans la forêt de Brécéliande, en Armorique, dont son ami Calogrenant lui a vanté les merveilles : il y trouve un géant auquel obéissent les bêtes du bois ; il puise de l'eau dans la fontaine avec un bassin d'or, la répand sur le perron et excite un orage affreux.

[1] Publié en Angleterre, par l'auteur de cet essai, en 1838 (Mabinoghion, 1re et 2e série).

Le seigneur du pays accourt ; Yvain le combat, le blesse à mort, le poursuit, entre avec lui dans son château et y est retenu prisonnier. Une demoiselle, nommée Lunette, à qui il a eu occasion d'être utile, le délivre en le rendant invisible au moyen d'un anneau magique.

Cependant le seigneur du château trépasse ; Yvain voit sa veuve et devient amoureux d'elle ; Lunette prépare les voies d'une réconciliation entre sa maîtresse et le meurtrier de son maître ; elle réussit à les accorder ; on célèbre le mariage. Peu de temps après, le roi Arthur vient à la fontaine avec ses chevaliers ; Gauvain invite Yvain à un prochain tournoi ; sa dame lui permet d'y aller, à condition qu'il sera de retour dans un an. Yvain donne sa parole et part. L'année s'écoule, il ne revient pas ; il est infidèle ; mais il ne tarde pas à reconnaître sa faute ; il la pleure ; il se soumet pour l'expier à la plus rude pénitence : il parcourt le monde, en entreprenant et en accomplissant les

plus prodigieux travaux, dans lesquels il n'a d'autre compagnon qu'un lion, qui lui doit la vie et qui, pour lui prouver sa reconnaissance, le suit partout. Sur ces entrefaites, Lunette, accusée du crime de félonie envers sa dame, pour lui avoir fait épouser Yvain, est condamnée à prouver son innocence, en se faisant défendre par un seul champion contre trois; si son défenseur est vaincu, elle sera brûlée vive. Yvain apprend la nouvelle, accourt, combat les trois champions et les tue; il tue aussi un géant et deux fils de diables, et délivre maints opprimés; de sorte que le bruit de ses prouesses s'étant répandu partout, Lunette en profite pour demander sa grâce et l'obtient.

I. On trouve épars, dans des écrits gallois antérieurs à l'année 1155, plusieurs des éléments primitifs de l'histoire romanesque d'Yvain ou Owenn, comme l'appellent toutes les autorités celtiques.

Taliesin, barde domestique de son père Urien Rhéged, a composé, à l'occasion de sa mort, une élégie enthousiaste où il fait l'éloge de sa bravoure, de sa bonté et de sa libéralité [1].

Les auteurs des triades le citent comme un des trois chefs les plus remarquables par la beauté de leur figure qu'ait produits l'île de Bretagne [2].

La tradition courante parmi les Gallois, au commencement du XIIe siècle, le peint de la même manière que les bardes et les triades : selon l'auteur anonyme de la vie de saint Kentegern, écrite vers l'année 1147, les récits populaires à cette époque, dans le pays de Galles, le représentaient comme un jeune Breton d'une illustre origine, d'une grande beauté et naturellement très-enclin à l'amour [3].

[1] Myvyrian, t. I, p. 59. Voyez-en la traduction, *la Dame de la fontaine*, note II.

[2] Ib., t. II, p. 62.

[3] Nobilissima Britonnum prosapia ortus... juvenis elegantis-

Le caractère véritable du héros romanesque et chevaleresque appartient donc incontestablement à la tradition cambrienne.

On en peut dire autant du merveilleux de la fable, des prodiges dont la forêt de Brécéliande devenait le théâtre, lorsqu'on agitait et qu'on répandait au dehors l'eau de sa fontaine magique. Il serait facile d'en donner des preuves : elle rappelle cette vieille forêt druidique décrite par Lucain, qui est le type de toutes les forêts enchantées ; mais, sans remonter aussi haut, on retrouve ce merveilleux à deux courants traditionnels chez deux nations de race celtique, les Armoricains et les Gallois.

La tradition s'est, il est vrai, modifiée en se localisant dans les deux pays; mais elle est restée la même quant au fond : c'est toujours, comme dans le roman, une onde agitée, dont

simus Owen... naturali amoris igne inflammatus. (Vita sancti Kentegerni, mss. Musée britannique, Tit. A, 19; col. 76, 77.)

les bouillonnements et l'effusion au dehors excitent un violent orage [1].

Un autre trait de merveilleux romanesque, pareillement gallois, est celui de l'anneau magique de Lunette. Quoique l'idée de cet anneau, qui rappelle celui de Gygès, ait pu, dans le principe, être empruntée aux anciens, elle n'en existait pas moins dans les souvenirs nationaux des habitants du pays de Galles; elle était populaire antérieurement à l'époque où vivait Chrétien de Troyes, et se rattachait même à un certain fond de traditions bardiques. On comptait l'anneau dont nous parlons parmi les treize raretés de l'île de Bretagne, qui appartinrent au barde Taliesin, selon les uns, et que Merlin, selon d'autres, emporta dans son vaisseau de verre; il finit par tomber dans les mains de Luned, fille de Brychan, ancien chef breton. Quand le compilateur gallois, auquel nous devons ces traditions, ne nous en

[1] Voyez *la Dame de la fontaine*, note XII.

dirait pas davantage, c'en serait assez pour nous porter à voir dans ses paroles une allusion aux rapports de Lunette et d'Yvain ; mais il ne veut point nous laisser dans le doute, car il ajoute aussitôt : « La pierre de son anneau délivra Owenn, fils d'Urien, d'entre la herse et le mur ; quiconque cachait la pierre, était caché par elle [1]. »

Nous trouvons donc des traces évidentes d'une histoire galloise d'Owenn d'accord en plusieurs points avec l'histoire romanesque. Maintenant on se demande à quelle époque elle remonte. L'auteur cambrien de la Vie de saint Kentegern assurant qu'en l'année 1147 elle était déjà populaire parmi ses compatriotes, dont les conteurs avaient pris Owenn pour sujet de leurs histoires de gestes [2], il

[1] Tiré par Ed. Lhuyd, d'un mss. fort ancien sur vélin (o Henferum), et cité par Jones. (Musical et poetical remains of the welsh bards, p. 47.)

[2] *In gestis histrionum* vocatur Owenn, filius regis Urien. (Vita sancti Kentegerni, mss., loco citato, col. 76.)

s'ensuit que le poëme du trouvère français leur est postérieur; mais nous avons un autre moyen, non moins victorieux, de le prouver : une des histoires de gestes, mentionnées dans la vie de saint Kentegern, est parvenue jusqu'à nous, et, en l'étudiant avec soin, on acquiert la certitude qu'elle n'a pas seulement précédé l'ouvrage du trouvère français, mais qu'elle lui a servi de modèle.

II. Comme tous les contes chevaleresques du cycle d'Arthur, elle a été rédigée dans les premières années du XIIe siècle par ordre du chef gallois Griffiz ap Conan. La marche en est rapide, l'allure sans façon, le ton sans prétention, la trame sans artifice, le génie vraiment populaire. Le poëte français, au contraire, s'avance avec poids et mesure; il entrecoupe son récit de dissertations et de réflexions morales ou philosophiques, qui lui paraissent de bon goût; il y multiplie à plaisir les monologues et les dialogues, les digressions et les des-

criptions ; il le surcharge de détails et d'ornements inutiles ; il s'écoute parler ; il vise à l'effet ; il s'étale avec complaisance ; il se pose en artiste.

Voilà ce qui frappe tout d'abord dans la manière des deux auteurs ; mais, en analysant leurs œuvres, on découvre d'autres différences, principalement dans les noms, les faits, les idées, les sentiments, les mœurs et les costumes qu'ils prêtent à leurs personnages. Je vais en indiquer quelques-unes.

Le conteur gallois commence par nous introduire à la cour d'Arthur, à laquelle il prête une physionomie toute particulière, toute locale et assez peu distinguée. Bien différente est celle du poëme français : Arthur y figure en vrai roi : en roi qui donne, aux siècles les plus reculés, des leçons de prouesse et de courtoisie. Ses chevaliers ne préfèrent point, comme ceux du conte, les plaisirs de la table à la société des dames ; ils se répandent dans les salles où

les appellent les demoiselles, et celles-ci ne sont point occupées, comme dans le conte, à de vils ouvrages manuels, mais écoutent les récits galants des chevaliers, et s'intéressent à leurs peines de cœur ou à leurs bonnes fortunes.

Le poëte prend de là occasion de se plaindre de la décadence de l'amour : « Les servants de l'amour, s'écrie-t-il, étaient jadis riches et bons ! mais aujourd'hui peu des siens lui restent fidèles : l'amour n'est plus qu'un mensonge ! »

L'amour chevaleresque en décadence au XIIe siècle ! mais le trouvère se réfute lui-même ; car, en mille endroits de son poëme, il peint cette passion comme on l'entendait de son temps. A ce propos on notera un fait capital, sur lequel on ne saurait trop insister, c'est que le conte offre une expression beaucoup moins complète, beaucoup moins détaillée de la chevalerie que le roman ; l'un l'a prise à son début, l'autre à son point culminant. L'amour est loin d'être compris de la

même manière par le premier et par le second ; le conteur ne se doute pas de cette exaltation, de ce raffinement sentimental dans lequel se complaît le trouvère et qui n'est pas encore dans les mœurs de son temps. En Cambrie, comme partout ailleurs, il est né plus tard. La chevalerie, qui, dans les dernières années du XIIe siècle, doit y tourner à la mollesse et à la galanterie, y conserve encore sa sévérité primitive à l'époque où écrit l'auteur gallois.

Depuis le commencement du récit de Calogrenant jusqu'à un endroit que j'indiquerai bientôt, le roman est en général assez d'accord pour le fond avec le conte ; mais les détails varient, la couleur locale change.

Lorsque le conteur arrive au portrait du sauvage, gardien du bois, trois traits lui suffisent pour le peindre : « C'est un homme « noir, d'une taille élevée, double de celle des « autres hommes ; il est assis au sommet de

« la montagne; il n'a qu'un pied, qu'un œil « au milieu du front; il porte une massue de « fer que deux hommes ne soulèveraient pas; « il n'est pas beau, mais, au contraire, extrê-« mement laid. » Telle est la brusque manière des conteurs primitifs; mais ce n'est pas celle du poëte français. Il ne se borne point à nous dire, avec le conteur, que le vilain est aussi noir qu'un Maure, hideux, d'une taille démesurée, qu'il tient une massue en main; il nous décrit sa tête et ses cheveux, son front, ses oreilles, ses sourcils, ses lèvres, son nez, sa bouche, ses dents, sa barbe, ses favoris, son menton, son échine, son vêtement enfin; il ne nous fait grâce de rien.

Même différence graduée entre les deux descriptions de la fontaine. Dans le conte, le bassin est d'*argent*, et le perron de *marbre;* dans le roman, le bassin est d'*or* et du plus fin qui fût jamais à vendre; et, quant au perron, il est d'*émeraude* et orné d'un *rubis*,

Plus flamboyant et plus vermeil
Que n'est au matin le soleil.

Même amplification du dialogue qui s'établit entre Kai, Owenn et Gwennivar, à la fin du récit de Kénon (le Calogrenant du romancier). Ce dialogue met parfaitement en relief le caractère railleur et taquin que toutes les autorités galloises prêtent au maître d'hôtel d'Arthur.

« — Maintenant, dit Owenn, ne serait-il pas convenable, à nous, d'aller dégaîner en ces lieux ?

« — Par la droite de mon ami ! fit Kai, ta langue est souvent plus prompte à parler que ton bras à exécuter.

« — Vraiment ! s'écria Gwennivar, tu mériterais d'être pendu pour tenir des propos si inconvenants à l'égard d'un homme tel qu'Owenn.

« — Par la droite de mon ami ! bonne dame,

répondit Kai, l'éloge que tu fais d'Owenn ne vaut pas mieux que le mien. »

Toujours fidèle à son système, le trouvère prête au sénéchal encore plus de malice. Voici par quels traits mordants il remplace l'unique raillerie que le conteur gallois lui met à la bouche :

« — Par mon chef, dit messire Yvain, j'irai venger votre honte !

« — Qui remet à l'après-dînée une bonne action, perd l'occasion de la faire, répond le sénéchal, qui ne peut se taire ; il y a plus de paroles dans un pot plein de vin qu'en un muid de bière. Or sus ! or sus ! messire Yvain, mourrez-vous ce soir ou demain ? faites-nous, beau sire, savoir quand vous irez au martyre, car nous voulons vous servir d'escorte. — »

« — Vous êtes un diable incarné, messire Keu, fait la reine ; votre langue jamais ne s'arrête ; que votre langue soit honnie ! Certes, votre langue vous hait pour dire aux gens,

quels qu'ils soient, tout ce qui vous passe par la tête. »

Et elle poursuit ses invectives contre la langue du sénéchal jusqu'à ce qu'Yvain, prenant la parole, lui dit que les railleries du mauvais plaisant lui sont fort indifférentes. Il y a loin de la réprimande de Genièvre à Keu à celle de Gwennivar à Kai. Tout ce que l'une offre de plus fort, c'est qu'on devrait lier les fous; dans l'autre, il ne s'agit de rien moins que de corde et de gibet. La joyeuseté est quelque peu sombre, on en conviendra, dans la bouche d'une femme, d'une reine! elle rappelle la plaisanterie d'un chef gallois [1] à son majordome : « Apporte-nous du vin, du meilleur, ou ta tête sera abattue! » Qu'il s'écoule seulement soixante ans, et un pareil langage paraîtra révoltant.

La forte teinte chevaléresque qu'offrent les peintures des faits d'armes de cette époque,

[1] Owenn Gwened, 1140.

est empreinte avec non moins de vigueur dans la description du combat entre Owenn et le seigneur de la fontaine.

« Le choc fut rude, dit le conteur, et ils bri-
« sèrent leurs lances, et ils dégaînèrent, et ils
« s'assaillirent l'épée à la main, et Owenn
« donna un tel coup au chevalier, qu'il perça
« son heaume, son couvre-chef et son cimier,
« et sa peau et sa chair, et son crâne jusqu'à
« la cervelle. »

Cette description tient cinq lignes dans le conte; dans le roman elle occupe soixante vers! qu'on juge par là des développements que le trouvère français a fait subir à l'ouvrage gallois! Ainsi, il faut encore quarante vers à Chrétien de Troyes pour dire qu'au moment où Yvain entrait dans le château à la suite du chevalier, la herse tomba subitement et le fit prisonnier. Il compare la porte à un trébuchet; plus loin il assimile l'anneau magique de Lunette à l'écorce qui cache le feu invisible qui dévore

secrètement un arbre. Le conteur ne fait point un tel étalage de figures ; il dit laconiquement ce qu'il a à dire.

On aura remarqué, à ce sujet, que sa manière invariable est de procéder par indication, tandis que le poëte français est forcé, par la nature même de son travail, d'user constamment de l'énumération ; mais, si ce dernier amplifie, il faut avouer qu'il le fait souvent avec tant d'art, qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de l'esquisse du peintre original ou du tableau de l'imitateur. C'est le sentiment qu'on éprouve en comparant, dans les deux auteurs, le dialogue entre Lunette et sa maîtresse, après la mort du seigneur de la fontaine : l'un et l'autre ont surpris très-heureusement certaines contradictions du cœur. « Luned entra et salua sa dame, dit le con« teur ; mais celle-ci ne répondit pas, et la « demoiselle s'inclina profondément devant « elle et dit : Qui est-ce qui te rend si triste,

« que tu ne me réponds pas aujourd'hui ?

« — Luned, dit la dame, quel changement « s'est opéré en toi, que tu ne m'es point venue « visiter dans ma douleur ? C'est bien mal « à toi ! à toi que j'ai enrichie ! c'est bien mal « à toi de ne m'être pas venue voir dans ma « désolation ! Oh ! c'est bien mal à toi ! . . . . .

« — Vraiment, répondit Luned, je te « croyais plus de bon sens ! Est-il sage à toi « de pleurer ce digne homme ou tout autre « bien dont tu ne peux plus jouir ? . . . .

« — Hélas ! non, mon Dieu ! dit la dame ; « car il n'y a pas au monde d'homme qui lui « ressemble. . . . .

« — Il y en a, certes, plus d'un, repartit « Luned, qui n'aurait pas besoin d'être beau « pour le valoir, ou mieux que lui. . . .

« — Pardieu ! s'écria la dame, si je ne « t'avais pas élevée, je te ferais couper la tête « pour tenir un pareil langage ; mais je te « chasse de chez moi. . . . .

« — Je suis bien aise de n'être chassée, dit « Luned, que pour avoir voulu te rendre ser« vice dans une occasion où tu ne savais pas ce « qui était le plus à ton avantage. Désormais, « quoi qu'il arrive, l'une de nous fera à « l'autre les premières avances vers la ré« conciliation : je me ferai prier par toi, ou tu « me prieras toi-même.

« Et sur cela, Luned sortit, et sa maîtresse se « leva et la suivit jusqu'à la porte de la cham« bre ; et là elle se mit à tousser très-haut, et « Luned se détourna, et la dame lui fit un « signe, et elle revint vers la dame.

« — Vraiment! Luned, tu as un bien mau« vais caractère ! Mais puisque tu connais « ce qui m'est le plus avantageux, dis-le-moi.

« — Je te le dirai, répliqua la jeune fille. « Tu sais qu'il est impossible, sans soldats et « sans armes, de défendre tes domaines ; hâte« toi donc de chercher quelqu'un qui puisse « les protéger.

« — Et comment le pourrai-je? dit la « dame.

« — Je vais te l'apprendre, répondit Lu-« ned. A moins que tu ne défendes ta fon-« taine, tu ne pourras conserver tes domaines, « et nul ne pourra la défendre, si ce n'est un « chevalier de la cour d'Arthur; et mal m'ar-« rive, si je reviens sans un guerrier qui puisse « défendre ta fontaine aussi bien ou même « mieux que celui qui l'a défendue jusqu'ici.

« — Ce sera difficile, dit la dame. Va pour-« tant, et tiens ta promesse. »

Quand Luned présenta Owenn à sa maîtresse, la dame le regarda fixement, et dit :

« — Luned, ce chevalier ne m'a pas l'air « d'un voyageur.

« — Qu'est-ce que cela fait, madame? dit « la jeune fille.

« — Je suis sûre, repartit la dame, que cet « homme est celui qui a tué mon seigneur.

« — Tant mieux pour vous, madame, dit

« Luned ; car s'il n'avait pas été plus fort que
« votre seigneur, il ne l'aurait pas tué. »

A cette réponse concluante, la dame n'eut rien à objecter, et elle épousa Owenn.

Maintenant, écoutons le poëte français. Mais comme il délaye en cinq cent quatre-vingt-huit vers ce que le conteur dit en quatre-vingt-quatre lignes, je me bornerai à un résumé :

« La demoiselle était si bien avec sa dame, qu'elle ne craignait pas de lui dire tout ce qu'elle pensait. Elle lui dit donc un jour :

« — Madame, je m'étonne beaucoup de vous voir agir si follement ; croyez-vous que votre douleur vous rendra votre baron ?

« — Nenni, fait-elle ; mais je voudrais être morte avec lui.

« — Pourquoi ?

« — Pour aller après lui.

« — Après lui ! Dieu vous en garde, et nous rende un autre seigneur aussi puissant qu'il l'était.

« — Tu dis là une extravagance, car Dieu ne pourrait pas m'en rendre un pareil.

« — Un pareil? si vous le voulez prendre, je vous en donnerai un, je m'y engage.

« — Fuis! tais-toi! je n'en trouverai point!

« — Si fait, madame, quand vous voudrez. Mais, dites-moi, je vous prie : votre terre, qui l'a défendra quand le roi Arthur viendra, la semaine prochaine, à la fontaine et au perron? Vous devriez songer au moyen de faire garder votre fontaine, et vous ne cessez de pleurer! Il n'y a pas de temps à perdre, ma chère dame; ce n'est pas une pauvre chambrière qui peut valoir, vous le savez bien, les chevaliers que vous avez. »

« La dame sait bien et pense que le conseil est salutaire; mais elle a une folie en elle, et toutes les dames l'ont; elles agissent toutes de la même manière; elles s'excusent de leur folie, et refusent ce qu'elles désirent.

« — Fuis! fait-elle; ne dis pas un mot de

plus : si jamais tu me parles de cela, je te chasse ; tu bavardes tant, que tu m'ennuies.

« — A la bonne heure ! madame, dit la demoiselle ; on voit bien que vous êtes femme, quand vous vous courroucez en entendant quelqu'un qui veut vous obliger. »

« Alors elle partit et la laissa ; et la dame se calma, pensant qu'elle avait eu grand tort de congédier ainsi sa suivante. Elle aurait bien voulu savoir comment Lunette aurait pu prouver qu'elle était à même de trouver un chevalier meilleur que ne fut son seigneur : elle l'apprendrait volontiers ; mais elle lui a défendu de parler. Réfléchissant ainsi, elle attendit son retour ; mais elle ne lui fit plus de défense ; l'autre lui dit en entrant :

« — Madame, est-il convenable que vous vous tuiez de douleur ainsi ? Souvenez-vous de votre honneur et de votre grande beauté. Pensez-vous que toute prouesse soit morte

avec votre seigneur? Il y en a dans le monde d'aussi bons et cent meilleurs.

« — Si tu mens, que Dieu te confonde! Je te défie de m'en nommer un seul.

« — Vous ne m'en sauriez pas gré; vous vous fâcheriez contre moi.

« — Je n'en ferai rien, je t'assure.

« — Eh bien donc, quand deux chevaliers se sont battus, lequel pensez-vous qui vaille le mieux, qnand l'un a vaincu l'autre? Pour moi, je donne le prix au vainqueur; et vous?

« — M'est avis que tu me guettes et que tu me veux prendre au mot.

« — Par ma foi! vous pouvez bien voir qu'au contraire je vais droit au but; il est certain que le vainqueur de votre mari valait mieux que lui.

« — Voilà la plus grande folie qui fut jamais dite. Fuis, méchante! fuis, fille folle et ennuyeuse! ne reparais plus devant mes yeux!

« — Certes, madame, je savais bien que je

vous déplairais : je vous l'ai dit en commençant; mais vous m'aviez promis de ne pas m'en savoir mauvais gré : vous ne m'avez pas tenu parole. »

« En disant cela, elle sortit.

« Et elle revint le lendemain matin, et reprit la conversation où elle l'avait laissée. La dame tint le front penché, car elle savait qu'elle avait eu tort de maltraiter la demoiselle; mais elle a résolu de s'adoucir, et de demander le nom, l'état et le lignage du chevalier. Elle s'humilie donc comme une femme sage, et dit :

« — Je veux vous demander pardon des paroles outrageantes et pleines de hauteur que je vous ai dites comme une folle. Mais connaissez-vous le chevalier dont vous m'avez parlé? quel homme est-ce, et de quelle nation? est-il digne de moi?

« — Il l'est, madame, de par Dieu. Vous aurez le plus gentil seigneur, et le plus franc

et le plus beau qui naquit jamais de la race d'Abel.

« — Comment s'appelle-t-il?

« — Messire Yvain.

« — Vraiment! ce nom n'est pas vilain. Yvain est franc, je le sais; il est fils du roi Urien.

« — Vous dites vrai, madame.

« — Et quand le pourrons-nous voir?

« — Dans cinq jours.

« — C'est bien tard! je le voudrais déjà près de nous. Qu'il vienne ce soir ou demain, si cela est possible.

« — Madame, je ne pense pas qu'un oiseau puisse voler si loin dans un jour; mais j'enverrai un mien garçon qui marche très-vite: il sera rendu à la cour d'Arthur dès demain au soir.

« — Ce terme est long! Mais dites-lui bien toujours qu'il soit de retour ici demain, ou plus tôt, si cela est possible; car s'il veut un

peu se hâter, il peut faire une journée de deux : le jour est long; et faire de la nuit le jour : car la lune brille, et je lui donnerai au retour tout ce qu'il souhaitera... Mais pourquoi restez-vous ici? Allez, ne tardez pas davantage; amenez-le-moi. »

« Lunette feint d'envoyer chercher monseigneur Yvain, et le surlendemain matin elle le conduit par la main à la dame :

« Il eut grand'peur, je vous assure, en entrant dans la chambre; il trembla en voyant la dame, qui ne lui disait mot : ceci redoubla sa frayeur. Il se tenait dans un coin, n'osant approcher, quand la demoiselle parla et dit :

« — Nargue du chevalier qui entre dans la chambre d'une belle dame et ne s'approche pas d'elle, et n'a langue ni bouche pour parler.

« A ces mots, elle le tire après elle, et lui dit :

« — Avancez donc, chevalier! avez-vous peur que ma dame vous morde? Priez-la de

vous pardonner la mort de celui qui fut son seigneur. »

« Messire Yvain joint donc les mains; il se met à genoux, et dit :

« — Madame, je ne vous demanderai point pardon, mais vous pardonnerai tous les traitements qu'il vous conviendra de me faire subir. »

Ce *concetto* est loin de la simplicité de l'original gallois. Enfin le chevalier déclare à la dame qu'il l'aime éperdument, et la paix est faite. La servante du romancier présage les soubrettes de Molière. Luned, dans le conte gallois, n'a ni autant d'esprit ni autant de naïveté : la naïveté est un fruit de la Gaule. Sa dame est aussi moins bien élevée : elle menace de faire couper des têtes; elle est moins curieuse aussi, moins défiante, plus crédule, plus facile à persuader, moins empressée, moins sémillante, moins passionnée enfin. De même, Owenn est loin d'être aussi amoureux

que messire Yvain : c'est un chevalier assez peu sentimental ; il reste muet devant sa belle : Yvain l'est bien d'abord, à la vérité ; mais comme il devient éloquent ! comme on voit éclater dans ses paroles cet amour chevaleresque qui est un des caractères les plus remarquables du poëme français ! Tandis que le rude Owenn s'est borné à dire tout bonnement, en voyant pour la première fois la dame de la fontaine dont la beauté l'enchante : « Voilà la femme que j'aime le plus ; » peu s'en faut que messire Yvain ne coure, selon l'expression du poëte, « lui lier les belles mains dont elle se déchire le visage ; » il s'écrie avec prétention qu'il aimera son ennemie, et débite sur ce fade thème un monologue de près de cent vers.

Le poëte prend de là occasion de renchérir sur le langage de son héros, et se met à disserter sur l'amour dans le goût déjà un peu maniéré de son siècle, l'appelant une chose

sublime. L'amour, je ne saurais trop le répéter, n'était pas regardé comme un sentiment aussi élevé à l'époque où vivait le conteur gallois; le temps n'était pas venu où l'on devait l'ériger en vertu, en sauvegarde de l'âme et des mœurs, en principe de toute moralité, et presque en équivalent de civilisation.

Après les noces des amants, la teinte galloise du conte reste la même, tandis que la teinte étrangère du roman devient de plus en plus prononcée.

Quant aux caractères, Gwalhmaï est toujours un héros tout local, tout gallois, tel que le représentent les anciennes traditions : le conseiller d'Arthur, le sage à la langue d'or. Cette nuance primitive tend à s'effacer et pâlit dans le portrait de Gauvain. Quant aux faits, la même transformation s'opère : lorsque Arthur, ne voyant plus reparaître Owenn, s'inquiète et demande des conseils, c'est

Gwalhmaï qui lui en donne, c'est Gwalhmaï qui l'engage à l'aller chercher avec ses chevaliers ; ainsi Merlin et Tristan disparaissent, et, d'après les traditions bretonnes, Arthur les fait chercher par Gwalhmaï, qui seul est jugé digne de trouver la retraite de l'enchanteur et de découvrir le chevalier sous l'armure qui le rend méconnaissable. Une pareille armure empêcha Owenn d'être reconnu, comme le Tristan des bardes ; il abat, l'un après l'autre, tous les chevaliers de la suite d'Arthur, à commencer par le présomptueux majordome. Il ne lui reste plus que Gwalhmaï à vaincre ; il s'avance à sa rencontre ; il l'attaque, il fait des prodiges ; mais son adversaire ne déploie pas moins de courage.

« Et ils se chargèrent mutuellement, dit le « conteur, et ils se battirent durant tout le « jour, jusqu'au soir ; et aucun d'eux ne pou« vait démonter l'autre, et le lendemain ils se « battirent armés de fortes lances, et aucun

« d'eux ne put obtenir l'avantage ; et le troi-
« sième jour ils se battirent armés de lances
« encore plus fortes et plus longues, et ils
« étaient pleins de rage ; et ils combattirent
« avec fureur jusqu'à midi ; et ils s'entre-cho-
« quèrent avec une telle violence, que les
« sangles de leurs chevaux se rompirent et
« qu'ils se démontèrent. Mais ils se relevèrent
« promptement, et ils dégaînèrent leur épée,
« et ils recommencèrent le combat... et la nuit
« la plus sombre eût été illuminée par les
« étincelles qui jaillissaient de leurs armures ;
« et enfin Owenn donna à Gwalhmaï un coup
« qui, détournant son heaume, mit son visage
« à découvert, et le lui fit reconnaître, et
« Owenn dit : Seigneur Gwalhmaï, je ne te
« reconnaissais pas sous ce costume ; tu es
« mon cousin ; prends mon épée et mes
« armes.

« — Owenn, répondit Gwalhmaï, c'est toi
« le vainqueur ; prends toi-même mon épée !

« Et Arthur vit qu'ils causaient, et il s'avança « vers eux.

« — Monseigneur Arthur, dit Gwalhmaï, « voici Owenn qui m'a vaincu, et il ne veut « pas prendre mes armes!

« — Monseigneur, dit Owenn, c'est lui qui « m'a vaincu, et il ne veut pas recevoir mon « épée!

« — Donnez-moi vos épées, dit Arthur, et « qu'aucun de vous deux n'ait été vaincu par « l'autre!

« Alors Owenn jeta ses deux bras autour « du cou d'Arthur, et ils s'embrassèrent, et « toute la suite d'Arthur se précipita pour « voir Owenn et l'embrasser aussi. »

Chrétien de Troyes a tellement senti la beauté morale de ce tableau, qu'il l'a réservé pour le dénoûment de son poëme : il ne fait intervenir Gauvain, ni pour conseiller Arthur, ni pour combattre Yvain ; il ne lui donne d'autre rival que le malencontreux sénéchal :

par compensation, il ourdit une fade intrigue, dont le conteur ne dit pas un mot, entre Gauvain et Lunette ; il s'amuse à les comparer, lui au soleil, et elle à la lune : parlant de leur entrevue au château, il dit que ce jour-là il y eut accointance entre la lune et le soleil ; il affirme encore gratuitement que c'est à la requête de Gauvain qu'Yvain abandonne pour un temps sa nouvelle épouse, et que celle-ci lui a donné un anneau propre à délivrer de prison et de maladie ; il s'étudie à tout dire, à tout décrire ; il ne laisse rien à deviner, tandis que le conteur n'a qu'un mot : « La dame consentit « (au départ d'Owenn), mais cela lui fut bien « pénible ! » Il peint la douleur du départ, il produit les discours d'adieu : toujours un tableau chez l'un, toujours une ébauche chez l'autre, mais une ébauche dont chaque ligne est fortement accusée : le tour vif, le coloris tout empreint de teintes locales; qu'on en juge encore par le trait suivant :

« Owenn resta trois ans (loin de sa dame) « au lieu de trois mois, dit le conteur, et, un « jour qu'il était assis à table dans la ville de « Kerléon-sur-Osk, voici venir une demoi- « selle vêtue d'une robe de satin jaune et « montée sur un cheval bai, à crinière flot- « tante et couvert d'écume, et la bride et « la partie découverte de la selle étaient « d'or, et elle s'approcha d'Owenn, et lui « arracha du doigt son anneau nuptial, et « dit : « Ainsi mérite d'être traité un trom- « peur, un fourbe, un infidèle, un valet, un « imberbe ! » Et elle fit tourner brusquement « la tête à son cheval et sortit. »

Une longue et fastidieuse déclamation sur l'infidélité remplace, dans le roman, l'apostrophe et l'entrain du conte.

J'arrive à la dernière partie de l'histoire d'Owenn : sa vie sauvage, son lion, la condamnation et la délivrance de son amie Lu-

ned, ses exploits, sa réconciliation avec sa dame.

Pour ce qui regarde la manière dont le romancier a transformé ces éléments, je ne puis que répéter ce que j'ai dit précédemment; toujours des broderies plus ou moins heureuses sur un fond très-simple; toujours un penchant à amplifier, à localiser, à préciser et terminer des contours vaguement tracés. Si le conteur dit : « Owenn tomba dans la « tristesse, et le lendemain s'étant levé de « bonne heure, il se mit à errer; et ses vê- « tements s'usèrent, et son corps dépérit, « et se couvrit de longs poils, et il vivait « familièrement au milieu des bêtes sau- « vages. » Si le conteur s'en tient à ce simple exposé, le romancier ajoute que, non-seulement Yvain fut triste, mais qu'il devint fou; non-seulement qu'il devint fou, mais qu'il enragea, et que ce fut pour se venger de lui-même et par esprit de pénitence, qu'il se

mit à mener une vie sauvage. Cette gradation dans les idées est curieuse à remarquer : elle existe aussi dans les faits, on en a vu plusieurs preuves ; en voici de nouvelles : par exemple, si Owenn entend rugir un lion auquel un serpent, caché dans une caverne, barre le passage, s'il s'approche de la caverne et coupe le serpent en deux au moment où le reptile s'élance, messire Yvain, «voyant un lion qu'un serpent étouffe dans ses mille anneaux, délibère pour savoir auquel des deux il doit porter secours ; » à la longue il se décide à secourir le lion ; « car aux bêtes venimeuses et aux félons, se dit-il, on ne doit faire que du mal. »

Après ce raisonnement, « il met son bouclier devant sa face pour se préserver de la flamme que vomit le monstre ; il tire son épée, il s'approche de la caverne, il prend ses mesures pour tuer le serpent, sans blesser le lion ; enfin il le coupe en deux ; il le fait rouler à terre, il le frappe et frappe encore, il

le met en mille morceaux, non toutefois, observe le poëte, sans avoir emporté un petit bout de la queue du lion, que mord le serpent félon... » Si, « pour remercier son libérateur, le lion d'Owenn le suit et joue autour de lui, comme un lévrier qu'il aurait élevé, » celui d'Yvain, « en vassal franc et débonnaire, commence à faire semblant de rendre hommage à son seigneur; il incline la tête, il se tient sur les pattes de derrière, il lui tend les pattes de devant, il s'agenouille, il mouille toute sa face de larmes par humilité! » Enfin il se met à le suivre, gisant près de lui comme un agneau, chassant pour lui comme un basset, faisant même office d'écuyer et de sentinelle pendant le sommeil de son maître, et lui montrant en toute circonstance un dévouement raisonné.

La plus grande preuve qu'il lui en donne, c'est lorsque Yvain, de retour à la fontaine, tombe, pâmé de chagrin et de repentir, sur la

pointe de son épée ; le lion, le croyant mort, veut mourir aussi ; il arrache donc avec ses dents l'épée meurtrière, il l'appuie contre un arbre et va s'en percer le flanc, quand son maître rouvre les yeux à la lumière. Le lion d'Owenn est beaucoup plus *bête ;* il faut dire aussi que le conteur gallois ne lui fournit pas la même occasion de montrer de l'esprit ; en effet, ce n'est pas au bord de la fontaine, où il ne fait pas retourner son héros, mais ailleurs, qu'Owenn entend gémir Luned emprisonnée. Le récit de la condamnation et de la délivrance de cette jeune fille est le même pour le fond, sinon pour les détails, l'accentuation et l'intérêt dramatique, dans le conte et dans le roman. On en peut dire autant de la description du combat entre le chevalier et le géant. Mais dorénavant la différence entre la marche de l'action et les éléments des deux ouvrages sera beaucoup plus prononcée.

Lorsque Owenn, aidé de son lion, a vaincu

et tué les deux accusateurs de Luned, le conteur dit :

« Et ainsi Luned fut sauvée des flammes, « et Owenn retourna avec elle au château de « la dame qu'il conduisit à la cour d'Arthur, « et elle fut sa femme tant qu'elle vécut ; et en « s'y rendant, ils passèrent par la cour de « l'homme noir sauvage : et Owenn le com- « battit, et le lion ne quitta Owenn que lors- « qu'il eut vaincu son adversaire, et quand « il entra dans la salle de l'homme noir « sauvage, il vit vingt-quatre dames, les plus « belles du monde, dont les robes ne valaient « pas vingt-quatre sous, et qui étaient aussi « tristes que la mort. »

C'étaient les épouses prisonnières des chevaliers que l'homme noir avait dépouillés et tués : le brigand ayant été vaincu par Owenn, lui promit de changer son repaire en hôpital, s'il voulait lui accorder la vie : Owenn accepta la proposition, et partit, emmenant avec lui,

à la cour d'Arthur, les pauvres dames délivrées; « et si Arthur fut joyeux en le revoyant la première fois, il le fut encore plus alors. »

Ainsi finit le conte gallois, après une phrase incidente qui le rattache à une autre histoire, dont Owenn est encore le héros.

Le romancier ne précipite pas ainsi son dénoûment; mais, en voulant corriger son modèle, il manque le but : n'est-il pas, en effet, contre toute vraisemblance de prolonger l'action dramatique après la délivrance de Lunette, et de supposer que la dame n'a point reconnu son mari dans le libérateur de sa chambrière, et ne s'est point réconciliée sur-le-champ avec lui? Voilà pourtant ce qu'a fait le romancier. Après avoir raconté comment Lunette fut pardonnée et comment tous les gens du château de la dame rendirent hommage à Yvain, sans le reconnaître, il suppose que la dame elle-même ne le reconnaît pas, qu'elle le prie de demeurer quelques jours

auprès d'elle, et qu'Yvain lui répond : « Je ne m'arrêterai ici qu'au jour où madame m'aura pardonné : alors finiront tous mes travaux. »

Au reste, Chrétien a si bien senti le peu de vraisemblance de la froideur de Lunette en présence de son libérateur, qu'il a soin de lui faire imposer silence par Yvain. Mais il ne faut pas oublier qu'il change le titre du conte, qu'il intitule son poëme : *le Chevalier au lion*, et que jusqu'ici messire Yvain ne s'est guère signalé comme tel; le romancier a encore fort bien compris cela ; car lorsque Yvain apprend son nom de guerre à la dame de la fontaine, et que celle-ci lui répond : « Nous ne vous avons jamais entendu nommer, » il prête cette réplique au chevalier :

Par cela vous pouvez juger
Que ne suis guère renommé.

Aussi va-t-il s'efforcer de le faire briller comme chevalier au lion. D'abord il essaye de

resserrer les liens qui l'unissent à son compagnon ; il suppose donc l'animal blessé, et le fait porter par Yvain sur une litière de mousse et de fougère dans l'envers d'un écu. Bientôt guéri, le lion, en bon vassal, ne tarde pas à rendre à son seigneur service pour service ; c'est ici que le trouvère, intervertissant l'ordre du conte, place la lutte d'Yvain contre les seigneurs du château malfamé ; dans cette lutte, on le voit mettre tout en œuvre pour glorifier tout à la fois le chevalier et le lion.

Le conteur ne dit point que le lion ait pris part au combat, et n'oppose pas plus deux géants, fils de diables, à Yvain, qu'il ne le fait délivrer trois cents demoiselles ; l'homme noir sauvage est bien appelé un démon, mais c'est par hyperbole, et il est seul ; de même, les dames prisonnières ne sont que vingt-quatre. Je me contente de signaler ces exagérations puériles ; le reste de l'épisode sort presque tout entier de l'imagination du trouvère ; il en est de

même de celui des deux sœurs : il n'y a que le duel final entre Yvain et Gauvain dont l'idée appartienne en propre au conteur gallois ; si le trouvère le transpose, comme je l'ai dit, c'est avec un rare bonheur ; le motif de ce duel était nul ou du moins banal dans le conte ; dans le roman il est sublime ; ici ce n'est point par égoïsme, c'est pour défendre une pauvre cadette opprimée qu'Yvain se bat ; le poëte est moins heureux quand il brode ; cependant ses broderies sont encore très-précieuses pour l'histoire du progrès des sentiments chevaleresques à la fin du XIIe siècle. En réunissant toutes les réflexions qu'il fait sur chacun de ces sentiments, sur l'amour, par exemple, son thème éternel, on en aurait un traité complet. La situation singulière des deux champions qui, ne se reconnaissant pas, se haïssent tout en s'aimant, lui fournit matière à une longue dissertation sur l'amour et la haine : c'est merveille, dit-il, que la haine et l'amour,

deux sentiments contraires, puissent, sans noise, demeurer ensemble : l'amour avec la haine ! l'amour

> Qui n'est fausse ni feinte ;
> Et précieuse chose et sainte !

Pour résoudre la difficulté, il suppose que les deux sentiments ont chacun, dans le cœur de l'homme, une cellule séparée, et fait mille autres hypothèses du même genre. La description de la bataille ne diffère de celle du conteur que par le dénoûment : l'un dit qu'Arthur, pris pour juge, déclare qu'il n'y a point de vainqueur ; l'autre, poursuivant son heureuse idée, lui fait rendre une éclatante justice à la sœur déshéritée, en proclamant vaincu le champion de sa rivale.

Arrivé là, le trouvère semble se souvenir tout à coup du titre de son roman, et prétend qu'on vit accourir le lion de messire Yvain qui cherchait son seigneur. « Dès qu'il l'a-

perçoit, dit-il, il commence à lui faire mille joies; alors vous eussiez vu les gens reculer; les plus hardis prennent la fuite.

— « Pourquoi fuyez-vous? dit Yvain; nul ne vous chasse; ne craignez rien, il ne vous fera pas de mal... il est à moi, et moi à lui; nous sommes compagnons tous deux. » Alors tout le monde apprit les aventures du lion et celles de son compagnon. »

Ce trait, tout entier de l'invention du trouvère, offre un petit tableau très-gai; la manière dont le dénoûment est amené me paraît moins heureuse : quelque noire que soit la tempête excitée par Yvain de retour à la fontaine, quelque peine que se donne le poëte pour tisser le réseau d'artifices dont Lunette enveloppe sa maîtresse, afin d'obtenir le pardon du chevalier au lion, il ne peut cacher la faiblesse de son dénoûment : celle du conte, je l'ai remarqué plus haut, est moins nettement dessinée, et offre comme des pier-

res d'attente pour une autre histoire sur le même sujet; en voici les dernières phrases : « Et Owenn demeura à la cour d'Arthur en « qualité de préfet du palais, jusqu'à ce qu'il « partît avec ses compagnons, les trois cents « corbeaux de Kenverhenn, et partout où il « alla avec eux, il fut vainqueur. » L'histoire à laquelle il est fait ici allusion est un conte mythologique où notre héros est représenté suivi d'une armée de trois cents corbeaux en guerre avec les compagnons d'Arthur. La tradition relative à ces corbeaux et au lion d'Owenn était si répandue à l'époque où les armoiries commencèrent d'être en usage en Angleterre, qu'une illustre famille galloise, qui prétendait descendre d'Urien, père d'Owenn (la famille Dynévor), prit pour armes trois corbeaux avec un lion pour cimier.

Je ne poursuivrai pas plus loin ce chapitre déjà trop long; il me suffit d'avoir montré :

1° Comment plusieurs des éléments fonda-

mentaux de l'histoire romanesque d'Yvain, telle que la donne Chrétien de Troyes, se trouvaient épars dans des écrits gallois et des traditions celtiques, antérieurs au temps où il vivait; 2° comment ces éléments primitifs ont été réunis par les anciens Bretons, combinés par eux, mis sous la forme inculte d'un conte populaire chevaleresque, avant que le trouvère français essayât d'en faire une œuvre d'art dans le goût épuré de son pays et de son temps; un roman, un poëme, comme on voudra l'appeler.

VI.

ÉREC.

Chrétien de Troyes est encore l'auteur du roman d'Érec et d'Énide; il paraît l'avoir composé peu de temps après celui du chevalier au lion.

C'est le plus ancien poëme français qui nous soit parvenu sur ce thème : il vient d'être publié en Allemagne, d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris [1].

Un antique usage existait à la cour d'Arthur : le chasseur qui, dans la chasse royale du blanc cerf, était assez heureux pour forcer la bête, avait droit à un baiser de la plus belle dame de la cour. Érec prenait part à une de ces chasses, quand le nain d'un chevalier appelé Ider, fils de Nuz, qui passait dans la forêt, osa frapper, en sa présence, une des demoiselles de la reine : abandonnant aussitôt les chasseurs, Érec se mit à poursuivre Ider pour lui demander raison de la conduite du nain ; mais, chemin faisant, la nuit le surprit ; il perdit de vue le chevalier, et étant venu demander l'hospitalité dans un manoir qu'il trouva sur sa route, il sut qu'Ider se rendait à un tour-

[1] Le roman d'Érec et d'Enide, *Cangé*, n° 73.

noi où il gagnait tous les ans l'épervier donné en prix ; la dame de quiconque entrait dans la lice posait la main sur l'oiseau, et son ami combattait pour elle ; Érec n'avait point de dame, mais il en trouva une au manoir : ce fut la belle Énide, la fille de son hôte ; il se rendit avec elle au tournoi, battit le chevalier, l'envoya demander pardon à la suivante de la reine ; puis, ayant épousé la fille de son hôte, il l'emmena à la cour d'Arthur où elle reçut du roi, qui avait tué le blanc cerf, le baiser dû à la plus belle. De là il partit pour le royaume de Lac, son père. Mais l'oisiveté amollit bientôt son courage ; ses barons commencèrent à murmurer ; Énide elle-même pleura. Érec la surprit ; elle lui avoua la cause de ses larmes : alors, ne songeant plus qu'à expier ses torts, il quitta le palais de son père et se mit à courir les aventures. La beauté d'Énide ne tarda pas à lui en fournir : un châtelain, nommé Galoain, s'étant épris d'amour pour

elle, il le combattit et le tua. Peu de jours après, ayant été rencontré par la suite d'Arthur qui chassait, et sommé par Keu de venir trouver le roi, il démonta l'insolent sénéchal, et ne céda qu'aux prières du sage Gauvain ; mais il reprit bientôt sa pénitence aventureuse.

A la fin pourtant il succomba ; ses forces trahirent son courage. Énide le vit un jour tomber sans chaleur et sans pouls. En ce moment passait un certain comte de Limours qui, moins touché du sort d'Érec que de la beauté de la dame, engage sans façon la belle à oublier le défunt et à l'épouser : disant cela, il ordonne à ses gens de porter le mort au château et y conduit lui-même Énide. Déjà l'on célébrait les noces en attendant les funérailles, quand tout à coup le prétendu mort, réveillé par les cris de sa femme, s'élance de sa bière et tue le ravisseur. Ce fut sa dernière prouesse : le roi Lac ayant cessé de vivre et le trône de

Bretagne restant vacant, il se rendit à Nantes où il fut couronné.

I. J'ai dit que l'Érec de Chrétien de Troyes est le poëme français le plus ancien qui nous soit parvenu sur ce sujet, mais Chrétien n'est pas le premier qui l'ait traité : avant lui, Érec avait été le thème de plusieurs chants et contes populaires ; le trouvère, s'il faut l'en croire, rend fidèlement l'histoire, tandis que les auteurs des contes en question, forcés de vivre de leur art, l'ont dénaturée et altérée [1].

Reste maintenant à savoir quel peuple a produit ces conteurs devanciers du poëte, auxquels il se voit comme forcé de donner un

[1] (Chretien) *Trait d'un conte d'avanture* :

Une moult bele conjointure......
D'Erec le fil Lac est li contes
Que devant rois et devant comtes
Depecier et corrompre suelent,
Cil qui de conter vivre vuelent,
Cil qui contrerimoier vuelent. (Loco citato.)

démenti, réduit qu'il est à traiter un sujet mis en vogue par eux : évidemment, c'est à ce peuple que revient le mérite de lui avoir servi de guide. A-t-il eu pour modèles ces jongleurs normands dont l'abbé de La Rue a écrit la très-problématique histoire? ou bien quelque troubadour provençal ? Cette dernière opinion serait plus raisonnable. Érec est, en effet, nommé dans leurs poëmes ; mais remarquons que les poëmes en question ne datent que du temps de Chrétien de Troyes, et qu'en outre les allusions qu'ils font à l'histoire d'Érec ont quelque chose de nouveau et d'étrange, tandis que les modèles du trouvère doivent se faire reconnaître à un caractère tout spécial d'originalité et d'ancienneté. Or, s'il est un peuple dont les poëtes ou les conteurs populaires offrent ce caractère, c'est le peuple gallois; je suis même persuadé que Chrétien a voulu nommer ces derniers, car il emploie pour les désigner la même périphrase qu'un écrivain

latin de son siècle : de même qu'il traite les conteurs populaires dont il parle, de gens qui « veulent vivre de leurs récits, » Geoffroy de Monmouth appelle les conteurs gallois, des hommes auxquels « le récit des hauts faits d'Arthur et de ses chevaliers procure de la nourriture [1]. » Quant au sobriquet de *contre-rimoyeurs*, que leur donne le poëte français, les bardes le mériteraient de même ; car ils ont pareillement célébré le héros du roman, et ils diffèrent en plusieurs points du romancier. Ainsi, pour en indiquer un qui saute tout d'abord aux yeux, ils appellent ce héros par son nom propre, son nom originel, son nom gallois de Ghéraint, et conservent à son père son nom véritable d'Erbin, que Chrétien de Troyes a cru devoir remplacer, on ne sait pourquoi, par celui de Lac ; ils l'appellent invariablement Ghéraint-ab-Erbin, tandis que le trou-

1. Acta cibus narrantibus. (Loco supra citato.)

vère le nomme constamment Érec, fils de Lac.

Le plus ancien barde qui en parle est Lywarh-hen, son contemporain ; le poëme est intitulé *Chant de mort de Ghéraint, fils d'Erbin* : il en fait le compagnon d'Arthur, et nous apprend qu'il périt à la bataille de Longborz, où ce prince était généralissime des petites armées bretonnes. Les strophes suivantes montrent quelle était, dès le VIe siècle, la renommée de Ghéraint :

« Quand Ghéraint naquit, les portes du ciel « s'ouvrirent : le Christ accorda ce qu'on lui « demanda : beauté et gloire à la Bretagne. »

« Que chacun célèbre Ghéraint l'ensan« glanté, notre chef! et moi aussi je célèbre « Ghéraint l'ennemi des Saxons, l'ami des « saints.

« Devant Ghéraint, l'effroi de l'ennemi, j'ai « vu les coursiers épouvantés au milieu du « combat, et après le cri de guerre, des ac« tions terribles !

« J'ai vu à Longborz les lances se croiser,
« les hommes dans l'effroi et le sang au front,
« devant Ghéraint, l'illustre fils de son père.

« J'ai vu à Longborz un conflit tumultueux
» d'hommes acharnés, dans le sang jusqu'au
« genou, assaillis par l'illustre fils d'Erbin.

« A Longborz fut tué Ghéraint, le vaillant
« guerrier du pays boisé de Divnaint [1]; il
« écrasa l'ennemi dans sa chute.

« A Longborz furent tués de vaillants sol-
« dats de l'armée d'Arthur dont l'acier faisait
« des blessures profondes, d'Arthur l'em-
« pereur, qui conduisait les travaux de la
« guerre [2]. »

Il n'y a donc de commun, entre l'Érec de Chrétien de Troyes et le Ghéraint des bardes du VIe siècle, que leur qualité de Breton, leur liaison avec Arthur, leur bravoure et leur renommée. Les bardes du moyen âge nous ré-

[1] La Cornouaille.
[2] Myvyrian, t. I, p. 107.

vèlent un autre rapport : ils lui donnent pour épouse Énit, fille d'Énioul, comte de Cornouaille, que les triades mettent au nombre des trois plus belles femmes de la cour d'Arthur [1], et que le poëte français fait embrasser comme telle, par le roi Arthur, à la suite de la chasse au cerf.

Ces chasses elles-mêmes offrent un nouveau point d'analogie entre les traditions des Gallois de la première moitié du XIIe siècle et le roman français ; elles avaient laissé de longs souvenirs nationaux : « Les forestiers, en faisant leur ronde au clair de lune, dit Gervais de Tilbury, entendent souvent un grand bruit de cors et rencontrent des troupes de chasseurs, qui disent faire partie de la suite du roi Arthur [2]. » A la même époque, Guillaume de Malmesbury nous apprend qu'on lisait dans les récits po-

[1] Myvyrian, t. II, p. 75.

[2] De otiis imperialibus, ap. scriptores rerum brunswicarum, p. 721.

pulaires bretons des Gestes du roi Arthur, l'histoire du chevalier Ider, fils de Nuz, qui joue un rôle capital dans le poëme français et dispute au tournoi l'épervier à Érec [1]. »

II. Mais ces rapports du roman avec les traditions originales des Gallois n'ont rien d'étonnant, car il prend sa source dans un ancien conte breton dont les traditions populaires cambriennes forment la base. Chrétien de Troyes lui a fait subir la même transformation qu'aux aventures d'Owenn : les Gallois l'intitulent *Histoire de Ghéraint, fils d'Erbin.*

Nous connaissons la méthode que suit le trouvère, en faisant passer en français les créations des conteurs bretons. Nous l'avons vu changer une fable courte, simple, claire, sans artifice, toute galloise, en une fable d'une longueur démesurée, maniérée souvent, parfois complexe, artificielle toujours ; dans le

[1] Legitur in Gestis illustrissimi regis Arthuri. (Loco citato.)

goût et selon le génie français, et un génie qui appartient à une époque de mœurs chevaleresques plus polies; nous ne verrons pas autre chose ici. M'étant donc un peu étendu dans le chapitre précédent, je serai moins long cette fois et m'arrêterai aux traits les plus saillants.

Le thème du conte et celui du roman sont identiques, quant au fond : les différences ne sont que partielles; elles proviennent d'altérations et d'additions romanesques.

J'ai déjà fait remarquer l'altération du nom de Ghéraint. Le trouvère tient tellement à donner tort aux conteurs, qu'il ne craint pas d'affirmer que les Bretons appellent d'un nom différent son héros et le père de son héros; et, pour rendre la preuve péremptoire, il fait dire à Érec lui-même :

« J'ai nom Érec, fils du roi Lac; ainsi m'appellent les Bretons. »

Par la même raison, il soutient que c'est à

Caradignan et non à Kerléon-sur-Osk, qu'Arthur tient sa cour; il prétend que c'est à Pâques et non à la Pentecôte; il débute ainsi après un long prologue :

« Un jour de Pâques, au temps nouveau, le roi Arthur tint sa cour à son château de Caradignan; on n'en vit jamais de si brillante... »

Et il poursuit sur le même ton. Le conteur original, au rebours, s'appuyant sur toutes les traditions galloises, commence sans préambule de la manière suivante :

« Arthur avait coutume de tenir sa cour à
« Kerléon-sur-Osk, et il l'y tenait sept fois à
« Pâques et cinq fois à Noël, et une fois il y
« tenait sa cour à la Pentecôte, et cela, parce
« que Kerléon était la ville de son royaume la
« plus abordable par terre et par eau. »

Quant aux caractères, le poëte français les a modifiés comme dans le chevalier au lion. On vient de voir qu'il persiste à donner à Arthur le nom de roi, au lieu de celui d'empe-

reur que lui donnent les bardes et les conteurs gallois, et qu'il en fait toujours le monarque puissant, qui tient les cours plénières les plus somptueuses qu'on ait jamais tenues ; les autres exagérations sont à l'avenant. Le caractère de Ghéraint est brodé de la même manière : tandis que le conteur populaire cambrien croit en faire un assez bel éloge, en disant simplement :

« Il était fils d'Erbin. »

Le romancier, toujours procédant par voie d'énumération, s'exprime ainsi : « Érec était chevalier de la Table-Ronde : on l'estimait beaucoup à la cour d'Arthur ; il n'y eut jamais chevalier plus aimé que lui, et il était si beau, qu'en aucun pays on n'en aurait trouvé de mieux : il était beau preux et gentil ; il n'avait pas vingt-cinq ans ; nul homme de son temps ne fut de plus illustre vasselage ; et il était plein de bonté. »

Ainsi d'Énide. Le caractère de cette femme

offre toutefois une gradation poétique assez curieuse : les triades la signalent comme une des trois plus belles dames de la cour d'Arthur ; le conteur populaire gallois, qui écrit postérieurement, la dit la plus belle de l'île de Bretagne ; le romancier, dernier venu, la proclame la plus belle créature qui ait jamais existé : « Elle était, dit-il, parfaitement belle, la nature en est témoin ; jamais plus belle créature ne fut vue dans tout le monde. » Non content de cela, et voulant renchérir encore sur son modèle, il fait sanctionner son jugement par l'arbitre suprême en beauté, la reine Genièvre elle-même, qui veut bien consentir à parer Énide de ses propres mains, et la présenter au roi. Le conteur dit seulement : « Gwennivar fit don à la jeune fille de sa plus belle toilette. »

Les caractères subalternes de Gauvain et de Keu sont les seuls que le romancier n'ait pas altérés. Gauvain, comme Gwalhmaï, est tou-

jours le sage conseiller d'Arthur : quand il est question de la chasse au cerf, c'est lui qui prend la parole pour donner un avis au roi ; le sénéchal, comme son homonyme, est toujours fanfaron, toujours ridiculisé, toujours puni. L'épisode du combat qu'ils ont tous deux à soutenir contre Érec met merveilleusement en relief la sagesse de l'un et la forfanterie de l'autre. Le sénéchal, qui se vantait hautement de désarçonner Érec du premier coup de lance, est lui-même mis à terre ; tandis que Gauvain, plus humble, triomphe par sa seule éloquence, et conduit Érec à la cour. Nous avons été témoins, dans les précédents articles, d'un combat semblable, où l'orgueil de Kai est abaissé, et la sagesse de Gwalhmaï glorifiée ; déjà, dans un chant gallois du xe siècle, nous avions vu Tristan, vainqueur de tous les guerriers d'Arthur, excepté de Gwalhmaï, entraîné par l'éloquence du héros à la langue d'or.

Mais la teinte chevaleresque des caractères gallois est beaucoup plus prononcée dans le roman français; on y est placé, si j'ose dire, sous une zone plus ardente : les mœurs des personnages en subissent l'influence. J'en pourrais citer plusieurs preuves, comme je l'ai déjà fait à propos du chevalier au lion; je me contenterai de trois pour le moment.

La première m'est fournie par l'épisode du nain félon qui frappe la demoiselle de la reine Genièvre. « Le nain, dit le romancier, vient à sa rencontre; il tient dans sa main une verge.—Arrêtez, demoiselle! fait le nain, qui était plein de félonie; qu'allez-vous cherchant par ici? Or ça, vous ne passerez pas! — La demoiselle s'avance; elle veut passer de force. Le nain crève de dépit de ce qu'elle le voit petit; il veut la frapper au visage : elle met son bras devant sa face; il redouble : il la frappe à découvert sur la main nue. »

Le conteur gallois n'emploie point tant de

formes : son nain va droit à la suivante de la reine, et lui applique un coup de fouet non sur la main, mais au beau milieu du visage, et d'une telle violence, que le sang jaillit.

Le trouvère, n'osant parer le coup du brutal, tâche d'en atténuer l'effet : c'est l'art qui veut corriger la nature.

Les deux autres exemples, quoique d'un genre différent, ne sont pas moins remarquables : l'un a trait à la chasse du cerf blanc, l'autre au motif qui fait mener à Érec la vie de chevalier errant.

Le prix de la chasse du cerf, dans le conte, est la tête de l'animal; dans le poëme, c'est un baiser.

« — Sire, trouverez-vous bon, dit Gwalhmaï
« à Arthur, que le chasseur qui forcera le cerf
« lui coupe la tête, et en fasse don à qui lui
« plaira, à sa dame ou à celle de son ami? »

« — Sire, dit Gauvain au roi, nous connaissons depuis longtemps la coutume attachée

à la chasse du blanc cerf : qui peut occire le blanc cerf a droit à un baiser de la plus belle des demoiselles de votre cour. »

Quand vient le moment où Arthur doit donner le prix, Gwennivar, selon le conteur, veut qu'on fasse hommage de la tête du cerf à Énide, fille d'Énioul, la plus considérée des dames, et elle lui est offerte; selon le romancier, Genièvre dit à son mari :

« — Sire, vous pouvez baiser Énide, comme la plus belle de la cour; oui, par Dieu et par sa croix! bien la pouvez baiser vraiment, car c'est la plus belle du monde. »

Le roi ne se fait pas prier, et l'embrasse en disant : « Elle aura le prix du blanc cerf; car je ne veux pas qu'on m'accuse de ne point maintenir les usages qu'a établis le roi mon père; » puis il ajoute : « Douce amie, je vous donne mon amour sans penser à mal; je veux vous aimer de tout mon cœur. »

Le même raffinement moral, le même sen-

timent chevaleresque exagéré respire dans la cause qui fait abandonner à Érec sa vie oisive et sensuelle pour la carrière des aventures ; le conteur lui prête un motif purement naturel et même peu honorable ; il suppose qu'il est guidé par la jalousie et qu'il veut enlever sa femme à l'amour d'un prétendu rival ; le poëte français, au contraire, lui donne pour mobile un sentiment exalté du devoir qui n'était pas encore dans les mœurs des chevaliers au commencement du XIIe siècle.

Les additions que Chrétien a fait subir au conte sortent d'un principe semblable. Sans parler des réflexions philosophiques, des moralités, des dissertations infinies dont il le surcharge, j'aborde quelques particularités caractéristiques.

La manie qu'il affecte, de préciser, de terminer, de prolonger invariablement les lignes vagues, inachevées, brusquement rompues de son modèle, me semble un des traits les plus

multipliés, les plus saillants de sa méthode. On en a eu assez de preuves ; je vais donc signaler seulement les principales additions de noms propres et de faits romanesques.

Sauf les acteurs principaux de son drame, le conteur n'indique pas toujours par leur nom les personnages qu'il met en scène ; un titre vague lui suffit pour les désigner : évidemment il parle à des auditeurs instruits qui devinent à demi mot. Ainsi il n'appelle par leur nom, ni le chevalier Galoïn qui devient amoureux d'Énide, qui combat Érec et qui est tué par lui ; ni le chevalier enchanté du château périlleux, que Chrétien de Troyes appelle Mabonagris ; mais au moins celui-ci a-t-il un nom à tournure celtique, et peut-être était-il mentionné dans la version du conte suivie par le poëte français, tandis qu'il y a plusieurs autres personnages auxquels il donne évidemment des noms de sa propre invention, témoin le comte de la *Haute-Montagne*, le sire de *l'Ile-*

Noire, le duc *du Haut-Bois*, le roi *des Antipodes*.

Quant aux faits accessoires que Chrétien de Troyes ajoute au récit du conteur, le plus important est l'épisode du couronnement d'Érec à Nantes, par lequel il termine son roman. Je ne vois rien dans le conte qui ait pu lui en fournir l'idée, à moins qu'on ne veuille la trouver dans l'abdication d'Erbin en faveur de Ghéraint et l'installation du chevalier sur le trône de Cornouailles ; jusqu'ici les deux ouvrages ont eu pour théâtre exclusif l'île de Bretagne, et voilà que le trouvère nous transporte brusquement en Armorique ; quel rapport ce pays peut-il avoir avec le héros gallois? probablement aucun ; mais il en a avec le héros du roman : un chef breton-armoricain du VIe siècle, qui a pu être couronné à Nantes, portait le nom d'Érek.[1]

Chrétien n'a-t-il pas confondu à dessein le

[1] Dom Morice, *Histoire de Bretagne*, t. I, col. 672.

chef gallois avec le chef breton? n'a-t-il pas changé le nom de Ghéraint en celui d'Érec tout exprès pour avoir un prétexte d'accuser les conteurs d'interpolation et pour se donner le plaisir de dénouer son poëme par une description pompeuse? Je ne suis pas loin de le croire, mais le lecteur en jugera lui-même en comparant les dénoûments des deux ouvrages. Celui du conteur est brusque et laconique : arrivé à la fin des travaux de Ghéraint et d'Énit :

« Il retourna, dit-il, dans ses états, et désormais il régna heureux. » Le romancier suppose que, de retour à la cour d'Arthur, où il se proposait de vivre paisiblement à l'avenir, Érec trouve dix barons venus d'Armorique pour lui apprendre que son père est mort et qu'il est appelé à lui succéder. Arthur reçoit l'hommage d'Érec, et le laissant partir pour ses nouveaux États :

« Il dit, vous pouvez vous rendre à Nantes,

en Bretagne ; là vous porterez royale enseigne, couronne en tête et sceptre au poing. »

Bientôt il va lui-même le rejoindre et le couronner.

Érec porte à son sacre un manteau merveilleux, ouvrage de quatre fées bretonnes, dont l'aiguille y a brodé les attributs de la géographie, de l'arithmétique, de la musique et de l'astronomie. « L'évêque de Nantes lui posa sur la tête la couronne de la Bretagne ; le roi Arthur lui en remit le sceptre entre les mains, et il devint roi. » Cette description, qui ne s'arrête pas là, rappelle beaucoup celle du couronnement d'Arthur, telle que Wace l'a faite d'après Geoffroy de Monmouth, et Geoffroy d'après la chronique bretonne du *brut*. Chrétien de Troyes peut l'avoir prise pour modèle ; quoi qu'il en soit, il n'est guère moins prolixe que le trouvère normand ; car son récit a plus de deux cents vers, tandis que le dénoûment du conteur est renfermé en quatre

lignes ; telle n'est certainement pas la mesure relative du conte et du poëme ; mais, on peut le dire sans exagération, le poëte français a tellement développé, amplifié, paraphrasé toutes les données du conte, qu'il est parvenu à faire un ouvrage au moins dix fois plus étendu.

La conclusion de cet article s'accorde, on le voit, avec celles des précédents. Comme Arthur, Merlin, Lancelot, Tristan et Ivain, Érec, sous le nom de Ghéraint, a été célébré par les bardes, les chanteurs et les conteurs populaires bretons, avant de l'être par les romanciers français, et ceux-ci ont trouvé des modèles dans les ouvrages de leurs devanciers.

ROMANS ÉPIQUES

DE LA TABLE-RONDE.

DEUXIÈME PARTIE.

PERCEVAL

ou

LA QUÊTE DU SAINT GRAAL.

La Table-Ronde est le centre de deux sphères de poésie chevaleresque, l'une profane, à laquelle appartiennent les romans qu'on vient d'examiner, l'autre religieuse, dont le poëme

inédit de *Perceval*[1] est le monument le plus ancien et le plus important. Chrétien de Troyes le commença à la prière de Philippe d'Alsace, comte de Flandre; il fut continué par Gauchier de Dordan, et fini par Manessier, dans les dernières années du XII[e] siècle. C'est l'histoire de la quête du saint graal.

Perceval, dernier fils d'une pauvre veuve ruinée par les malheurs de la guerre, est simple, ignorant et grossier. Sa mère éloigne de lui avec soin toute image guerrière; mais, un jour, l'enfant rencontre des chevaliers du roi Arthur; il apprend le secret qu'on lui tient caché, et, ne rêvant plus que tournois et batailles, il abandonne le toit maternel et se rend à la cour d'Arthur. Chemin faisant, il voit s'élever un pavillon que dans sa simplicité il prend pour une église, et il y entre. Au bruit des pas de son cheval, une dame endormie

[1] Bibliothèque royale de Paris, mss., n° 7525, et suppl. franç. 430.

dans le pavillon s'éveille et pousse un cri; Perceval, la trouvant jolie, l'embrasse de force et lui arrache son anneau. Après avoir dévoré deux pâtés de chevreuil et bu un grand pot de vin, il sort, et bientôt arrive à Cardueil, mal vêtu, mal armé, mal monté; il s'avance à cheval jusqu'au milieu de la salle du palais, et va heurter brutalement le roi. Mais Arthur, plongé dans une méditation profonde, détourne à peine la tête : un chevalier félon vient d'emporter sa coupe d'or, en défiant tout guerrier de la lui reprendre. Perceval accepte le défi, à la condition que le roi lui donnera les armes du chevalier; il poursuit le ravisseur, le tue, lui enlève la coupe et lui prend son armure. Après cet exploit, il va demander l'hospitalité à un vieux châtelain, qui, le jugeant digne d'être admis dans l'ordre de la chevalerie, lui chausse l'éperon d'or. De là il se rend chez une jeune demoiselle en peine, nommée Blanche-Fleur, la délivre et

reçoit ses faveurs en retour. Mais ni la gloire ni l'amour ne peuvent lui faire perdre le souvenir de sa mère, qui le poursuit partout. Inquiet et rêveur, il prend congé de la châtelaine et s'éloigne. Que cherche-t-il? il ne le sait pas lui-même; il va au hasard et sans but, où le porte son libre coursier. C'est ainsi qu'il entre dans un château qui s'offre à lui; un vieillard malade y repose sur un lit; un valet paraît, portant une lance d'où coule une goutte de sang, puis deux autres tenant des chandeliers d'or, puis deux demoiselles, l'une avec un *tailloir* ou assiette d'argent, l'autre avec un *graal* ou bassin d'or pur émaillé. On se met à table; le graal passe et repasse plusieurs fois devant les convives. Perceval a envie de demander l'explication de ce qu'il voit, mais il n'ose. Le lendemain, au sortir du château, on lui apprend que le vieillard malade se nomme le Roi Pêcheur, qu'il a été blessé d'un coup de lance à la cuisse, et passe sa vie

à pêcher; mais on lui reproche, en même temps, de ne l'avoir point interrogé.

Cependant le roi Arthur, émerveillé des prouesses de Perceval dont tout le monde l'entretient, s'est mis à sa recherche; le Gallois, par hasard, vient droit à la prairie où se trouve le roi; mais, ayant vu voler quatre huppes dorées, et en ayant blessé une qui rougit la neige de son sang, la couleur du sang et celle de la neige lui rappellent le teint rose et blanc de sa mie Blanche-Fleur, et il tombe dans une rêverie profonde, qui aboutit à un sommeil plus profond encore. Keu l'aperçoit, et demande au roi la permission d'aller le tirer du sommeil, mais déjà Perceval est trop bien éveillé pour le malheur du pauvre sénéchal, car il lui casse un bras. Alors Arthur envoie son sage messager Gauvain, qui, par ses manières affables, réussit mieux.

Le lendemain arrive à la cour une demoiselle vêtue de noir, qui aborde brusquement

Perceval, lui reprochant d'être cause des souffrances du Roi Pêcheur : « Sa blessure, dit-elle, est devenue incurable, parce que tu as négligé de demander pourquoi saigne la lance merveilleuse. »

Le chevalier cherche vainement à retrouver le château du roi ; il en est repoussé comme par une main invisible. Alors le désespoir s'empare de lui ; il perd la mémoire, il oublie tout et même Dieu. Depuis cinq ans, il n'a pas mis le pied dans une église, quand, un vendredi saint, il rencontre une troupe de chevaliers et de dames en pèlerinage, qui le blâment de porter les armes un pareil jour. Perceval rentre en lui-même, et va trouver un saint ermite, auquel il se confesse. Le prêtre lui apprend que la cause de toutes ses erreurs est son ingratitude envers sa mère, que le péché lui a coupé la langue quand il eût fallu demander l'explication du graal ; il lui impose une pénitence, lui donne des conseils, lui ré-

vèle une oraison mystérieuse, où se trouvent certains mots terribles qu'il lui défend de faire connaître; et Perceval, absous de ses péchés, jeûne, adore la croix, entend la messe, communie et renaît à une vie nouvelle.

Ainsi finit la première partie du roman. Je passe plusieurs longs épisodes où figurent divers chevaliers de la cour d'Arthur, et j'arrive à la seconde partie. Perceval, réhabilité, se remet avec une nouvelle ardeur à la quête du saint graal ; mais mille obstacles naissent sous ses pas, mille aventures le détournent. C'est d'abord la maîtresse d'un château où l'on voit un échiquier sur lequel joue une main invisible ; il devient amoureux de la dame ; elle met pour prix à ses faveurs la tête d'un cerf blanc ; il tue le cerf ; mais, tandis qu'il combat un chevalier enchanté, un autre chevalier arrive, qui s'empare de la tête du cerf. Perceval le poursuit, le rejoint, la lui reprend, la porte à la châtelaine, et ordonne au vaincu d'aller ra-

conter sa défaite au roi Arthur, qui tient sa cour à Kemper-Corantin. Plus tard, c'est Blanche-Fleur elle-même qui l'arrête; toutefois il parvient encore à lui échapper et continue la quête du graal. Pour le rendre plus digne de le retrouver, la Providence le conduit au tombeau de sa mère; il y pleure sa faute, il la confesse encore une fois, en obtient de nouveau le pardon et reçoit d'une jeune demoiselle une pierre précieuse qui le met sur la voie du château du graal. Mais, avant d'y arriver, il doit prouver qu'il est le meilleur chevalier du monde, en attachant son cheval à l'anneau d'or d'un pilier merveilleux qui s'élève sur une montagne appelée le mont des Douleurs; il sort victorieux de l'épreuve, et, peu de jours après, il trouve le château du Roi Pêcheur. Cette fois, il n'est pas aussi discret que la première; en voyant la lance, il se hâte de demander pourquoi elle saigne, et l'histoire du graal. La lance est celle dont

Longus perça le côté du Christ, le graal est le bassin où Joseph d'Arimathie recueillit son divin sang. Ce vase est venu par héritage au Roi Pêcheur, qui descend de Joseph, et est l'oncle de Perceval ; il procure tous les biens spirituels et temporels ; il guérit toutes les blessures et rend même la vie aux morts ; il se remplit, au gré de son propriétaire, des mets les plus exquis. Nul homme, s'il n'est en état de grâce, ne peut l'approcher ; les pécheurs n'y doivent point prétendre. Il n'y a qu'un prêtre ou un saint personnage qui puisse en raconter les merveilles ; c'est un mystère sacré. Après la lance et le graal, on apporte une épée brisée : le Roi Pêcheur la présente à son neveu, en le priant d'en rejoindre les pièces ; il y réussit. Alors le roi lui apprend que le plus brave et le plus religieux chevalier du monde devait la réparer, selon les prophéties ; qu'il a tenté lui-même d'en souder les tronçons, mais qu'elle l'a châtié de sa témérité en

lui faisant une blessure à la cuisse : « Je guérirai, lui dit-il, le jour où périra un chevalier appelé Pertiniax, qui a brisé l'épée merveilleuse en tuant mon frère par trahison. » Perceval jure de punir le traître, mais il faut auparavant qu'il triomphe de toutes les tentations du diable, qui lui apparaît tantôt sous l'armure d'un chevalier, tantôt sous la figure de Blanche-Fleur, et met à de si dures épreuves son humilité, sa chasteté et même sa vie, qu'il succomberait infailliblement sans le secours du saint-graal. Enfin il découvre le château de Pertiniax, lui coupe la tête et l'apporte au Roi Pêcheur. A l'instant le roi guérit, puis il abdique en faveur de son neveu. Perceval est couronné par le roi Arthur, et règne avec gloire pendant sept années. Au bout de ce temps, il abdique lui-même pour se faire prêtre ; le graal et la lance le suivent dans son ermitage, et, le jour où il meurt, un ange les emporte au ciel.

Tel est le thème que les romanciers développent en cinquante mille vers.

Peut-on parvenir à savoir s'ils ont conçu l'idée du graal ou s'ils l'ont puisée dans quelque auteur précédent de leur pays ou de toute autre nation?

I. Un fait sur lequel on tombera d'accord, c'est qu'antérieurement à tous les poëmes du graal, il existait une légende latine composée par un ermite breton, qui semble, dit Usserius, avoir été postérieur de peu d'années à Guillaume de Malmesbury (mort en 1145), quoique le moine Hélinand, écrivain du XIIe siècle, le fasse vivre au VIIIe [1]. « En ce temps-là, dit Hélinand, sous la date de 717, un certain ermite breton eut, par l'entremise d'un ange, une vision miraculeuse du bassin ou paropsyde dans lequel le Seigneur fit la

[1] Author Guillelmo Malmesburiensi paulo videtur fuisse posterior licet ab Helinando Cluniacensi ad annum 720 referatur. (Usserius, primordia, p. 16.)

cène avec ses disciples, et il en décrivit l'histoire qu'on appelle *du Gradal* [1]. »

Mais l'ermite gallois lui-même a-t-il pris quelque part l'idée de ce vase? S'il m'est permis d'exposer mon opinion à cet égard, je dirai qu'il l'a empruntée, non pas, comme on l'a prétendu, à l'évangile apocryphe de Nicodème, qui n'en dit pas un mot, mais aux traditions des bardes de son pays, dont Bâle assure qu'il mena la vie et connut les secrets [2].

Les plus anciennes de ces traditions, celles qu'on peut regarder comme mythologiques, parlent en effet d'un vase qui a le nom et les propriétés du graal. Les bardes du VI[e] siècle se servent, pour le désigner, du mot *per*, qu'un vocabulaire gallois, écrit en l'an-

[1] Hoc tempore in Britannia, cuidam eremitæ monstrata est mirabilis quædam visio per angelum..... de catino illo vel paropsyde in quo Dominus cœnavit cum discipulis suis; de qua ab eodem eremita descripta est historia quæ dicitur *de Gradali*. (Vincentius Bellovacensis, Speculum historiale, lib. XXIII, c. 147.)

[2] Catalogus scriptor. majoris Britanniæ, 1559, in-fol., t. I, p. 51.

née 882, traduit par *bassin* [1], et qu'un dictionnaire plus moderne dit signifier « un ustensile de ménage où l'on sert, où l'on fait cuire des mets de toute espèce [2]. » Or, c'est justement la signification du mot *graal*. « On donne en français, dit Hélinand, le nom de *gradal* ou *graal* à un vase large et un peu profond dans lequel on sert aux riches des mets avec leur jus [3]. » Graal est donc traduit du gallois.

Taliésin place le bassin bardique dans le temple d'une déesse qu'il appelle la patronne des bardes : « Ce vase, dit-il, inspire le génie poétique; il donne la sagesse, il découvre à ses adorateurs la science de l'avenir, les mystères du monde, le trésor entier des connaissances

[1] Vocabularium wallicum, mss. British Musæum; Coton. Vesp. A. 14.

[2] Ubi varii dapes apponuntur, coquuntur. (Walter, Dict. camb. brit.)

[3] *Gradalis* vel *gradale* dicitur gallice scutella lata et aliquantulum profunda in qua pretiosæ dapes cum suo jure divitibus solent apponi, et dicitur nomine *graal*. (Helinandus, loco citato.)

humaines. » Le graal procure quelques-uns de ces avantages. Quant au bassin lui-même, ses bords sont ornés, comme ceux du graal, d'une rangée de perles et de diamants [1].

II. Ce vase, après avoir été adoré et chanté par les bardes du VIe siècle, devint plus tard le thème d'un grand nombre de fictions populaires galloises. J'en ai noté deux : l'une mythologique et sans couleur chevaleresque, l'autre chevaleresque et romanesque.

La première, évidemment la plus ancienne, a pour sujet un personnage qui joue un rôle capital dans les poëmes sacrés de Taliésin [2]. Il se nomme Bran-le-Béni.

Un jour, étant à la chasse en Irlande, Bran arriva au bord d'un lac appelé le lac du Bassin ; il vit un homme noir d'une taille gigantesque, d'un aspect hideux, accompagné d'une sorcière et d'un nain, sortir tout à coup des

[1] Myvyrian, t. I, p. 17, 18, 19-20, 57, 45.
[2] Myvyrian, t. I, p. 67.

eaux avec un bassin dans les bras. L'homme noir et la sorcière l'ayant suivi en Cambrie, il les hébergea dans son palais, et en reçut le vase pour prix de l'hospitalité. Ce vase avait, comme le greal, la propriété de guérir les blessures mortelles, et même de rendre la vie; mais, de peur que la personne ressuscitée ne révélât le secret de sa guérison, elle recouvrait la vie sans l'usage de la parole : c'est la remarque expresse de l'auteur[1]. Veut-il par là donner à entendre qu'il était défendu aux favoris du bassin magique d'en divulguer les mystères? Je suis porté à le croire; car Taliésin, au moment où il vient d'être initié aux mystères du bassin, s'écrie, dans son chant bardique : « J'ai perdu la parole. » Le greal impose la même discrétion.

Quoi qu'il en soit, un démêlé, suivi d'un banquet de réconciliation, étant survenu entre

[1] Lyfr Coc'h o Hergest. (Mabinogi benedighed Bran.) Col. 726 et suiv., mss.

Bran et Martholouc'h, prince d'Irlande, son gendre, le même dont il est parlé dans l'histoire de Tristan, Bran fit servir à manger dans le bassin magique, et l'offrit au chef irlandais. Depuis cette époque, de nouveaux démêlés éclatèrent entre eux, et Bran envahit l'Irlande. Mais, comme chaque soldat que perdait l'ennemi recouvrait la vie par la vertu du vase merveilleux, les Gallois ne pouvaient les vaincre, et ils allaient prendre la fuite, quand un chef ennemi, nommé l'Esprit-Mauvais, ayant été tué et sa tête jetée dans le bassin, ce vase, dont les méchants ne pouvaient approcher pas plus que du graal, se brisa de lui-même [1].

Le bassin, que l'on compte parmi les treize merveilles de l'île de Bretagne qu'emporta Merzin dans son vaisseau de verre, doit également appartenir à la donnée bardique primitive, car il est question d'un vase tout semblable dans les traditions des paysans d'Armorique.

[1] Myvyrian, t. I, p. 18.

Un de leurs plus anciens contes populaires suppose l'existence d'un bassin merveilleux, qui se remplit, comme le vase emporté par Merzin et comme le graal, de toutes sortes de mets au gré de son propriétaire, et, comme ces deux vases, disparaît un jour.

La seconde fable galloise roule sur les recherches auxquelles donne lieu cette disparition, et la découverte du vase. Elle a été composée dans les premières années du XIIe siècle, et le héros s'appelle Pérédur, c'est-à-dire *le Chercheur du bassin* [1]. Le barde Aneurin le désigne comme un des chefs mythologiques les plus fameux de l'île de Bretagne, et le fait prendre part à de grandes batailles qui semblent avoir un but mystérieux [2].

Le conteur populaire lui donne le même caractère; mais, naturellement étranger à la science occulte des bardes et né à l'aurore de

[1] De *per* et de *gédur*, en construction, *édur*. (Voy. Gonidec et Davies.)

[2] Myvyrian, t. I, p. 7 et 8.

la chevalerie, il en fait un personnage plutôt romanesque que mythologique. Il le range parmi les compagnons d'Arthur, et le met aux prises, non-seulement avec des chevaliers et des géants, mais avec des lions, des serpents, des dragons, des monstres marins d'une formidable espèce, qui jouent un grand rôle dans les traditions bardiques; des sorcières enfin, portant cuirasse et bouclier. Les métamorphoses, les anneaux magiques, les *dolmen*, les *menhir*, tout le vieil attirail druidique décoloré l'entoure.

Le conteur populaire altère de la même façon la nature sacrée des objets dont Pérédur entreprend la découverte. Ils ne sont pas désignés dans le poëme d'Aneurin. Dans le conte, c'est un bassin et une lance sanglante; mais ce bassin n'est plus le vase divin des bardes, ses bords ne sont plus ornés de perles et de diamants, il n'est plus gardé dans un temple: le sanctuaire devient un château magique, et la

prêtresse, une sorcière. Ainsi fut transformée, dans le poëme des *Niebelungen*, la donnée païenne de l'Edda. Cependant le conteur ne paraît pas s'éloigner autant de la tradition primitive quand il place dans le bassin une tête ensanglantée. Il est même tout à fait d'accord avec le barde lorsqu'il raconte les travaux qu'entreprit son héros pour le découvrir; Taliésin y fait allusion en surnommant Pérédur « le héros de la tête sanglante [1]. » Cette tête, à laquelle il donne une origine banale, faute de connaître la véritable, rappelle un des mystères druidiques : « Ce n'est pas la tête d'un lâche, dit encore Taliésin, que je porte dans mon bassin [2]. »

Quant à la lance, qui n'offre plus, comme le bassin, qu'un caractère insignifiant, son histoire est curieuse. Lorsque la guerre entra, par la force des choses, dans l'institution religieuse

[1] Myvyrian, t. I., p. 80.

[2] Lyfr Taliésin, fol. 50, mss. d'Hengurt. Le texte diffère un peu de celui du Myvyrian.

et pacifique des bardes, à l'époque de la grande lutte des Bretons contre les Saxons, le bassin cessa d'être leur unique symbole ; ils y joignirent une lance sanglante, image de la guerre à mort qu'ils devaient faire aux étrangers. Depuis lors, l'initié bardique dut jurer sur la lance une haine éternelle à la race des envahisseurs. De là cette fameuse prédiction de Taliésin, qui rappelle celles des anciens druides sur l'affranchissement de la Gaule et la chute de l'empire romain : « Le pays des Loègriens (l'Angleterre) périra par la lance sanglante[1]. » La prophétie du barde inspira une telle créance, non-seulement aux Gallois, mais aux étrangers, que, plus de cinq siècles après, elle n'était pas encore oubliée en France, et qu'un poëte du pays, parlant de la « lance qui saigne, » disait, vers l'année 1160 :

Il est écrit qu'il est une heure,
Où tout le royaume de Logres,

[1] Kyvrynach beirz Inys Pridain, n° 47, mss. d'Hengurt.

Qui jadis fut la terre aux ogres,
Sera détruit par cette lance.

III. Ce poëte, c'est Chrétien de Troyes. La fable de *la lance et du bassin magique* était destinée à subir sous sa plume, et sous celles de Cauchier de Dordan et de Manessier, une métamorphose nouvelle. Ils en élargirent le cadre, ils en rejetèrent quelques faits, ils en adoptèrent un plus grand nombre, ils rajeunirent le héros qu'ils appelèrent Perceval, et renouvelèrent toute son histoire sous l'influence des idées chrétiennes, à l'exemple de l'ermite breton, auteur de la première légende du graal. Cette péripétie singulière retrempa le type original dans l'élément religieux, son élément naturel, qui est l'âme du poëme chrétien comme il l'était de la donnée primitive païenne : tout y subit cette action. Tandis que le conte n'offre qu'une gradation profane dans le perfectionnement de Pérédur, qui de stupide devient

intelligent, d'ignorant instruit, de batailleur brutal, bon chevalier, et parvient d'initiation en initiation, de travaux en travaux, la plupart magiques, à un nombre marqué de triomphes, à un certain degré d'élévation guerrière auquel est attachée la possession du bassin; tandis qu'il représente bien l'homme des premiers temps de la chevalerie, se développant peu à peu sous la seule action de l'héroïsme militaire : ainsi Perceval est d'abord l'expression du même personnage, et, comme lui, se dépouille insensiblement de son matérialisme primitif; mais, arrivé d'épreuve en épreuve à l'apogée de l'héroïsme guerrier, il y joint l'héroïsme moral et chrétien, qui adoucit ses mœurs, tempère et dirige sa fougue chevaleresque, purifie ses affections; de sorte qu'au moment où il est jugé digne d'être initié aux mystères du saint graal, il est devenu non-seulement un parfait chevalier, mais encore un parfait chrétien.

Tels sont les rapports généraux du conte et du poëme : progrès matériel dans l'un ; dans l'autre, développement matériel et moral, résultat d'influences chrétiennes. Quant aux rapports particuliers en dehors de ces influences, comme le récit de la jeunesse de Pérédur et de Perceval, qui paraît emprunté à un chant populaire armoricain d'une date plus ancienne[1] ; leur admission dans l'ordre de la chevalerie, leurs premiers combats, celui surtout où leur courage réfléchi et la sagesse éloquente de Gauvain brillent aux dépens de l'orgueil ridicule du sénéchal d'Arthur ; quant aux coïncidences particulières qu'offrent ces points des deux ouvrages, je ne crois pas nécessaire de m'y arrêter. Je me bornerai à une simple observation, inspirée par un passage du roman. Le conteur, après avoir dit quels avis la mère de Pérédur donne à son fils quand il la quitte, ajoute : « Pérédur enfourcha son cheval, et,

[1] Voyez Pérédur, note II.

prenant dans sa main une poignée de dards, il partit. » Chrétien de Troyes avoue le fait; mais comme il le trouve choquant, il assure que la mère de Perceval lui fit laisser tous les dards, à l'exception d'un seul, parce qu'il eût semblé trop Gallois!

Le poëte se trahit là! Si donc il remanie les contes populaires qu'il met en roman, s'il polit les mœurs des personnages qu'il leur emprunte; s'il peint, par exemple, le jeune Perceval plus galant que Pérédur, plus sensuel et moins gourmand, plus naïf et moins sot, pleurant la mort de sa mère, et non pas endurci et cherchant une excuse à son ingratitude; s'il civilise les chevaliers de la Table-Ronde, et leur fait recevoir l'enfant avec égard et non à coups de bâton, comme est reçu Pérédur; s'il se borne à dire qu'un chevalier félon enleva la coupe d'Arthur, et en répandit la liqueur sur la robe de Genièvre, et non qu'il la lança toute pleine au visage de la reine

en lui donnant un grand soufflet; s'il corrige ainsi son modèle, c'est de peur de paraître trop Gallois lui-même aux seigneurs bien élevés de la fin du XII[e] siècle, ou trop ridicule, ce qui est tout un; car les Gallois, dit-il,

Les Gallois sont tous, par nature,
Plus sots que bêtes en pâture.

Je reviens donc à l'influence des idées chrétiennes sur l'histoire de Pérédur, et j'aborde quelques scènes correspondantes du conte et du poëme. L'arrivée du chevalier au château des Merveilles, les moyens qu'il prend pour le retrouver, son retour, son initiation, la vengeance qu'il tire du meurtrier de son parent, me semblent les plus caractéristiques.

La description des merveilles du château où Pérédur reçoit l'hospitalité roule sur un fond commun aux deux ouvrages; cependant le conte respire un génie plus rude et plus barbare.

« Et comme Pérédur et son oncle discou-
« raient ensemble, voici venir dans la salle
« deux jeunes hommes portant une lance
« d'une longueur démesurée, de la pointe de
« laquelle coulaient jusqu'à terre trois gouttes
« de sang; et quand la compagnie vit cela,
« elle se mit à pleurer et à se lamenter. Mais
« le vieillard n'en continua pas moins de
« causer avec Pérédur; et comme il n'apprit
« point à Pérédur la raison de ce qui se pas-
« sait, Pérédur n'osa la lui demander. Et
« quand les cris furent un peu apaisés, voici
« venir deux jeunes filles avec un bassin, dans
« lequel était une tête d'homme nageant dans
« le sang. Et alors la compagnie poussa une
« clameur telle, qu'on ne pouvait l'entendre
« sans en être péniblement affecté; et à la lon-
« gue, elle se tut. »

Chrétien de Troyes n'a pas osé reproduire cette teinte lugubre et effrayante : point de tête sanglante dans le graal, une seule goutte

de sang à la lance; point de lamentations : mais en revanche une assiette d'argent dont le conteur ne dit mot; un luxe éblouissant d'or, de pierreries et de flambeaux, dont il ne parle pas davantage; une illumination soudaine qui fait pâlir les cierges à l'apparition du graal, comme les étoiles devant le soleil, merveilleux qui s'accorde mieux avec le symbole chrétien.

Le trouvère interprète dans le même sens la discrétion de Perceval, et lui donne pour cause non-seulement le silence du châtelain, comme le conteur populaire, mais il ajoute et met en avant l'état de péché où l'a jeté son ingratitude envers sa mère. Le désespoir de Perceval a la même origine; il y est amené par un enchaînement de fautes. Pérédur ne se décourage point de la sorte; il dit seulement : « Je ne dormirai pas tranquille que je n'aie su l'histoire de la lance, et pourquoi elle saigne. » Son trouble n'est qu'indiqué. L'ima-

piété dans laquelle tombe Perceval est de l'invention des romanciers ; l'idée de sa pénitence, au contraire, a pu leur être suggérée par un passage de l'original. La comparaison des deux morceaux fera toucher au doigt les différences et les analogies morales du conte et du roman. Voici ce que dit le premier : « Pérédur parcourut toute l'île de Bretagne, « et il arriva dans un désert au milieu d'une « vallée où coulait une rivière ; et comme il « cheminait dans la vallée, voici venir un ca- « valier vêtu d'habits de prêtre : et il lui de- « manda sa bénédiction.

« — Je ne te bénirai point, répondit l'autre ; « je n'obligerai point un misérable qui porte « les armes un jour comme aujourd'hui.

« — Et quel jour est-ce donc? demanda « Pérédur.

« — C'est le vendredi saint.

« — Ne me blâme pas, je n'en savais rien ; « voilà un an que je voyage loin de mon pays.

« Alors il descendit et prit son cheval par « la bride. Il n'était pas loin de la route quand « il trouva un chemin de traverse; ce chemin « de traverse passait par un bois, et dans le « fond du bois, il vit une masure qui semblait « habitée. Il s'y rendit, et à la porte de la « masure, il retrouva le prêtre, et lui de- « manda sa bénédiction. — »

« — Que le ciel te bénisse! lui dit le prêtre, « il est plus convenable de voyager ainsi que « de l'autre manière; tu passeras cette nuit « chez moi. — »

« Et il y passa la nuit.

« Et le lendemain Pérédur voulut partir.

« — Il n'est point permis de voyager au- « jourd'hui, lui objecta le prêtre; tu resteras « avec moi aujourd'hui, et demain et après « demain, et je t'indiquerai de mon mieux « la route du lieu que tu cherches. — »

« Et le quatrième jour, Pérédur, sur le « point de partir, pria le prêtre de lui appren-

« dre le moyen de trouver le château des
« Merveilles. »

« — Ce que j'en sais, je te le dirai ; gravis
« cette montagne, et de l'autre côté de la mon-
« tagne tu trouveras une rivière, et dans la
« vallée où coule la rivière, un chef tient sa
« cour à l'occasion des fêtes de Pâques. S'il
« t'est possible d'avoir des nouvelles du châ-
« teau des Merveilles, tu en trouveras là. »

Le romancier rend le même passage de la manière suivante : « Comme Perceval traversait un désert, il rencontra trois chevaliers avec leurs dames, qui s'en allaient à pied, en chemise et déchaussés, faisant leur pénitence pour le salut de leurs âmes. Et un des trois chevaliers l'appelle et lui dit : Beau doux ami, vous ne croyez donc pas en Jésus-Christ ? Certes ce n'est pas bien, mais très-mal au contraire de porter les armes le jour où Jésus-Christ est mort. »

« — Quel jour est-ce donc ?

« — C'est le vendredi saint, le jour où l'on doit adorer la croix et pleurer ses péchés. »

Puis le chevalier lui raconte l'histoire du mystère de l'incarnation de Jésus et de la rédemption du monde. « Quiconque croit en Dieu, ajoute-t-il, doit faire aujourd'hui pénitence et se garder de porter les armes.

« — Et d'où venez-vous donc ainsi?

« — De l'ermitage d'un saint homme qui habite en cette forêt.

« — Pour Dieu, seigneur, qu'y fîtes-vous?

« — Ce que nous fîmes? dit une des dames, nous lui confessâmes nos péchés et lui demandâmes des conseils. C'est l'œuvre la plus méritoire que puisse faire un chrétien qui veut aller à Dieu. »

« Ce que Perceval entendit le fit pleurer et le charma. Il s'en alla pleurant vers le bosquet, et quand il arriva à l'ermitage, il se dépouilla de ses armes. Il trouva l'ermite, un prêtre et un clerc qui chantaient l'office dans

une petite chapelle, et le prêtre l'appela et l'engagea à lui confesser ses péchés, disant qu'il en aurait rémission s'il s'en accusait et s'en repentait. » Perceval obéit. On sait le reste. Il reçoit le pardon de ses fautes, il jeûne, il fait pénitence, il prie, il pleure ses péchés, il communie le jour de Pâques, il est relevé moralement, et en même temps son éducation tend à se compléter : il apprend que le Roi Pêcheur est son oncle et que le prêtre lui-même est frère de sa mère ; quelle est la sainteté du graal, quelles vertus il faut avoir, quelles secrètes oraisons il faut prononcer pour le conquérir ; il travaille à s'en rendre digne.

Ce qui frappe dans cette partie du roman, c'est la glorification de l'Église, et son ascendant sur la chevalerie ; le sentiment chrétien n'est qu'indiqué dans le conte gallois.

Nous savons avec quelle aisance le trouvère dénoue son poëme, parti qu'il est d'une idée religieuse et morale ; le point de vue du con-

teur étant purement profane, le séjour de Pérédur chez le prêtre n'a aussi qu'un résultat profane : Pérédur le quitte, non pas meilleur, ni plus chrétien, ni repentant et converti, mais seulement plus éclairé sur les moyens humains de retrouver l'objet de ses recherches.

Au contraire, le progrès de Perceval dans la science profane est le complément de ses progrès dans la science divine. S'il parvient à retrouver le château Merveilleux, à résister à toutes les épreuves, à vaincre tous les obstacles, c'est que sa pénitence l'en a rendu digne. Aucune raison de ce genre dans le conte ; à vrai dire, elles y eussent été déplacées. Quelle est, en effet, la nature de l'objet des recherches de Pérédur ? Un bassin confié à la garde d'une magicienne, une lance sanglante. Le bassin contient le sang et la tête d'un cousin de Pérédur, que neuf sorcières de Glocestre ont tué ; la lance est l'arme avec laquelle elles

ont blessé son oncle, le roi malade; une antique prédiction porte qu'il doit le venger un jour. Voilà le secret du conte. A quoi bon ici des vertus morales, des larmes expiatrices sur la tombe d'une mère qu'on a fait mourir, des confessions, des jeûnes, des mortifications, une préparation chrétienne? Mais, dans le poëme, c'est bien différent : le vase que cherche Perceval est celui où a été recueilli le sang de Jésus-Christ, la lance est celle qui a percé son divin côté. On conçoit qu'il faut, pour s'approcher de ces sacrées reliques, une sainteté très-grande, qu'il faut traverser encore plus d'épreuves morales que d'épreuves merveilleuses et chevaleresques. Non toutefois que celles-ci manquent dans le poëme, on a vu le contraire; elles sont même empruntées en général à l'œuvre populaire; témoin l'histoire de l'échiquier merveilleux, de la chasse du cerf, du noir chevalier du dolmen, du pilier de pierre

élevé sur le mont des Douleurs, de l'épée brisée dont Pérédur resoude les fragments, et quelques autres; mais ces épreuves matérielles ne sont placées qu'au second rang; les épreuves morales occupent le premier.

Même gradation, et plus marquée encore, dans la dernière partie du poëme, car cette fois le diable s'en mêle. On sait qu'après avoir tenté Perceval de plusieurs manières, il le tente par la volupté. Il prend la figure de Blanche-Fleur, pour laquelle le chevalier n'a plus qu'un amour platonique depuis la découverte du saint graal, et va le porter au péché, quand Perceval, ayant jeté par hasard les yeux sur la croix de son épée, se signe et met le diable en fuite. Il est curieux de voir comment le trouvère, qui a déjà purifié tous les sentiments de son héros, transforme en amour idéal ses affections terrestres. L'amour de Pérédur pour la dame désignée dans le poëme sous le nom de Blanche-Fleur, et que le con-

teur ne nomme pas, n'a rien de mystique, rien de chrétien, rien que de très-naturel. Ayant vaincu le diable, Perceval triomphe aisément du chevalier qui a tué son parent, et la prophétie est vérifiée. Une prédiction semblable, on l'a vu plus haut, réservait à Pérédur une pareille vengeance; seulement le conteur gallois (peut-être parce qu'il ne lui a pas donné de diable à combattre) oppose à son héros, au lieu d'un simple chevalier, les neuf sorcières de Glocestre. Leur défaite couronne son ouvrage. Le poëte, au contraire, suivant les conséquences de ses doubles prémisses matérielles et morales, élève encore de quelques degrés Perceval, et le mène de l'apogée chevaleresque à la royauté, de la perfection chrétienne au sacerdoce, et du sacerdoce à la gloire du paradis. « Si bien, dit-il en finissant, que, le jour où Dieu prit son âme, il ne se trouva personne digne de veiller à la garde du saint graal et de la lance, qui furent enle-

vés au ciel et ne parurent plus sur la terre. »

La progression mystique va croissant dans le poëme allemand de *Parcival* et dans les romans français en prose. Ici le graal est un talisman souverain, une panacée divine, un symbole terrestre de la manifestation des volontés du ciel : être en communication avec lui, c'est être en rapport avec Dieu ; il a un temple et des prêtres, dont le chef prend le titre de roi du graal. Parcival parvient à cette royauté ; mais, plus saint que son homonyme français, il n'a point son enthousiasme guerrier, et ne met son épée qu'au service de la foi ; il n'a pas davantage son exaltation amoureuse : il reste chaste de corps et d'esprit d'un bout à l'autre du poëme. Il n'a conservé du Perceval français que l'enthousiasme religieux. Il appartient moins à la chevalerie qu'à l'Église, puissances rivales, dont l'une n'a plus seulement de l'ascendant sur l'autre, comme dans le roman français, mais semble au mo-

ment de la vaincre. Les romans en prose, postérieurs de quelques années, proclament le triomphe de l'Église. Ils vont jusqu'à distinguer deux chevaleries, l'une mondaine, dont les chevaliers sont en état de péché mortel; l'autre de Jésus-Christ, dont les membres, toujours en état de grâce, n'ont point perdu leur fleur baptismale. Quant à la sainteté du graal, « elle ne peut être expliquée en langue humaine sans que les quatre éléments soient bouleversés, le ciel fondu, l'air obscurci, la terre ébranlée, l'eau décolorée, car il est la vie de la vie. »

CONCLUSION.

Arrivé au terme de cet essai, je sens la nécessité de me résumer en peu de mots.

L'ouverture du cycle français de la Table-Ronde ne date que de l'année 1150 : c'est vers cette époque qu'ont paru les plus anciens poëmes romanesques dont on ait connaissance ; aucun de ceux que nous avons étudiés ne remonte au delà, et même la plupart d'en-

tre eux sont postérieurs de quelques années.

Or, depuis près de six siècles, en 1150, le thème des poëmes en question était familier aux peuples de race bretonne, et pour eux le sujet d'une littérature héroïque dont les poëmes de leurs bardes et leurs triades marquent la période ascendante; leurs chants populaires, le point culminant; leurs chroniques et contes chevaleresques, la transformation prosaïque.

Les auteurs des poëmes français du cycle d'Arthur ont donc évidemment trouvé dans la littérature celtique des devanciers et des modèles.

Le cycle breton d'Arthur donna naissance à un cycle provençal de la Table-Ronde contemporain du cycle français. Un mouvement pareil à celui de l'ouest éclatait simultanément dans le midi de l'Europe; les héros de la Table-Ronde étaient en même temps chantés par les trouvères et les troubadours : Bertrand Pa-

ris de Rouergue, Pierre de Corbian, Pistoleta, Bernard de Vantadour, Giraud de Cabreira, Arnaud de Marsan, Reimbaud de Vaquieras, Richard de Barbézieux, et plusieurs autres que je pourrais citer, s'unissaient à maître Wace, à Bérox, à Thomas, à Chrétien de Troyes, à Cauchier de Dordan et à Manessier pour célébrer les prouesses d'Arthur, les enchantements de Merlin; les amours de Tristan et d'Yseult, d'Yvain et de la dame de la Fontaine, d'Érec et d'Énide, et la quête du saint graal; les allusions des poëtes du midi aux aventures que ceux de l'ouest attribuent à leurs personnages ne laissent aucun doute à cet égard. Malheureusement, nous ne pouvons juger de leurs ouvrages : un seul poëme chevaleresque provençal du cycle de la Table-Ronde est venu jusqu'à nous; encore il offre peu d'importance : son héros n'est aucun de ceux que la muse épique du moyen âge a rendu fameux; et sa date, postérieure de plusieurs années aux

autres monuments du cycle, le range, selon M. Raynouard, parmi les compositions du XIIIe siècle.

A cette époque, le mouvement épique produit par les fables bretonnes du cycle d'Arthur n'embrassait plus seulement les littératures françaises et provençales, il s'étendait aux littératures anglaises, germaniques et même scandinaves, où il produisait un cycle analogue.

Layamon, Robert de Glocestre, Thomas Malory, Thomas d'Erceldoun, traduisaient alors du français en anglo-saxon les histoires d'Arthur, de Merlin, de Lancelot et de Tristan; tandis qu'Ulric de Zatzikofen et Godefroy de Strasbourg faisaient passer de la même langue en allemand ces deux derniers ouvrages; qu'Hartmann von der Aue et Wolfram d'Eschenbach translataient les poëmes d'Yvain, d'Erec et de Parceval; et que les scaldes de la Suède, de la Norwège, du Danemark et de

l'Islande, les mettaient en sagas par les ordres du roi Hakon et de la reine Euphémie.

« Une fois traduits dans les autres langues, disait, il y a près de vingt ans, M. Augustin Thierry avec ce merveilleux instinct du génie qui devine lorsque l'érudition tâtonne, les contes bretons devinrent pour les étrangers la lecture la plus attachante, et le thème sur lequel les romanciers du moyen âge bâtirent le plus volontiers leurs fictions. » Ils eurent même une influence sur les temps postérieurs. Les plus grands poëtes des XIIIe, XIVe, XVe, XVIe et XVIIe siècles s'en sont nourris. Dante leur doit son charmant récit de Françoise de Rimini ; un passage du roman de Lancelot l'a fait naître. Chaucer met en scène des chevaliers de la cour d'Arthur, et vante la grâce des vieux contes bretons. Boyardo et l'Arioste leur empruntent l'histoire de Merlin et de Viviane ; le Tasse y a trouvé le germe de la forêt d'Armide ; Spenser, tout ce qu'il dit d'Arthur, de

Merlin et des chevaliers de la Table-Ronde. Cervantes, Shakespeare, Ronsard et notre La Fontaine laissent voir des traces des lectures qu'ils ont faites dans les romans d'Arthur, de Merlin, de Lancelot et de Tristan. Milton voulait les réunir en une vaste épopée, projet que son compatriote Southey devait en partie réaliser de nos jours. Enfin, pourquoi ne le dirais-je pas, puisque je touche aux contemporains? le plus beau génie de la France moderne éternise une scène des romans de la Table-Ronde dans ces *Mémoires* attendus avec une si juste anxiété.

Telle a été l'influence des fictions bretonnes sur les littératures européennes; mais en même temps avait lieu une réaction singulière. Ces fictions, sous leur nouveau costume, parurent si belles aux Gallois, si supérieures à leurs modèles, qu'ils en accueillirent quelques-unes, au mépris des originaux. Voilà pourquoi l'on trouve une collection de

triades qui parlent de Lancelot-du-Lac, de Galaad et du roi Boort, noms étrangès que les Gallois ont besoin de dénaturer pour les accommoder à leur idiome; voilà pourquoi ils ont un roman du *Gréal* traduit de la prose française et qui en a gardé le titre; voilà pourquoi des bardes même, héritiers de la harpe de ces anciens druides qui cherchaient l'inspiration dans le bassin magique de la déesse leur patronne, et juraient sur la lance sanglante, pourquoi des bardes dégénérés du XVe siècle adoptent ce terme français de gréal, dont ils ne connaissent plus l'équivalent gallois. Ainsi, quand le pilier sacré eut été changé en croix, les fils chrétiens des Bretons idolâtres, oubliant le symbole antique et le nom primitif, n'y virent plus que le nouveau symbole désigné par le nom nouveau. Mais les triades qui font allusion aux romans français de la Table-Ronde, et la traduction du *Gréal* en langue cambrienne, sont postérieures de

trois siècles pour le moins aux triades rédigées dans la première moitié du XII[e], et aux fictions populaires et chevaleresques du cycle breton d'Arthur, avec lesquelles elles contrastent de la manière la plus bizarre.

Maintenant l'on se demande quel motif les romanciers français pouvaient avoir d'aller chercher ces fictions de préférence à d'autres, et d'en placer le héros à côté des grandes figures de Charlemagne et d'Alexandre.

C'est, dit M. Fauriel, une difficulté dans l'histoire de l'épopée chevaleresque. M. Augustin Thierry me semble la résoudre d'une manière satisfaisante par la renommée extraordinaire du roi Arthur dans toute l'Europe au moyen âge, la poésie des livres gallois où il figure, et la forte teinte qu'ils offrent d'enthousiasme et de conviction. Il y avait là effectivement de quoi frapper l'imagination des poëtes étrangers. Mais comment ces ouvrages sont-ils venus à leur connaissance?

Probablement par le triple intermédiaire des moines gallois et anglo-normands, des ménestrels et conteurs ambulants du pays de Galles et de l'Armorique, enfin des colonies flamandes établies, dès l'année 1106, dans le Glamorgan, où elles ont laissé des traces jusqu'à nos jours. Robert Wace, l'un des plus anciens trouvères, doit en effet aux moines gallois les matériaux de son histoire du roi Arthur faite à la demande d'Henri II, qui aimait beaucoup les fables bretonnes. Écrivant pour un prince de Flandre, qui partageait les goûts d'Henri II, Chrétien de Troyes, plus célèbre encore que Wace, a dû recevoir par la même voie, de quelque abbaye du Glamorgan, les modèles de ses poëmes de la Table-Ronde. Je le crois d'autant plus qu'un trouvère flamand du XIIIe siècle, dont la patrie est maintenant connue, grâce à une importante découverte de M. Paulin Paris, Marie de France qui a chanté, comme Chrétien, des person-

nages de la Table-Ronde, déclare avoir eu dans les mains un recueil de contes populaires bretons provenant du monastère d'une des villes du Glamorgan occupée par ses compatriotes d'outre-mer, où elle a trouvé les originaux de ses poëmes [1]. Il faut, je le sais, se défier de pareils témoignages, mais celui-ci me semble admissible en bonne critique ; car les contes populaires bretons du cycle d'Arthur, qui correspondent aux romans de Chrétien de Troyes, ont été rédigés au commencement du XIIe siècle ; ils sont précisément écrits dans le dialecte du Glamorgan, et il n'y a rien d'extraordinaire à ce que des moines du pays en aient possédé une copie et l'aient communiquée aux Flamands, leurs voisins.

[1] Les istoires. . . . .
Ke diversement ai contées
Nes ai pas dites sans garant ;
Les istoires en trai avant
Ki encor sont à Karlion
En le monstier Saint-Aaron,
Et en Bretagne sont sèues
Et en plusors leus conéues.
(*Poésies de Marie de France*, t. I.)

Richard Cœur-de-Lion, le roi-ménestrel, découvrit, dit un chroniqueur, au fond d'un tombeau l'épée merveilleuse d'Arthur. Il la retrempa, la dora, en garnit de diamants la croix, et, réalisant la fiction qui la faisait toucher du pommeau à la Scandinavie et de la pointe aux colonnes d'Hercule, il la promena rayonnante d'un bout de l'Occident à l'autre.

Cette tradition poétique ne cacherait-elle pas, sous le voile de l'allégorie, l'histoire des fables bretonnes du cycle de la Table-Ronde? Elles aussi, longtemps ignorées des étrangers et comme ensevelies dans la tombe, ont été produites au grand jour par des princes amis des lettres; elles aussi ont été retrempées au feu d'un génie nouveau; elles aussi, dorées, brillantes, admirées, ont parcouru l'Europe.

CONTES POPULAIRES

DES

ANCIENS BRETONS.

OWENN

OU

LA DAME DE LA FONTAINE.

PREMIÈRE BRANCHE.

I.

L'empereur Arthur était à Kerléon-sur-Osk [1].

Or, un jour il était assis dans sa chambre, et avec lui se trouvaient Owenn, fils d'Urien [2], et Kenon, fils de Kledno [3], et Kai, fils de

[1] Voyez note I.
[2] V. note II.
[3] V. note III.

Kener [1], et Gwennivar [2] et ses femmes travaillant à l'aiguille, près de la fenêtre.

Et l'on ne pouvait pas dire qu'il y eût un portier au palais d'Arthur, car il n'y en avait point : Gléouloued [3], le guerrier à la large main, en faisait l'office : c'était lui qui introduisait les hôtes et les étrangers, qui les recevait avec honneur, les informait des usages et coutumes de la cour, et conduisait quiconque voulait être admis dans la salle ou dans la chambre, et quiconque venait pour demander l'hospitalité. Or, l'empereur Arthur était assis au milieu de la chambre dans un fauteuil de joncs verts, sur un tapis de drap aurore, et il s'accoudait sur un coussin de satin rouge [4]. Et il dit :

— Si vous ne vous moquez pas de moi, seigneurs, je vais faire un somme en atten-

[1] Voyez note IV.
[2] V. note V.
[3] V. note VI.
[4] V. note VII.

dant l'heure du repas, et vous pourrez conter des histoires et vous faire servir par Kai une cruche d'hydromel et quelques viandes. —

Et l'empereur s'endormit.

Et Kenon, fils de Kledno, demanda à Kai ce qu'Arthur leur avait promis.

— Moi, je veux d'abord entendre raconter une de ces belles histoires qu'il a annoncées, dit Kai.

— Commence par obéir aux ordres d'Arthur, répondit Kenon; et nous te conterons ensuite la plus belle histoire que nous sachions. —

Kai se rendit donc à la cuisine et au cellier, puis revint avec une cruche d'hydromel et une coupe d'or, et une poignée de brochettes de viandes rôties. Et ils se mirent à manger les viandes et à boire l'hydromel.

— Maintenant, dit Kai, conte-moi une histoire.

— Kenon, dit Owenn, conte une histoire à Kai.

— Tu es mon aîné, répondit Kenon, tu racontes mieux que moi, et tu as vu plus de choses extraordinaires, conte toi-même une histoire à Kai.

—Allons, commence donc, repartit Owenn, et dis-nous l'histoire la plus merveilleuse que tu saches.

— Je commence, fit Kenon.

II.

— Ma mère et mon père n'avaient d'enfant que moi; et j'étais plein d'ambition et de hardiesse ; et je ne pensais pas qu'il y eût au monde des travaux au-dessus de mes forces; et ayant accompli tous ceux que m'offrait mon pays, je fis mes préparatifs et partis pour les pays déserts et les contrées lointaines.

Après avoir erré longtemps, j'arrivai dans la plus belle vallée de la terre, où s'élevaient des

arbres tous de la même hauteur [1], et où coûlait une rivière côtoyée par un sentier; et je suivis ce sentier jusqu'à midi; et je le suivis encore jusqu'au soir, et alors j'entrai dans une vaste plaine, et à l'extrémité de cette plaine il y avait un grand et beau château qu'entourait un torrent, et je me dirigeai vers le château; et je vis deux jeunes garçons, aux blonds cheveux flottants; et chacun d'eux portait une toque dorée et était vêtu d'une tunique de satin jaune, et leurs chaussures étaient rattachées sur le cou-de-pied par une boucle d'or; et chacun d'eux tenait à la main un arc d'ivoire, dont la corde était de nerf de cerf, et leurs flèches avec leurs dards étaient en baleines barbelées de plumes de paon, et dorées aux extrémités [2]; et ils avaient aussi des dagues à ames d'or et à manches en baleine, et ils s'amusaient à lancer ces dagues.

[1] Voyez note VIII.

[2] V. note IX.

Près d'eux, se tenait de bout un homme aux blonds cheveux flottants, dans la force de l'âge, qui avait la barbe fraîchement rasée, pour vêtements une tunique et un manteau de satin jaune garni d'une frange d'or, et qui portait aux pieds des chaussures de cuir bigarré, rattachées par deux bossettes d'or.

Dès que je l'aperçus, j'allai au-devant de lui, et je le saluai; mais il était si poli, qu'il me prévint ; et il me conduisit au château.

Or, il n'y avait qu'une salle habitée dans le château, et cette salle était occupée par vingt-quatre jeunes filles qui brodaient du satin dans l'embrasure de la fenêtre, et je t'assure, Kai, que la plus laide était plus belle que la plus belle jeune fille que tu aies jamais vue dans l'île de Bretagne ; et la moins gracieuse était plus gracieuse que Gwennivar, l'épouse d'Arthur, quand elle paraît ornée de toutes ses grâces, à la messe, le jour de Noël ou de Pâques.

Et elles se levèrent à mon approche, et six

d'entre elles prirent mon cheval et me désarmèrent, et six autres prirent mes armes et les lavèrent dans un bassin, jusqu'à ce qu'elles fussent parfaitement claires; et six autres mirent la nappe sur la table et préparèrent le repas, et les six dernières prirent mes habits sales et m'en donnèrent d'autres, savoir : une chemise et des braies de toile fine, une tunique, une cotte, et un manteau de satin jaune bordé d'une large frange d'or [1]; et elles apportèrent de grands tapis ronds et des coussins couverts de fines toiles rouges, qu'elles étendirent sous moi et à l'entour; et je m'assis.

Or, les six jeunes filles qui avaient pris mon cheval le déharnachèrent aussi lestement que si elles eussent été les meilleurs écuyers de l'île de Bretagne; puis elles apportèrent des aiguières d'argent pour laver, et des serviettes de toile, les unes vertes, les autres blanches; et je lavai.

[1] Voyez note x.

Et bientôt mon hôte alla s'asseoir à table, et moi près de lui, et toutes les femmes au-dessous de moi, à l'exception de celles qui nous servaient.

Et la table était d'argent, et la nappe de toile, et il n'y avait pas un seul vase dont nous nous servissions qui ne fût d'or, d'argent ou de corne de buffle.

Et le dîner parut. Et vraiment, Kai, je ne vis là aucune espèce de mets et de liqueurs que je n'eusse déjà vue ailleurs ; mais nulle part je n'ai vu de ma vie un service mieux ordonné.

Et nous dînâmes ; et jusqu'au milieu du repas, ni mon hôte, ni aucune des jeunes filles ne m'adressa la parole.

Et quand mon hôte vit qu'il me serait plus agréable de causer que de manger, il me demanda qui j'étais.

Je lui témoignai ma satisfaction de trouver avec qui causer, et de voir qu'il n'était pas défendu de parler dans son château.

— Seigneur, me dit-il, nous t'aurions adressé la parole plus tôt, si nous n'avions craint de te détourner de ton repas; mais à présent causons. —

Alors je lui appris qui j'étais et quel était le but de mon voyage, et je lui dis que je cherchais à savoir si quelqu'un pouvait me vaincre, ou si je devais vaincre tout le monde. Et mon hôte me regarda et sourit; puis il me dit :

— Si je ne craignais de te donner bien du mal, je te ferais connaître qui tu cherches. —

Ces paroles me jetèrent dans l'anxiété et me firent changer de couleur : mon hôte s'en aperçut, et me dit :

— Si tu aimes mieux éprouver un désagrément qu'un agrément, je te satisferai : couche ici cette nuit, et lève-toi demain de grand matin, et prends le chemin qui domine la vallée, jusqu'à ce que tu trouves le bois par lequel tu es venu ici; et, à peu de distance

dans le bois, tu trouveras un sentier à ta droite, et tu le suivras jusqu'à ce que tu arrives à une vaste clairière ombragée, au milieu de laquelle s'élève une montagne ; et un homme noir d'une haute taille, double de celle des autres hommes, t'apparaîtra au sommet de la montagne : il n'a qu'un pied, qu'un œil au milieu du front ; il porte une massue de fer, que deux hommes ordinaires ne soulèveraient pas ; il n'est pas beau, mais, au contraire, extrêmement laid ; c'est lui le gardien du bois : tu verras mille bêtes sauvages paissant à ses côtés : demande-lui le chemin qui mène hors de la clairière, et il te répondra d'un ton brusque, et il t'apprendra la route qui te conduira à ce que tu cherches. —

Cette nuit me parut bien longue ; et le lendemain matin je me levai, et m'habillai ; et je montai à cheval, et suivis le chemin de la vallée au bois, et puis le sentier qui m'avait été indiqué, et j'arrivai à la clairière.

Et quand j'y arrivai, je fus épouvanté à la vue des bêtes sauvages qui s'y trouvaient; et il y en avait trois fois plus que ne m'avait annoncé mon hôte.

Et l'homme noir était assis au sommet de la montagne : mais je le trouvai beaucoup plus grand qu'on ne me l'avait représenté; et la massue de fer qu'on m'avait dit devoir charger deux hommes, je suis bien sûr, Kai, qu'elle en eût chargé quatre, et l'homme noir la tenait à la main. Et il ne me parla que pour me répondre; et je lui demandai quel pouvoir il avait sur ces animaux.

— Je vais te le montrer, petit homme, dit-il. —

Et il prit sa massue, et il en donna un grand coup à un cerf, qui se mit à bramer d'une voix éclatante. Et à sa voix se rassembla un aussi grand nombre d'animaux qu'il y a d'étoiles au ciel, tellement que j'avais peine à trouver place dans la clairière au milieu d'eux; et il

y avait là des serpents et des dragons, et toute espèce de bêtes.

Et il les contempla ; puis il leur ordonna d'aller paître, et elles baissèrent la tête, et elles lui rendirent hommage, comme des vassaux à leur seigneur.

Et alors l'homme noir me dit :

— Tu vois, petit homme, quel pouvoir j'ai sur ces animaux. —

Et alors je l'interrogeai sur le chemin que je devais prendre, et il me demanda d'une voix rude où je voulais aller ; et je lui dis qui j'étais et ce que je cherchais, et il me répondit :

— Prends le sentier qui conduit au bout de la clairière, et gravis cette côte boisée jusqu'à ce que tu arrives au sommet, et tu trouveras un espace découvert, une sorte de longue vallée, au milieu de laquelle est un grand arbre dont les branches sont plus vertes que le plus vert sapin ; et sous cet arbre est la fon-

taine, et la fontaine a un perron de marbre; et sur ce perron, il y a un bassin d'argent attaché à une chaîne d'argent pour qu'on ne puisse point l'enlever. Prends le bassin et l'emplis d'eau, et verse-la sur le perron; et alors tu entendras un grand coup de tonnerre, et il te semblera que le ciel et la terre tremblent de fureur; et une telle averse suivra le coup de tonnerre, qu'il te sera presque impossible de la supporter sans mourir, et l'averse sera mêlée de grêle; et après l'averse, le temps deviendra beau. Mais il n'y aura pas une feuille de l'arbre que l'averse n'aura enlevée. Et alors un essaim d'oiseaux descendra sur l'arbre; et tu n'auras jamais entendu dans ton pays de chant comparable au leur. Et pendant que tu prendras plaisir à écouter le chant des oiseaux, tu entendras un grand bruit et des plaintes dans la vallée; et tu verras paraître un chevalier monté sur un palefroi noir de jais, et habillé de satin noir de jais, et portant

au bout de sa lance une banderole de toile noire de jais; et il accourra aussi vite qu'il pourra pour te combattre : et si tu prends la fuite, il t'atteindra; et si tu l'attends, aussi vrai que tu es à cheval, il te mettra à pied. Et si tu sors sain et sauf de cette aventure, tu n'as pas besoin d'en chercher d'autres. »

Je me mis donc à cheminer, tant que j'arrivai au sommet de la côte, et j'y trouvai tout ce que l'homme noir m'avait prédit. Et je m'avançai vers l'arbre : et je vis la fontaine dessous, et le perron de marbre, et le bassin d'argent attaché à la chaîne; et je pris le bassin et je le remplis d'eau, et le versai sur le perron de marbre : et voilà que le tonnerre gronda avec encore plus de fureur que l'homme noir ne me l'avait annoncé, et après le tonnerre l'averse; et en vérité, je te le dis, Kai, il n'y a ni homme ni bête qui puisse supporter une pareille averse sans mourir, car il n'y a pas un seul de ses grêlons qui ne traverse la chair

et la peau jusqu'aux os. Je tournai la croupe de mon cheval à l'orage, et je couvris sa tête et son cou d'une partie de mon bouclier, tandis que je m'abritais moi-même sous l'autre ; et je soutins de la sorte l'orage. Et quand je regardai l'arbre, il n'y restait plus une seule feuille[1]. Enfin, le ciel devint serein ; et voici que des oiseaux descendirent sur l'arbre, et se mirent à chanter. Et en vérité, je te le dis, Kai, ni avant ni depuis, je n'ai entendu de chant pareil au leur. Et au moment où je prenais le plus de plaisir à écouter les oiseaux, dans la vallée s'éleva une voix plaintive qui venait à moi.

— Chevalier, qui t'amène ici? quel mal t'ai-je fait pour que tu en agisses de la sorte envers moi et mes propriétés? Ne sais-tu pas que l'orage n'a laissé aujourd'hui en vie dans mes domaines aucun des hommes ni des animaux qu'il a surpris?

[1] Voyez note xx.

Et là-dessus, je vis paraître le chevalier au palefroi noir de jais, et à l'habit de satin noir de jais, et à la banderole de toile noire de jais; et nous nous assaillîmes, et l'assaut fut si violent, que je ne tardai pas à être renversé.

Alors le chevalier passa le fer de sa lance dans la bride de mon palefroi, et s'en alla avec les deux chevaux en me laissant là. Quant à ma personne, il y fit si peu d'attention, qu'il ne m'emmena pas prisonnier et ne se donna pas la peine de me dépouiller.

Et je m'en retournai par où j'étais venu; et quand j'arrivai à la clairière où était l'homme noir, je te l'avoue, Kai, je pensai fondre en eau de honte aux plaisanteries qu'il me fit. Et je vins coucher au château où j'avais passé la nuit d'auparavant; et j'y trouvai un accueil encore plus aimable cette nuit que la nuit précédente, et je fus encore plus fêté, et je pus converser librement avec les hôtes du château; et personne ne me parla de mon expédition

à la fontaine, et je n'en parlai à personne; et je passai là cette nuit.

Et quand je me levai le lendemain matin pour partir, on me présenta un palefroi bai foncé, dont les naseaux étaient aussi rouges que l'écarlate; et lorsqu'il fut enharnaché, et que j'eus moi-même revêtu mes armes et remercié mon hôte, je revins chez moi.

Et le cheval dont je viens de parler, je le conserve encore dans mes écuries; et certes, Kai, je ne l'échangerais pas contre le meilleur palefroi de l'île de Bretagne.

Dieu sait, Kai, si jamais homme a raconté une aventure aussi peu honorable pour lui; mais, en vérité, je m'étonne de n'en avoir entendu parler à personne, ni avant qu'elle me soit arrivée ni depuis, et que la fontaine merveilleuse existe dans les états de l'empereur Arthur sans qu'aucun autre l'ait visitée.

III.

— Maintenant, dit Owenn, ne serait-il pas convenable à nous d'aller dégainer en ces lieux?

— Par la droite de mon ami! fit Kai, ta langue est plus prompte à parler que ton bras à exécuter!

— Vraiment! s'écria Gwennivar, tu mériterais d'être pendu pour tenir des propos aussi inconvenants à l'égard d'un homme tel qu'Owenn.

— Par la droite de mon ami! bonne dame, répondit Kai, l'éloge que tu fais d'Owenn ne vaut pas mieux que le mien. —

Et là-dessus, Arthur s'éveilla en demandant s'il n'avait pas dormi un peu.

— Oui, sire, un peu, répondit Owenn.

— Est-il temps de dîner?

— Il en est temps, sire, dit Owenn.

Alors on corna l'eau; et après avoir lavé, Arthur et sa cour se mirent à table. Et le repas fini, Owenn sortit et gagna ses appartements, et fit préparer son cheval et ses armes.

Et le lendemain, dès qu'il vit le jour, il s'arma et monta à cheval, et se mit à voyager par les terres lointaines et les monts déserts, et il trouva la vallée décrite par Kénon, et il la reconnut; et il s'avança dans la vallée en côtoyant la rivière, qui le conduisit à la plaine, et dans la plaine il vit le château.

Comme il approchait, il aperçut les jeunes garçons qui jouaient à la dague dans le lieu où Kénon les avait vus, et, debout près d'eux, l'homme aux cheveux blonds, propriétaire du château.

Et comme Owenn allait saluer l'homme aux cheveux blonds, celui-ci le prévint, et le conduisit au château. Et Owenn, en entrant dans la salle du château, aperçut les jeunes

filles qui brodaient du satin assises sur des fauteuils dorés; et il les trouva plus belles et plus gracieuses que Kénon ne les lui avait représentées; et elles se levèrent pour servir Owenn comme elles avaient servi Kénon, et le service lui parut encore mieux ordonné qu'à Kénon.

Vers le milieu du repas, l'homme aux cheveux blonds demanda à Owenn le but de son voyage; et Owenn le lui fit connaître, et lui dit :

— Je cherche le chevalier qui garde la fontaine. —

Alors l'homme aux cheveux blonds sourit; et il fit autant de difficultés pour guider Owenn qu'il en avait fait pour guider Kénon. Toutefois, il satisfit Owenn, et ils allèrent se coucher.

Le lendemain matin, les jeunes filles équipèrent le cheval d'Owenn, et Owenn partit, et arriva à la clairière où était l'homme noir;

et il le trouva plus grand qu'il n'avait paru à Kénon, et il lui demanda sa route, et l'homme noir la lui enseigna.

Et Owenn suivit le même chemin que Kénon jusqu'à l'arbre vert; et il vit la fontaine, et le perron de la fontaine, et le bassin dessus.

Et il prit ce bassin et le remplit d'eau, et le versa sur le perron : et voilà un coup de tonnerre affreux, et après le coup de tonnerre une averse, plus violents encore l'un et l'autre que ne l'avait dit Kénon. Et après l'averse, le ciel devint serein; et quand Owenn regarda l'arbre, il n'y restait plus une seule feuille. Et aussitôt les oiseaux descendirent sur l'arbre et chantèrent; et au moment où il était le plus charmé par le chant des oiseaux, il vit venir un chevalier le long de la vallée, et Owenn alla à sa rencontre.

Le choc fut rude; et ils brisèrent leurs lances, et ils dégainèrent, et ils s'assaillirent l'épée à la main; et Owenn donna un tel coup

au chevalier, qu'il perça son heaume, son couvre-chef et son cimier, et sa peau et sa chair et son crâne jusqu'à la cervelle.

Le chevalier noir sentit qu'il était blessé à mort, et il fit tourner la tête à son cheval, et s'enfuit; et Owenn se mit à le poursuivre, mais il ne put jamais l'approcher d'assez près pour le frapper de son épée.

Comme il le poursuivait, il aperçut un vaste et superbe château; et ils arrivèrent ensemble à la porte du château, et le chevalier noir y put seul entrer : et on laissa tomber la herse sur Owenn, et elle atteignit son cheval au ras de la selle et le coupa en deux, et enleva les molettes des éperons d'Owenn; et la herse descendit jusqu'à terre, et les molettes des éperons avec la croupe du cheval restèrent dehors, et Owenn, avec l'autre moitié, entre les deux portes. Et on ferma la porte intérieure si bien, qu'Owenn ne put sortir, et il était là dans une grande perplexité.

Tandis qu'Owenn était ainsi pris, il regarda par une fente de la porte, et vit une rue qui s'étendait devant lui, avec une rangée de maisons de chaque côté, puis il aperçut une jeune fille avec des cheveux blonds flottants et un bandeau d'or sur le front, et une robe de satin jaune, et des brodequins de cuir bigarré aux pieds, qui s'approchait de la porte : et elle le pria d'ouvrir.

— Dieu sait, madame, dit Owenn, que je ne puis pas plus t'ouvrir d'ici que tu ne peux me délivrer de là.

— Il est bien fâcheux, dit la jeune fille, que je ne puisse te délivrer ! toutes les dames devraient venir à ton secours ; car Dieu sait si l'on vit jamais un serviteur des dames plus dévoué que toi ! Pour tes amantes, tu es le plus tendre amant ; pour tes amis, le meilleur ami. Ainsi donc, dit-elle, je ferai tout ce que je pourrai pour te délivrer. Prends cette bague et mets-la à ton doigt, et tourne

le chaton en dedans, et ferme la main dessus, et, autant de temps que tu le tiendras caché, il te cachera.

Quand les gens du château auront tenu conseil, ils viendront te chercher pour te mettre à mort, et ils seront furieux de ne point te trouver; moi je t'attendrai alors sur ce montoir que voilà, et tu me verras quoique je ne te voie point, et tu viendras me trouver, et tu mettras ta main sur mon épaule, et je te saurai ainsi près de moi, et tu me suivras par le chemin que je prendrai pour sortir. —

En disant cela elle quitta Owenn, et il fit tout ce que la jeune fille lui avait recommandé. Et les gens du château vinrent pour le chercher et le mettre à mort, et quand ils arrivèrent, ils ne trouvèrent que la moitié de son cheval, et ils furent très-déconcertés.

Or, Owenn les laissa là, et il vint trouver la jeune fille, et il lui mit la main sur l'épaule, et elle marcha devant lui, et il la suivit, et ils

arrivèrent à la porte d'une grande et belle chambre ; et la jeune fille ouvrit cette porte, et ils y entrèrent, et ils s'enfermèrent.

Owenn regarda tout autour de la chambre, et il n'y avait pas une seule cheville dans la cloison qui ne fût peinte des plus riches couleurs, et pas un seul panneau qui ne fût couvert de peintures d'or.

Et la jeune fille alluma du feu ; et elle prit un bassin d'argent rempli d'eau, et mit une serviette de toile blanche sur son épaule et donna à laver à Owenn [1] ; puis elle plaça devant lui une table d'argent incrustée d'or, qu'elle couvrit d'une nappe de toile jaune, et elle lui servit à dîner, et Owenn ne vit jamais nulle part une aussi grande quantité de mets de toute espèce, et jamais il ne fit meilleure chère ; et jamais il ne vit de table aussi bien pourvue en mets et en vins délicats. Et il n'y

[1] Voyez note XIII.

avait pas une seule pièce du service qui ne fût d'or ou d'argent.

Owenn passa à table une grande partie de l'après-midi ; et, comme il y était encore, un grand bruit se fit entendre dans le château, et il dit à la jeune fille :

— Qu'est-ce que ce bruit ?

— On porte l'extrême-onction au seigneur de céans, dit la jeune fille. —

Et Owenn alla se coucher.

Or, le lit que lui avait préparé la jeune fille eût été digne de recevoir Arthur lui-même : écarlate, fourrures, satin, sandale et linge fin.

Et à minuit ils entendirent des gémissements.

— Quels sont encore ces gémissements ? demanda Owenn.

— Le seigneur du château vient de mourir, répondit la jeune fille. —

Et au point du jour, ils entendirent des

cris et des plaintes ; et Owenn dit à la jeune fille :

— Que signifient ces plaintes?

— On porte à l'église le corps du seigneur du château. —

Alors Owenn se leva et s'habilla, et ouvrit la fenêtre de la chambre, et jeta les yeux sur l'esplanade du château, et telle était la multitude des gens de guerre qui remplissait les rues, qu'il ne pouvait juger de leur nombre ; et ils étaient tous armés ; et beaucoup de femmes, à pied et à cheval, marchaient au milieu d'eux ; et tous les prêtres de la ville chantaient ; et l'air retentissait de leurs cris, du bruit des trompettes et du chant des prêtres.

Et au milieu de la foule il aperçut la bière qui était couverte d'un drap blanc, et tout autour brûlaient des cierges, et il n'y avait pas un seul de ceux qui portaient la bière qui ne fût un baron puissant. Et jamais Owenn n'a-

vait vu une aussi fastueuse profusion de satin, de soie et de sandal.

Et à la suite du convoi venait une dame aux cheveux blonds, et sa chevelure flottait sur ses épaules, en désordre et ensanglantée, et elle portait une robe de satin jaune [1] déchirée, et avait les pieds chaussés de brodequins de cuir bigarré ; et il était étonnant qu'elle ne se brisât pas le bout des doigts, tant elle frappait avec violence ses mains l'une contre l'autre ; vraiment si elle eût été mise comme à l'ordinaire, elle eût été la plus belle dame qu'Owenn eût jamais vue : sa voix dominait celle des hommes et même le son des trompettes.

Dès qu'Owenn l'aperçut, son cœur se remplit d'amour, et il demanda à la jeune fille qui elle était.

— On peut bien dire, répliqua la jeune fille, que c'est la plus belle des dames, et la

[1] Voyez note XIV.

plus chaste et la plus généreuse, et la plus sage et la plus noble ; c'est ma maîtresse, la *dame de la fontaine :* la femme de l'homme que tu as tué hier.

— J'en prends Dieu à témoin, s'écria Owenn, c'est la dame que j'aime le plus !

— Pour elle, dit la jeune fille, elle ne t'aime ni peu ni point. —

En parlant ainsi, la jeune fille se leva et alluma du feu, et remplit d'eau une bouilloire qu'elle fit chauffer, et prit une serviette de toile blanche qu'elle attacha autour du cou d'Owenn, puis un gobelet d'ivoire, et une aiguière d'argent, où elle versa de l'eau chaude et elle lava la tête d'Owenn ; elle ouvrit ensuite une boîte et en tira un rasoir, dont le pied était d'ivoire et la lame inscrustée d'or ; et elle le rasa et lui essuya la tête et le cou avec la serviette ; puis elle sortit et revint lui porter à manger, et jamais il ne fit un meilleur repas et ne fut si bien servi.

Après le repas, la jeune fille lui prépara son lit :

— Viens te coucher ici, dit-elle, tandis que j'irai intercéder pour toi. —

Owenn se coucha donc ; et la jeune-fille ferma la porte de la chambre, et entra dans le château ; et quand elle y vint, elle y trouva tout dans le deuil et la désolation, et la dame, en proie à sa douleur, était enfermée seule dans sa chambre, et elle refusait de voir personne. Et Luned entra et salua la dame ; mais la dame ne répondit pas ; et la jeune fille s'inclina devant elle et dit :

— Que t'est-il arrivé, que tu ne me réponds pas aujourd'hui ?

— Luned, dit la dame, quel changement s'est opéré en toi, que tu ne m'es point venu visiter dans ma douleur? C'est bien mal à toi ! à toi que j'ai enrichie ! c'est bien mal à toi de n'être pas venue me voir dans ma désolation... oh ! c'est bien mal à toi !

— Vraiment, répondit Luned, je te croyais plus de bon sens! est-il sage à toi de pleurer ce digne homme ou tout autre bien dont tu ne peux plus jouir?

— Hélas! non, mon Dieu, dit la dame, je ne pourrai jamais trouver d'homme qui ressemble à mon seigneur!

— Il y en a certes plus d'un, répondit Luned, qui n'aurait pas besoin d'être beau pour le valoir ou mieux que lui.

— Par le ciel! s'écria la dame, si je ne t'avais pas élevée, je te ferais couper la tête pour tenir un pareil langage; mais je te chasse de chez moi.

— Je suis bien aise de n'être chassée, dit Luned, que pour avoir voulu te rendre service dans une occasion où tu ne savais pas ce qui était le plus à ton avantage. Désormais, quoi qu'il arrive, l'une de nous fera à l'autre les premières avances vers la réconciliation : Je me ferai prier par toi ou tu me prieras de toi-même.

Et sur cela la jeune fille sortit; et la dame se leva et la suivit jusqu'à la porte de la chambre; et là elle se mit à tousser très-haut. Et Luned se détourna, et la dame lui fit un signe, et elle revint vers la dame.

— Vraiment, dit la dame, tu as un bien mauvais caractère! mais puisque tu connais ce qui m'est le plus avantageux, dis-le-moi.

— Je te le dirai, répondit Luned : tu sais qu'il est impossible, sans soldats et sans armes, de défendre tes domaines; hâte-toi donc de chercher quelqu'un qui puisse les protéger.

— Et comment le pourrai-je? dit la dame.

— Je vais te l'apprendre, répondit Luned; à moins que tu ne défendes ta fontaine, tu ne pourras conserver tes domaines, et nul ne pourra défendre ta fontaine, si ce n'est un chevalier de la cour d'Arthur; et malheur à moi! si je reviens sans un guerrier qui puisse défendre ta fontaine aussi bien ou même mieux que celui qui l'a défendue jusqu'ici.

— Ce sera difficile, dit la dame ; va pourtant, et tiens ta promesse. —

Luned sortit sous prétexte d'aller à la cour d'Arthur, mais elle retourna dans la chambre d'Owenn. Et elle resta près de lui autant de temps qu'elle en eût mis à se rendre à la cour d'Arthur.

Et, au bout de ce temps, elle s'habilla et vint trouver sa maîtresse. Et la dame fut enchantée de la voir.

— Quelles nouvelles apportes-tu de la cour d'Arthur ? dit-elle.

— Une nouvelle excellente, madame, répondit Luned : j'ai atteint le but de mon voyage. Quand veux-tu que je te présente le chevalier que j'ai amené ?

— Viens me trouver avec lui, demain à midi, dit la dame : ma cour sera prête à le recevoir. —

Et elle s'en retourna.

Et le lendemain, à midi, Owenn se vêtit d'une tunique et d'un manteau de satin jaune, bordé d'un large galon d'or ; et il mit à ses pieds des brodequins de cuir bigarré, attachés avec des boucles d'or en forme de lion, et Luned et lui se dirigèrent vers l'appartement de la dame.

Et la dame leur témoigna sa joie ; et, regardant fixement Owenn :

— Luned, dit-elle, ce chef ne m'a point l'air d'un voyageur.

— Qu'est-ce que cela fait, madame? dit Luned.

— Je suis sûre, reprit la dame, que cet homme est celui qui a tué mon seigneur.

— Tant mieux pour vous, madame, dit Luned ; car s'il n'avait pas été plus fort que votre seigneur, il ne l'aurait pas tué. On ne peut rien, ajouta-t-elle, contre ce qui est arrivé ; il faut en prendre son parti.

— Retourne à ton logis, Lunet; je tiendrai conseil.

Le lendemain, la dame assembla ses barons, et leur montra que la province était sans défense, et qu'elle manquait pour la protéger de chevaux, d'armes et de soldats.

— Ainsi je vous donne à choisir : qu'un de vous m'épouse, ou laissez-moi prendre un mari étranger qui puisse la défendre. —

Ayant tenu conseil, ils lui permirent de prendre un mari étranger.

Et elle fit venir à la cour des évêques et des archevêques pour célébrer ses noces avec Owenn. Et les habitants de la province rendirent hommage à Owenn.

Et Owenn défendit la fontaine avec la lance et l'épée. Or voici comment il la défendait : Tout chevalier qui s'y présentait, il le battait, et il en exigeait une rançon plus ou moins forte, selon le mérite de l'agresseur, et il la

partageait entre ses barons et ses chevaliers; si bien, qu'il n'y avait pas dans le monde entier un seigneur plus aimé de ses vassaux.

Et cela dura trois ans.

DEUXIÈME BRANCHE.

IV.

Un jour que Gwalhmaï[1] se promenait avec l'empereur Arthur, il le vit triste et rêveur, et il s'affligea de le voir ainsi en peine, et il lui en demanda la cause.

— Sire, dit-il, qu'as-tu donc?

— Gwalhmaï, dit Arthur, je regrette Owenn que j'ai perdu depuis trois ans; si cette quatrième année s'écoule sans que je le

[1] Voyez note XV.

revoie, j'en mourrai. C'est le conte de Kénon, je le sais bien, qui me l'a fait perdre.

— Sa disparition, dit Gwalhmaï, ne rend pas nécessaire l'appel aux armes de tous tes sujets : toi seul avec tes chevaliers peux venger Owenn s'il a été tué, ou le délivrer s'il est prisonnier, ou le ramener s'il vit encore. —

Et on suivit le conseil de Gwalhmaï.

Et Arthur et ses chevaliers se préparèrent à aller à la recherche d'Owenn; et ils étaient trois mille sans compter leurs gens, et Kénon, fils de Kledno, leur servait de guide.

Et Arthur arriva au château où Kénon avait séjourné; et quand il arriva, il trouva les jeunes garçons qui s'exerçaient à l'arc à la même place, et l'homme aux cheveux blonds debout auprès d'eux.

Quand l'homme aux cheveux blonds aperçut Arthur, il lui souhaita le bonjour et l'invita à entrer; et Arthur accepta l'invitation,

et ils entrèrent au château; et quelque considérable que fût la suite d'Arthur, elle y trouva place aisément; et les jeunes filles se levèrent pour les servir, et jamais ils n'avaient été mieux servis qu'ils ne le furent par elles; et les écuyers du château eurent autant de soin de leurs chevaux cette nuit-là que les gens d'Arthur auraient pu en avoir de leur prince à sa propre cour.

Le lendemain matin, Arthur partit toujours guidé par Kénon, et il vint au lieu où se tenait l'homme noir.

Et Arthur trouva l'homme noir beaucoup plus grand et beaucoup plus gros qu'il ne s'y attendait, d'après ce qu'on lui en avait dit.

Et ils gravirent le sentier escarpé du bois; puis ils descendirent à travers la vallée jusqu'à l'arbre vert, et là ils virent la fontaine et le bassin et le perron.

Et alors Kai vint trouver Arthur, et lui dit :

— Sire, je sais bien, moi, la cause de tout ce que tu vois ; et je viens te prier de permettre que je verse de l'eau sur le perron, et que j'affronte le premier l'assaut. —

Et Arthur le lui permit.

Et Kai versa un bassin d'eau sur le perron, et aussitôt le tonnerre gronda et la grêle suivit ; et l'on n'entendit jamais un tonnerre pareil, et la grêle tua un grand nombre des hommes de la suite d'Arthur. Et l'orage ayant cessé, le ciel devint serein, et quand on regarda l'arbre, il n'avait plus une seule feuille ; et les oiseaux descendirent sur l'arbre, et leur chant était le plus doux qu'on eût jamais entendu. Et l'on vit accourir un chevalier monté sur un cheval noir de jais, et vêtu d'un habit de satin noir de jais ; et Kai l'affronta, et il se battit avec lui ; mais le combat ne fut pas long : Kai fut renversé.

Alors le chevalier campa, et Arthur et sa suite campèrent aussi cette nuit-là.

Et quand ils se levèrent le lendemain matin, déjà l'étendard du combat flottait à la lance du chevalier; et Kai vint trouver Arthur, et lui parla ainsi :

— Sire, j'ai eu hier le malheur d'être renversé par le chevalier; mais, si tu le trouves bon, je prendrai aujourd'hui ma revanche.

— J'y consens, dit Arthur. —

Et Kai alla à la rencontre du chevalier; et celui-ci renversa Kai sur la place, et le frappa si violemment au front avec le fer de sa lance, qu'il lui brisa son heaume, et lui perça la peau et la chair jusqu'à l'os, de manière à lui faire une blessure de la largeur d'un fer de lance.

Et Kai revint vers ses compagnons.

V.

Toutes les personnes de la cour d'Arthur vinrent tour à tour combattre le chevalier, et

il n'y en avait pas un seul qu'il n'eût renversé, excepté Arthur et Gwalhmaï.

Alors Arthur s'arma pour aller combattre le chevalier.

— Sire, dit Gwalhmaï, permets que je combatte le premier. —

Et Arthur le lui permit.

Et il s'avança contre le chevalier; et il portait, comme son cheval, une robe de satin, présent de la fille du comte d'Anjou, et personne ne le reconnaissait sous ce costume.

Et ils se chargèrent mutuellement, et ils se battirent durant tout le jour jusqu'au soir, et aucun d'eux ne pouvait démonter l'autre.

Et le lendemain, ils se battirent armés de fortes lances, et aucun d'eux ne put obtenir l'avantage.

Et le troisième jour, ils se battirent armés de lances encore plus fortes et plus longues, et ils étaient pleins de rage, et ils combattirent avec fureur jusqu'à midi; et ils s'entre-

choquèrent avec une telle violence, que les sangles de leurs chevaux se rompirent, et qu'ils se démontèrent. Mais ils se relevèrent promptement, et ils tirèrent leurs épées, et ils recommencèrent le combat.

Et les spectateurs du combat assuraient qu'ils n'avaient jamais vu deux hommes aussi vaillants et aussi forts ; et la nuit noire eût été illuminée par les étincelles qui jaillissaient de leurs armes.

Enfin Owenn donna à Gwalhmaï un coup qui, détournant son heaume, mit son visage à découvert, et le lui fit reconnaître.

Et Owenn dit :

— Seigneur Gwalhmaï, je ne te reconnaissais pas sous ce costume. Tu es mon cousin ; prends mon épée et mes armes.

— Owenn, dit Gwalhmaï, c'est toi le vainqueur ; prends toi-même mon épée. —

Arthur, voyant qu'ils causaient, s'avança vers eux.

— Monseigneur Arthur, dit Gwalhmaï, voici Owenn qui m'a vaincu, et il ne veut pas prendre mes armes.

— Monseigneur, dit Owenn, c'est lui qui m'a vaincu, et il ne veut pas recevoir mon épée.

— Donnez-moi vos épées, dit Arthur, et qu'aucun de vous deux n'ait été vaincu par l'autre! —

Alors Owenn jeta ses deux bras autour du cou d'Arthur, et ils s'embrassèrent; et toute la suite d'Arthur se précipita pour voir Owenn et pour l'embrasser aussi. Et il y avait danger pour la vie, tant la presse était grande.

Et ils passèrent la nuit sous leurs tentes; et le lendemain, Arthur voulut partir.

— Sire, dit Owenn, cela n'est pas dans l'ordre; car il y a trois ans que je t'ai quitté, et depuis lors je suis occupé à te préparer un festin dans cette terre qui m'appartient, sachant bien que tu viendrais m'y

chercher. Viens te reposer et te baigner chez moi avec tes chevaliers. —

Ils vinrent donc tous au château de la dame de la fontaine.

Et le festin qu'on avait préparé pendant trois ans fut dévoré en trois mois; et jamais on ne leur en servit de meilleur ni de plus délicat.

Et Arthur désira partir, et il fit demander à la dame qu'elle voulût bien permettre qu'Owenn allât passer trois mois avec lui dans l'île de Bretagne, pour en revoir les seigneurs et les nobles dames; et elle y consentit, mais cela lui fut bien pénible.

Owenn retourna donc avec Arthur en l'île de Bretagne; et lorsqu'il s'y trouva au milieu de sa famille et de ses amis, il y resta trois ans au lieu de trois mois.

TROISIÈME BRANCHE.

VI.

Un jour qu'Owenn était assis à table à Kerléon-sur-Osk, voici venir une demoiselle vêtue d'une robe de satin jaune, et montée sur un cheval bai à crinière flottante et couvert d'écume, et la bride et la partie découverte de la selle étaient d'or; et elle s'avança vers Owenn, et elle lui arracha du doigt son anneau nuptial, et dit :

— Ainsi mérite d'être traité un trompeur, un fourbe, un infidèle, un valet, un imberbe ! —

Et elle fit tourner brusquement la tête à son cheval, et sortit.

Et alors la mémoire revint à Owenn, et il tomba dans la tristesse.

Et après le dîner, il se rendit chez lui, et fit ses préparatifs de départ; et s'étant levé de bonne heure le lendemain, au lieu d'aller à la cour, il se dirigea vers les lieux les plus éloignés de son pays, et les déserts et les montagnes.

Et tandis qu'il errait ainsi, ses vêtements s'usèrent, et son corps dépérit et se couvrit de longs poils, et il vivait familièrement au milieu des bêtes sauvages, et se nourrissait comme elles; mais il finit par devenir si faible, qu'il lui fut impossible de faire plus longtemps société avec elles.

Alors il descendit de la montagne dans la vallée, et avisa un parc qui était le plus beau du monde; ce champ appartenait à une dame veuve.

Or, un jour que la dame et ses suivantes se promenaient au bord d'un lac qui s'étendait vers le milieu du parc, elles aperçurent une forme humaine, et elles furent saisies d'épouvante; et nonobstant, elles s'en approchèrent, et elles touchèrent Owenn et le considérèrent, et elles virent qu'il vivait encore, quoique le soleil l'eût enflé.

Et la dame retourna au château, et elle prit un flacon de baume d'un grand prix, et elle le remit à une de ses suivantes.

— Prends ceci, dit-elle, et monte sur le cheval que voilà, et porte ces vêtements à l'homme que nous venons de voir, et frotte-le autour du cœur avec ce baume, et s'il lui reste de la vie, ce baume le ravivera. Alors éloigne-toi un peu, et prends garde à ce qu'il fera. —

Et la jeune fille partit, et elle versa le flacon tout entier sur le corps d'Owenn, et laissa près de lui le cheval et les vêtements, et elle s'éloi-

gna de quelques pas, et elle se cacha pour l'observer.

Et au bout de quelques instants, elle le vit remuer les bras; puis il se leva sur son séant, et se regarda, et rougit en se voyant dans cet affreux état; et alors il aperçut près de lui le cheval et les vêtements.

Et il se traîna vers le cheval, et tira à lui avec effort les habits qui étaient attachés à la selle et s'en revêtit; puis il monta à cheval, mais non sans peine.

Dans ce moment, la jeune fille se montra, et elle le salua; et il se réjouit à la vue de la jeune fille, et il lui demanda en quel pays et en quel lieu il était.

— Ce château, dit la jeune fille, appartient à une dame veuve; son mari en mourant lui laissa deux provinces, et aujourd'hui il ne lui reste plus que cette seule maison, dont ne l'a pas encore dépossédée un jeune comte voisin qu'elle refuse d'épouser.

— C'est fort triste, dit Owenn. —

Et il se rendit au château avec la jeune fille, et il y descendit de cheval ; et la jeune fille le mena dans une belle chambre, et lui alluma du feu et le laissa seul.

Et elle revint trouver la dame et lui rendit le flacon.

— Jeune fille, dit la dame, où est mon baume?

— Ne l'ai-je point tout employé? répondit l'autre.

— Avoir dépensé pour sept vingts livres de baume d'un grand prix en faveur d'un homme que je ne connais pas! s'écria la dame ; c'est impardonnable! Toutefois, ajouta-t-elle, soigne-le jusqu'à ce qu'il soit parfaitement rétabli. —

Et la jeune fille fournit à Owenn à boire et à manger, et du feu et un lit, et des médicaments tant qu'il recouvra la santé. Et les poils qui couvraient tout le corps d'Owenn tombé-

rent, et il passa là trois mois, et sa peau devint plus blanche qu'elle n'était auparavant.

VII.

Or, un jour, Owenn entendit un grand bruit dans le château et un cliquetis d'armes, et il demanda à la jeune fille ce que voulait dire ce bruit.

— C'est le comte dont je t'ai parlé qui vient avec une grande armée pour assiéger le château et soumettre ma dame. —

Et Owenn lui demanda si la dame avait un cheval et des armes.

— Oui, répondit la jeune fille, et les meilleurs du monde.

— Eh bien, dit Owenn, veux-tu aller m'emprunter un cheval et des armes, que je puisse observer de près cette armée?

— J'y vais, repartit la jeune fille. —

Et elle vint trouver la dame, et lui répéta toute la conversation, et la dame se mit à rire.

— Je lui fais don du cheval et des armes : il n'en aura jamais eu de tels ; et je suis bien aise qu'il les tienne de moi, car, demain, il pourrait les recevoir de mes ennemis. Mais je ne sais ce qu'il en veut faire. —

La dame fit donc amener un beau coursier noir de Gascogne, portant une selle de hêtre, et apporter une armure complète d'homme et de cheval.

Et Owenn s'habilla et sauta à cheval, et il sortit suivi de deux écuyers armés et montés comme lui.

Et quand ils furent en présence de l'armée du comte, ils n'en purent mesurer des yeux ni l'étendue ni la profondeur.

Et Owenn demanda à ses écuyers dans quel corps était le comte.

— Dans le corps où flottent quatre éten-

dards jaunes, dont deux sont devant et deux derrière, dirent-ils.

— Bien! dit Owenn; retournez maintenant, et allez m'attendre près de la porte du château. —

Et ils y allèrent; et Owenn s'avança au-devant du seigneur, et, l'ayant poussé de manière à lui faire perdre l'équilibre, il l'enleva de selle, et, tournant bride, il le conduisit, bon gré, mal gré, jusqu'à la porte du château gardée par ses écuyers.

Et ils y entrèrent ensemble; et Owenn offrit le comte en don à la dame, et lui dit:

— Voici le prix de votre baume. —

Or, l'armée campa autour du château. Et le comte, pour racheter sa vie, rendit à la dame les deux provinces qu'il lui avait enlevées; et, pour sa liberté, il donna la moitié de ses domaines, et tout son or, et son argent, et ses diamants, indépendamment des otages.

Et Owenn se disposa à partir, et la dame

et tous les siens le conjurèrent de rester ; mais Owenn aimait mieux errer par les solitudes et les pays lointains.

VIII.

Comme Owenn cheminait dans un bois, il entendit un long rugissement, puis un second, puis un troisième.

Et il se dirigea vers l'endroit d'où venait le bruit ; et quand il y arriva, il vit une vaste caverne au milieu du bois ; et elle était fermée d'un côté par une roche grise, et dans cette roche il y avait une fente, et dans cette fente un serpent, et près de la fente un lion noir de jais ; et chaque fois que le lion cherchait à passer, le serpent s'élançait contre lui.

Et Owenn tira son épée, et il s'approcha de la roche ; et comme le serpent s'élançait hors

du trou, il le coupa en deux; puis il essuya son épée, et il se remit à cheminer comme auparavant.

Mais voilà qu'il aperçut le lion qui le suivait en jouant autour de lui, comme un lévrier qu'il aurait élevé.

Ils cheminèrent ainsi pendant tout le jour jusqu'au soir; et quand il fut temps de se reposer, Owenn descendit, et lâcha son cheval dans un vallon uni et ombragé, et alluma du feu; et quand le feu fut pris, le lion lui apporta assez de bois pour l'alimenter durant trois nuits, et puis disparut; et il revint bientôt avec un beau chevreuil, qu'il jeta aux pieds d'Owenn.

Et Owenn porta le chevreuil près du feu, et il l'écorcha, et il en fit rôtir en broche quelques tranches, et il donna le reste à dévorer au lion.

IX.

Et comme Owenn préparait son dîner, il ouït un profond soupir, puis un second, puis un troisième, à peu de distance de lui, et il demanda :

— Es-tu la voix d'un être humain?

— Oui, vraiment, dit la voix.

— Qui es-tu?

— Je suis Luned, la servante de la dame de la fontaine.

— Et que fais-tu ici?

— Je suis emprisonnée à cause d'un chevalier de la cour d'Arthur qui est venu épouser ma dame, et est demeuré quelque temps près d'elle, puis est retourné à la cour d'Arthur, et n'en est plus revenu; c'était l'ami que j'aimais le plus au monde. Or, deux des valets de ma dame l'ont accusé et appelé trompeur, et

je leur ai dit qu'à eux deux ils ne le valaient pas; et pour cela ils m'ont emprisonnée dans ce cachot, et ils ont juré qu'ils me feraient mourir, à moins que le chevalier vienne lui-même me délivrer à un jour fixé; et ce jour est celui d'après-demain, et je n'ai personne pour l'envoyer chercher; et ce chevalier est Owenn, fils d'Urien.

— Mais es-tu sûre que, s'il le savait, il viendrait te défendre?

— Bien sûre! dit-elle.

Quand les viandes furent assez cuites, Owenn en fit deux parts, l'une pour lui et l'autre pour la jeune fille; et ils mangèrent, et puis ils causèrent jusqu'au lendemain.

Et le lendemain, Owenn demanda à la jeune fille où il pourrait trouver à manger, et une habitation pour passer la nuit.

— Seigneur, dit-elle, prends ce chemin, puis côtoie la rivière, et bientôt tu apercevras un beau château avec des tours; le châtelain

est l'homme le plus hospitalier du monde, il t'hébergera cette nuit. —

Jamais garde ne veilla mieux son maître que le lion d'Owenn cette nuit-là.

X.

Le lendemain, Owenn sella son cheval, passa le gué, et vint en vue du château; et il y entra, et il y fut accueilli avec honneur; et son cheval fut bien soigné, et trouva un râtelier abondamment fourni; et son lion alla se coucher dans l'écurie, de sorte qu'aucun habitant du château n'osait approcher du cheval.

Mais Owenn n'avait jamais reçu un accueil pareil, car toutes les personnes qu'il voyait étaient aussi tristes que si elles eussent porté la mort.

On se mit à table; et le seigneur s'assit à gauche d'Owenn, et sa fille de l'autre côté. Et

en vérité, Owenn n'avait vu de sa vie une jeune fille plus charmante. Et le lion vint se coucher aux pieds de son maître, et Owenn lui offrit de tous les mets qu'on lui servit à lui-même; et il ne revenait pas de la tristesse de tout le monde.

Au milieu du repas, le seigneur devint aimable.

— Il était temps que tu te déridasses, dit Owenn.

— Dieu sait, répondit le seigneur, que ce n'est point toi qui nous attristes; nous avons un tout autre sujet de tristesse et de chagrins.

— Quel est-il? demanda Owenn.

— J'avais deux fils, et ils sont allés chasser sur la montagne : or, elle est habitée par un monstre qui tue les hommes et les dévore; et il a pris mes fils, et demain je dois lui livrer ma fille que voilà, ou bien il tuera mes enfants. Sa figure est celle d'un homme, mais sa taille est celle d'un géant.

— C'est fort triste, dit Owenn. Et que comptes-tu faire?

— Certes, dit le seigneur, j'aime mieux le voir tuer mes fils malgré moi, que de livrer de plein gré ma fille au déshonneur et à la mort. —

Ensuite ils parlèrent d'autres choses; et Owenn passa la nuit au château.

Le lendemain matin, ils entendirent des cris épouvantables : c'était le géant qui arrivait avec les deux jeunes gens. Et le seigneur cherchait comment il pourrait défendre son château et délivrer ses deux fils, quand Owenn prit ses armes, et sortit pour combattre le géant; et son lion le suivit.

Et lorsque le géant vit Owenn armé, il s'avança au-devant de lui, et il l'attaqua; mais le lion assaillit le géant avec encore plus de fureur que ne le fit Owenn.

— Par ma foi! dit le géant à Owenn, je me

battrais plus commodément avec toi sans cet animal. —

Là-dessus, Owenn ramena le lion au château, et en ferma la porte sur lui ; puis il revint combattre le géant.

Or, le lion rugissait en entendant les coups qui pleuvaient sur Owenn, et il monta dans la salle du seigneur, et de la salle sur le toit du château, et du haut du toit il s'élança pour rejoindre Owenn.

Et le lion donna un tel coup de griffe au géant, qu'il lui fit une balafre de l'épaule à la cuisse, et mit ses entrailles à découvert.

Alors le géant tomba mort, et Owenn rendit au seigneur ses deux fils.

XI.

Le seigneur supplia Owenn de rester au château ; mais Owenn refusa, et revint à la prairie où il avait laissé Luned.

Un grand feu y était allumé, et deux jeunes gens aux beaux cheveux bruns flottants menaient la jeune fille pour la brûler ; et Owenn leur demanda quel reproche ils avaient à faire à Luned.

Et les jeunes gens lui répétèrent les conventions que la jeune fille lui avait fait connaître la nuit précédente.

— Owenn lui a manqué de parole, voilà pourquoi nous allons la brûler.

— Vraiment! dit Owenn : c'est pourtant un loyal chevalier ; et je m'étonnerais que, sachant cette jeune fille en péril, il ne vînt pas à son secours. Mais, si vous le voulez, je le remplacerai, et je me battrai contre vous deux.

— Volontiers! dirent les jeunes gens. —

Et ils assaillirent Owenn ; et il commençait à avoir le dessous, quand le lion vint à son secours, et lui donna le dessus.

Alors les jeunes gens lui dirent :

— Seigneur, nous ne devions nous battre que contre toi seul ; cette bête est plus difficile à vaincre que tu ne l'es. —

Là-dessus, Owenn enferma son lion dans le cachot où avait été mise la jeune fille, et il en boucha la porte avec des pierres.

Et il revint se battre ; mais il avait perdu ses forces, et les deux jeunes gens l'accablaient.

Cependant le lion rugissait, sachant son maître en peine, et il se mit à gratter la muraille tant qu'il se fraya une issue ; et d'un seul bond il abattit un des jeunes gens, et le second d'un autre bond.

Et ainsi Luned fut sauvée des flammes.

Et Owenn retourna avec elle au château de la dame de la fontaine. Et il conduisit la dame à la cour d'Arthur, et elle fut sa femme tant qu'elle vécut.

XII.

En se rendant à la cour d'Arthur, Owenn traversa les domaines du noir batailleur; et il le combattit, et le lion ne quitta son maître que lorsqu'il eut vaincu.

A son arrivée à la cour du noir batailleur, il était entré dans la salle, et il y avait trouvé vingt-quatre dames, les plus belles qu'il eût jamais vues, et les vêtements qu'elles portaient ne valaient pas vingt-quatre blancs, et elles étaient aussi tristes que la mort; et Owenn leur avait demandé la cause de leur tristesse : et elles lui avaient dit qu'elles étaient filles de comtes, et qu'elles étaient venues là chacune avec son chevalier.

— A notre arrivée, nous avons été accueillies honorablement et joyeusement; puis nous avons été enivrées; et pendant notre ivresse

est venu l'homme noir à qui appartient cette cour ; et il a tué tous nos chevaliers, et il nous a enlevé nos chevaux, et nos habits et notre or et notre argent ; et les cadavres de nos chevaliers sont en un monceau dans la maison, et il y en a beaucoup d'autres avec eux.

Telle est, seigneur, la cause de notre tristesse ; et nous sommes fâchées que tu sois venu ici, car il t'arrivera malheur. —

Owenn prit part à leur peine ; et, comme il sortait, il aperçut un guerrier qui venait à lui, et qui le salua comme un frère, d'un air joyeux et amical : or, c'était le noir batailleur.

— Dieu sait, lui dit Owenn, que je ne suis point venu ici pour te demander ton amitié.

— Aussi, répondit l'autre, ne l'auras-tu pas. —

Là-dessus, ils s'attaquèrent et se battirent avec fureur ; mais Owenn ne tarda pas à le démonter, et il lui lia les mains derrière le dos, et le noir batailleur cria merci, et dit :

— Seigneur Owenn, il a été prédit que tu viendrais ici et que je serais vaincu par toi, et tu es venu et tu m'as vaincu. J'étais un brigand, et ma maison un repaire de brigandage; mais accorde-moi la vie, et je me fais hospitalier, et je convertis cette maison en un hospice que je tiendrai ouvert au faible et au fort tant que je vivrai, pour le salut de ton âme [1]. —

Et Owenn accepta la proposition, et il passa la nuit au château.

Et le lendemain, il prit avec lui les vingt-quatre dames, leurs chevaux, leurs vêtements et tout ce qu'elles possédaient d'argent et de bijoux, et il se rendit à la cour d'Arthur.

Et si Arthur fut joyeux en le revoyant après l'avoir perdu pour la première fois, il le fut encore plus maintenant.

Et celles des dames qui voulurent rester à

[1] Voyez note XVI.

la cour d'Arthur y restèrent, et celles qui préférèrent s'en aller partirent.

Et, dès ce moment, Owenn demeura à la cour d'Arthur avec la charge de préfet du palais[1], et l'amitié de tous, jusqu'à ce qu'il s'en allât avec ses propres chevaliers, à savoir les trois cents corbeaux dont Kenverhenn lui avait fait présent; et partout où Owenn combattit avec eux, il fut vainqueur.

Le peuple appelle cette histoire : *La dame de la fontaine*.

[1] Voyez note XVII.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENTS.

I.

Kerléon-sur-Osk.

Cette petite ville était la capitale du pays des Silures (maintenant le comté de Monmouth) à l'époque où les Romains occupaient l'île de Bretagne ; peut-être même doit-elle sa naissance et son nom à la légion qui y était en garnison. Elle avait un préteur et une cour de justice ; elle était le dépôt des Aigles, le point central d'où l'on promulguait les décrets impériaux, le chef-lieu des quinze stations militaires les plus importantes de la Cambrie méridionale. Lors de l'établissement du christianisme, elle en devint la métropole, et eut pour archevêques, aux ve et vi^e siècles, saint Samsou, saint Dubris et saint Davy. Au xiie, elle tombait en ruines. « Cependant on y voit encore de nombreux vestiges de sa grandeur passée, disait alors Giraud le Gallois : on y voit des palais immenses, dont les toits, autrefois dorés, rappellent le luxe des empereurs romains qui les ont bâtis ; une tour gigantesque, des thermes remarquables, des ruines de temples, des théâtres, et une enceinte de fortes murailles, dont une partie existe encore. On y trouve çà et là, tant à l'intérieur qu'en dehors des murs, des constructions souterraines, des aqueducs, des hypogées ; mais ce qui m'a sur-

tout paru curieux, un grand nombre de secrets tuyaux de chaleur en maçonnerie d'un travail merveilleux[1]. » Aujourd'hui il ne reste plus de la ville romaine que des pans de muraille, dont l'épaisseur est de dix pieds, et l'élévation de quatorze; mais ils ont dû être bien plus élevés. Quant à son enceinte en elle-même, si elle n'a guère plus d'un tiers de lieue de circonférence, les fondations qu'on découvre dans la campagne à plusieurs lieues à la ronde prouvent que ses faubourgs s'étendaient fort loin.

On voit sous les murs, au bord de la rivière, les ruines d'un amphithéâtre : il a deux cent-vingt-deux pieds de long, cent-quatre-vingt-douze de large, dix-huit de profondeur, et est garni de bancs de pierre couverts de gazon; le peuple l'appelle la *Table-Ronde d'Arthur* et prétend, avec toutes les autorités cambriennes, que ce prince avait placé à Kerléon sa principale résidence. C'est possible; car, après le départ des légions romaines, les chefs gallois s'établirent dans les villes qu'elles laissaient sans maîtres; et l'historien Nennius semble le donner à entendre quand il affirme qu'Arthur chassa loin de la ville de Kerléon les Saxons qui la lui disputaient.

[1] Itinerarium Cambriæ.

II.

Owenn.

Owenn a laissé dans les poëmes des bardes ses contemporains un nom presque aussi fameux que dans les récits des conteurs gallois du moyen âge. Urien, son père, qui gouvernait le pays de Réghed, actuellement compris dans le Cumberland et les cantons voisins, gagna plusieurs victoires contre les Saxons du Northumberland, entre autres celle d'Argoad-Louéfenn, chantée par Taliésin, son barde domestique. Nennius le cite comme un des princes du Nord qui opposèrent la résistance la plus vive aux envahissements de Theudrik, fils d'Ida. Owenn l'accompagna dans plusieurs de ses expéditions, et eut la plus grande part à ses succès. Lorsqu'un héraut d'armes, au moment du combat dont je viens de parler, s'avança hors des rangs saxons pour demander aux Cambriens s'ils voulaient consentir à livrer des otages et si ces otages étaient prêts, « Owenn, dit Taliésin, leur répliqua en brandissant sa lance : Nous ne livrerons pas d'otages; ils ne sont pas prêts, ils ne le seront jamais[1] ! Lorsqu'à la bataille de Murien, dit ailleurs le même poëte, les guerriers bretons

[1] Myvyrian, t. I, p. 55.

fuirent en désordre, le bouclier d'Owenn ne se détourna point; son bouclier devint l'ordre dans la mêlée[1]. »

Dans un autre poëme intitulé : *Élégie d'Owenn, fils d'Urien*, le barde nous le montre au milieu des Saxons comme un loup affamé au milieu d'un troupeau de moutons. Voici quelques fragments qui nous restent de cette pièce curieuse :

« Ame d'Owenn, fils d'Urien! que son créateur voie ses besoins! un tertre vert couvre le prince de Réghed.

« Nulle entrave n'arrêtait son ardeur secourable : elle était rapide la lame de son épée glorieuse; il avait des ailes le fer de sa lance affilée.

« Qu'on ne cherche point d'égal au chef de l'Ouest; brillant esprit, cœur aimant, fils de son père et de son aïeul!

« Quand Owenn tua l'*Homme de feu* (Ida?), aucun obstacle ne s'offrit : l'homme de feu dormait.

« Il dort le vaste pays des Loegriens (l'Angleterre) avec un flambeau sur les yeux!

« Et ceux qui n'étaient point alertes ne purent échapper.

« Owenn les égorgea comme une bande de loups égorge un troupeau de moutons.

« Le généreux guerrier aux harnais de diverses couleurs fit don de leurs chevaux à qui lui en demanda.

« Tant qu'il porta couronne, le dur tribut ne fut point payé devant sa face;

[1] Myvyrian, t. 1, p. 59.

« Devant Owenn, fils d'Urien, dont le créateur voie les besoins! devant le prince de Règhed qu'un tertre vert recouvre[1]. »

En énumérant les tombes des guerriers de l'île de Bretagne, parmi lesquelles il ne manque pas de compter celle d'Owenn, Taliésin nous apprend que le tertre en question s'élève à Lanmervael, dans le nord du pays de Galles, et que le tombeau du héros a la forme quadrangulaire[2] des monuments celtiques qu'on découvre parfois dans l'intérieur des *tumulus*.

III.

Kénon.

« Quelle est la tombe cachée sous la colline? C'est la tombe d'un guerrier vaillant dans les combats, la tombe de Kénon, fils de Kledno; la tombe d'un guerrier d'un illustre renom[3]. »

Telle est l'épitaphe que le barde Taliésin a composée pour ce héros. Aneurin, dans un passage de son poëme de Gododin, le donne pour compagnon aux nobles gallois massacrés au milieu d'un banquet, où il le fait échapper

[1] Myvyrian, t. I, p. 59.
[2] Ibid., p. 79.
[3] Ibid., p. 7.

à la mort ; dans un autre, il le peint foulant aux pieds les Saxons comme les joncs du rivage, et, plein d'admiration, il s'écrie : « O fils de Kledno ! mes chants te prédisent une gloire immortelle [1] ! »

Les triades le mettent au nombre des chevaliers de la cour d'Arthur, et assurent qu'il était un de ses trois conseillers ; les deux autres étaient Aéron, fils de Kenvarh, qui avait échappé, comme lui, au fer des Saxons, et le barde-roi Llywarh-Hen. « Toutes les fois, ajoutent-elles, qu'Arthur suivit leurs avis, il fut heureux ; et toutes les fois qu'il les dédaigna, il essuya des revers [2]. »

IV.

Kai.

Selon les plus anciens bardes gallois, Kai, surnommé le Long, était tout à la fois le compagnon de guerre d'Arthur et son maître d'hôtel ; il a laissé dans leurs écrits un nom aussi distingué comme guerrier que comme intendant des cuisines royales. L'un d'eux, qui vivait avant le xe siècle, nous le peint sous ce double aspect ; sa pièce, consacrée aux récits de ses exploits et de ceux d'Arthur, débute de la manière suivante :

[1] Myvyrian, t. II, p. 74.
[2] Ibid.

« Qui est là? — C'est Arthur et Kai, le chef du cellier.

« — Qu'apportes-tu? — Le meilleur vin du monde. »

Puis, venant à l'objet du poëme, le barde résume ainsi le caractère de son héros :

« A table, il buvait comme quatre; en guerre, il tuait comme cent[1]. »

L'intendant des cuisines occupait un rang élevé près des chefs cambriens : Les lois d'Houel le placent immédiatement après le préfet et l'aumônier, les deux premiers officiers de la cour. Il y remplissait à peu près les mêmes fonctions que le sénéchal dans le palais des princes étrangers; aussi les romanciers français n'ont-ils pas fait difficulté de donner ce titre à Kai, dont ils changent le nom en *Keu* pour l'identifier avec tous les maîtres d'hôtel du monde. Dès l'année 1155, le trouvère Wace disait en décrivant les fêtes du couronnement d'Arthur :

Li sénéchal (*keu* avait nom)
Vestu d'un hermin péliçon
Servoit à son mangier le roi[2].

[1] Myvyrian, t. I, p. 167.
[2] Le roman du Brut, t. II, p. 107.

V.

Gwennivar.

Arthur eut trois femmes qui portèrent le nom de Gwennivar ou Gwennhwyvar : l'une fille de Gouezer-ap-Greidiol, l'autre de Goured-Kent, la troisième de Gogherván le Géant. Cette dernière, que la tradition romanesque paraît avoir adoptée, est mise par certaines triades au nombre des trois plus belles dames de la cour d'Arthur; les deux autres étaient Énid et Tégaf au Sein d'or [1]. Lewis Glen-Cothy, barde du xv[e] siècle, célèbre sa beauté comme ses prédécesseurs du x[e] et du moyen âge; pour donner une idée des charmes d'Anna, fille de John, seigneur gallois qui habitait la ville de Kerléon-sur-Osk, où Arthur tint sa cour, il insinue qu'elle réunissait en sa personne les agréments de Gwennivar, d'Énid et de Tégaf :

« La belle et généreuse Anna vit où vivait Tégaf, où vivait Gwennivar, qui possédait toutes les grâces; où l'on voyait Énid à la robe d'azur, où s'élèvent encore les créneaux du château d'Arthur aux exploits fameux [2]. »

[1] Myvyrian, t. II, p. 74.

[2] Gwaiz Lewis Glen Cothy, t. I, p. 105.

VI.

Gléouloued.

Gléouloued ou Glewlwyd à la Large-Main est mentionné dans un poëme gallois du x[e] siècle, comme un des portiers de la cour d'Arthur.

« — Qui fait, dit le barde, l'office de portier?

« — C'est Gléouloued à la Large-Main. »

Les triades rapportent qu'il se trouvait avec Arthur à la fatale bataille de Camlan, où il dut son salut à sa force prodigieuse.

« Trois guerriers seulement échappèrent à la mort au combat de Camlan : Sandle à la Figure angélique, auquel personne n'osait faire de mal tant il était beau; Morvran, fils de Téghid, que personne ne pouvait regarder en face tant il était laid, et Gléouloued à la Large-Main, que personne ne pouvait vaincre, tant il était fort[1]. »

Le portier du palais des chefs cambriens, à l'époque où le conte a été rédigé, n'occupait pas à leur cour un rang subalterne. Cette charge était généralement remplie par un homme de race noble, et quelquefois par un personnage éminent. Gwalhmaï, selon les triades, se faisait honneur de recevoir et d'introduire les hôtes à la cour d'Ar-

[1] Myvyrian, t. II, p. 78.

thur dans certaines occasions solennelles ; le portier en titre se retirait alors, et son absence était la plus grande marque d'hospitalité que le prince pût donner.

Probablement, Gléouloued n'était que portier honoraire et par *intérim*. L'usage exista durant tout le moyen âge ; de là vient que les bardes de cette époque répètent si souvent en décrivant la cour des petits chefs gallois :

« Il n'y a point de portier à la porte d'honneur, et l'habitation est ouverte à tous les honnêtes gens. »

Ou bien encore :

« Aucun officier ne manque au palais, si ce n'est un portier [1]. »

VII.

Le fauteuil de joncs verts et les coussins de satin rouge.

Ces fauteuils de joncs recouverts de tapis et ces coussins pour s'accouder étaient des meubles en usage chez les chefs gallois au XII[e] siècle. Un personnage du temps de Daviz-ap-Owenn, chef cambrien du Nord, qui monta sur le trône en 1169, les met au nombre des objets de luxe d'alors. « Je voudrais, dit-il, avoir pour siége un fauteuil couvert d'un tapis, et deux coussins pour m'accouder [2]. »

[1] Poésies de Lewis Glen Cothy, t. I, p. 159.

[2] *Y Paun bac'h.* Mabinoghion, 1[re] partie, p. 101.

A en juger par les lois d'Houel, ces meubles étaient encore plus rares au xe siècle : elles déterminent la valeur de l'un en le disant aussi indispensable que l'est une épouse fidèle et une harpe pour un Gallois, et montrent tout le prix des autres en les faisant servir seulement à l'usage du chef suprême du pays [1].

VIII.

Les arbres de même hauteur.

Ce genre de paysage faisait l'admiration des anciens Bretons; le barde Merzin n'y voit rien de comparable :

« Fut-il jamais fait à l'homme un présent pareil à celui que l'on fit à Merzin avant sa vieillesse? Cent quarante-sept pommiers de même âge, de même hauteur, de même étendue, de même grandeur... Beaux arbres qui croissez dans la vallée au bord du ruisseau, ô vous dont les pommes sont jaunes et le feuillage charmant!... ceux qui m'aimaient ne m'aiment plus [2]! »

Le barde Griffiz ap Adda, tué, en 1370, à la bataille de Dolgellau, fait une description semblable dans un de ses ouvrages inédits :

[1] Lois d'Houel-da, c. xvi, §. 3.

[2] Myvyrian, t. i, p. 150.

« A l'extrémité de la forêt, on voyait une vallée unie et verte, où s'élevaient des arbres de hauteur égale. »

IX.

L'arc et les flèches.

L'arc et les flèches avaient leur législation, comme les autres armes offensives, chez les anciens Bretons.

« Il y a trois espèces d'armes dont la loi s'occupe : l'épée, la lance, et l'arc avec ses douze flèches dans le carquois. Tout chef de famille doit les tenir prêts en cas d'attaque de la part d'une armée ennemie, des étrangers et autres pillards. »

Les archers gallois étaient célèbres au moyen âge pour leur adresse et l'art avec lequel ils travaillaient leurs armes. L'un d'eux, attaché à la cour d'un prince du XIIe siècle, nous en a laissé une description où nous trouvons réunies toutes les qualités qu'elles devaient avoir :

« Que le voleur vienne à passer dans le bois, et que je sois en face de lui, tenant bandé à la main mon arc d'if rouge, à la corde sèche et roide, et ma flèche, droite et faite au tour, à la coche arrondie, aux longues plumes fines, retenues par un fil de soie verte, au dard d'acier, épais et lourd, large d'un pouce en travers, et d'une couleur bleuâtre, qui tirerait du sang à une girouette ; que j'aie

le pied sur une butte, et un chêne derrière moi, et le vent au dos, et le soleil de côté, et ma maîtresse sur le sentier, tout près, me regardant, et que je la sache là : — et je décocherai au voleur une flèche si roide et si bien ajustée, et si résonnante et si perçante, que quand même il porterait une cotte de fer ou un haubert de Milan, il n'en serait pas plus protégé que par un torchis de fougère, un paillasson ou un filet [1]. »

X.

Le costume.

Toutes les parties de ce costume, sauf peut-être celle que j'ai rendue par le mot *cotte*, à défaut d'un nom plus exact, étaient en usage en Cambrie dès le x[e] siècle, comme l'attestent les lois d'Houel-da : la chemise, les braies, la tunique, le manteau long ou la robe y sont expressément mentionnées [2] ; elles y ajoutent les guêtres, dont le conteur ne parle point, probablement parce qu'on ne les portait pas dans l'intérieur de la maison, et qu'il ne décrit que le costume de cour.

L'usage des braies remonte, comme on le sait, à une haute antiquité ; c'était le vêtement des Gaulois, qui lui devaient leur surnom d'*hommes aux larges braies*. Les

[1] *Y Paun bach.* (loco citato), c. XVIII, § 7.

paysans d'Armorique les portent encore aujourd'hui, en y joignant les guêtres dont parlent les lois galloises, et la cotte mentionnée dans le conte. Quant à la robe, un tableau, peint au XVIe siècle d'après une vignette du XIIe, en donne à Alain Fergent, duc de Bretagne, une toute pareille à celle que l'auteur gallois contemporain fait porter au seigneur du château qui reçoit le guerrier Kénon[1].

XI.

L'accueil.

Il était d'usage dans le pays de Galles, au XIIe siècle, qu'à l'arrivée d'un étranger, les jeunes filles vinssent le recevoir et le servir : les lois de l'hospitalité leur en faisaient un devoir.

« Les hôtes qui arrivent le matin, disait à cette époque Giraud le Gallois dans son *Itinéraire de la Cambrie*[2], sont reçus par les jeunes filles, dont l'aimable conversation leur fait passer agréablement la journée. »

Sainte-Palaie croit que cette coutume exista dans toute l'Europe au moyen âge :

« Les jeunes demoiselles prévenaient de civilité les che-

[1] Dom Taillandier l'a fait graver et publié dans le 1er volume de son *Histoire de Bretagne*.

[2] Itinerarium Cambriæ, c. X.

valiers qui arrivaient dans les châteaux. Suivant nos romanciers, elles les désarmaient au retour des tournois et des expéditions de guerre, leur donnaient de nouveaux habits, et les servaient à table. Les exemples en sont trop souvent et trop uniformément répétés pour nous permettre de révoquer en doute la réalité de cet usage [1]. »

XII.

La forêt et la fontaine.

L'idée des forêts enchantées et des fontaines merveilleuses appartient en propre, comme je l'ai dit, aux peuples de race celtique. On se rappelle la forêt de Marseille, où coulaient mille fontaines dont les eaux noirâtres étaient placées sous l'invocation des dieux ; où le sol tremblait, où les cavernes mugissaient ; où les arbres, sur les rameaux desquels les oiseaux craignaient de se poser, s'inclinaient et se relevaient soudain ; qui resplendissait souvent tout entière des lueurs d'un incendie : cette opinion, répandue parmi les Gaulois antérieurement à l'ère chrétienne [2], se perpétua sous diverses formes parmi les Bretons du pays de Galles. Nous venons de l'entendre, racontée par

[1] Mémoires sur l'ancienne chevalerie, t. I, p. 10.
[2] Pharsale, lib. III, v. 398.

un auteur cambrien du XII[e] siècle; les montagnards du Snowdon la racontent aujourd'hui de la manière suivante :

« Il y a, disent-ils, dans les montagnes, un lac appelé Dulenn, qu'encaisse une vallée sauvage, dominée par un amphithéâtre de rochers escarpés. Ses eaux sont noires, ses poissons, difformes et hideux, ont la tête énorme et le corps fluet. Ni les cygnes, si communs sur tous les lacs des montagnes; ni les ducs, ni aucun autre oiseau, ne le fréquentent. Une chaussée en pierres le borde. Si quelqu'un en agite l'eau de manière à la faire rejaillir sur un bloc de granit voisin, appelé l'*Autel rouge*, un orage éclate avant la fin du jour[1]. »

La même tradition avait cours parmi les Bretons d'Armorique avant le XII[e] siècle; comme les Gallois au lac Dulenn, ils l'appliquaient à la fontaine de Baranton et à la forêt de Brecilien, dont il est évidemment question dans le conte.

Robert Wace, né vers l'an 1096, la rapporte :

. . . . Brecheliant,
Dont Bretons vont souvent fablant,
Une forest moult longue et lée (large),
Ki en Bretaigne est moult louée;
La fontaine de Barenton
Sourd d'une part lès le perron.
Aler souloient vénéor (les chasseurs)

[1] Y Gréal, Welsh Magazine, t. I. 1805.

A Barenton, par grant chalor,
Et o (avec) leur cor l'eve (l'eau) puisier;
Pour ce souloient pluie avoir :
Issi souloit jadis pleuvoir
En la forest tout environ;
Mais je ne sais par kel' raison,
Là soule-l'en les fées véoir,
Si les Bretons nous disent voir [vrai],
Et altres merveilles plusors.

Le trouvère ajoute avec une naïveté charmante qu'il fit le voyage de Bretagne pour s'assurer de la vérité du fait.

Au même siècle, Guillaume le Breton, chapelain de Philippe-Auguste, confirme le témoignage du poëte normand :

« Quelles causes, dit-il, produisent la merveille de la fontaine de Breceliand? Quiconque y puise de l'eau et en répand quelques gouttes sur le perron rassemble soudain les nues chargées de grêle, fait gronder le tonnerre, et voit l'air obscurci par d'épaisses ténèbres; et ceux qui sont présents et souhaitaient de l'être voudraient bien alors n'avoir jamais rien vu, tant leur stupeur est grande, tant l'épouvante les glace d'effroi. La chose est merveilleuse, je l'avoue, cependant elle est vraie; plusieurs en sont garants[1]. »

[1] Guillelmus Brito, Philippis, lib. VI, v. 446.

Peu d'années après, Chrétien de Troyes remanie la description de Wace, de Guillaume et même de l'auteur gallois, son principal modèle; et fait ainsi parler le sauvage du bois à Calogrenant, le Kénon du conte populaire:

La fontaine verras qui bout,
S'est-elle plus froide que marbre;
Ombre li fait li plus biaux arbres
Ke onques peust faire nature;
En tout temps sa feuille si (tant) dure,
Qu'il ne la perd par nul hiver.
Et si pend un bassin de fer
A une si longue chaënne,
Qui dure jusqu'à la fontaine.
A la fontaine trouveras
Un perron tel com' tu verras;
Et d'autre part une chapèle
Petite, mais elle est moult belle.
S'au bassin vels (tu veux) de l'eve (eau) prendre
Et dessus le perron espandre,
Là verras une tel' tempeste,
Qu'en ce bois ne remaindra (restera) beste,
Chevrel ne daim, beste ne porcs,
Nes (même) li oisel, en istront (s'élanceront) hors:
Car tu verras si (tant) foudroyer,
Venter, et arbres péçoyer,
Pleuvoir verras et espartir,
Que si tu t'en peux départir
Sanz grant mal et sanz grant pesance,

Tu seras de meillor chaance
Que chevalier qui y fust onques.

Calogrenant trouve que la réalité surpasse le tableau de lhomme sauvage :

A l'arbre vis un bassin pendre
Del plus fin or qui fust à vendre
Onques encore en nule foire.
De la fontaine poez croire
Qu'elle boloit comme eve chaude.
Li perron est d'une esmeraude
Ainsi perciez comme un bohors (bouclier);
Si ot un rubi par dehors
Plus flamboyant et plus vermeil
Que n'est au matin le soleil...

Au XIIIe siècle, Huon de Méry [1], et l'auteur de l'*Image du monde* au suivant, copient Chrétien de Troyes. Mais le XVe siècle nous offre un titre curieux qui n'a pas subi l'influence du roman.

On lit dans les ordonnances du comte de Laval, sous le titre d'*Usements et coustumes de la forest de Brecilien :*

« Joignant à la fontaine de Belenton y a une grosse pierre que on nomme le perron de Belenton; et toutes foiz que le seigneur de Monfort [2] vient à ladite fontaine,

[1] Tournoiement de l'Antechrist, mss. fol. 72.

[2] C'était le propriétaire de la forêt.

et de l'eau d'icelle arouse et mouille ledit perron, quelque chaleur temps... il pleut au pays si abondamment, que la terre et les biens estant en icelle en sont arousez, et moult leur proufitte [1]. »

Ce titre nous offre de nouvelles lumières : en décomposant le nom celtique *Belenton*, nous le trouvons formé de *ton*, montagne, et de *Belen*, nom sous lequel les Gaulois adoraient Apollon. Il s'ensuivrait que la fontaine était dédiée à ce dieu, comme toute la montagne où s'élève la forêt de Brecilien.

Peut-être qu'il en était de même du bloc de granit voisin de la source, et qu'il servait jadis aux mêmes rites que l'*Autel rouge* des bords du lac Dulenn, avec lequel il a un rapport si frappant; la tradition locale en fait le tombeau de Merlin, dont les romanciers placent aussi la tombe dans la forêt de Brecilien.

Il est curieux d'observer comment les usages se perpétuent à travers les siècles : la coutume d'aller à la fontaine dans les grandes sécheresses existe aujourd'hui, comme du temps du seigneur de Monfort. Au mois d'août 1835, tous les habitants de la paroisse de Kon-Kored (la vallée des fées), qui tire son nom du vallon qu'elle arrose, s'y rendirent processionnellement, bannières et croix en tête, au chant des hymnes et au son des cloches, pour demander de la pluie au ciel. En y arrivant, le curé du canton bénit l'eau, y trempa l'aspersoir, et, au défaut du

[1] Article II.

seigneur de la terre, moins jaloux aujourd'hui de son droit qu'à l'époque où vivait Monfort, en versa quelques gouttes sur les pierres d'alentour... Mais on ne m'a point dit s'il parvint à rassembler les orages.

La fontaine de Baranton a pu devoir, dans l'origine, sa réputation à ses eaux, qui jouissent d'une vertu particulière. Comme plusieurs sources semblables, elle entre en ébullition quand on y laisse tomber un morceau de métal quelconque. Les enfants s'amusent à y jeter des épingles en disant : « Ris, fontaine de Baranton, et je te donnerai une épingle. »

Ce *rire* singulier fait comprendre les paroles que le poëte français met dans la bouche de l'homme des bois :

La fontaine verras qui *bout*,

et l'assertion du chevalier : « Vous pouvez m'en croire, la fontaine bouillonnait comme de l'eau chaude. »

Peut-être le trouvère s'appuie-t-il aussi sur quelque autorité quand il affirme qu'une chapelle s'élevait auprès : il n'y a guère de fontaine célèbre en Bretagne qui n'ait été consacrée par un monument religieux ; et, il y a peu d'années, une vieille croix de bois dominait encore celle de Baranton.

XIII.

Le lavement des mains.

L'usage de se laver les mains avant de se mettre à table remonte, dans le pays de Galles, au delà du XII[e] siècle. Au moment de dîner, les valets apportaient à chacun des convives une aiguière d'eau tiède, et une serviette blanche pour s'essuyer. Chez les grands, cette aiguière était souvent d'or et d'argent; chez les personnes moins riches, on faisait quelquefois usage de larges conques marines, ou tout simplement de vases de terre vernis. Déjà du temps d'Houël-da, le lavement des mains était général à la cour des princes, car il est mentionné dans un article des lois domestiques : « L'étiquette prescrivait à l'aumônier du palais de présenter l'aiguière au roi, et de tenir ses gants pendant qu'il se lavait les mains[1]. »

XIV.

La robe de deuil.

Il paraît que le jaune était la couleur portée par les femmes en deuil chez les anciens Bretons. Les paysannes galloises, qui ont conservé plusieurs vieux usages aban-

[1] Lois d'Houel-da, c. XVII.

donnés de la haute classe du pays, ont pourtant perdu celui-ci, et portent du noir aujourd'hui, comme les Anglaises leurs voisines; mais il subsiste encore en basse Bretagne. On y voit avec étonnement, dans les campagnes, des femmes qui suivent le convoi de leur mari en coiffes passées au safran; quand leur deuil cesse, elles reprennent la coiffe blanche, comme les autres paysannes bretonnes. C'est peut-être par la seule raison qu'on ne fabrique point d'étoffes jaunes en Bretagne qu'elles ne portent point de robes de cette couleur. L'usage des souliers de cuir bigarré pour les femmes du peuple y existe encore aussi dans certains cantons.

XV.

Gwalhmaï.

Gwalhmaï, ou Gwalc'hmai, selon l'orthographe régulière, est célébré par différents bardes antérieurs au xe siècle, comme un des neveux [1] et des officiers d'Arthur [2]. Ces poëtes lui font jouer près du chef breton le rôle de messager [3]; ils vantent son éloquence persuasive, et lui donnent le surnom de *Langue d'or*. Taliésin place sa tombe parmi celles des plus illustres hommes de guerre dont l'île

[1] Myvyrian, t. I, p. 178.
[2] Ibid., p. 179.
[3] Ibid., p. 179.

de Bretagne s'honorait au VIe siècle, et indique le lieu où il a été enterré :

« La tombe de Gwalhmaï, dit-il, s'élève à Piton, dans l'endroit où les flots s'abîment[1]. »

Les fouilles faites, en 1086, sur un point de la côte du Pembrokshire, qui porte encore aujourd'hui le nom de Picton, comme le pays circonvoisin le nom de Gwalhmaï, sont venues prouver l'assertion du barde : selon Guillaume de Malmesbury, on y découvrit un squelette[2].

XVI.

L'hospitalier.

Ces exemples n'étaient point rares du temps de la chevalerie, non-seulement dans les romans, mais même dans la vie réelle. On voyait souvent des brigands fameux faire et tenir le vœu de consacrer au service des voyageurs la seconde moitié d'une vie dont la première avait été occupée à les dépouiller. J'en pourrais offrir mille preuves ; je me contenterai d'une seule : elle atteste l'existence des hospices chez les Bretons bien antérieurement à l'époque où le conte a été mis en écrit, et où l'on a coutume d'en

[1] Myvyrian, t. I, p. 79.
[2] De Gestis regum Anglor., lib. II.

placer l'origine. En l'année 857, un seigneur breton, nommé Leuheumel, avait converti son château en un hôpital pour les pèlerins et les pauvres, et l'administrait lui-même [1].

XVII.

Le préfet du palais.

C'était la première dignité de la cour des anciens chefs bretons; elle ne pouvait être conférée, d'après la loi, qu'à un homme de race royale, frère, fils ou neveu du prince : Owenn y est appelé à ce dernier titre; toutes les généalogies galloises s'accordent à lui donner pour père Urien Réghed, chef des Cambriens septentrionaux, cousin germain d'Arthur. « En l'absence du prince, dit la loi, le préfet siégera à sa place, et recevra les mêmes honneurs que lui. » Cette clause détermine bien son importance; l'amende payée pour le mal qu'on lui fait la précise encore davantage : « La compensation pour le meurtre du préfet du palais et pour l'injure qu'il recevra sera le tiers de celle exigée pour le meurtre du prince ou l'injure qui lui est faite. »

Quant à ses appointements, il recevait vingt deniers

[1] Cartularium Rhedonense, ap. D. Morice, t. III, col. 508.

pour livre du revenu annuel du prince, et pour honoraires, avec le tiers des amendes payées dans la partie basse du palais, vingt-quatre deniers de chaque officier de la cour la première fois qu'il montait à cheval. De plus, aux trois principales fêtes de l'année, la reine lui donnait des vêtements de laine, le prince des vêtements de lin, et veillait en tout temps à ce que sa table fût bien servie, son écurie pourvue de chevaux, son chenil de chiens pour la chasse, sa vénerie de faucons, et à ce qu'on lui rendît tous les honneurs dus à son rang [1].

Le conteur ne pouvait trouver de dignité plus en rapport avec le mérite du héros gallois. Comme on l'a dit dans l'*Essai*, les corbeaux avec lesquels Owenn quitte définitivement la cour d'Arthur font allusion à une autre fiction galloise où il paraît sous des couleurs mythologiques.

[1] Lois d'Houel-Da, c. XII.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

ROMANS ÉPIQUES DE LA TABLE-RONDE.

DEUXIÈME PARTIE.

CONTES POPULAIRES DES ANCIENS BRETONS.

CONTES POPULAIRES

DES

ANCIENS BRETONS.

II

IMPRIMERIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
Rue d'Erfurth, 1.

CONTES POPULAIRES

DES

ANCIENS BRETONS

précédés d'un Essai

SUR

L'ORIGINE DES ÉPOPÉES CHEVALERESQUES DE LA TABLE-RONDE,

PAR TH. DE LA VILLEMARQUÉ.

II

2e Édition.



PARIS.
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
48, RUE JACOB.
1842

GHÉRAINT

OU

LE CHEVALIER DU FAUCON.

PREMIÈRE BRANCHE.

I.

Arthur avait coutume de tenir sa cour à Kerléon-sur-Osk; et il l'y tint sept fois à Pâques, et cinq fois à Noël.

Et une fois, il y tenait sa cour à la Pentecôte, Kerléon étant la ville de son royaume la plus abordable par terre et par eau [1].

[1] Voyez note 1.

Et neuf rois couronnés, qui lui rendaient hommage, y étaient venus avec une suite nombreuse de comtes et de barons; ces rois étaient toujours invités aux fêtes d'Arthur, et il ne fallait rien moins qu'un obstacle invincible pour les empêcher de s'y trouver.

Et tandis qu'Arthur tenait sa cour à Kerléon, il y avait treize églises où l'on disait la messe : la première était pour lui et les rois ses hôtes; la seconde, pour Gwennivar et ses dames; la troisième, pour le majordome du palais et ses aides; la quatrième, pour les Franks[1] et les officiers; et les neuf dernières, pour les neuf préfets du palais, et principalement pour Gwalhmaï, car sa grande renommée de guerrier et la noblesse de sa race le plaçaient à leur tête. Telle était la destination de chacune des églises.

Gléouloued à la Large-Main était le portier

[1] Les étrangers.

en chef; mais il n'en remplissait lui-même les fonctions qu'à une des trois grandes fêtes : il avait pour aides sept jeunes gens, qui se partageaient les jours de l'année : c'étaient Grenn, Penn-Pigon, Laez-Kémenn, Goghéfoulhr, Gourdneï aux Yeux-de-Chat, qui voyait aussi bien la nuit que le jour; Drem, fils de Dremhitid, et Klust, fils de Klustveined. Tous sept faisaient partie des gardes d'Arthur[1].

II.

Or, le jeudi de la Pentecôte, comme l'empereur était à table, voici venir un grand et beau jeune homme vêtu d'une robe de satin à ramages, portant au cou une épée à pommeau d'or, et aux pieds de fines chaussures de cuir.

Et il s'avança vers Arthur.

— Bonjour, sire, dit-il.

[1] Voyez note II.

— Dieu te garde, répondit Arthur, et sois le bienvenu. Nous apportes-tu quelque nouvelle?

— Oui, sire, répondit-il.

— Je ne te connais pas, dit Arthur.

— Je m'étonne que tu ne me connaisses pas, sire; je suis un de tes forestiers de la forêt de Déna, et m'appelle Madok, fils de Tourgadarn.

— Et quelles nouvelles apportes-tu? demanda Arthur.

— Voici, repartit le jeune homme : j'ai vu dans la forêt un cerf comme je n'en ai jamais vu de ma vie.

— Qu'a-t-il donc de si remarquable, dit Arthur, que tu n'as jamais vu son pareil?

— Il est tout blanc, et si fier de son port royal, qu'il dédaigne la compagnie des autres animaux du bois. Je suis venu, sire, prendre ton avis; que me conseilles-tu?

— Eh bien! dit Arthur, demain, au point

du jour, je partirai pour la chasse, et vais le faire annoncer dès ce soir dans tous les quartiers de la cour. —

Or, le grand veneur d'Arthur était Arréfuérez [1], et le chef de ses chambellans Arélivri; et la nouvelle leur fut annoncée, et ils l'annoncèrent aux autres personnes de la cour par l'entremise du jeune forestier.

Alors Gwennivar dit à Arthur :

— Sire, veux-tu que j'assiste demain à la chasse du cerf dont vient de parler le jeune forestier?

— Je le veux bien, répondit Arthur.

— Alors j'y assisterai, dit-elle.

Gwalhmaï, à son tour, adressa la parole au prince :

— Sire, trouverez-vous bon que le chasseur qui forcera le cerf, à cheval ou à pied, lui coupe la tête, et en fasse don à qui lui plaira, à sa dame ou à celle de son ami?

[1] Voyez note. III.

— Oui, sûrement, dit Arthur. Et que le majordome du palais soit honni, si tout n'est pas prêt demain pour la chasse! —

Et la cour passa la nuit à faire de la musique, à causer, à jouer, à se divertir de mille manières; et quand vint l'heure d'aller se coucher, chacun se retira.

III.

Dès le point du jour, tout le monde était debout; et Arthur appela les gardes qui veillaient à la porte de sa chambre : c'étaient quatre jeunes gens, dont l'un s'appelait Kaderviez, et était fils du portier Gandoui; l'autre, Ambreu, et était fils de Béduer; le troisième, Amhar, et était fils d'Arthur : le dernier, Goreu, et était fils de Kustennin [1].

Et ils entrèrent tous quatre dans la cham-

[1] Voyez note IV.

bre d'Arthur, et ils le saluèrent, et ils l'habillèrent.

Or, le prince s'étonnait de ce que Gwennivar ne s'éveillait pas et ne quittait pas son lit; et les gardes voulurent l'éveiller.

— Ne la réveillez pas, dit Arthur; elle aime mieux dormir que venir à la chasse. —

Et Arthur sortit, et il entendit deux cors sonner, l'un du côté de la demeure du grand veneur, l'autre du côté de celle du chef des écuyers; et toute la troupe des chasseurs se réunit à lui, et ils partirent pour la forêt.

Et après leur départ, Gwennivar s'éveilla, et elle appela ses femmes, et elle s'habilla.

— Femmes, dit-elle, on m'a permis hier soir d'assister à la chasse; allez donc une de vous à l'écurie, et faites-y préparer un cheval qu'une dame puisse monter. —

Et une d'elles s'y rendit, et n'y trouva que deux chevaux; et Gwennivar et une de ses femmes les montèrent, et elles passèrent la ri-

vière d'Osk, et elles suivirent la trace des chevaux des chasseurs.

IV.

Et comme elles chevauchaient ainsi, elles entendirent un grand bruit ; et elles détournèrent la tête, et virent un chevalier monté sur un jeune coursier de chasse d'une haute taille ; et c'était un jeune homme à l'air noble, aux cheveux longs, aux jambes nues, portant au flanc une épée à garde d'or, vêtu d'une robe et d'un manteau de satin, chaussé de fins souliers de cuir, et ceint d'une écharpe de pourpre bleue, aux deux bouts de laquelle pendaient deux pommes d'or. Et son coursier marchait d'un pas relevé, vif et fier.

Et il joignit Gwennivar, et lui souhaita le bonjour.

— Bonjour, Ghéraint, dit-elle ; je t'ai re-

connu dès que je t'ai aperçu : que Dieu te garde! Mais pourquoi ne suis-tu pas la chasse avec ton seigneur?

— Parçe que j'ai ignoré l'heure de son départ, répondit-il.

— Moi, je m'étonne, reprit-elle, qu'il ait pu partir sans me le faire savoir.

— C'est en effet surprenant, madame.

— Je dormais, et n'ai point su quand il est parti. Mais tu es, ô jeune homme! le compagnon le plus agréable que je puisse trouver dans tout le royaume; et la chasse me procurera plus de plaisir qu'à eux, car nous entendrons les sons du cor quand les piqueurs en donneront, et les aboiements des chiens quand on les découplera. —

Discourant ainsi, ils arrivèrent à l'entrée de la forêt, et s'y arrêtèrent.

— D'ici, dit la reine, nous saurons quand les chiens seront découplés. —

V.

Et voilà qu'ils entendirent un grand bruit, et ils regardèrent du côté d'où il venait : et ils virent un petit nain grimpé sur un grand cheval écumant, caracolant, vigoureux, plein d'ardeur, et le nain tenait un fouet à la main; et près du nain chevauchait une dame sur un beau cheval blanc, au pied superbe et sûr, et elle portait une robe de brocart d'or ; et près de la dame, sur un grand cheval de bataille, un guerrier couvert, ainsi que sa monture, d'une lourde et brillante armure : et vraiment on n'avait jamais vu ni cheval, ni cavalier, ni armure d'une taille si prodigieuse.

Et ils ne tardèrent pas à se trouver près les autres.

— Ghéraint, dit Gwennivar, connais-tu ce grand chevalier?

— Je ne le connais pas, répondit-il ; l'ar-

mure étrange qu'il porte m'empêche de distinguer ses traits.

— Jeune fille, dit Gwennivar à la suivante, va demander au nain le nom de ce chevalier. —

Et la jeune fille vint vers le nain, et le nain attendit la jeune fille quand il la vit venir à lui, et elle lui demanda le nom du chevalier.

— Je ne te le dirai pas, fit-il.

— Eh bien ! puisque tu es assez mal élevé pour ne pas me l'apprendre, je vais le lui demander à lui-même.

— Sur mon âme ! tu n'en feras rien, dit-il.

— Pourquoi donc? demanda-t-elle.

— Parce que tu n'es pas d'un rang assez élevé pour mériter l'honneur de parler à mon maître. —

Et comme la jeune fille, sans l'écouter, s'avançait vers le chevalier, le nain lui appliqua au milieu du visage, entre les deux yeux, un tel coup du fouet qu'il tenait à la main, que le sang jaillit.

Et la jeune fille, cruellement marrie, revint en pleurant vers la reine.

— Le brutal! dit Ghéraint. Je vais moi-même savoir quel est ce chevalier.

— Va, dit Gwennivar. —

Et Ghéraint alla trouver le nain.

— Comment s'appelle ce chevalier? demanda Ghéraint.

— Tu ne le sauras pas, fit le nain.

— Alors je vais le lui demander à lui-même, dit Ghéraint.

— Tu n'iras certes pas, dit le nain; tu n'es pas digne de parler à mon maître.

Ghéraint reprit :

— J'ai parlé à des gens aussi distingués que lui. —

Et il piqua vers le chevalier; mais le nain lui barra le passage, et lui porta, comme à la jeune fille, un coup si violent, qu'il teignit de sang l'écharpe de Ghéraint. Ghéraint mit la

main sur la garde de son épée; puis, faisant réflexion qu'il serait peu vengé par la mort du nain, et qu'étant sans armes, la partie ne pouvait être égale entre le chevalier et lui, il revint vers la reine.

— Tu t'es conduit en homme sage et prudent, lui dit-elle.

— Madame, répondit Ghéraint, si vous le permettez, je suivrai le chevalier; et dans le premier château que nous trouverons, je louerai ou j'emprunterai des armes, et me battrai avec lui.

— Va, dit-elle, et ne l'attaque pas sans être bien armé; je serai bien inquiète jusqu'à ce que j'apprenne de tes nouvelles.

— Si je vis, reprit-il, tu auras de mes nouvelles demain après-midi. —

Là-dessus, il s'éloigna.

VI.

Cependant le chevalier, le nain et la demoiselle, que suivait Ghéraint, passèrent au-dessous du palais de Kerléon, et ayant traversé l'Osk à gué et gravi une belle colline unie, ils se trouvèrent en face d'une ville, à l'extrémité de laquelle ils aperçurent une citadelle et un château.

Et ils entrèrent dans la ville; et comme le chevalier passait, tout le peuple se leva, et le salua, et lui souhaita la bienvenue.

Et Ghéraint, en passant par la ville, regardait à toutes les maisons pour voir s'il ne rencontrerait pas quelque figure de connaissance; mais il ne reconnut personne, et personne ne le reconnut, et ne fut assez bon pour lui donner des armes, soit en prêt, soit en gage. Et toutes les maisons qu'il voyait étaient remplies d'hommes, d'armes et de chevaux; et chacun

fourbissait son écu, et frottait son épée, et lavait son armure, et ferrait son cheval.

Cependant le chevalier et la dame et le nain montèrent au château de la ville, et leur arrivée y répandit la joie ; et l'empressement à les recevoir fut tel, qu'on faillit s'étouffer entre les portes et les créneaux.

Ghéraint s'arrêta pour voir si le chevalier demeurait dans le château, et quand il en fut sûr, il regarda autour de lui : et à peu de distance de la ville, il aperçut un vieux palais en ruines, et dans ce palais une salle dont les murs menaçaient de s'écrouler ; et comme il ne connaissait personne dans la ville, il dirigea ses pas vers le vieux palais, et quand il en fut près, il n'y trouva qu'un seul appartement où conduisait un escalier de marbre.

Or, un vieillard aux cheveux blancs et couvert de haillons était assis sur les degrés, et Ghéraint le considéra longtemps en silence ; à la fin, le vieillard lui adressa la parole :

— Jeune homme, lui dit-il, qui te rend soucieux?

— C'est, répondit Ghéraint, l'idée de ne savoir où passer la nuit.

— Veux-tu me suivre, ô chef! dit-il; et je te procurerai le logement le plus agréable qu'il te soit possible de trouver. —

Et Ghéraint le suivit, et le vieillard aux cheveux blancs le conduisit dans la salle, et Ghéraint y mit pied à terre et y laissa son cheval; puis il monta dans l'appartement supérieur avec le vieillard aux cheveux blancs.

Et là, sur un coussin, était assise une dame d'un âge avancé, vêtue d'une robe de satin en lambeaux, et il crut n'avoir jamais vu de femme qui dût avoir été plus belle dans sa jeunesse; et à côté d'elle se tenait une jeune fille portant une vieille robe et un vieux voile qui commençaient à se trouer, et il n'avait vu de sa vie de fille plus charmante, plus gracieuse et plus belle.

Et le vieillard aux cheveux blancs dit à la jeune fille :

— Il faudra que tu aies soin toi-même du cheval de ce jeune homme, car nous n'avons pas de valets.

— J'aurai, répondit-elle, tout le soin possible de sa personne et de son cheval.

Et la jeune fille désarma le jeune homme, puis elle porta au cheval du grain et de la paille, et revint dans la salle, et rentra dans la chambre.

Et le vieillard aux cheveux blancs lui dit :

— Va à la ville, et fais provision des vivres et des vins les plus délicats. —

— Volontiers, seigneur, dit-elle.

VII.

Et la jeune fille se rendit à la ville ; et elle revint suivie d'un jeune homme portant sur l'é-

paule une cruche remplie du meilleur hydromel et un quartier de jeune bœuf, et tenant elle-même un panier de pains blancs dans une main, et dans l'autre son voile plein de gâteaux.

Et elle entra dans la chambre.

— Je n'ai pu rien trouver de meilleur, dit-elle; on n'a pas voulu me faire crédit pour autre chose.

— Cela suffit, dit Ghéraint. —

Et l'on fit cuire la viande; et quand le repas fut prêt, on se mit à table : Ghéraint prit place entre le vieillard aux cheveux blancs et sa femme, et la jeune fille les servit. Et ils burent et mangèrent.

Et quand le repas fut fini, Ghéraint adressa la parole au vieillard, et lui demanda à qui appartenait le palais où il se trouvait.

— C'est moi qui l'ai bâti, répondit le vieillard; et la ville m'appartenait aussi, comme le château que tu as vu.

— Et par quel malheur les as-tu perdus? dit Ghéraint.

— J'avais encore un vaste comté que j'ai perdu de même, dit le vieillard, et voici comment : J'avais un neveu, fils de mon frère, et je m'emparai de ses biens ; et quand l'âge lui vint, il me les réclama, mais je refusai de les lui rendre : il me déclara donc la guerre, et me dépouilla de tout ce que je possédais.

— Maintenant, seigneur, dit Ghéraint, veux-tu me dire quel motif amène le chevalier et la dame et le nain qui m'ont précédé dans la ville, et que signifient les apprêts guerriers dont je viens d'être témoin?

— Je vais te l'apprendre, répondit le vieillard. On dispose tout pour les jeux que donne demain le jeune comte; or, voici comment on procédera. Au milieu de la prairie que tu vois, on dressera deux fourches, et sur ces deux fourches une baguette d'argent, et sur cette baguette d'argent un faucon; et il y aura des

joutes dont le faucon sera le prix. Et tous les hommes, et tous les chevaux, et toutes les armures que tu as vus dans la ville seront aux joutes ; et chacun des guerriers doit emmener avec lui la dame qu'il aime le plus : cette condition est indispensable pour entrer en lice et gagner le faucon. Or, le chevalier que tu as vu l'a gagné ces deux dernières années, et s'il le gagne encore cette troisième fois, on le lui enverra tous les ans ; et il ne reparaîtra plus ici, et il sera surnommé le *Chevalier du faucon*.

— Seigneur, dit Ghéraint, quelle conduite m'engages-tu à tenir à l'égard du chevalier pour venger l'insulte que son nain m'a faite, ainsi qu'à la suivante de Gwennivar, l'épouse d'Arthur? —

Et Ghéraint apprit au vieillard quelle injure il avait reçue.

— Il n'est pas facile de te donner un conseil, car tu n'as avec toi ni dame ni demoiselle

en l'honneur de laquelle tu puisses jouter; cependant j'ai ici des armes que tu pourras prendre, et un cheval dont tu pourras te servir, si tu le trouves meilleur que le tien.

— Seigneur, dit Ghéraint, que Dieu te récompense! je me contenterai de tes armes, et monterai mon propre cheval, auquel je suis habitué. Mais si les joutes ont lieu demain, permets-moi, seigneur, de combattre pour l'honneur de ta fille, de cette jeune demoiselle : dans le cas où je sortirais sain et sauf du combat, je veux l'aimer toute ma vie, je le jure! dans le cas contraire, elle restera sans tache, comme elle l'est maintenant.

— J'y consens de grand cœur, dit le vieillard. Et puisque ton parti est pris, il faut que ton cheval et tes armes soient prêts demain au point du jour; car c'est alors que le chevalier du faucon fera sa proclamation, et priera sa dame de mettre la main sur l'oiseau, en lui adressant ces paroles :

« Tu es la plus belle des femmes, et tu as gagné le faucon l'an dernier et l'année d'avant : si quelqu'un te le dispute aujourd'hui, je te le conserverai par la force. »

Il est donc nécessaire, poursuivit le vieillard, que tu sois prêt au point du jour, et nous t'accompagnerons tous trois. —

Et cela fut convenu.

Et quand vint la nuit, ils s'allèrent coucher.

VIII.

Ils se levèrent avant l'aube, et ils s'habillèrent; et quand le jour parut, ils étaient rendus tous quatre dans la prairie. Et déjà le chevalier du faucon faisait sa proclamation, et appelait sa dame pour tenir l'oiseau.

— Un moment, dit Ghéraint : voici une jeune fille qui est plus belle et plus noble et plus gracieuse, et plus digne de cet honneur.

— Si tu prétends qu'elle a droit au faucon, entre en lice avec moi. —

Et Ghéraint entra dans la lice ouverte au bout de la prairie, vêtu, ainsi que son cheval, d'une armure pesante, rouillée, sans prix, et d'une forme étrange; et les champions s'attaquèrent, et ils brisèrent chacun une lance, et puis deux autres, et puis trois : et cela se renouvela à chaque nouvel assaut, et ils brisèrent autant de lances qu'on leur en apporta.

Et comme le chevalier du faucon prenait le dessus, le comte et sa suite applaudirent en jetant des cris de joie; et le vieillard et sa femme et sa fille devinrent soucieux.

Cependant le vieillard offrait à Ghéraint autant de lances qu'il en brisait, et le nain en offrait de même au chevalier du faucon.

Et le vieillard s'approcha de Ghéraint :

— O jeune chef, dit-il, puisqu'aucune lance ne résiste en tes mains, voici celle que je portais quand je fus fait chevalier; je n'ai ja-

mais pu la briser, et le fer en est bien trempé. —

Ghéraint prit la lance, et remercia le vieillard.

Mais voilà qu'à son tour le nain porte une lance à son seigneur.

— Prends cette lance qui vaut bien la sienne, dit-il ; et rappelle-toi qu'aucun chevalier ne t'a jamais résisté aussi longtemps que celui-ci.

— Par le ciel ! s'écria Ghéraint, à moins que la mort ne m'emporte, elle ne te servira pas ! —

Et tournant bride, et criant gare à son adversaire, il revint avec une telle impétuosité sur lui, et lui porta un coup si furieux, si rude, si violent, qu'il fendit son bouclier en deux, et mit ses armes en pièces, et rompit les sangles de son cheval, et fit rouler sur l'herbe la selle et le cavalier.

Et il descendit lui-même à l'instant ; et la fureur le transportait, et il tira son épée, et il s'élança sur son rival.

Le chevalier s'était relevé, et attendait Ghéraint l'épée à la main; et ils se battirent à pied, et leurs armures, sous leurs coups redoublés, jetaient des étincelles pareilles à des étoiles; et ils continuèrent à se battre jusqu'à ce que le sang et la sueur obscurcirent à leurs yeux la lumière du jour.

Et quand Ghéraint avait l'avantage, le vieillard aux cheveux blancs et sa femme et leur fille se réjouissaient; et quand l'avantage était au chevalier, se réjouissaient le comte et sa suite.

Mais voilà que Ghéraint reçoit un coup terrible : le vieillard aux cheveux blancs le voit, et il court à lui, et lui dit :

— O jeune chef, souviens-toi de la manière dont le nain t'a traité! laisseras-tu impunie l'injure qu'il t'a faite, comme à Gwennivar, l'épouse d'Arthur? —

Ces paroles ranimèrent l'ardeur de Ghéraint : et il réunit toutes ses forces, et il leva

son épée, et il frappa le chevalier au sommet de la tête avec une telle vigueur, qu'il lui fendit le casque, et la peau, et la chair, et le crâne jusqu'à la cervelle.

Alors le chevalier tomba sur ses genoux, et sa main laissa échapper son épée, et il cria merci.

— En vérité, dit-il, en implorant ta pitié, je perds ma fierté et mon audace; mais si je n'ai pas le temps de recommander mon âme à Dieu, et de parler à un prêtre, ta pitié ne me profitera guère.

— Je te fais grâce, dit Ghéraint, à condition que tu iras trouver Gwennivar, l'épouse d'Arthur, et que tu lui donneras satisfaction de l'insulte que sa suivante a reçue de ton nain; quant à celle que j'ai reçue de vous deux, je suis satisfait. Ne descends donc pas de cheval d'ici au jour où tu te présenteras devant la reine Gwennivar, pour subir telle peine qui te sera imposée à la cour d'Arthur.

— J'y consens volontiers; mais qui es-tu? dit-il.

— Je suis Ghéraint, fils d'Erbin; et toi-même?

— Je suis Edeirn, fils de Nuz[1]. —

Alors Edeirn monta à cheval, et partit pour la cour d'Arthur avec sa dame et son nain, qui se lamentaient.

L'histoire n'en dit pas plus long sur ce chapitre.

IX.

Le jeune comte, avec sa suite, vint trouver Ghéraint, et l'ayant salué, il le pria de l'accompagner au château.

— Je ne le puis, répondit Ghéraint; je passerai cette nuit où j'ai passé la dernière.

[1] Voyez la note v.

— Puisqu'il en est ainsi, tu trouveras à profusion, dans la demeure où tu as passé la nuit dernière, tout ce que j'aurais pu t'offrir dans la mienne; et je vais te faire préparer un baume qui te rendra les forces que tu as perdues par la fatigue.

— Dieu te récompense! dit Ghéraint; je retourne à mon logement. —

Ghéraint revint donc avec le comte Énioul et sa femme et sa fille. Et quand ils arrivèrent, la maison était pleine des serviteurs et des officiers du jeune comte qui étaient occupés à tout préparer pour le recevoir, jonchant de paille les parquets, et allumant du feu dans les chambres; bientôt aussi le baume fut prêt, et Ghéraint vint s'en faire laver la tête.

Alors le jeune comte arriva avec quarante nobles chevaliers de sa suite, et les invités des joutes.

Et Ghéraint vint le trouver; et le comte

l'engagea à se rendre dans la salle pour prendre quelque nourriture.

— Où est le comte Énioul, sa femme et sa fille? dit Ghéraint.

— Dans cet appartement, dit le chambellan du jeune comte; ils mettent les habits que mon seigneur leur a fait porter.

— Que la jeune fille ne s'habille pas, dit Ghéraint; qu'elle ne prenne que sa jupe et son voile : quand elle sera à la cour d'Arthur, Gwennivar l'habillera elle-même aussi magnifiquement qu'elle le souhaitera. —

La jeune fille ne s'habilla donc pas.

Et ils entrèrent tous dans la salle, et ils lavèrent, et ils vinrent s'asseoir à table; or, ils étaient assis dans l'ordre suivant :

A droite de Ghéraint se trouvait le jeune comte, et près de lui le comte Énioul; à sa gauche, la jeune fille et sa mère; enfin les autres convives selon leur mérite.

Le repas fut copieux, excellent et varié; et

l'on causa; et le jeune comte invita Ghéraint à le venir voir le lendemain dans son château.

— Je n'y mettrai point le pied, dit Ghéraint, tant que le comte Éniouï sera pauvre et malheureux; je pars demain avec cette jeune fille pour la cour d'Arthur, où je vais surtout dans le dessein d'améliorer le sort de son père.

— Ah! chef, si le comte Éniouï est dépossédé, ce n'est pas ma faute.

— Il ne le sera pas longtemps, s'écria Ghéraint, ou la mort m'emporte!

— O chef, répondit le comte, je te prends pour arbitre dans le différend qui s'est élevé entre Éniouï et moi; je veux suivre ton opinion, et souscrire à ton jugement.

— Je ne te demande qu'une chose, dit Ghéraint, c'est de lui rendre ce qui lui appartient, et de lui en payer l'intérêt depuis le jour où tu en jouis.

— J'y consens volontiers pour te faire plaisir, répondit le jeune comte.

— Eh bien, dit Ghéraint, que tous ceux qui rendaient hommage à Énioul viennent maintenant le reconnaître pour leur suzerain! —

Et tous les vassaux d'Énioul s'approchèrent, et ils souscrivirent à l'accord; et le comte recouvra son château, et sa ville, et tous ses domaines; et on lui rendit tout ce qu'il avait perdu, jusqu'au moindre bijou.

Alors Énioul dit à Ghéraint :

— O chef! cette jeune fille en l'honneur de laquelle tu as jouté, je te la donne.

— Je vais la mener à la cour d'Arthur, dit Ghéraint; et Arthur et Gwennivar en disposeront selon leur bon plaisir. —

Et le lendemain ils partirent pour la cour d'Arthur.

Ici s'arrête l'histoire de Ghéraint.

DEUXIÈME BRANCHE.

X.

Voici comment Arthur chassa le cerf :

Les hommes et les chiens furent divisés en deux bandes, et on lâcha les chiens contre le cerf, et le dernier qu'on lâcha était le limier favori d'Arthur appelé Kaval ; et il laissa tous les autres chiens bien loin derrière lui, et il détourna le cerf une fois, et la seconde fois le cerf vint donner dans la troupe des chasseurs d'Arthur, et Arthur l'atteignit, et avant qu'aucun autre arrivât, il lui coupa la tête, et les

cors sonnèrent la mort du cerf, et tous les chasseurs se rassemblèrent à l'entour [1].

Alors Kaderiez s'approcha d'Arthur et lui dit :

— Sire, voilà Gwennivar qui n'est accompagnée que d'une de ses femmes [2].

— Donne ordre à Gildas, fils de Kaou [3], et à tous les savants de la cour de lui servir d'escorte, dit Arthur. —

Ce qui fut fait.

Et les chasseurs se mirent en marche, devisant au sujet de la tête du cerf et de la personne qui devait l'obtenir : l'un prétendait qu'elle devait être offerte à sa dame, l'autre que son amie la méritait, et tous ceux de la cour et tous les chevaliers disputaient vivement à propos de la tête du cerf; et tout en disputant, ils arrivèrent au palais.

[1] Voyez note VI.
[2] Voyez note VII.
[3] Voyez note VIII.

Et quand Arthur et Gwennivar apprirent le sujet de leur contestation, Gwennivar dit à Arthur :

— Monseigneur, voici mon avis : que la tête du cerf ne soit livrée à personne avant que Ghéraint, fils d'Erbin, soit de retour de sa mission. —

Et Gwennivar lui fit connaître l'objet de cette mission.

— Rien de plus juste, dit Arthur. —

Et cela fut convenu.

XI.

Le lendemain Gwennivar fit placer des sentinelles sur les remparts pour guetter le retour de Ghéraint.

Et, dans l'après-midi, on vit arriver un petit être difforme grimpé sur un cheval, et suivi d'une dame ou demoiselle, aussi à che-

val, suivie elle-même d'un chevalier de haute taille, courbé en deux plis, baissant tristement la tête, et portant une armure en loques et misérable.

Et, avant qu'ils entrassent dans la cour, un des gardes vint trouver Gwennivar, et lui dit quelles gens il voyait venir, et quelle tournure ils avaient :

— Je ne sais qui ce peut être, dit-elle, mais je suppose que c'est le chevalier à la poursuite duquel est allé Ghéraint ; sans doute il ne vient pas ici de son plein gré ; Ghéraint l'aura battu, et vengé l'injure faite à ma suivante. —

Et là-dessus, voilà que le portier survient, et dit à Gwennivar :

— Madame, il y a à la porte un chevalier, et je n'ai jamais vu d'homme qui ait l'air plus misérable ; son armure est en loques ; elle fait pitié à voir, et l'on n'en peut plus distin-

guer la couleur sous le sang dont elle est couverte.

— Sais-tu son nom ? demanda la reine.

— Oui, madame, il m'a dit s'appeler Édeirn, fils de Nuz.

— Je ne le connais pas, répliqua-t-elle. —

Et Gwennivar alla le recevoir à la porte, et il entra ; et elle eut pitié de lui en le voyant dans un si misérable état, bien qu'il fût suivi du nain mal appris.

Alors Édeirn salua Gwennivar.

— Dieu te garde, répondit-elle.

— Dame, dit-il, Ghéraint, le fils d'Erbin, ton meilleur et ton plus brave chevalier, te salue.

— L'as-tu rencontré ? demanda-t-elle.

— Oui, madame, dit-il, mais ce n'est pas à mon avantage ; toutefois, la faute n'en a point été à lui, mais à moi-même ; Ghéraint te présente ses hommages ; il m'a forcé de venir ici pour te donner réparation de l'injure que

mon nain a faite à ta suivante; quant à lui, il oublie celle qu'il a reçue, en pensant qu'il m'a mis en danger de perdre la vie; mais, en guerrier d'honneur et de cœur, il m'a imposé la condition de venir me livrer à ta justice.

— Et où t'a-t-il battu?

— Aux lieux où l'on joutait pour gagner le faucon, dans la ville de Kardiff. Il n'était accompagné que de trois personnes de pauvre et misérable condition : l'un était un vieillard aux cheveux blancs, l'autre une femme avancée en âge, la troisième une charmante jeune fille, vêtue d'une robe tombant en lambeaux. Et c'est pour l'amour d'elle que Ghéraint a disputé le faucon des joutes; elle méritait mieux de l'obtenir, disait-il, que la jeune fille dont j'étais suivi; et nous nous sommes donc battus, et il m'a mis, madame, dans l'état où tu me vois.

— Seigneur, dit-elle, quand penses-tu que Ghéraint revienne ici?

— Demain, madame, et je suppose que la jeune fille l'accompagnera. —

Arthur, alors, s'approcha d'Édeirn, et le chevalier le salua, et le prince le regarda fixement longtemps, et il était surpris de le voir en cet état; et croyant le reconnaître, il lui dit :

— N'es-tu pas Édeirn, fils de Nuz?

— Oui, seigneur, répondit le chevalier, et si je suis méconnaissable, c'est que j'ai soutenu un assaut et reçu des blessures terribles. —

Et il fit au prince le récit de ses aventures.

— Bien, dit Arthur, je vois par ce que j'apprends que Gwennivar doit te pardonner.

— Je lui pardonnerai, sire, puisque tu le veux ; car l'insulte qu'on m'a faite rejaillit sur toi.

— C'est pour le mieux, dit Arthur : ainsi qu'un médecin prenne soin de cet homme et tâche de lui rendre la santé ; s'il guérit, il te donnera telle satisfaction qui sera jugée convenable par les seigneurs de la cour ; prends-en des gages ; s'il meurt, la mort d'un homme tel que lui payera beaucoup trop cher l'insulte faite à une servante.

— Cela suffit, dit Gwennivar. —

Arthur voulut servir lui-même de caution à Édeirn, fils de Nuz, et Karadok, fils de Lyr, et Gwallok, fils de Lenok, et Owenn, et Gwalhmaï et beaucoup d'autres l'imitèrent.

Et Arthur manda Morgan-Hud, son médecin en chef[1].

— Emmène avec toi, lui dit-il, Édeirn, fils de Nuz, et fais-lui préparer une chambre, et prends autant de soin de lui que tu en pourrais prendre de moi-même si j'étais blessé, et que personne n'entre dans sa chambre et ne trou-

[1] Voyez note IX.

ble son repos, excepté toi et tes élèves pour le traiter.

— Sire, j'exécuterai fidèlement tes ordres, répondit Morgan-Hud.

Alors le maître d'hôtel du palais vint demander :

— Sire, où faut-il conduire la jeune fille?

— A Gwennivar et à ses femmes, répondit Arthur. —

Et le maître d'hôtel la conduisit à Gwennivar.

L'histoire n'en dit pas davantage à leur sujet.

XII.

Le lendemain Ghéraint prenait la route de la cour d'Arthur, et Gwennivar avait placé des sentinelles sur les remparts afin qu'il n'ar-

rivât pas à l'improviste. Or, une des sentinelles vint trouver la reine :

— Madame, je crois apercevoir Ghéraint suivi de la jeune fille : il est à cheval ; mais il a un habit de voyage, et la jeune fille paraît vêtue de blanc : on dirait qu'elle porte une robe de toile.

— Assemble toutes mes femmes, dit Gwennivar, et allons recevoir Ghéraint, et lui faire fête.

Et Gwennivar alla au-devant de Ghéraint et de la jeune fille ; et, arrivé près de Gwennivar, il la salua.

— Dieu te garde, dit-elle, et sois le bienvenu : ton entreprise a réussi ; tu as renversé les obstacles, tu t'es couvert de gloire. Dieu te récompense aussi ! car tu m'as bien vengée !

— Madame, répondit-il, j'avais tant à cœur de remplir tes vœux ! mais voici la jeune fille qui t'a fait prendre ta revanche.

— Dieu la bénisse! dit Gwennivar, elle mérite d'être bien reçue. —

Et ils entrèrent et mirent pied à terre.

Et Ghéraint vint trouver Arthur; et il le salua.

— Que Dieu te garde et sois le bien-venu, dit Arthur; tu as acquis beaucoup de gloire en battant et blessant Édeirn, fils de Nuz.

— Ce n'est pas ma faute, répondit Ghéraint, si nous n'avons pas été bons amis; son arrogance m'a poussé à bout; je n'ai pas voulu le quitter avant de savoir son nom et que l'un de nous eût vaincu l'autre.

— Mais où est la jeune fille pour laquelle, dit-on, tu as combattu?

— Elle est allée dans sa chambre avec Gwennivar. —

Arthur vint rendre visite à la jeune fille; et tous ses compagnons, et toute sa cour se réjouirent comme lui à sa vue; et ils pensèrent que si sa parure eût répondu à sa beauté

ils n'eussent jamais vu une plus charmante fille.

Et Arthur la donna à Ghéraint, et Ghéraint l'épousa selon les formes ordinaires, et Gwennivar fit don à la jeune fille de sa plus belle toilette, et, ainsi vêtue, elle parût gracieuse et charmante à tous ceux qui la virent.

Et le jour et la nuit se passèrent à faire de la musique, à boire et à jouer; et quand vint l'heure d'aller se coucher, chacun se retira; et l'on fit le lit de Ghéraint et d'Énit dans la chambre d'Arthur et de Gwennivar, et dès ce jour-là elle fut sa femme.

Le lendemain Arthur distribua de riches présents en l'honneur de Ghéraint; et la jeune femme s'établit dans le palais, et elle y trouva une nombreuse suite, en seigneurs et demoiselles, et il n'y avait pas en l'île de Bretagne de dame plus considérée.

XIII.

Or, Gwennivar disait :

— J'ai prudemment agi, en demandant qu'on attendît le retour de Ghéraint pour livrer la tête du cerf ; car voici une belle occasion de l'offrir : qu'on en fasse hommage à Énit, fille d'Énioul, la plus considérée des dames ; personne, je suppose, ne la lui disputera, car tout le monde l'aime ici. —

Ce discours fut fort applaudi, et Arthur le goûta de même ; la tête du cerf fut donc offerte à Énit. Sa réputation en grandit, et le nombre de ses amis s'accrut.

Et Ghéraint, depuis ce moment, aima le cerf de préférence à tous les autres animaux, et il suivit les joutes et les rudes assauts, et toujours il fut vainqueur.

Un an, deux ans, trois ans se passèrent ainsi, de sorte que sa renommée s'étendit dans tout le royaume.

TROISIÈME BRANCHE.

XIV.

Un jour qu'Arthur tenait sa cour à la Pentecôte, à Kerléon-sur-Osk, arrivèrent des ambassadeurs pleins de sagesse et de prudence, et d'éloquence et de savoir, et ils le saluèrent :

— Dieu vous soit en aide, et soyez les bienvenus. D'où venez-vous? dit Arthur.

— Sire, nous venons de Cornouaille, et nous sommes ambassadeurs d'Erbin, fils de Kustennin, ton oncle, qui nous a chargés d'un

message pour toi : il te salue, comme un oncle doit saluer son neveu, et comme un vassal son seigneur : et te fait connaître qu'il devient lourd et faible, et qu'il avance en âge : et que les chefs de son voisinage profitent de sa faiblesse pour l'insulter et convoiter sa terre et ses biens ; il te supplie donc, sire, de laisser revenir près de lui son fils Ghéraint, qui puisse défendre ses domaines et en connaître les limites ; quant à Ghéraint, il lui représente qu'il vaudrait mieux pour lui employer les forces de sa jeunesse à défendre ses frontières que la perdre dans les tournois dont le profit est nul, s'ils rapportent de la gloire.

— Seigneurs, dit Arthur, allez changer d'habits, et prendre quelque nourriture, et reposez-vous de vos fatigues. Avant que vous vous en retourniez, je vous rendrai réponse. — Et ils allèrent se mettre à table.

Arthur réfléchit qu'il lui serait pénible de voir Ghéraint s'éloigner de lui et de sa cour,

et que néanmoins il ne pouvait pas convenablement l'empêcher d'aller défendre ses domaines et ses frontières, quand son père n'était plus capable de les protéger. La crainte de voir s'éloigner Énid ne donnait pas moins d'inquiétude à Gwennivar et à ses femmes.

Cependant la nuit se passa en fêtes, et Arthur apprit à Ghéraint l'objet de l'ambassade et la cause de l'arrivée des ambassadeurs Cornouaillaïs.

— Sire, répondit Ghéraint, que ce soit ou non à mon avantage, j'en passerai, je le jure, par ce que tu décideras.

— Eh bien! dit Arthur, quoiqu'il m'en coûte de me séparer de toi, mon avis est que tu t'en retournes dans tes domaines pour défendre tes frontières, et que tu prennes pour compagnons de voyage un aussi grand nombre que tu voudras de ceux que tu aimes le plus parmi mes fidèles cavaliers, tes amis et tes frères d'armes.

— Que Dieu te récompense, dit Ghéraint; je suivrai ton avis.

— De quoi parlez-vous là? demanda Gwennivar, n'est-ce pas de l'escorte qui doit reconduire Ghéraint en son pays?

— Oui, dit Arthur.

— Allons, il faut aussi que je songe aux compagnes et aux provisions de voyage de la dame qui habite chez moi.

— C'est convenable, répondit Arthur. —

XV.

La nuit venue, on alla se coucher; et le lendemain Arthur donna congé aux ambassadeurs en leur apprenant que Ghéraint les accompagnerait.

Et le troisième jour Ghéraint partit, et maints guerriers le suivirent : ce furent Gwalhmaï, fils de Gouiar; Riogonez, fils du roi

d'Irlande; Ondiaou, fils du chef des Burgondes; Willelm, fils du roi des Franks; Houel, fils du prince d'Armorique [1]; Élivry et Naokerd; Gwenn, fils de Tringad; Goreu, fils de Kustennin; Goueir Goured Vaour; Garannaoù, fils de Golizmer; Pérédur, fils d'Évrok; Gwennloghel; Gwir, juge de la cour d'Arthur; Dever, fils d'Alun de Devet; Gourei Gwalstaoud Iéizoed; Beduer, fils de Bedraoud, sommelier de la cour d'Arthur [2]; Hadouri, fils de Gouriou; Kai, fils de Kiner; Ody le Frank; enfin Édeirn, fils du Nuz.

Ghéraint parla :

— Je pense que j'aurai assez de chevaliers avec moi.

— Oui, dit Arthur, mais il n'est pas à propos que tu emmènes Édeirn, quoiqu'il soit rétabli, avant qu'il ait fait sa paix avec Gwennivar.

[1] Voyez note x.
[2] Voyez note xi.

— Gwennivar peut lui permettre de me suivre, s'il donne caution.

— Elle pourrait le laisser aller sans caution; car il a souffert assez de peines et de chagrins pour l'insulte que le nain a faite à la suivante.

— Si cela vous paraît convenable de même qu'à Ghéraint, j'y consens volontiers, dit la reine. —

Et elle rendit sa liberté à Édeirn.

Or, les compagnons de Ghéraint étaient nombreux; et jamais plus belle chevauchée ne voyagea vers la Saverne.

Et sur l'autre rive du fleuve arrivèrent les nobles d'Erbin, fils de Kustennin, leur père nourricier à leur tête pour recevoir et fêter Ghéraint; et plusieurs dames de la cour, sa mère avec elles, vinrent au-devant d'Énit, fille d'Énioul, sa femme. Et la joie qu'eurent la cour et tous les habitants du pays en revoyant Ghéraint, fut proportionnée à l'amour

qu'ils avaient pour lui, à la réputation qu'il s'était faite depuis son départ, et au service qu'il leur rendait en revenant dans ses domaines pour défendre ses frontières.

Et ils arrivèrent à la cour; et ils y trouvèrent une table somptueuse, et de nombreux présents, et des vins de toute espèce, et un service convenable, et une foule de musiciens et de jeux.

Et pour faire honneur à Ghéraint, on invita tous les chefs de famille du pays à venir le soir lui rendre visite; et le jour et la nuit se passèrent en fêtes.

XVI.

Le lendemain matin, Erbin se leva, et il fit venir Ghéraint et les nobles hommes qui l'avaient accompagné, et il dit à Ghéraint :

— Voici que je suis vieux et faible : tant que j'ai pu garder mes domaines pour toi et

pour moi, je l'ai fait; tu es dans la fleur de la force et de la jeunesse, à ton tour de les protéger!

— Si cela dépend de moi, dit Ghéraint, tu ne te démettras pas encore de ton autorité en ma faveur, et tu ne me feras pas quitter la cour d'Arthur.

— Je m'en démettrai en ta faveur, répondit Erbin; et aujourd'hui même tu vas recevoir l'hommage de tes sujets. —

Alors Gwalhmaï dit :

— Il serait mieux de satisfaire aujourd'hui les personnes qui ont quelque grâce à demander, et de remettre à demain l'hommage qu'on doit rendre à Ghéraint. —

Tous ceux qui avaient quelque grâce à demander furent donc réunis, et Kaderiez vint à eux, et s'informa de leurs requêtes : et chacun demanda ce qui lui plut; et les compagnons d'Arthur commencèrent à donner des présents, et aussitôt les hommes de Cor-

nouaille en offrirent de même. Mais l'empressement était si grand, que la distribution ne dura pas longtemps; et de toutes les personnes qui sollicitèrent des faveurs, pas une ne partit sans être satisfaite.

Et le jour et la nuit se passèrent en fêtes.

Et le lendemain, dès l'aube, Erbin pria Ghéraint d'envoyer une députation à ses vassaux pour leur demander s'ils voulaient bien qu'il allât recevoir leur hommage, ou s'ils avaient quelque objection à faire. Et Ghéraint envoya des messagers aux hommes de Cornouaille; et ils répondirent tous qu'ils seraient au comble de la joie et de l'honneur si Ghéraint venait recevoir leur hommage. Tous ceux qui étaient là lui rendirent donc hommage, et restèrent près de lui jusqu'à la troisième nuit; et le lendemain, les compagnons d'Arthur songèrent au départ.

— C'est trop tôt partir, dit Ghéraint; demeurez avec moi jusqu'à ce que j'aie fini de

recevoir l'hommage de mes principaux vassaux qui ont consenti à venir me trouver.

Et ils restèrent près de lui jusqu'à la fin; alors ils regagnèrent la cour d'Arthur, et Ghéraint les accompagna avec Énit jusqu'à Déganvi, où ils se séparèrent.

Alors Ondiaou, fils du chef des Burgondes, dit à Ghéraint :

— Avant tout, va explorer les parties les plus reculées de tes domaines, et remarque bien tes frontières ; et si tu éprouves quelque souci à leur égard, fais-le savoir à tes compagnons.

— Merci, dit Ghéraint, je le ferai. —

Et Ghéraint se rendit dans la partie la plus éloignée de ses domaines, conduit par des guides, et les chefs du pays l'accompagnèrent ; et la pointe la plus reculée qu'ils lui indiquèrent, il en prit possession.

QUATRIÈME BRANCHE.

XVII.

Ghéraint continua de suivre les joutes en Cornouailles comme à la cour d'Arthur; et il fut connu de grands et vaillants guerriers, et il acquit autant de réputation qu'il en avait eu précédemment. Et il enrichit sa cour, et ses compagnons, et ses nobles des meilleurs chevaux, et des meilleures armes, et des joyaux les plus chers et les plus précieux; et il se conduisit de telle sorte, que sa renommée s'étendit d'un bout du royaume à l'autre.

Et quand il le sut, il commença d'aimer le bien-être et le plaisir, n'ayant plus de rival à craindre; et il se livra tout entier à l'amour de sa femme, de la musique et du jeu. Et il ne quitta pas son palais de longtemps; et il finit par s'enfermer dans la chambre de sa femme, et il ne trouva plus de plaisir qu'avec elle : si bien qu'il perdit, avec le goût de la chasse et des distractions guerrières, l'affection de ses nobles et de toutes les personnes de sa cour. Et les habitants du palais murmuraient et plaisantaient de ce qu'il abandonnait ainsi leur société pour l'amour de sa femme; et ces murmures parvinrent aux oreilles d'Erbin, et il en parla à Énit, et lui demanda si c'était elle qui avait changé Ghéraint, et qui le faisait délaisser son peuple et ses chevaliers.

— Non, par le ciel! dit-elle; rien, au contraire, ne m'est plus odieux. —

Et elle ne savait quelle conduite tenir; car

si elle n'osait se décider à avouer la chose à Ghéraint, elle ne pouvait pas davantage écouter les murmures sans lui en donner avis : et elle était bien affligée.

Or, un matin, un jour d'été, ils étaient couchés : Ghéraint reposait sur le bord du lit, Énit était éveillée; et le soleil venait par les vitres de l'appartement éclairer leur lit de ses rayons; et la couverture, qui s'était écartée, laissait voir les bras et la poitrine de Ghéraint, et il dormait. Énit le contemplait, admirant sa merveilleuse beauté, et elle dit :

— Hélas! c'est donc moi qui suis cause que ces bras et ce cœur ont perdu la gloire et la renommée guerrière qu'ils avaient si bien acquise! —

Comme elle disait ces mots, des larmes roulèrent de ses yeux sur le sein de Ghéraint, et il s'éveilla.

Mais les larmes et les paroles d'Énit ne furent pas la seule cause du réveil de Ghéraint,

l'idée que ce n'était pas de lui qu'elle voulait parler, mais d'un autre chevalier qu'elle lui préférait et dont elle eût aimé la société, y contribua aussi ; et cette idée le troubla, et appelant son écuyer :

— Va vite, dit-il, m'apprêter mon cheval et mes armes ; toi, Énit, lève-toi, et t'habille, et fais seller ton cheval, et mets ton meilleur habit de voyage : malheur à moi ! si tu reviens dans ce palais avant de savoir si j'ai aussi complétement perdu mes forces que tu veux bien le dire : alors, tu pourras cultiver la société de l'homme à qui tu pensais. —

Elle se leva donc, et se revêtit de ses habits les plus simples.

— Je ne comprends rien, dit-elle, seigneur à ta conduite.

— C'est que tu n'y veux rien comprendre, répondit-il. —

Alors il vint trouver Erbin :

— Seigneur, dit-il, je pars pour une quête, et je ne sais au juste quand je reviendrai; prends donc soin du gouvernement de tes domaines jusqu'à mon retour.

— J'y consens, répondit Erbin; mais il me paraît singulier que tu partes si précipitamment. Et qui doit t'accompagner? car tu n'es pas de force à traverser seul le pays des Loégriens [1].

— Une seule personne, dit Ghéraint.

— Que Dieu te conseille, mon fils; et puisses-tu trouver de nombreux compagnons chez les Loégriens! —

Alors Ghéraint alla chercher son palefroi, et il était vêtu d'une armure étrangère, lourde et brillante; et il fit monter Énit à cheval, en lui ordonnant de prendre les devants.

— Et, quoi que tu voies, lui dit-il, quoi que tu entendes à mon sujet, ne détourne

[1] L'Angleterre.

pas la tête, et, à moins que je te parle, ne m'adresse pas un mot. —

XVIII.

Ghéraint partit avec Énit ; et il ne prit pas le chemin le plus agréable et le plus fréquenté, mais le plus désert et le plus hanté par les voleurs, les brigands et les bêtes venimeuses.

Et ils trouvèrent une grande route qu'ils suivirent et qui les conduisit à une vaste forêt, où ils entrèrent ; et ils aperçurent quatre cavaliers armés sortant de la forêt ; et quand les cavaliers les virent, ils se dirent l'un à l'autre :

— Voici une belle occasion de prendre deux chevaux et une armure, sans compter une dame ; car nous n'aurons pas grand'peine à vaincre ce chevalier qui est seul, et penche la tête d'un air si triste et si dolent. —

Enit entendit ces paròlés, et elle ne savait que faire de peur de Ghéraint qui lui avait ordonné de se taire.

— Que la vengeance céleste tombe sur moi, dit-elle, si je n'aime pas mieux mourir de sa main que de celle d'un autre ; quand il devrait me tuer, je lui adresserai la parole pour ne pas avoir le malheur d'être témoin de sa mort.

— Seigneur, dit-elle, as-tu entendu les propos que viennent de tenir ces gens à ton sujet ? —

Ghéraint leva les yeux sur elle et la regarda d'un air furieux.

— Tu n'as, dit-il, qu'une chose à faire : c'est te taire, comme je te l'ai ordonné : je veux du silence, et non des avis ; et quoique tu souhaites de me voir battu et tué par ces hommes, je n'ai point peur d'eux. —

Comme il parlait ainsi, le chef des brigands mit sa lance en arrêt et fondit sur Ghéraint :

et Ghéraint soutint le choc, de pied ferme; puis, prenant sa revanche, il porta un tel coup au cavalier au milieu de son écu, qu'il le fendit en deux et brisa son armure, et lui fit passer au travers du corps une coudée de sa lance, et le jeta à terre par-dessus la croupe de son cheval à une longueur de lance.

Et le second cavalier l'assaillit, furieux, irrité de la mort de son compagnon : mais d'un seul coup Ghéraint le renversa de même, et le tua comme l'autre : et le troisième se présenta, et il fut tué pareillement, et le quatrième eut le même sort.

Voyant cela, la jeune femme restait triste et pensive ; quant à Ghéraint, il mit pied à terre, et prit les armes des hommes qu'il venait de tuer, et les attacha aux pommeaux des selles, et il lia ensemble les rênes des chevaux, et il remonta à cheval.

— Voici ce que tu vas faire, dit-il alors à Énit ; tu vas t'occuper de ces quatre chevaux

et les chasser devant toi, et cheminer en silence comme je te l'ai ordonné : garde-toi de rien dire, à moins que je ne te parle ; je prends Dieu à témoin que s'il en est autrement, ce sera pour ton malheur.

— Monseigneur, dit-elle, je me conformerai autant que je pourrai à tes désirs. —

XIX.

Et ils pénétrèrent plus avant dans la forêt, et en la quittant ils entrèrent dans une grande plaine, et au milieu de cette plaine il y avait un épais bois taillis, et ils en virent sortir trois cavaliers bien armés comme leurs chevaux, qui se dirigèrent vers eux. Et la jeune femme avait les yeux attachés sur eux, et quand ils furent à portée de la voix, elle les entendit se dire l'un à l'autre :

— Voici une bonne rencontre pour nous :

quatre chevaux chargés de quatre armures : nous n'aurons pas de peine à les enlever à ce dolent chevalier, et la jeune femme aussi nous la prendrons.

— Cela n'est que trop probable, se dit Énit, car mon mari est épuisé par la lutte qu'il vient de soutenir. Que la colère de Dieu tombe sur moi si je ne le préviens pas! —

Et la jeune femme attendit que Ghéraint la rejoignît.

— Monseigneur, dit-elle, as-tu entendu les propos de ces gens à ton sujet?

— Qu'est-ce? demanda-t-il.

— Ils se disaient l'un à l'autre qu'ils gagneraient aisément les dépouilles que voilà.

— Par le ciel! s'écria Ghéraint, leurs paroles m'ennuient moins que ton bavardage, et ton insistance à me désobéir.

— Monseigneur, répondit-elle, je craignais qu'ils te surprissent.

— Tais-toi ! dit-il ; ne t'ai-je pas ordonné de te taire ? —

Là-dessus, un des cavaliers mit sa lance en arrêt, et assaillit Ghéraint, et lui porta un coup qu'il espérait bien devoir être efficace ; toutefois Ghéraint n'y prit pas garde, et le coup porta à faux. Mais attaquant à son tour son adversaire, il le visa au milieu du corps, et il le frappa si violemment, que son épaisse armure ne put le protéger, et que le fer et une partie du fût de la lance le traversèrent de part en part, et le jetèrent à terre, par-dessus la croupe du cheval, à la longueur d'un bras et d'une lance. Et les deux autres cavaliers s'approchèrent à leur tour, mais ils n'eurent pas plus de succès que leur compagnon.

Et la jeune femme se tenait près de là, regardant ce qui se passait ; et si d'une part elle craignait que Ghéraint ne fût blessé dans l'assaut des cavaliers, de l'autre elle se réjouissait de le voir vainqueur.

Et Ghéraint mit pied à terre, et attacha les trois armures sur les trois selles, et lia ensemble les trois rênes des chevaux; si bien que maintenant il en avait sept. Et il remonta sur son cheval, et ordonna à sa femme de chasser devant elle les autres.

— Je ferais mieux de me taire que de te parler, ajouta-t-il, quand tu ne suis pas mes avis.

— Je les suivrai autant que je pourrai, monseigneur, dit-elle; mais je ne puis te cacher les paroles violentes et menaçantes que j'entends proférer contre toi aux étranges personnes qui hantent ce désert.

— Je prends Dieu à témoin que je ne te demande que du silence; ainsi donc tais-toi.

— Monseigneur, je me tairai autant que je pourrai, dit-elle. —

Et la jeune femme cheminait en chassant les chevaux devant elle; et elle gagnait du terrain.

XX.

En quittant le bois taillis dont il a été question, ils entrèrent dans une vaste et affreuse plaine, et à une grande distance ils aperçurent une forêt : et ils ne pouvaient en voir ni l'extrémité ni les limites, excepté celles qui étaient les plus près d'eux; et ils la gagnaient quand cinq cavaliers en sortirent, impétueux, hardis, grands et forts, montés sur des chevaux vigoureux et membrus, et hauts de taille, et ardents, et hennissant d'un air superbe, et aussi bien armés que ceux qui les montaient.

Et quand ils furent à portée de la voix, Énit les entendit dire :

— Voici une belle capture; nous la ferons sans beaucoup de peine : car il nous sera facile d'enlever à ce chevalier qui est seul, et a l'air si triste et si dolent, ses chevaux, et ses armes, et sa belle aussi. —

Énit souffrait cruellement de les entendre parler de la sorte, et elle ne savait au monde ce qu'elle avait à faire ; enfin elle se détermina à prévenir Ghéraint. Elle retourna donc vers lui :

— Monseigneur, dit-elle, si tu avais entendu comme moi les propos qu'ont tenus ces gens à ton sujet, tu serais plus circonspect que tu ne l'es. —

Ghéraint sourit avec l'amertume d'une colère concentrée, et lui répondit :

— Tu es donc décidée à faire tout le contraire de ce que je t'ai ordonné! mais tu vas t'en repentir. —

Et les cavaliers les ayant joints, Ghéraint les battit tous cinq ; puis il plaça leurs cinq armures sur leurs cinq selles, et lia ensemble les brides des douze chevaux, et en confia le soin à Énit.

— J'ai perdu jusqu'ici mon temps, dit-il,

à te donner des ordres; mais cette fois c'est bien sérieusement que je te parle. —

Et la jeune femme se dirigea vers le bois, prenant les devants sur Ghéraint, comme il le lui avait ordonné. Et il souffrait, autant que sa colère pouvait le lui permettre, de voir une femme comme elle conduisant des chevaux.

Et ils entrèrent dans le bois, qui était vaste et profond, où la nuit les surprit.

— Jeune femme, dit Ghéraint, il est inutile de songer à poursuivre notre route.

— Monseigneur, dit-elle, je ferai tout ce que tu voudras.

— Il serait mieux de sortir du bois pour dormir et attendre le jour, alors nous nous remettrons en route.

— J'y consens volontiers, répondit-elle. —

Et ils sortirent du bois; et Ghéraint descendit de cheval, et Énit aida à descendre.

— Je ne puis m'empêcher de dormir, tant

je suis fatigué, dit-il; veille donc à la garde des chevaux, et ne t'endors pas.

— Oui, monseigneur, répondit Énit. —

Et il se mit à dormir tout armé; et il passa ainsi la nuit, qui n'était pas longue dans cette saison de l'année.

XXI.

Quand parut l'aurore, Énit regarda autour d'elle pour voir si Ghéraint dormait encore, et il s'éveilla.

— Monseigneur, dit-elle, voilà quelque temps que je voulais te réveiller. —

Ghéraint ne lui parla point de la fatigue qu'elle éprouvait, lui ayant ordonné de se taire; mais il lui dit en se levant :

— Prends les chevaux, et chevauche tout droit devant toi, comme hier. —

Et ils quittèrent bientôt le bois, et ils entrèrent dans un pays ouvert, où s'étendaient, à

main droite, des prairies dans lesquelles on faisait les foins; et ils trouvèrent une rivière où leurs chevaux descendirent pour boire.

En sortant de la rivière, et gravissant la rive escarpée, ils rencontrèrent un jeune garçon portant un panier au cou : et ils virent qu'il avait queque chose dans son panier, mais ils ne surent ce que c'était; il avait en outre à la main une petite cruche bleue, au goulot de laquelle était attaché un vase à boire.

Et le jeune homme salua Ghéraint.

— Dieu te garde, dit Ghéraint; et d'où viens-tu?

— Je viens de la ville, dit-il; puis il ajouta :

— Seigneur, puis-je, sans indiscrétion, te demander aussi d'où tu viens?

— Oui, sûrement, répondit Ghéraint : je viens de ce bois que tu vois.

— Mais tu n'as pas traversé tout le bois aujourd'hui?

— Non, nous y avons passé la nuit.

— Je gage, dit le jeune homme, que tu n'as point passé une trop bonne nuit, et que tu t'es couché sans souper?

— C'est vrài, dit Ghéraint.

— Si tu veux m'en croire, fit le jeune homme, tu prendras quelque nourriture?

— Et qu'as-tu avec toi? demanda Ghéraint.

— Du pain, de la viande et du vin : c'est le déjeuner des faucheurs; si tu veux l'accepter, seigneur, je ne le leur porterai pas.

— Je l'accepte, dit Ghéraint, et que Dieu te le rende! —

Ghéraint mit donc pied à terre, et le jeune homme fit descendre Énit; et ils lavèrent, et ils commencèrent à manger.

Et le jeune homme coupa le pain, leur donna à boire, et les servit.

Et quand le repas fut achevé, il se leva, et dit à Ghéraint :

— Seigneur, avec ta permission, je vais maintenant aller chercher à manger pour les faucheurs.

— Va d'abord à la ville, dit Ghéraint, et fais préparer pour moi un logement dans le meilleur quartier, et une écurie commode pour mes chevaux; mais commence par choisir, entre ces chevaux et ces armures, le cheval et l'armure qui te conviendra, pour prix de tes services et de ton déjeuner.

— Merci, dit le jeune homme : il y aurait de quoi payer des services bien plus considérables que les miens. —

Et il se rendit à la ville, et il loua pour Ghéraint le logement le meilleur et le plus agréable qu'il put trouver; après quoi il alla au palais avec le cheval et l'armure, et vint trouver le comte son maître, et lui apprit ce qui lui était arrivé.

— A présent, dit-il, je retourne chercher

le jeune homme pour le conduire à son logement.

— Va, répondit le comte; et dis-lui que je serai bien aise de le recevoir dans mon palais. —

Et le jeune homme alla rejoindre Ghéraint, et lui apprit que le comte voulait le recevoir dans son propre palais; mais Ghéraint préféra le logement qu'on lui avait loué ; et il y trouva une belle chambre bien jonchée et tapissée, et pour ses chevaux une écurie spacieuse et commode, où le jeune homme avait pris soin de faire porter des fourrages en abondance.

Quand Ghéraint et Énit eurent changé de vêtements, le chevalier dit à sa femme :

— Tu vas aller habiter un autre appartement, et tu n'approcheras pas de celui-ci ; tu pourras te faire servir dans le tien par les femmes de la maison, si cela te convient.

— Oui, monseigneur, dit-elle. —

Alors l'hôtelier vint trouver Ghéraint, et lui souhaiter la bienvenue.

— O chef, lui demanda-t-il, as-tu pris ton repas?

— Je l'ai pris, répondit Ghéraint. —

Le jeune homme lui demanda, à son tour, s'il ne boirait pas volontiers avant l'arrivée du comte.

— Oui, vraiment, dit-il. —

Le jeune homme alla donc leur chercher à boire dans la ville; et ils se mirent à boire.

— J'ai envie de dormir, dit Ghéraint.

— Bien, répondit le jeune homme; pendant que tu dormiras, je vais retourner près du comte.

— Va, dit Ghéraint, et reviens quand je te ferai appeler. —

Et Ghéraint alla se reposer; Énit en fit autant.

XXII.

Le jeune homme vint trouver le comte, et le comte lui demanda où habitait le chevalier, et le jeune homme le lui apprit; puis il ajouta :

— Voilà le soir ; il faut que j'aille le servir.

— Va, dit le comte; et salue-le de ma part, et dis-lui que j'irai lui rendre visite dans la soirée.

— Je vous obéirai, — répondit le jeune homme.

Il se rendit donc près des époux quand vint l'heure du réveil ; et ils se levèrent et sortirent.

Et quand vint l'heure du repas, ils se mirent à table, et le jeune homme les servit.

Et Ghéraint demanda à son hôte s'il n'avait pas quelques amis dont la compagnie pût lui être agréable ; et sur sa réponse, il lui dit :

— Fais-les venir, et régale-les à mes frais

des mets les plus exquis qu'on puisse trouver à acheter en ville. —

Et l'hôtelier en choisit un certain nombre, et les régala aux frais de Ghéraïnt.

Cependant le comte vint rendre visite à Ghéraint, suivi de ses douze principaux chevaliers, et Ghéraint se leva pour le recevoir.

— Que Dieu te garde, dit le comte. —

Alors ils s'assirent, selon leur dignité; et le comte entra en conversation avec Ghéraint, et lui demanda quel était l'objet de son voyage.

— Je n'en ai point, répondit-il; je cherche des aventures, et suis mon caprice. —

Alors le comte jeta les yeux sur Énit, et la regarda attentivement : et il pensa en lui-même qu'il n'avait jamais vu une jeune femme plus belle et plus gracieuse, et toutes ses pensées et ses affections se concentrèrent en elle. Et il dit à Ghéraint :

— Veux-tu me permettre d'aller causer en

particulier avec cette jeune femme que je vois là-bas?

— Avec plaisir, répondit Ghéraint. —

Le comte alla donc causer avec Énit.

— Jeune femme, dit-il, tu ne dois guère trouver de plaisir à voyager ainsi avec cet homme?

— Il ne m'est point désagréable, dit-elle, de faire le même chemin que lui.

— Mais tu n'as ni page ni suivante pour te servir, dit-il.

— En vérité! répondit-elle, j'aime mieux servir ce chevalier que d'être servie par des pages et des suivantes.

— Écoute-moi bien, dit-il : je te donne tout mon comté, si tu veux rester vivre avec moi.

— Par le ciel! je n'en ferai rien, s'écria-t-elle : cet homme est le premier qui ait reçu ma foi, et je lui serais infidèle!

— Tu raisonnes mal, répondit le comte : si je tue ce chevalier, je puis te prendre et te

garder aussi longtemps que je voudrai, et, quand tu ne me plairas plus, te congédier; mais si tu te donnes à moi de ton plein gré, je jure que notre union durera autant que ma vie. —

Énit pesa ces paroles, et jugea qu'il serait prudent de lui laisser concevoir des espérances.

— Eh bien! chef, lui dit-elle, tire-moi d'embarras, et mets mon honneur à couvert en venant m'enlever demain.

— C'est convenu! s'écria-t-il; — puis il se leva et sortit avec sa suite.

Et la jeune femme ne dit rien alors à Ghéraint de sa conversation avec le comte, de peur de le mettre en colère, et de lui donner de l'inquiétude et des soucis.

Et à l'heure ordinaire, ils s'allèrent coucher. Et au commencement de la nuit, Énit dormit un peu; mais à minuit elle se leva, et réunit toutes les pièces de l'armure de Ghé-

raint, afin qu'il les trouvât sous sa main ; et elle traversa en tremblant la partie de la maison qui la séparait de la chambre à coucher de Ghéraint, et elle s'approcha de son lit, et l'appela d'une petite voix douce :

— Monseigneur, dit-elle, lève-toi, car voici les paroles du comte et ses intentions à mon égard. —

Et elle apprit à Ghéraint ce qui s'était passé ; et Ghéraint, quoique toujours irrité contre Énit, tint compte de son avis, et s'habilla ; et elle alluma un flambeau pour qu'il pût y voir clair.

— Laisse là ce flambeau, dit-il, et va me chercher l'hôtelier. —

Elle alla donc chercher l'hôtelier, et il vint trouver Ghéraint.

— Combien te dois-je ? demanda Ghéraint.

— Peu de chose, je crois.

— Prends les onze chevaux et les onze armures.

— Merci, seigneur, dit-il; mais tu n'as pas dépensé la valeur d'une seule armure.

— Tu n'en seras que plus riche, répondit Ghéraint. Mais, à présent, veux-tu me guider hors de la ville?

— Avec plaisir, dit l'hôtelier; et quelle direction veux-tu prendre?

— Une direction différente de celle qui m'a conduit ici. —

L'hôtelier lui servit donc de guide aussi longtemps qu'il voulut; puis Ghéraint fit prendre les devants à Énit, et elle obéit, et elle gagna du terrain; et l'hôtelier revint chez lui.

A peine y était-il arrivé, qu'il entendit au dehors le plus grand tumulte qu'on eût jamais ouï; et en regardant par la fenêtre, il vit quatre-vingts chevaliers armés de toutes pièces qui cernaient la maison, le comte, impatient, à leur tête.

— Où est le chevalier? dit le comte.

— Il est parti depuis quelque temps.

— Pourquoi, misérable, l'as-tu laissé partir sans m'en informer?

— Mon seigneur, tu ne me l'avais pas prescrit, autrement je ne l'aurais pas laissé partir.

— Quel chemin crois-tu qu'il a pris?

— La grand'route. —

Et le comte et sa suite chevauchèrent de ce côté, et, trouvant des traces de chevaux, ils les suivirent.

Et quand la jeune femme vit paraître l'aurore, elle regarda derrière elle, et vit s'élever un épais nuage de poussière, qui s'approchait de plus en plus, de moment en moment; et elle s'en inquiéta, ne doutant pas que c'était le comte et sa suite qui les poursuivaient. Et voilà qu'elle vit briller l'armure d'un chevalier à travers la poussière du chemin.

— Par ma foi, se dit-elle, quand mon mari devrait me tuer, j'aime mieux recevoir la

mort de sa main, que de le voir périr parce que je ne l'aurai pas prévenu.

— Mon seigneur, fit-elle, vois-tu cet homme qui accourt vers toi, suivi de beaucoup d'autres ?

— Je le vois! s'écria-t-il ; mais je vois aussi que, malgré mes ordres, tu ne peux garder le silence. —

En parlant ainsi, il fit volte-face au chevalier, et du premier coup il l'étendit mort aux pieds de son cheval. Et il abattit de même du premier coup, l'un après l'autre, les quatre-vingts chevaliers ; et depuis le plus faible jusqu'au plus fort, ils l'attaquèrent tous chacun à leur tour, à l'exception du comte. Et le comte se présenta le dernier pour le combattre, et il brisa une première lance, puis une seconde ; et Ghéraint, prenant bien ses mesures, lui porta un tel coup de lance au milieu du bouclier, qu'il n'en fallut pas un second pour le fendre, et rompre son armure, et le

jeter à terre par-dessus la croupe de son cheval, et le mettre en danger de mort.

Ghéraint se rapprocha de lui ; et au bruit de l'armure du cheval, le comte rouvrit les yeux :

— Grâce ! seigneur, dit-il. —

Et Ghéraint lui fit grâce. Mais le lieu du combat était si rocailleux, et l'assaut fut si violent, qu'il n'y eut pas un seul des chevaliers du comte qui n'eût reçu de la main de Ghéraint un coup terrible, désespéré, mortel.

XXIII.

Ghéraint prit la grand'route qui s'ouvrait devant lui, et la jeune femme le précéda. Ils ne tardèrent pas à trouver une des plus belles vallées qu'ils eussent jamais vues : une rivière y coulait, et sur cette rivière s'élevait un pont, et la grand'route conduisait au pont ; et sur la

rive opposée, au-dessus du pont, ils aperçurent une ville fortifiée, la plus belle du monde. Et comme ils approchaient du pont, Ghéraint vit venir à lui d'un épais taillis un chevalier monté sur un grand cheval qui marchait d'un pas relevé, et semblait vif, mais docile.

— Chevalier, dit Ghéraint, d'où viens-tu?

— Je viens, répondit l'autre, de la vallée que voilà.

— Peux-tu m'apprendre, dit Ghéraint, quel est le seigneur de cette vallée charmante et de cette ville fortifiée?

— Oui, sûrement : les Franks l'appellent *Gwiffert-le-Petit*, et les Kemris *ar-Brenin-bihan*[1].

— Puis-je traverser ce pont, dit Ghéraint, et passer par le grand chemin qui longe la ville? —

Le chevalier lui répondit :

— Tu ne peux passer au pied de la tour

[1] Le petit roi.

qui s'élève à l'autre extrémité du pont, sans être tout d'abord résolu à le combattre, car il a coutume d'attaquer tout chevalier qui traverse ses terres.

— Par le ciel! s'écria Ghéraint, je n'en poursuivrai pas moins ma route.

— Si cela t'arrive, dit le chevalier, tu ne recueilleras probablement que de la honte et du déshonneur pour prix de ton audace. —

Alors Ghéraint prit le chemin qui menait à la ville, et ce chemin le conduisit à un tertre raboteux, rocailleux, élevé, d'un accès difficile; et comme il gravissait le tertre, voici venir derrière lui un chevalier monté sur un cheval de bataille plein de vigueur, d'une haute taille, d'une allure fière, aux larges sabots, et au large poitrail; et Ghéraint n'avait jamais vu d'homme plus petit que le cavalier, et il était armé de toutes pièces, comme sa monture.

Et en abordant Ghéraint, il lui dit :

— Est-ce par ignorance, ô chef, ou par présomption que tu viens m'insulter et enfreindre mes lois?

— Je ne savais pas, répondit Ghéraint, que cette route fût interdite aux voyageurs.

— Tu le savais, répondit l'autre; et tu vas me suivre à ma cour pour me rendre raison.

— Non, par ma foi! dit Ghéraint; je ne te suivrais pas même à la cour de ton suzerain, à moins que ce ne soit Arthur.

— Par la droite d'Arthur lui-même! s'écria le chevalier, tu me rendras raison ou tu me battras. —

Et aussitôt ils s'attaquèrent; et l'écuyer du chevalier présentait à son maître autant de lances qu'il en brisait; et ils se portèrent l'un à l'autre des coups si rudes et si terribles, que leurs boucliers en changèrent de couleur. Mais Ghéraint avait beaucoup de difficulté à combattre son adversaire, dont la petite taille l'empêchait de lui porter un coup décisif,

quelque effort qu'il fît pour y réussir. Et ils se battirent de la sorte jusqu'à ce que leurs chevaux tombèrent à genoux, et que Ghéraint démonta le chevalier : alors ils combattirent à pied, et ils s'assaillirent avec tant de force, et de fureur, et de violence, que leur heaume fut percé, et leur cimier coupé, et leur armure brisée, et leur vue obscurcie par la sueur et le sang. A la fin, Ghéraint s'emporta, et il appela à lui toutes ses forces, et, furieux, prompt comme l'éclair, plein de colère et de résolution, il leva son épée, en assena sur la tête du chevalier un coup si terrible, si violent, si affreux et si pénétrant, qu'il lui fendit le casque, et la peau, et la chair, et le crâne, et qu'il envoya l'épée du Petit-Roi voler à l'extrémité de la plaine : et le Petit-Roi cria grâce.

— Quoique tu n'aies été ni courtois ni juste, je te ferai grâce, dit Ghéraint, à condition que tu deviendras mon compagnon d'ar-

mes, et que tu jureras de ne plus te battre à l'avenir avec moi; mais au contraire de me venir en aide toutes les fois que tu apprendras que je suis en danger.

— J'y consens avec joie, — dit-il; et il lui en donna sa parole.

— Maintenant, seigneur, ajouta-t-il, viens à ma cour pour te délasser de tes fatigues.

— Je ne le puis pas, répondit Ghéraint. —

Alors Gwiffert-le-Petit aperçut Énit qui se tenait à l'écart; et il s'affligea de voir une jeune femme de si noble apparence si profondément triste, et il dit à Ghéraint :

— Seigneur, tu as tort de ne pas vouloir prendre de repos et te délasser un peu; car si tu rencontres quelque obstacle, dans l'état où te voilà, il ne te sera pas facile de le surmonter. —

Mais Ghéraint voulut absolument poursuivre sa route, et il remonta à cheval épuisé de fatigue et tout couvert de sang; et la jeune

femme prit les devants, et ils gagnèrent un bois qu'ils voyaient devant eux.

XXIV.

Le soleil était au milieu de sa course; et l'armure de Ghéraint, trempée de sang et de sueur, s'attachait à sa peau; et quand ils arrivèrent au bois, il s'assit sous un arbre pour se mettre à l'abri du soleil, et ses blessures le faisaient plus souffrir qu'au moment où il les reçut. Et la jeune femme s'assit sous un autre arbre.

Or, voici que le son lointain d'un cor se fit entendre; puis un grand cliquetis d'armures: c'était Arthur et sa suite qui venait d'entrer dans le bois. Et tandis que Ghéraint se demandait comment il pourrait les éviter, il fut aperçu par un valet de pied de Kai, le majordome de la cour, et ce valet vint trouver son

maître, et lui dit qui il venait de voir dans le bois.

Et le majordome aussitôt de faire seller son cheval, et de prendre sa lance et son bouclier, et de se diriger vers l'endroit où était Ghéraint.

— Chevalier, lui dit-il, que fais-tu là?

— Je m'abrite des rayons du soleil à l'ombre de cet arbre.

— Pourquoi voyages-tu, et qui es-tu?

— Je cherche des aventures, et vais où j'en espère trouver.

— Vraiment! dit Kai; alors viens avec moi trouver Arthur qui est ici près.

— Non, par Dieu! répondit Ghéraint.

— Tu viendras! s'écria le majordome. —

Alors Ghéraint reconnut Kai; mais Kai ne reconnut pas Ghéraint, et l'attaqua vigoureusement: et Ghéraint s'emporta, et il frappa le majordome du fût de sa lance, et il le ren-

versa la tête la première; mais il ne voulut pas pousser plus loin la correction.

Kai se releva étourdi et meurtri, et il remonta à cheval, et regagna sa tente; puis il se rendit à celle de Gwalhmaï :

— Seigneur, lui dit-il, un de mes valets de pied m'a dit avoir vu dans le bois un chevalier blessé, portant une armure en loques; tu ferais bien d'aller t'en assurer.

— Pourquoi non? dit Gwalhmaï.

— Alors prends ton cheval et tes armes, dit Kai; car on m'a dit qu'il n'était pas très-courtois envers les personnes qui s'approchent de lui. —

Gwalhmaï prit donc son épée et son bouclier, et monta à cheval, et se rendit à l'endroit où était Ghéraint.

— Seigneur chevalier, dit-il, pourquoi voyages-tu?

— Pour mon plaisir, et pour chercher des aventures.

— Veux-tu me dire qui tu es, ou veux-tu venir saluer Arthur qui se tient près d'ici?

— Je ne veux ni faire amitié avec toi, ni aller saluer Arthur, répondit Ghéraint. —

Et il reconnut Gwalhmaï; mais Gwalhmaï ne le reconnut pas.

— Je ne te quitterai pas, dit Gwalhmaï, que je ne sache qui tu es. —

Et il frappa d'une telle force du fer de sa lance sur le bouclier de Ghéraint, que le fût vola en éclats; et comme leurs chevaux se trouvaient front contre front, Gwalhmaï regarda attentivement Ghéraint et le reconnut.

— Ah! Ghéraint, s'écria-t-il, est-ce bien toi?

— Je ne suis pas Ghéraint, répondit le chevalier.

— Tu es Ghéraint, par Dieu! s'écria Gwalhmaï; nous sommes deux insensés, deux misérables de nous battre ainsi. —

Alors il regarda autour de lui et aperçut Énit, et il la salua courtoisement; puis il dit au chevalier :

— Ghéraint, viens rendre visite à Arthur; il est ton seigneur et ton cousin.

— Je ne le puis, répondit Ghéraint; car je ne suis pas dans un costume à faire des visites. —

Sur ces entrefaites, un jeune homme vint parler à Gwalhmaï, et Gwalhmaï l'envoya dire à Arthur que Ghéraint était là, blessé, et qu'il ne voulait point venir lui rendre visite, et qu'il faisait pitié à voir; cet ordre fut donné en secret au jeune homme de sorte que Ghéraint ne s'en aperçut pas.

—Prie Arthur, dit Gwalhmaï, de faire transporter sa tente au bord du chemin; car Ghéraint est décidé à ne pas le prévenir, et il n'est point facile de l'y contraindre de l'humeur qu'il est. —

Le jeune homme se rendit donc auprès d'Arthur et lui donna connaissance du mes-

sage de Gwalhmaï, et Arthur fit transporter sa tente au bord du chemin; et la jeune femme se réjouit dans son cœur; et Gwalhmaï conduisit Ghéraint plus avant sur la route, si bien qu'ils arrivèrent aux lieux où campait Arthur, dont les officiers étaient occupés à dresser sa tente au bord du chemin.

— Sire, dit Ghéraint, je te salue.

— Dieu te soit en aide! mais qui es-tu? demanda Arthur.

— C'est Ghéraint, répondit Gwalhmaï; il ne serait point venu te trouver de lui-même.

— Vraiment! dit Arthur; il a donc perdu la raison. —

Alors arriva Énit, et elle salua Arthur.

— Dieu te garde, répondit-il. —

Et il donna ordre à un de ses officiers d'aider la jeune femme à descendre de cheval.

— Énit, dit Arthur, quelle chevauchée avez-vous entreprise?

— Je n'en sais rien, dit-elle ; mais je ne le suis pas moins partout où il va.

— Sire, dit Ghéraint, avec ta permission, nous allons partir.

— Où veux-tu aller ? fit Arthur ; maintenant tu ne peux plus voyager sans risquer ta vie.

— Il ne veut point écouter mes conseils, dit Gwalhmaï.

— Mais il écoutera les miens, dit Arthur, et il ne nous quittera pas avant d'être guéri.

— Laisse-moi poursuivre ma route, répondit Ghéraint.

— Non, par le ciel ! — s'écria le prince, et aussitôt il ordonna à une demoiselle de conduire Énit dans la tente de Gwennivar ; et Gwennivar et toutes ses femmes se réjouirent de son arrivée, et elles la dépouillèrent de ses habits de voyage, et lui en donnèrent d'autres.

Arthur fit venir aussi Kaderiez, à qui il

ordonna de dresser une tente pour Ghéraint, et les médecins qui devaient le soigner reçurent ordre de ne le laisser manquer de rien.

Kaderiez obéit ; et Morgan-Hud et ses élèves furent mandés près de Ghéraint.

Arthur et sa suite passèrent près d'un mois en ces lieux, attendant la guérison de Ghéraint, et quand il eut tout à fait recouvré la santé, il vint trouver Arthur, et lui demanda la permission de partir.

— Je ne sais si tu es parfaitement guéri.

— Parfaitement, sire, répondit Ghéraint.

— Ce n'est pas toi, mais tes médecins qui seront juges de cela. —

Arthur fit donc venir les médecins et leur demanda s'il disait vrai.

— Il dit vrai, répondit Morgan-Hud. —

Arthur alors lui permit de partir, et Ghéraint continua sa route : et le même jour Arthur partit lui-même.

XXV.

Ghéraint fit prendre les devants à Énit comme précédemment; et ils chevauchaient sur la grand'route; et comme ils chevauchaient ainsi, ils entendirent de longs gémissements poussés à peu de distance.

— Reste ici, dit Ghéraint; je vais voir quelle est la cause de ces gémissements.

— Volontiers, répondit Énit. —

Et Ghéraint se dirigea vers une clairière qui avoisinait la route; et dans la clairière il vit deux chevaux, dont l'un portait une selle d'homme et l'autre une selle de femme, et tout près un chevalier étendu mort dans son armure, et à ses côtés une jeune femme en habit de voyage qui poussait des cris déchirants.

— Madame, lui demanda Ghéraint, que t'est-il donc arrivé?

— Voici, répondit-elle : je voyageais avec mon époux bien-aimé, quand trois géants nous ont attaqués et l'ont tué sans aucun motif.

— Quel chemin ont-ils pris ? dit Ghéraint.

— Cette grand'route, répondit-elle. —

Alors Ghéraint revint vers Énit :

— Va rejoindre cette dame qui est là-bas, lui dit-il, et attends mon retour. —

Cet ordre affligea Énit ; pourtant elle alla rejoindre la dame qui faisait peine à entendre ; mais en pensant bien qu'elle ne reverrait plus Ghéraint.

Quant à lui, il poursuivit les géants et les atteignit ; et chacun d'eux était trois fois plus grand qu'un homme ordinaire, et portait sur l'épaule une massue énorme. Et il attaqua l'un d'eux, et lui passa sa lance au travers du corps, et, la retirant toute sanglante, il en perça un autre de la même manière ; mais le

troisième l'évita et lui porta un coup de massue qui fendit son écu et brisa son épaule, et rouvrit ses blessures, et en fit jaillir des flots de sang ; mais Ghéraint, tirant l'épée, assaillit le géant, et lui en asséna sur le crâne à son tour un coup si rude, si violent, si terrible, qu'il lui fendit la tête et le cou jusqu'aux épaules, et l'étendit mort.

Et il le laissa là et revint vers Énit ; mais dès qu'il l'aperçut, il tomba sans connaissance de son cheval.

Énit poussa un cri déchirant, accourut, et se jeta sur lui.

Or, le comte de Limour, qui passait près de là avec sa suite, entendant des cris, se détourna de sa route, et vint trouver Énit; et il lui dit :

— Quel malheur t'est-il arrivé, madame?

— Ah ! cher seigneur, répondit-elle, le seul homme que j'aie aimé de ma vie, le seul que j'aimerai jamais est mort.

— Et toi, demanda le comte à l'autre dame, quel motif de chagrin as-tu?

— Ils ont tué aussi mon mari!

— Et qui les a tués?

— Des géants! dit-elle; ils ont assassiné mon ami, et ce chevalier qui les a poursuivis vient de revenir dans l'état où tu le vois, perdant tout son sang; mais je crois bien qu'il n'a point quitté les géants sans en avoir tué quelques-uns, sinon tous. —

Le comte fit enterrer le mort; mais, pensant que Ghéraint ne l'était pas encore et qu'on pourrait le rappeler à la vie, il le fit placer dans l'envers d'un bouclier et porter sur un brancard.

Et les deux dames se rendirent à la cour, et quand elles y arrivèrent, Ghéraint fut couché sur un lit de repos dressé au bout de la table de la salle; et tout le monde changea de vêtements; et le comte engagea Énit à en faire autant.

— Je n'en ferai rien, répondit-elle.

— Madame, lui dit-il, ne t'affliges donc pas!

— Il serait difficile de me le persuader.

— Je veux me conduire à ton égard de manière à te rendre indifférente à la vie comme à la mort de ce chevalier; écoute : j'ai un riche comté, je te l'offre avec ma personne; sois donc heureuse et joyeuse.

— Je prends Dieu à témoin, dit-elle, que tant que je vivrai je ne serai plus heureuse.

— Viens toujours te mettre à table.

— Non, par le ciel, je ne m'y mettrai point!

— Par le ciel, tu t'y mettras! dit-il. —

Et il l'assit de force à table, et il l'invita longtemps à manger.

— Dieu m'est témoin, dit-elle, que je ne mangerai que lorsque mangera le chevalier que voilà sur ce lit de repos.

— Tu ne tiendras point ce serment, dit le comte, car il est déjà mort.

— Je te prouverai le contraire, répondit-elle. —

Alors il lui offrit une coupe remplie de vin.

— Bois ce vin, dit-il; il changera ton cœur.

— Malheur à moi, répondit-elle, si je bois sans qu'il boive lui-même.

— Vraiment, s'écria le comte, je ne gagne pas plus à te traiter avec bonté qu'à te traiter avec rigueur. —

Et il lui assena un coup de poing sur l'oreille. Énit alors poussa un cri perçant, et se mit à gémir encore plus fort qu'elle n'avait fait précédemment; car elle pensait dans son cœur que si Ghéraint eût été en vie, le comte n'eût pas osé la frapper ainsi.

Mais voilà qu'au son de la voix d'Énit, Ghéraint, qui n'était qu'évanoui, se réveille et s'asseoit sur son lit, et, trouvant son épée dans

l'envers de son écu, il s'élance sur le comte et lui porte un coup si furieux, si pénétrant, si rude, si envenimé, si épouvantable sur la tête, qu'il le fend en deux jusqu'à la ceinture, et que son épée s'enfonce dans la table. Tous les convives alors se lèvent et prennent la fuite; mais ce fut moins par la crainte du vivant que par la peur qui les saisit en voyant le mort ressusciter pour les tuer.

Ghéraint regarda Énit, et il se repentit pour deux raisons : la première, c'est qu'Énit avait perdu ses belles couleurs et sa beauté; la seconde, parce qu'il voyait qu'elle n'était point coupable.

— Madame, dit-il, sais-tu où sont nos chevaux?

— Je sais, répondit-elle, où est ton cheval; mais je ne sais ce qu'est devenu le mien : ton cheval est ici dans l'écurie. —

Il entra donc dans l'écurie et en fit sortir son cheval, et monta dessus, et enlevant Énit

dans ses bras, il la mit à cheval près de lui, et s'éloigna.

XXVI.

Le chemin que suivait Ghéraint et sa compagne était bordé de deux haies vives, et la nuit s'avançait; et voilà qu'ils virent briller derrière eux dans l'air des fers de lance, et qu'ils entendirent des pas de chevaux, et le bruit d'une troupe armée qui s'approchait.

— J'entends des hommes qui nous suivent, dit Ghéraint; je vais te mettre à l'abri derrière cette haie. —

Ce qu'il fit; et aussitôt un chevalier piqua des deux vers lui, en mettant sa lance en arrêt. Quand Énit vit cela, elle s'écria :

— O chef, qui que tu sois, quelle gloire gagneras-tu en tuant un homme mort?

— Mon Dieu! s'écria le chevalier, c'est Ghéraint!

— Oui, vraiment ! dit Énit ; et qui es-tu toi-même ?

— Je suis le Petit-Roi, répondit-il, qui viens à ton secours, ayant appris que tu étais en danger. Si tu avais suivi mes avis, aucune de ces contrariétés ne te serait arrivée.

— Si les conseils sont fort utiles, rien n'arrive pourtant, dit Ghéraint, sans la permission de Dieu.

— Oui, répondit le Petit-Roi ; suis donc le bon avis que je vais te donner : viens avec moi à la cour d'un gendre de ma sœur qui habite près d'ici, et tu y trouveras tous les soins possibles, et les meilleurs médicaments du royaume.

— J'y consens volontiers, dit Ghéraint. —

Et l'on fit monter Énit sur le cheval d'un des écuyers du Petit-Roi, et l'on se rendit au palais du baron. Et Ghéraint et sa femme y furent accueillis avec joie, et ils y trouvèrent tous les égards de l'hospitalité. Et le lendemain on envoya chercher des médecins qui

ne tardèrent pas à arriver, et ils soignèrent Ghéraint jusqu'à ce qu'il fût parfaitement rétabli. Et tandis qu'ils donnaient leurs soins à Ghéraint, le Petit-Roi fit réparer l'armure du chevalier, et on la rendit aussi bonne qu'elle avait jamais été, et Ghéraint passa six semaines au château.

Alors le Petit-Roi lui dit :

— Maintenant nous allons nous rendre à ma cour pour nous reposer et nous distraire.

— Pas tout de suite, répondit Ghéraint; mais nous voyagerons d'abord pendant un jour, et puis nous nous y rendrons.

— Avec plaisir, dit le Petit-Roi; partons donc. —

XXVII.

Le lendemain, ils partirent de grand matin; et ce jour-là, Énit eut plus de plaisir et de

joie de chevaucher avec eux qu'elle n'en avait jamais eu.

Et ils gagnèrent la grand'route, et ils trouvèrent un endroit où elle se divisait en deux; et ils aperçurent un homme à pied qui suivait, en venant à eux, une des deux routes, et Gwiffert lui demanda d'où il venait.

— Je reviens, dit-il, d'un message dans ce pays.

— Dis-moi, fit Ghéraint, laquelle de ces deux routes dois-je prendre?

— Celle-ci, répondit l'autre; car si tu prends celle-là, tu ne reviendras plus. Au-dessous de nous, ajouta-t-il, il y a une haie entourée d'un épais brouillard, dans l'enceinte de laquelle on joue à des jeux enchantés, et personne n'en est sorti après y être entré; et la cour est celle du comte Owenn, et il ne permet de loger dans la ville qu'aux voyageurs qui veulent bien venir lui rendre visite dans son palais.

— Par Dieu! dit Ghéraint, nous allons prendre ce bas chemin. —

Et ils arrivèrent à la ville, et ils y choisirent le logement le plus commode et le plus beau.

Sur les entrefaites, un jeune homme se présenta à eux et les salua.

— Dieu te soit en aide! répondirent-ils.

— Chers seigneurs, dit-il, quels apprêts faites-vous ici?

— Nous préparons notre logement pour cette nuit.

— Le seigneur de cette ville, répondit-il, n'a point l'habitude de permettre aux personnes nobles de demeurer ici, à moins qu'elles ne viennent à sa cour; venez-y donc.

— Volontiers, dit Ghéraint. —

Et ils suivirent le serviteur du comte; et ils furent accueillis avec joie, et le comte vint lui-même dans la salle au-devant d'eux; et il fit dresser les tables, et on lava, et l'on se mit

à table; or, voici dans quel ordre : Ghéraint fut placé à droite du comte, Énit à gauche, et près d'Énit le Petit-Roi, et la comtesse près de Ghéraint, et puis toutes les autres personnes de la cour selon leurs qualités.

Ghéraint alors se souvint des jeux, et pensa qu'il ne pourrait point les voir; et cette idée lui ôta l'appétit. Et le comte le regarda; et il comprit que, s'il ne mangeait pas, c'est qu'il pensait aux jeux, et il regretta d'avoir établi des jeux qui devaient coûter la vie à un jeune homme tel que Ghéraint : et si Ghéraint lui avait demandé de les abolir, il les eût abolis de grand cœur. Il lui dit donc :

— Quelle pensée te préoccupe que tu ne manges pas. Si tu hésites à aller aux jeux, n'y va pas, et personne de ton rang ne s'y rendra jamais.

— Merci, répondit Ghéraint; mais je ne souhaite rien tant que d'aller aux jeux, et que d'en savoir le chemin.

— Si tu préfères y aller, on te l'apprendra bien volontiers.

— Oui sûrement, je préfère y aller, dit Ghéraint. —

Et ils dînèrent, et furent abondamment servis, et on leur présenta les mets les plus variés, et des liqueurs de toute espèce.

Le repas fini, on se leva de table.

Et Ghéraint fit préparer son cheval et ses armes, et il s'arma et arma son cheval; et toutes les troupes du comte l'accompagnèrent jusqu'au bord de la haie : et la haie était si haute, qu'elle s'élevait dans l'air à une hauteur égale à celle que l'œil pouvait atteindre; et chacun des pieux de la haie, excepté deux, portait une tête d'homme, et le nombre des pieux était fort considérable. Et le Petit-Roi dit :

— Ne peut-il entrer personne avec mon seigneur?

— Personne, répondit le comte Owenn.

— Par où puis-je entrer? demanda Ghéraint.

— Je n'en sais rien, répliqua Owenn; entre par l'endroit qui te conviendra, ou qui te semblera le plus facile. —

Ghéraint alors, sans crainte et sans broncher, s'élança à travers le brouillard; et quand il l'eut passé, il entra dans un grand verger, et dans ce verger il y avait un espace vide où s'élevait une tente de satin rouge. La porte de la tente était ouverte; un pommier l'ombrageait, et à une des branches du pommier était suspendu un grand cor de chasse.

Et Ghéraint mit pied à terre, et il entra dans la tente, et il n'y trouva qu'une jeune fille assise sur une chaise d'or; et une autre chaise, mais vide, était placée devant elle. Et Ghéraint prit la chaise vide, et s'y installa.

— O chef, dit la jeune fille, ne t'assieds pas sur cette chaise.

— Pourquoi cela? demanda Ghéraint.

— L'homme auquel appartient cette chaise n'a jamais souffert qu'elle serve à d'autre qu'à lui-même.

— Peu m'importe, dit Ghéraint, s'il trouve mauvais que je m'en serve. —

Et voilà qu'ils entendirent un grand bruit au dehors, et Ghéraint sortit pour voir quelle en était la cause : et il vit un chevalier monté sur un cheval de guerre aux naseaux fumants, à la taille élevée, à l'air vif et aux larges os; et le cavalier portait une robe d'honneur qui couvrait aussi son cheval, et dessous une armure complète.

— Dis-moi, chef, demanda-t-il à Ghéraint, qui t'a permis de t'asseoir sur cette chaise?

— Moi-même, répondit Ghéraint.

— Tu te repentiras de m'avoir fait cet affront. Lève-toi, et rends-moi raison de ton insolence! —

Et Ghéraint se leva, et ils s'attaquèrent aussitôt; et ils rompirent une paire de lances,

et une seconde, et une troisième, et ils se donnèrent des coups furieux et multipliés; et à la fin Ghéraint s'emporta, et, enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval, il fondit sur son adversaire, et lui porta un tel coup au milieu du bouclier, qu'il le fendit, et que le fer de sa lance traversa l'armure du chevalier, et qu'il en rompit les courroies, et que, lui faisant faire la culbute par-dessus la croupe de son cheval, il l'envoya mesurer la terre à la longueur d'une lance et d'un bras.

— Grâce, monseigneur! s'écria-t-il, et je t'accorderai tout ce que tu voudras.

— Je ne veux qu'une chose, dit Ghéraint, c'est que ce jeu n'existe pas plus longtemps ici, et qu'il en soit de même de la haie, et des brouillards, et de la magie, et des enchantements.

— Tu seras obéi, seigneur.

— Dissipe donc à l'instant le brouillard.

— Sonne du cor que voilà, dit le chevalier, et quand tu en auras sonné, le brouillard se dissipera de lui-même; et je pourrai quitter ces lieux, où je suis retenu jusqu'à ce que mon vainqueur ait sonné du cor. —

Cependant Énit, triste et inquiète, attendait impatiemment Ghéraint, quand il sonna du cor; et au premier son le brouillard s'évanouit; et toutes les troupes se réunirent, et elles se réconcilièrent entre elles.

Et le comte invita Ghéraint et le Petit-Roi à passer la nuit près de lui; et le lendemain, ils se séparèrent.

Et Ghéraint retourna dans ses États, et désormais il régna heureux : et sa renommée guerrière, et sa gloire, et son honneur, comme celui d'Énit, dureront à jamais.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENTS.

I.

Les cours plénières.

« Le prince tient sa cour, disent les lois d'Houel-da (c'est-à-dire reçoit ses vassaux en grande cérémonie), aux trois principales fêtes de l'année, savoir : à Noël, à Pâques et à la Pentecôte. » Le lieu variait à son gré : c'était presque toujours dans une ville, rarement à la campagne. Le même usage existait en Armorique à la même date. Ainsi nous voyons qu'en l'année 1082, époque très-rapprochée de celle où vivait le rédacteur de l'histoire de Ghéraint, Houel, comte de Cornouaille, tint cour avec ses barons dans la ville d'Auray[1]. On était invité par ban longtemps d'avance; l'affluence était souvent prodigieuse. La cour demeurait assemblée pendant plusieurs jours, qui se passaient en banquets, en joutes, en divertissements de tous genres; et elle ne se séparait jamais sans avoir été comblée des largesses du prince.

[1] Apud castrum Alrae, Hoelo comite ibi curiam tenente cum multis baronibus. (Cartular. Kemperleg. D. Morice, t. III, col. 456.)

II.

Le portier d'Arthur et ses aides.

Nous connaissons déjà Gléouloued à la Large-Main, le portier en chef de la cour d'Arthur; nous l'avons vu figurer dans *la Dame de la fontaine*. Les conteurs gallois nous font connaître maintenant ses principaux aides; les deux plus célèbres sont : Drem, fils de Dremhitid; et Klust, fils de Klustveined; leurs noms conviennent parfaitement à l'office qu'ils remplissent : celui du premier signifie *vue*, et celui du second *oreille*. Un barde gallois de la fin du XIV[e] siècle, nommé Iolo Gor'h, les cite l'un et l'autre dans un de ses poëmes; parlant d'un événement presque impossible, il dit :

« Quand cela arrivera-t-il?

« Lorsque Blezin-Rabi-Rhol aura la vue aussi perçante que Drem, fils de Dremhitid, qui distinguait un atome dans un rayon de soleil, aux quatre coins du monde;

« Lorsque Fengam aura l'oreille aussi fine que Klust, fils de Klustveined, qui entendait, au mois de juin, tomber une goutte de rosée d'un brin d'herbe, aux quatre coins du monde. »

III.

Le grand veneur.

Le grand veneur était le dixième officier de la cour des anciens chefs bretons.

« Ses terres, disent les lois d'Houel-da, seront quittes d'imposition ; il habitera la maison du fournier ; il recevra chaque jour, pour breuvage, trois cornes d'hydromel, et, pour nourriture, un plat de viande ; il ne jurera que par ses chiens, ses cors et ses laisses.

« Depuis Noël jusqu'au mois de février, il sera toujours aux ordres du prince. La première semaine de février passée, il ira chasser les biches avec ses chiens et ses laisses ; ses cors sonneront au moment du départ. La chasse des biches durera jusqu'à la Saint-Jean d'été ; dans cet intervalle, personne n'aura le droit de le citer en jugement, excepté les autres officiers du palais.

« Le lendemain de la Saint-Jean d'été, il ira chasser le cerf ; ce jour-là, s'il n'a pas reçu une assignation avant d'être levé et d'avoir mis ses guêtres, il aura le droit de ne point comparoir.

« Aux ides de novembre, il ira chasser le sanglier, qu'on peut chasser jusqu'aux calendes de décembre ; à

cette époque, il fera trois parts des peaux des animaux tués dans l'année : les deux premières appartiendront aux chasseurs, et la troisième au prince. Puis il montrera au prince ses chiens, ses laisses et ses cors, et ira habiter chez les fermiers royaux, qui le nourriront lui et ses piqueurs jusqu'à Noël, où il reviendra à la cour pour jouir des dignités et priviléges attachés à son rang[1]. »

IV.

Les chambellans d'Arthur.

D'après les lois galloises, les chambellans des anciens chefs bretons veillaient à la porte de leur chambre à coucher, faisaient leur lit, gardaient leur trésor, qui consistait en coupes de prix, en cornes de buffle, en anneaux d'or ou d'argent; et leur servaient habituellement d'échanson, excepté aux trois grandes fêtes de Noël, Pâques et la Pentecôte[2].

Goreu, fils de Kustennin, et Kaderiez, dont je parlerai bientôt, sont les deux plus célèbres dans les traditions galloises du cycle d'Arthur. Une triade mythologique nous apprend que le premier délivra trois fois Arthur de prison.

[1] Myvyrian, t. III, c. 20.
[2] Lois d'Houel-da, Myvyrian, t. III, c. 18.

« Le plus fameux des trois prisonniers de l'île de Bretagne fut Arthur, enfermé trois nuits dans le fort du *Connu* et de l'*Inconnu*, et trois nuits dans le cachot de Gwenn à la Tête-de-Dragon, et trois nuits dans le caveau noir sous le rocher ; et un de ses jeunes officiers le fit sortir de ces trois prisons, et cet officier était Goreu, fils de son cousin Kustennin[1]. »

V.

Édeirn, fils de Nuz.

Geoffroy de Monmouth met Édeirn et Ghéraint au nombre des compagnons d'Arthur[2]. Guillaume de Malmesbury, comme nous l'avons vu, est d'accord avec lui en ce point ; mais il attribue au premier des faits qui ne se trouvent pas dans la chronique bretonne. Son témoignage est donc important : il prouve qu'en 1140 Édeirn était déjà pour les Bretons le sujet de plusieurs écrits différents ; le voici tout entier :

« On lit dans l'histoire des gestes du fameux roi Arthur qu'ayant conféré l'ordre de chevalerie à un vaillant jeune homme appelé Ider, fils du roi Nuz, un jour qu'il tenait sa cour à Kerléon aux fêtes de Noël, il l'envoya

[1] Myvyrian, t. II, p. 12.
[2] Ibid., t. II, p. 320 et 339.

faire ses premières armes contre trois géants des plus redoutables qui habitaient sur le mont Brentenol. Ider, devançant les autres chevaliers, attaqua vaillamment les géants et les tua ; mais lorsque Arthur arriva, il trouva le jeune homme épuisé de fatigue. Alors il se reprocha d'avoir été cause de sa mort par la lenteur qu'il avait mise à lui venir en aide ; il se rendit donc à Glastonbury, et chargea vingt-quatre moines de dire des messes pour le repos de l'âme du défunt ; et leur fit don, en son honneur, de terres considérables, de vases d'or et d'argent, et d'ornements d'église [1]. »

VI.

La chasse du cerf.

On trouve dans un traité de la chasse, écrit en français par Guillaume de Tuisi, grand veneur d'Édouard II, roi d'Angleterre, des détails curieux sur la chasse au cerf au commencement du moyen âge.

« Quand le roi juge à propos d'aller chasser le cerf dans ses forêts, le forestier en est informé, et il veille à ce que tout soit prêt pour cela. Le seigneur du comté où la chasse a lieu doit préparer des écuries pour recevoir les chevaux du roi, et des chariots pour transporter le gibier tué. Les piqueurs et les officiers du fo-

[1] De antiquitate ecclesiæ Glastonbury. (Gale, t. III, p. 296.)

restier, ainsi que leurs valets, dressent à l'avance, en nombre suffisant, des tentes pour la famille royale et sa suite, lesquelles tentes sont recouvertes de feuillage, afin de mettre les chasseurs et les chiens à l'abri du soleil ou du mauvais temps.

« Le jour de la chasse, dès le lever de l'aurore, le grand veneur et ses officiers font en sorte que les lévriers soient convenablement placés, ainsi que les piqueurs chargés de sonner du cor et d'informer les chasseurs, par leur manière d'en sonner, de l'espèce de gibier qui est délogé, afin qu'ils se tiennent prêts à le recevoir au moment où il quitte le gîte. On place alors des gardes à différents points de l'enclos pour tenir le peuple à distance; les archers du roi et les valets de ses lévriers favoris sont chargés de garder son poste, et d'empêcher qu'on fasse aucun bruit de nature à effaroucher le gibier avant son arrivée.

« Quand la famille royale et les seigneurs arrivent au lieu préparé pour leur réception, le grand veneur ou son premier officier sonne trois longs motifs, afin qu'on découple les chiens. Alors le gibier est délogé, et lancé, par les chasseurs et les lévriers, vers l'endroit où se tiennent le roi et la reine, et les seigneurs de leur suite, qui peuvent ou le percer de leurs flèches, ou le poursuivre avec leurs lévriers, selon leur bon plaisir. Les chasseurs et leurs piqueurs ne doivent point prétendre au gibier que le roi ou la reine, les princes ou les prin-

cesses ont tué de leurs flèches ou fait épargner ; mais le grand veneur partage entre eux, conformément à l'ancienne coutume, toutes les autres pièces qui ont été abattues. »

VII.

Kadériez.

Kadériez formait, avec Goronoui et Fleiddour-Flamm, la triade des trois chefs bretons qui aimaient mieux rester à la cour d'Arthur comme simples chevaliers, ce titre valant à leurs yeux tous les autres, que d'aller gouverner leurs états[1] ; il formait, avec Gwalhmaï et Gadoui, fils de Ghéraint, celle des trois guerriers courtois et bien élevés[2]. Ce caractère d'urbanité lui est fidèlement maintenu dans le conte : choqué de l'inconvenance qu'il y a à ce que Gwennivar chevauche sans écuyers, il prévient Arthur, et en fait donner à la reine.

VIII.

Gildas.

Gildas le Sage, dont il est ici question, était frère du barde Aneurin, et barde comme lui. Avant son entrée

[1] Myvyrian, t. II, p. 74.
[2] Ibid., ibid.

dans l'état monastique, si nous en croyons un poëme gallois généralement crû du xe siècle[1], il aurait même porté les armes, et ses compagnons de guerre ne lui auraient jamais pardonné de les avoir quittés.

« As-tu entendu, dit l'auteur, ce que chante Gildas, le fils de Kaou, le guerrier odieux[2]? »

Lilius Giraldus, écrivain postérieur de quelques siècles, citant la triade galloise des « trois bardes les plus fameux de l'île de Bretagne, » substitue le nom de Gildas à l'un de ceux qu'elle mentionne. L'*Épître* du moine cambrien *sur les malheurs de la Bretagne*, écrite pendant son séjour au couvent de la presqu'île de Rhuis, en Armorique, quoique en prose et en latin, justifierait seule l'interpolation, s'il y en a. Caradoc de Lancarvan, dans la vie qu'il nous a laissée de Gildas, le met, comme notre conteur, en rapport avec Arthur et la reine Gwennivar[3].

IX.

Morgan-Hud, le médecin en chef.

Ce personnage, dont les traditions celtiques, et, d'après elles, tous les romanciers de l'Europe, au moyen

[1] Sharon Turner, *Vindication of the ancient British poems*, p. 57.

[2] Myvyrian, t. I, p. 174.

[3] Voy. l'*Essai sur l'origine des épopées chevaleresques de la Table-Ronde*, t. I, p. 71.

âge, ont raconté l'histoire sur tous les tons, semble apparaître ici sous son jour véritable. Son nom, qui peut s'appliquer aux êtres des deux sexes, aide à comprendre par quelle méprise les chanteurs populaires bretons, et leurs imitateurs, en ont fait une femme : le sobriquet de Hud (*industrieux*, par extension *enchanteur* et *enchanteresse*[1]), qui répond exactement au mot *faé*, fée, dans la langue romane[2], joint à sa qualité de médecin, explique l'origine de sa renommée fabuleuse.

Geoffroy de Monmouth, d'après la tradition vulgaire du pays de Galles, en l'année 1140, lui donne le titre de « reine des fées habiles à guérir toutes sortes de blessures ; » et lorsque Arthur a reçu le coup mortel à la bataille de Camlan, il le fait soigner par elle[3].

Giraud le Gallois, nous l'avons vu[4], confirme, quelques années plus tard, d'après les anciens chanteurs populaires de son pays, la vérité de cette assertion, et ajoute au nom de Morgan l'épithète de Hud[5], que la me-

[1] Voyez Walter et Davies, *Dictionnaires gallois*.

[2] En celuy temps estoit appelé *faé* cil qui *s'entremettoit d'enchantements*... et moult en estoient pour lors principalement en la Grand' Bretaigne. (Roman de Lancelot du Lac.)

[3] Vita Merlini Caledoniensis, p. 42.

[4] T. I, p. 35.

[5] Morgan-is. (Les lettres latines *i* et *s* répondent souvent, la première, à l'*u* aspiré gallois ; la seconde au *d* ; ainsi Giraud écrit *Griffis*, le nom cambrien *Griffud*.)

sure du vers, sans doute, n'a pas permis à Geoffroy de lui donner avec la tradition. Chrétien de Troyes et tous les poëtes français disent *Morgan la Fée*.

Aujourd'hui enfin les paysans d'Armorique, chez lesquels la renommée de Morgan est restée aussi populaire qu'elle l'était en Galles au XII[e] siècle, donnent le nom d'*Herbe de Morgan-Hud* à une plante vulnéraire.

X.

Houel, prince d'Armorique.

Toutes les autorités galloises, poésies, triades, chroniques, cartulaires et histoires, s'accordent à distinguer ce chef des princes cambriens du même nom en l'appelant *Ab-Émyr-Lydaou*, c'est-à-dire fils du chef suprême de la Bretagne armoricaine.

Il avait pour père Budik, comte de Cornouailles, à qui, selon l'historien Procope[1], Hlodowich disputa vainement la possession de l'Armorique, et dont Taliésin a gardé la mémoire dans le poëme où il énumère les tombes des guerriers fameux de l'île de Bretagne[2].

Budik étant mort vers l'an 509, et les Frisons ayant envahi l'Armorique, Houel chercha un refuge en Cam-

[1] De bello gothico, lib. I, c. 121.
[2] Myvyrian, t. I, p. 81.

brie, d'où il revint, quelques années après, aidé d'un secours considérable de Bretons insulaires, pour reconquérir ses états. L'histoire le représente comme un prince courageux, libéral et pieux ; elle parle d'une entrevue qu'il eut avec Chloter, de son séjour à la cour du roi de Paris, des riches présents qu'il lui offrit et en reçut, et de l'alliance qu'ils contractèrent. Mais ses rapports, vrais ou supposés, avec le roi Arthur sont devenus bien autrement célèbres. Les triades lui font habiter à la cour de ce prince. « C'était, disent-elles, un des trois guerriers de race royale de la cour d'Arthur ; et il joignait à cette qualité des manières si affables, si engageantes, si courtoises, qu'il était difficile de ne pas se rendre à ses vœux[1]. »

Les chroniqueurs gallois, enchérissant sur ces éloges, prétendent qu'il était venu d'Armorique avec une suite tellement brillante, un tel luxe d'habits et d'équipages, une telle quantité de mules et de chevaux, que toute l'île en était dans l'admiration, et qu'on n'y vit jamais un prince plus accompli[2] ; ils ajoutent qu'il commença de s'illustrer en combattant pour les Bretons insulaires, ce qui est plus probable, car on lit dans un barde contemporain :

« Il nous est arrivé à propos du secours d'Armorique,

[1] Myvyrian, t. II, p. 74.
[2] Ibid., p. 520.

des guerriers vaillants, bien montés, qui comptent pour rien la vie[1]. »

Les romanciers français ont emprunté leur roi Houel aux traditions bretonnes; il est surtout question de lui dans le poëme de Tristan, qui demande en mariage sa fille Iseult, l'obtient, et vient vivre à sa cour.

XI.

Beduer, le sommelier d'Arthur.

Béduer, ou Béduyr, comme l'écrit Taliésin, est mis par le barde au nombre des guerriers bretons morts en défendant leur patrie[2].

D'autres poëtes gallois antérieurs au xe siècle le font suivre Arthur dans ses entreprises belliqueuses[3]. Les triades le citent comme le chef de guerre le plus indomptable qu'ait produit l'île de Bretagne, le représentent comme supérieur, par son opiniâtreté dans les batailles, non-seulement à Kai, mais à Tristan lui-même, et, à l'exemple des bardes, lui donnent part aux expéditions d'Arthur[4].

1 Myvyrian, t. I, p. 158.
2 Ibid. p. 79.
3 Ibid., p. 167.
4 Ibid., t. II, p. 5, et 75.

De même, Caradoc de Lancarvan, Geoffroy de Monmouth, et tous les écrivains du moyen âge qui ont suivi les anciennes traditions bretonnes, ne le montrent guères, en dehors de ses fonctions de sommelier, qu'engagé, avec ce prince et son majordome, dans quelque affaire importante, d'où il sort toujours vainqueur.

PÉRÉDUR

OU

LE BASSIN MAGIQUE.

PREMIÈRE BRANCHE.

I.

Le comte Évrok possédait un comté dans le Nord, et il avait sept fils ; et il vivait moins de son propre revenu que de ce qu'il gagnait dans les joutes, les combats et les expéditions guerrières. Mais, comme il arrive à ceux qui suivent les hasards de la guerre, il fut tué avec six de ses fils[1].

[1] Voyez note 1.

Le septième avait nom Pérédur[1], et il était le plus jeune; et il n'était point en âge d'aller à la guerre, autrement il eût été tué comme son père et ses frères.

Sa mère était une femme prudente et sage, remplie de sollicitude pour lui et ses biens. Elle prit donc la résolution de quitter le monde pour la solitude et les déserts, et ne s'y fit suivre que par des femmes, des enfants, et des gens sans courage, qui ne savaient et ne pouvaient guerroyer.

Et personne n'osait manier ni chevaux ni armes devant son fils, de peur qu'il n'apprît à en connaître l'usage.

Et il allait tous les jours s'amuser dans la forêt à lancer des bâtons et des pieux.

Une fois, il vit deux biches près des troupeaux de sa mère, et, dans sa simplicité, il s'étonnait beaucoup de les voir sans cornes, tandis que les boucs en avaient; et, s'imagi-

[1] Voyez note II.

nant qu'elles s'étaient égarées depuis longtemps, et qu'elles avaient ainsi perdu leurs cornes, il les chassa vivement avec les boucs vers l'étable, située au bout de la forêt; et il revint vers sa mère.

— Mère, dit-il, j'ai vu une chose bien extraordinaire dans le bois : deux de tes boucs sont devenus sauvages, et ont perdu leurs cornes tandis qu'ils étaient égarés; et personne n'a jamais eu plus de mal que je n'en ai eu à les réunir au troupeau. —

Sur cela, tous les gens du manoir accoururent, et à la vue des biches ils furent bien surpris.

II.

Or, un jour, on aperçut trois guerriers chevauchant par le chemin charretier le long de la forêt; et ces trois guerriers étaient : Gwalh-

maï, fils de Gouiar, et Ghénéir-Gwestel, et Owenn, fils d'Urien. Et Owenn était à la recherche du chevalier qui avait partagé les pommes dans la cour d'Arthur [1].

— Mère, demanda Pérédur, qu'est-ce que ceux-ci?

— Ce sont des anges, mon fils, dit-elle.

— Par ma foi! dit Pérédur, je veux devenir ange comme eux. —

Et Pérédur se dirigea vers eux, et il les joignit.

— Dis-moi, mon cœur, demanda Owenn, as-tu vu passer un chevalier aujourd'hui ou hier?

— Je ne sais, répondit Pérédur, ce que c'est qu'un chevalier?

— Quelqu'un comme moi, dit Owenn.

— Si tu veux répondre à la question que je vais te faire, je répondrai à celle que tu m'as faite.

[1] Voyez note III.

— Très-volontiers, dit Owenn.

— Qu'est-ce que ceci? demanda Pérédur en montrant la selle.

— C'est une selle, dit Owenn. —

Alors Pérédur l'interrogea sur chaque partie de l'armure des chevaliers et des chevaux, et sur l'usage qu'on en faisait, et sur la manière de s'en servir. Et quand Owenn lui eut tout montré, et lui eut fait connaître à quoi servait chaque objet :

— Va toujours, lui dit Pérédur : j'ai vu quelqu'un comme tu en cherches un; et je veux te suivre. —

Alors Pérédur revint vers sa mère et ses gens, et lui dit :

— Mère, ce n'étaient point des anges, mais des chevaliers ordonnés. —

A ces mots, sa mère tomba pâmée comme morte.

Et Pérédur se rendit à l'écurie, où étaient les chevaux qui charriaient le bois de chauf-

fage et qui portaient les vivres de la ville en ces lieux déserts; et il y prit un cheval bai décharné, le meilleur qu'il trouva, et d'un sac il se fit une selle, et avec des branches tordues il imita les harnais qu'il avait vus sur les chevaux des chevaliers; puis il retourna vers sa mère. Cependant la dame avait recouvré l'usage de ses sens.

— Quoi! mon fils, lui dit-elle, est-ce que tu voudrais chevaucher?

— Oui, avec votre permission, ma mère.

— Alors il faut que je te donne des conseils avant que tu partes.

— Volontiers, mais dis vite.

— Rends-toi, mon fils, à la cour d'Arthur, où se trouvent les meilleurs, et les plus généreux, et les plus vaillants chevaliers du pays[1]. Si tu rencontres une église, dis tes prières; Si tu trouves à boire et à manger et que tu aies faim ou soif, et qu'on n'ait pas la po-

1 Voyez note IV.

litesse et la bonté de te rien offrir, sers-toi toi-même ;

Si tu entends une voix gémir, dirige-toi vers elle, surtout si cette voix est celle d'une femme ;

Si tu trouves quelque beau diamant, prends-le, et fais-en cadeau, car c'est ainsi que tu mériteras la louange ;

Si tu vois une jolie femme, fais-lui la cour avant qu'elle te l'ait permis : ainsi tu deviendras plus vaillant et plus estimable. —

Quand elle eut fini de parler, Pérédur enfourcha son cheval, et, prenant dans sa main une poignée de dards, il partit [1].

III.

Après avoir erré deux jours et deux nuits par les forêts et les déserts, sans boire ni manger, Pérédur entra dans un grand bois sau-

[1] Voyez note V.

vage, et dans le bois, au loin, il vit une belle clairière unie, et au milieu de la clairière s'élevait une tente, et la prenant pour une église, il se mit à dire ses prières.

Et il se dirigea vers la tente; et la porte de la tente était ouverte, et près de la porte il y avait un fauteuil d'or, et sur ce fauteuil était assise une belle jeune femme aux cheveux châtains, avec un cercle d'or étincelant de pierreries sur le front, et un anneau d'or au doigt.

Pérédur descendit de cheval, et entra dans la tente. Et la jeune femme se réjouit à sa vue, et elle le reçut bien.

Et au fond de la tente, il vit de la nourriture : deux flacons pleins de vin, et deux pains blancs, et des tranches de sanglier.

— Ma mère, dit Pérédur, m'a recommandé de boire et de manger partout où j'en trouverais l'occasion.

— Mange autant qu'il te plaira, et sois le bienvenu, ô chef. —

Pérédur mangea donc la moitié des vivres, et vida l'un des flacons à lui tout seul, et laissa l'autre à la jeune fille.

Et quand il eut fini de manger, il se mit à genoux devant elle :

— Ma mère, dit-il, m'a dit que partout où je trouverais un beau joyau, je pourrais le prendre.

— Prends, dit-elle, mon cœur. —

Pérédur prit donc l'anneau de la jeune femme ; et, remontant à cheval, il se remit en route [1].

Or, voici venir le chevalier à qui appartenait la tente : c'était le seigneur de la clairière ; et il vit les traces du cheval, et il dit à la jeune femme :

— Qui a été ici depuis mon départ?

[1] Voyez note v.

— Un personnage fort extraordinaire, seigneur, dit-elle. —

Et elle lui fit portrait de Pérédur en lui racontant ce qui s'était passé.

— Dis-moi, demanda-t-il, ne s'est-il rendu coupable d'aucune offense envers toi?

— Non, en vérité, répondit la jeune femme, il ne m'a point offensée.

— En vérité! je ne te crois pas; et jusqu'à ce que je l'aie rencontré, et que j'aie vengé l'insulte qu'il m'a faite, et que j'aie apaisé ma colère sur sa personne, tu ne passeras pas deux nuits sous le même toit! —

Sur cela, le chevalier se leva, et se mit à la poursuite de Pérédur.

IV.

Cependant Pérédur se dirigeait vers la cour d'Arthur.

Et avant qu'il y arrivât, un autre chevalier

y avait passé, et il avait donné un anneau d'or de prix au portier pour tenir son cheval, et il était entré dans la salle où étaient réunis Arthur et sa cour, et Gwennivar et ses dames; et comme un jeune serviteur présentait à Gwennivar une coupe d'or, il avait lancé la liqueur qu'elle contenait à la face de la reine et sur son giron, et lui avait donné un violent coup de poing, en disant :

— Si quelqu'un ose me disputer cette coupe, et venger l'insulte faite à Gwennivar, qu'il me suive dans la prairie, je l'y attends. —

Là-dessus, il était remonté à cheval, et s'était rendu dans la prairie.

Toutes les personnes de la cour penchaient la tête, tremblant qu'on ne les priât d'aller venger l'insulte faite à Gwennivar; car elles s'imaginaient qu'aucun chevalier n'eût osé commettre un affront pareil, sans être doué de pouvoirs magiques qui l'eussent mis à l'abri de toute représaille.

Or, voici Pérédur qui entre dans la salle, monté sur son cheval bai décharné, dans son étrange équipage, et qui la traverse dans toute sa longueur.

Au milieu de la salle était assis Kai.

— Dis-moi, grand homme, fit Pérédur, où est Arthur?

— Que lui veux-tu? demanda Kai.

— Ma mère m'a dit d'aller trouver Arthur pour qu'il m'ordonne chevalier.

— Par ma foi! répondit Kai, tu es équipé et armé trop à la légère! —

En ce moment, toute la cour avait les yeux sur Pérédur, et chacun lui lançait des traits.

Mais voilà qu'un nain parut : il avait déjà passé, avec la naine sa femme, un an à la cour d'Arthur, où il était venu pour implorer la protection du prince, et l'avait obtenue; et pendant toute l'année ni lui ni sa femme n'avait adressé la parole à qui que ce fût. Or, à la vue de Pérédur :

— Ha ! ha ! que Dieu te garde, s'écria-t-il, beau Pérédur, fils d'Évrok, chef des guerriers et fleur des chevaliers !

— Quoi ! s'écria Kai, tu as été assez mal appris pour passer un an à la cour d'Arthur sans dire mot quand tu avais assez de gens à qui parler ; et maintenant, à la face d'Arthur et de sa Maison, voilà que tu prends la parole pour proclamer cet individu chef des guerriers et fleur des chevaliers ! —

Et il lui donna un tel coup de poing sur l'oreille, qu'il le fit tomber à la renverse sans connaissance.

Là-dessus, voilà la naine qui s'écrie :

— Ha ! ha ! beau Pérédur, fils d'Évrok, que Dieu te garde, fleur des guerriers et lumière des chevaliers !

— Comment ! femme, dit Kai, tu as été assez mal élevée pour demeurer muette une année entière à la cour d'Arthur, et voilà que

tu ouvres la bouche pour louer un pareil personnage! —

Et il lui lança un tel coup de pied, qu'elle tomba sans connaissance.

— Grand homme, dit Pérédur, montre-moi donc Arthur.

— Tais-toi! répondit Kai; et cours après le chevalier qui vient de sortir d'ici et de se rendre dans la prairie, et prends-lui la coupe, et bats-le, et empare-toi de son cheval et de ses armes, et après tu seras ordonné chevalier.

— J'y vais, grand homme, dit Pérédur. — Et il tourna bride, et il sortit, et il gagna la prairie.

V.

Quand Pérédur entra dans la prairie, le chevalier chevauchait en long, en large, fier de sa force, de son courage et de sa bonne mine.

— Dis-moi, fit le chevalier, n'as-tu vu personne de la cour me suivre?

— Le grand homme qui est là, dit-il, m'a engagé à te battre, et à te prendre la coupe, et à m'emparer de ton cheval et de ton armure.

— Paix! répliqua le chevalier : retourne à la cour, et dis à Arthur, de ma part, qu'il vienne lui-même, ou qu'il envoie quelque autre me combattre; s'il ne se hâte pas, je ne resterai pas plus longtemps ici.

— Par ma foi! dit Pérédur, que tu le veuilles ou non, j'aurai ton cheval, et tes armes, et la coupe! —

Le chevalier, l'entendant parler de la sorte, courut sur lui furieux, et le frappa violemment du fer de sa lance entre le cou et l'épaule.

— Diable! vassal, dit Pérédur, les serviteurs de ma mère ne jouaient pas ainsi avec moi, mais j'accepte le jeu! —

Et il le frappa de la pointe aiguë de son dard, qui l'atteignit à l'œil et ressortit par la nuque; et il le renversa mort.

VI.

— Oui, vraiment, disait alors Owenn, fils d'Urien, à Kai, tu as mal agi en envoyant ce fou à la poursuite du chevalier, car de deux choses l'une, ou il sera vaincu ou il sera tué : s'il est vaincu, le chevalier se vantera d'avoir battu un des bons guerriers de cette cour, et ce sera pour Arthur et ses chevaliers un éternel déshonneur; s'il est tué, le déshonneur sera le même, et de plus il aura été puni de son imprudence. Je veux aller voir ce qui est arrivé. —

Owenn se rendit donc dans la prairie, et y trouva Pérédur qui tirait sur l'armure du guerrier.

— Que fais-tu là? lui dit Owenn.

— Je ne puis venir à bout de lui ôter cet habit de fer, dit Pérédur; j'ai beau y mettre toutes mes forces, je perds ma peine. —

Owenn dépouilla le chevalier de ses armes et de ses vêtements, et il dit :

— Voici, bonne âme, un cheval et une armure meilleurs que les tiens; prends-les, et viens avec moi trouver Arthur pour qu'il t'ordonne chevalier, car tu es digne de l'être.

— Puissé-je plutôt ne jamais montrer mon visage! dit Pérédur. Mais rapporte la coupe à Gwennivar; et dis à Arthur que quelque part que j'aille, je veux demeurer son vassal, et lui rendre tous les bons offices et tous les services dont je serai capable; et que je ne veux point retourner à sa cour avant de m'être battu avec le grand homme qui est là, et d'avoir vengé l'insulte qu'il a faite au nain et à la naine. —

Et Owenn revint à la cour, et il s'acquitta de son message près d'Arthur, et de Gwenni-

var, et de tous les gens de la maison ; et il fit part à Kai de la menace de Pérédur.

VII.

Et Pérédur se remit en route ; et comme il chevauchait, voici venir à sa rencontre un chevalier.

— D'où viens-tu? lui dit le chevalier.

— De la cour d'Arthur, répondit Pérédur.

— Serais-tu un de ses vassaux ?

— Oui, vraiment.

— Un beau vasselage que celui d'Arthur !

— Pourquoi parles-tu ainsi? demanda Pérédur.

— Je vais te l'apprendre, répondit l'autre : j'ai toujours [détesté[1]] Arthur, et n'ai jamais combattu aucun de ses chevaliers que je ne l'aie tué. —

Sans perdre de temps à discourir, ils se

[1] Ce mot est effacé dans le manuscrit.

battirent ; et Pérédur ne tarda pas à le désarçonner, et à lui faire faire la culbute par-dessus la croupe de son cheval. Et le chevalier cria grâce.

— Je te fais grâce, dit Pérédur ; mais tu vas me jurer d'aller trouver Arthur : et tu lui diras que je t'ai vaincu pour lui faire honneur, et que je ne retournerai à sa cour qu'après avoir vengé le nain et la naine. —

Le chevalier fit serment ; et il se rendit à la cour d'Arthur, où il tint parole, et rapporta la menace faite à Kai.

Cependant Pérédur poursuivit sa route ; et dans la semaine, il combattit seize chevaliers, et les vainquit. Et il les envoya porter à la cour d'Arthur le même message dont Pérédur avait chargé le premier chevalier, et la même menace pour Kai : et Kai encourut ainsi la censure d'Arthur, ce qui l'affligea beaucoup.

VIII.

Pérédur poursuivait sa route : et il entra dans une grande forêt déserte, à l'extrémité de laquelle il y avait un lac d'un côté, et de l'autre un beau château ; et sur le bord du lac, un vénérable vieillard en cheveux blancs, vêtu d'une robe de velours, était assis sur un coussin de velours, et les personnes qui l'accompagnaient s'occupaient à pêcher dans le lac.

Quand le vieillard aux cheveux blancs vit Pérédur approcher, il se leva, et se dirigea vers le château ; et le vieillard était boiteux. Et Pérédur gagna le palais ; et la porte était ouverte, et il entra dans la salle : et le vieillard aux cheveux blancs y était assis sur un coussin devant un grand feu ; et les gens de la maison et la compagnie se levèrent pour recevoir Pérédur et le désarmer.

Le vieillard engagea le jeune homme à s'asseoir près de lui sur le coussin : Pérédur s'assit, et ils discoururent ensemble; et quand l'heure du repas fut venue, on dressa les tables, et ils se mirent à dîner.

Le repas fini, le vieillard demanda à Pérédur s'il savait se battre à l'épée.

— Je ne sais pas, dit Pérédur; mais quand on m'aura appris, je saurai.

— Quiconque, dit le vieillard, sait jouer du bâton et de l'écu sait aussi jouer de l'épée. —

Le vieillard avait deux fils, l'un aux cheveux blonds, l'autre aux cheveux bruns.

— Levez-vous, enfants, et jouez du bâton et de l'écu. —

Et ils jouèrent du bâton [1].

— Dis-moi, mon cœur, demanda le vieillard à Pérédur, quel est celui des deux jeunes gens qui te semble le plus fort au jeu?

[1] Voyez note VII.

— Il me semble, répondit Pérédur, que le jeune homme aux cheveux blonds tirerait du sang à l'autre, s'il le voulait.

— A ton tour, mon cœur ! prends le bâton et l'écu des mains du jeune homme aux cheveux bruns, et tire du sang, si tu le peux, au jeune homme à chevelure blonde. —

Pérédur se leva ; et il commença à se battre avec le jeune homme aux cheveux blonds, et, haussant le bras, il lui fit une telle blessure, qu'un de ses sourcils tomba sur son œil, et que le sang jaillit.

— Bien ! mon cœur, dit le vieillard ; reviens t'asseoir près de moi, car tu seras un jour le premier combattant à l'épée des guerriers de cette île. Je suis ton oncle, le frère de ta mère. Et tu resteras chez moi quelque temps pour apprendre les usages et les coutumes des différents pays, et la civilité, et la politesse, et les belles manières. Oublie donc les façons d'agir et de parler de ta mère ; je

veux faire ton éducation, et vais t'ordonner chevalier.

Désormais tu te conduiras de cette manière :

Si tu vois quelque chose qui te cause de l'étonnement, ne demande pas d'explication; si personne n'a le bon esprit de t'en donner, que le blâme en retombe non sur toi, mais sur moi qui fais ton éducation. —

Et ils furent honorés et servis à souhait; et quand l'heure vint, ils s'allèrent coucher.

IX.

Au point du jour, Pérédur se leva, et monta à cheval; et prenant congé de son oncle, il partit.

Et il entra dans une grande forêt solitaire; et au bout de la forêt il y avait une prairie, et d'un côté de cette prairie un grand châ-

teau. Et Pérédur en prit le chemin, et il trouva la porte ouverte, et il s'avança vers la salle : et il vit un noble vieillard à tête blanche assis dans un coin de la salle, et maints jeunes serviteurs à l'entour, qui se levèrent pour le recevoir et lui rendre honneur. Et ils le firent asseoir à côté du seigneur du palais; et ils se mirent à deviser.

Au dîner, ils placèrent Pérédur à table près du noble vieillard. Et lorsqu'ils eurent assez bu et mangé, le noble vieillard demanda à Pérédur s'il savait se battre à l'épée.

— Quand on m'aura appris, je saurai, je pense, répondit Pérédur. —

Or, il y avait là fixé au pavé de la salle un énorme crampon de fer, tel qu'un guerrier seul aurait pu l'empoigner[1].

— Prends cette épée, dit le vieillard à Pérédur, et frappe le crampon de fer. —

Pérédur se leva; et il frappa le crampon

[1] Voyez note VIII.

d'une telle force, qu'il en fit deux pièces, ainsi que de l'épée.

— Prends ces pièces, et raboute-les. —

Pérédur les prit, et les rabouta.

Et il frappa une seconde fois le crampon d'une telle force, qu'il en fit encore deux pièces, ainsi que de l'épée; et, comme la première fois, il les ressouda.

Et il frappa un troisième coup; mais il ne put rejoindre les fragments ni du crampon ni de l'épée.

— Enfant, dit alors le vieillard, viens t'asseoir près de moi, et que je te bénisse : tu sais mieux te servir de l'épée qu'aucun des guerriers du royaume. Tu as atteint les deux tiers de ta force, mais pas encore l'autre tiers; quand tu seras dans toute ta force, personne ne pourra entrer en lutte avec toi. Je suis ton oncle, le frère de ta mère, et le frère du vieillard qui t'a hébergé la nuit dernière. —

Pérédur et son oncle discouraient ensem-

ble, lorsqu'ils virent entrer dans la salle deux jeunes servants qui se dirigeaient vers la chambre, et ils portaient une lance d'une longueur démesurée, de la pointe de laquelle coulaient jusqu'à terre trois gouttes de sang.

Et quand la compagnie vit cela, elle se mit à pleurer et à gémir; mais le vieillard n'en continua pas moins de causer avec Pérédur: et comme il n'apprit point à Pérédur la raison de ce qui se passait, Pérédur n'osa la lui demander.

Et quand les cris furent un peu apaisés, voici venir deux jeunes filles avec un bassin, dans lequel était une tête d'homme nageant dans le sang.

Et alors la compagnie poussa une clameur telle, qu'on ne pouvait l'entendre sans en être péniblement affecté; et à la longue, elle se tut. Et quand vint l'heure de s'aller coucher, Pérédur fut conduit dans une belle chambre.

X.

Le lendemain, Pérédur prit congé de son oncle, et partit.

Et il entra dans un bois, et il entendit des gémissements au loin, et il vit une belle femme aux cheveux bruns, et un coursier sellé près d'elle, et un cadavre à ses côtés; et comme elle s'efforçait de placer le cadavre sur le cheval, le cadavre tombait à terre, et elle se lamentait.

— Dis-moi, ma sœur, demanda Pérédur, pourquoi pleures-tu?

— Et que t'importe! excommunié de Pérédur! as-tu jamais eu pitié de moi?

— Et pourquoi donc suis-je excommunié? dit Pérédur.

— Parce que tu as été la cause de la mort de ta mère; quand tu l'as quittée malgré elle, le chagrin s'est emparé de son cœur, et elle en est morte : voilà pourquoi tu es excommunié.

Et le nain et la naine que tu as vus à la cour d'Arthur sont le nain et la naine de ton père et de ta mère. Et je suis ta sœur de lait; et celui-ci était mon mari, et il a été tué par le chevalier qui est dans la clairière du bois. Mais garde-toi bien de l'approcher, car il te tuerait aussi.

— Ma sœur, répondit Pérédur, tu me fais des reproches injustes : car si je n'étais pas demeuré si longtemps parmi vous, je le vaincrais bientôt; et quand j'étais avec vous, il m'eût été difficile de le vaincre. Cesse donc de pleurer, c'est inutile. Je vais enterrer le corps; après quoi j'irai à la recherche du chevalier, et voir si je puis en tirer vengeance. —

Quand il eut enterré le corps, ils se rendirent à l'endroit où était le chevalier, et ils le trouvèrent qui se promenait fièrement de long en large dans la clairière; et il demanda à Pérédur d'où il venait.

— Je viens de la cour d'Arthur.

— Es-tu un des vassaux d'Arthur?

— Oui, par ma foi!

— Belle suzeraineté, vraiment, que celle d'Arthur! —

Et aussitôt ils fondirent l'un sur l'autre : et Pérédur abattit le chevalier, qui lui demanda grâce.

— Je te ferai grâce, dit Pérédur, à une condition : tu prendras cette femme en mariage, et lui rendras tout l'honneur et le respect que tu lui dois, ayant tué son mari sans raison ; et tu iras à la cour d'Arthur lui dire que je t'ai vaincu en son honneur et gloire, et que je ne reparaîtrai pas dans son palais avant d'avoir rencontré le grand homme qui s'y trouve, et vengé l'insulte qu'il a faite au nain et à la naine. —

Le chevalier accepta les conditions : il pourvut la dame d'un cheval et de tout ce qui lui était nécessaire, et la mena avec lui à la cour d'Arthur; et il apprit au prince ce qui s'était

passé, et porta le défi à Kai. Et Arthur et toute sa maison blâmèrent Kai pour avoir éloigné de la cour un jeune homme tel que Pérédur.

Owenn, fils d'Urien, dit alors :

— Ce jeune homme ne reviendra à la cour que lorsqu'on n'y verra plus Kai.

— Par ma foi ! dit Arthur, je visiterai tous les déserts de l'île de Bretagne, jusqu'à ce que j'aie trouvé Pérédur, et vu par mes yeux qui de lui ou de Kai doit être le plus fort. —

XI.

Pérédur poursuivait sa route. Et il entra dans une forêt solitaire, où l'on ne voyait trace ni d'hommes ni de bêtes, et où il n'y avait que des buissons et des herbes sauvages ; et à l'extrémité la plus reculée du bois, il vit un grand château avec de fortes tours, et quand il vint à la porte, il y trouva les herbes plus hautes qu'elles n'étaient ailleurs ; et il frappa

à la porte avec le fût de sa lance, et vit un jeune homme maigre, aux cheveux bruns, qui faisait le guet sur les créneaux.

— Veux-tu, ô chef, que j'ouvre la porte, dit le jeune homme, ou bien que j'aille annoncer à mes maîtres que tu es là?

— Dis que je suis ici, repartit Pérédur; et si l'on veut que j'entre, j'entrerai. —

Et le jeune homme descendit, et ouvrit à Pérédur. Et quand Pérédur entra dans la salle, il vit dix-huit jeunes gens maigres et [aux cheveux] rouges, de même taille, et de même figure, et de même costume, et de même âge que celui qui lui avait ouvert la porte; et ils étaient avenants et polis, et ils le désarmèrent, et ils s'assirent pour deviser.

Et voilà que cinq jeunes filles passèrent de la chambre dans la salle; et Pérédur n'en avait jamais vu de plus charmante que leur maîtresse: et elle était vêtue d'une vieille robe de satin qui avait été belle, mais qui était maintenant

si usée, qu'on voyait sa peau au travers : et sa peau était plus blanche que la fleur cristalline, et ses cheveux et ses sourcils plus noirs que du jais, et les pommettes de ses joues plus roses que la rose. Et la jeune fille accueillit gracieusement Pérédur, et passa ses bras autour de son cou, et le fit asseoir près d'elle.

Il n'y avait pas longtemps qu'il était là, quand il vit entrer deux religieuses, dont l'une portait un flacon de vin, et l'autre six pains blancs.

— Madame, dirent-elles, Dieu est témoin qu'il ne reste plus que cela de pain et de vin dans le couvènt, cette nuit. —

Alors on se mit à table ; et Pérédur remarqua que la jeune fille voulait le servir mieux que les autres.

— Ma sœur, dit Pérédur, je vais distribuer les mets et le vin.

— Non pas, dit-elle, mon cœur.

— Je le veux ! —

Pérédur prit donc le pain, et il le partagea également entre tous; et il prit le vin, et il en versa une mesure égale à chacun.

Et quand vint l'heure de se coucher, on lui prépara une chambre, et il s'y rendit.

— Ma sœur, dit alors le jeune homme aux cheveux bruns à la plus belle et la plus distinguée des jeunes filles, nous avons un conseil à te donner.

— Quel est-il? demanda-t-elle.

— C'est d'aller trouver le chevalier qui est dans la chambre haute, et de lui proposer de devenir sa femme, ou son amie, comme il lui plaira.

— Ce serait inconvenant, dit-elle. Je n'ai jamais été l'amie d'aucun chevalier; et lui faire une pareille proposition avant qu'il m'en ait priée, je ne le puis, en vérité.

— Par Dieu! si tu refuses, nous t'abandonnerons à tes ennemis, et ils en agiront avec toi selon leur bon plaisir. —

La jeune fille céda à la peur, et, versant des larmes, elle se dirigea vers la chambre de Pérédur. Le chevalier, entendant la porte s'ouvrir, s'éveilla; et la jeune fille pleurait et se lamentait.

— Dis-moi, ma sœur, lui demanda Pérédur, pourquoi pleures-tu?

— Je vais te le dire, monseigneur, répondit-elle :

Mon père possédait ces domaines, et en était seul chef, et ce palais était aussi à lui; et, de plus, il gouvernait le meilleur comté du royaume. Or, le fils d'un autre comte me demanda en mariage; et mon père ne voulut pas me donner à lui malgré moi, pas plus qu'à tout autre comte du monde. Et mon père n'avait d'autre enfant que moi; et à la mort de mon père, ces domaines passèrent dans mes mains. Et je souhaitais encore moins alors d'épouser le comte qu'auparavant : il me déclara donc la guerre, et conquit tous mes

domaines, à l'exception de ce seul manoir. Et par la valeur des gens que tu as vus, qui sont mes frères de lait, et par la force de ce manoir, il n'a jamais pu me prendre, tant que nous avons eu à boire et à manger. Mais à présent nos provisions sont épuisées; et, comme tu l'as vu, nous avons été nourris par les religieuses dont le pays dépend ; mais enfin voilà que les vivres leur manquent à elles-mêmes. Et, pas plus tard que demain, le comte assiégera ce palais avec toutes ses forces; et si je tombe entre ses mains, je serai livrée à ses valets d'écurie. Ainsi, seigneur, je viens me confier à toi pour que tu me défendes, soit en me retirant d'ici, soit en me protégeant ici, comme il te conviendra.

— Va te coucher, ma sœur, dit Pérédur : je ne te quitterai pas que je n'aie fait ce que tu désires, ou vu s'il m'est possible ou non de te venir en aide. —

La jeune fille retourna se coucher; et le

lendemain matin, elle vint trouver Pérédur et le saluer.

— Que Dieu te protége, mon cœur ! Quelles nouvelles apportes-tu ?

— Pas d'autres, sinon que le comte et toutes ses forces sont descendus à la porte, et que je n'ai jamais vu de place plus couverte de tentes, et une plus grande foule de chevaliers s'excitant au combat.

— Vraiment! dit Pérédur; alors fais préparer mon cheval. —

Et son cheval fut préparé, et il monta dessus, et se rendit dans la prairie.

Là, chevauchait fièrement un chevalier qui venait de donner le signal de l'assaut. Et ils s'assaillirent, et Pérédur lui fit faire la culbute par-dessus la croupe de son cheval. Et à la chute du jour, un des principaux chevaliers vint pour se battre avec Pérédur ; et Pérédur le renversa aussi, et le força à demander grâce.

— Qui es-tu ? dit Pérédur.

— Je suis, répondit-il, le préfet du palais du comte.

— Et quelle part as-tu des biens de la comtesse?

— Le tiers.

— Eh bien, dit Pérédur, rends-lui le tiers de ses biens, plus l'intérêt que tu en as retiré; et fais porter ce soir à la cour à boire et à manger pour cent personnes et cent chevaux, et des armes; et tu vas rester prisonnier de la dame du manoir, à moins qu'elle ne veuille ta vie. —

Ce qui fut fait incontinent. Et cette nuit, la jeune fille fut bien joyeuse, et ils eurent des provisions en abondance.

Et le jour suivant Pérédur se rendit de nouveau dans la prairie; et ce jour-là il vainquit une foule de guerriers de l'armée; et vers le soir se présenta un chevalier noble et fier, et Pérédur le renversa, et lui fit crier merci.

— Qui es-tu? dit Pérédur.

— Je suis le maître d'hôtel du palais.

— Et quelle part régis-tu des biens de la comtesse ?

— Le tiers.

— Eh bien, dit Pérédur, tu vas rendre tous ses biens à la dame du manoir, et de plus, tu lui donneras à boire et à manger pour deux cents hommes et deux cents chevaux, et des armes ; et quant à toi, tu seras son prisonnier. —

Ce qui fut aussitôt fait.

Et le troisième jour Pérédur se rendit de nouveau dans la prairie. Et il vainquit encore plus de guerriers ce jour-là que les jours précédents, et vers le soir un chef se présenta pour le combattre, et Pérédur le renversa, et il le força de crier merci.

— Qui es-tu ? dit Pérédur.

— Je suis le comte, répondit-il ; je ne veux pas te le cacher.

— Bien ! dit Pérédur ; tu vas rendre à la

dame du château son comté, et tu y joindras le tien, et à boire et à manger pour trois cents hommes et trois cents chevaux, et des armes. —

Et ainsi fut fait.

Et Pérédur passa trois semaines dans le pays; et il fit rendre hommage et payer tribut à la dame du château; et il la rétablit dans sa puissance.

— Avec ta permission, dit alors Pérédur, je vais partir.

— En vérité, mon frère, le voudrais-tu?

— Oui vraiment; et n'eût été l'amour que j'ai pour toi, je n'aurais point passé autant de temps ici.

— Mon cœur, dit-elle, qui es-tu?

— Je suis Pérédur, fils d'Évrok du Nord; si tu te trouves jamais en peine ou en danger, fais-le-moi savoir; si je puis, je viendrai à ton aide. —

XII.

Pérédur partit ; et bien loin de là, il fut joint par une dame ; et cette dame montait un cheval maigre et excédé de fatigue. Et elle salua le jeune homme.

— D'où viens-tu, ma sœur ? —

Et elle lui apprit la cause de son voyage ; et elle était la femme du seigneur de la clairière.

— Tu le vois, dit-il, je suis le chevalier qui est l'auteur de tes peines ; mais il s'en repentira celui qui t'a traitée de la sorte. —

Là-dessus, voici venir un guerrier qui demanda à Pérédur s'il avait vu passer certain chevalier qu'il cherchait.

— Paix ! dit Pérédur, je suis celui que tu cherches, et par ma foi, tu as démérité de ta famille pour avoir traité de la sorte cette jeune femme ; car elle est innocente. —

Et ils s'assaillirent; mais ils ne se battirent pas longtemps; car Pérédur renversa son adversaire, et le força à demander grâce.

— Je te ferai grâce, dit Pérédur, si tu veux retourner par le chemin qui t'a conduit ici, et déclarer que tu tiens cette jeune femme pour innocente, et penser à son égard le contraire de ce que tu as soutenu. —

Et le chevalier le lui jura.

Et Pérédur poursuivit sa route; et il vit un château sur une hauteur, et il se dirigea de ce côté; et il frappa à la porte avec sa lance; et voici qu'un beau jeune homme aux cheveux bruns ouvrit la porte, et il était de la taille d'un guerrier et de l'âge d'un enfant.

Et quand Pérédur entra dans la salle, il y avait là une noble dame, d'une taille élevée, assise dans un fauteuil, et maintes demoiselles autour d'elle, et la dame se réjouit en le voyant. Et, à l'heure du dîner, on se mit à table, et le repas fini :

— Il vaudrait mieux pour toi, ô chef, dit-elle, que tu allasses coucher ailleurs.

— Pourquoi ne puis-je pas coucher ici? demanda Pérédur.

— Il y a dans ce château neuf sorcières, mon cœur; et ce sont les sorcières de Kerloiou [1], et leur père et mère sont avec elles, et si nous ne pouvons parvenir à nous échapper avant le point du jour, nous sommes tuées; et déjà elles ont conquis et dévasté tout le pays, excepté cette seule habitation.

— Écoute, dit Pérédur, je veux passer ici la nuit, et s'il vous arrive quelque peine, je vous viendrai en aide, selon mon pouvoir, loin de vous être inutile. —

Et ils s'allèrent coucher.

Et au point du jour, Pérédur entendit un grand cri; et il se leva en toute hâte, et ayant passé sa veste et son pourpoint, et pris son

[1] Voy. note IX.

épée, il sortit : et il vit une sorcière attaquer une des sentinelles, qui poussait des cris affreux ; et il fondit sur la sorcière, et la frappa à la tête d'une telle force, qu'il aplatit son heaume et son cimier comme une assiette.

— Pardonne-moi, Pérédur, beau fils d'Évrok, et que Dieu me pardonne aussi!

— Comment sais-tu, sorcière, que je suis Pérédur?

— Je sais, par ma connaissance de l'avenir, que j'étais destinée à endurer du mal de toi. Prends mon cheval et mon armure, et viens avec moi : et je t'enseignerai la chevalerie et le maniement des armes. —

Pérédur répondit :

— Je te pardonnerai, si tu veux jurer de ne jamais plus faire tort à la comtesse. —

Pérédur reçut des garants ; et, avec la permission de la comtesse, il suivit la sorcière au palais des sorcières, y séjourna trois semaines,

y fit choix d'un cheval et d'une armure, et se remit à voyager.

XIII.

Or, un matin, il entra dans une vallée; et à l'extrémité de cette vallée, il trouva un ermitage, et l'ermite l'accueillit bien, et il y passa la nuit. Le lendemain, il se leva; et en sortant il vit de la neige qui était tombée pendant la nuit, et devant l'ermitage une sarcelle qu'un faucon venait de tuer, et le bruit du cheval avait fait fuir le faucon; et un corbeau s'était abattu sur la sarcelle pour en dévorer la chair. Pérédur s'arrêta, comparant la noirceur du corbeau, et la blancheur de la neige, et la rougeur du sang, aux cheveux de sa bien-aimée, qui étaient plus noirs que jais; à sa peau, qui était plus blanche que neige, et aux deux pommettes roses de ses joues, qui étaient plus roses que le sang sur la neige.

Cependant Arthur et sa Maison étaient en quête de Pérédur.

— Savez-vous, dit Arthur, quel est ce chevalier à la longue lance qui se tient là-bas sur le bord de la rivière?

— Seigneur, répondit un jeune homme, je vais savoir qui il est. —

Et il vint trouver Pérédur, et lui demanda ce qu'il faisait là, et qui il était.

Et comme la pensée de sa bien-aimée tenait Pérédur dans une profonde rêverie, il ne répondit pas. Et le jeune homme frappa Pérédur de sa lance; et Pérédur, se détournant, lui fit faire la culbute par-dessus la croupe de son cheval.

Vingt-quatre autres jeunes gens s'approchèrent tour à tour, et Pérédur ne répondit pas plus à l'un qu'à l'autre; mais il les reçut tous de la même manière, et les mit d'un seul coup à terre.

Alors Kai se présenta, et apostropha Péré-

dur d'un ton rudé et irrité. Le chevalier, pour toute réponse, le saisit avec le fer de sa lance par-dessous la mâchoire, l'enleva dans l'air, et le jeta si violemment contre terre, qu'il lui cassa le bras et l'os de l'épaule ; puis il le foula vingt et une fois sous les pieds de son cheval. Et comme le majordome restait étendu sans connaissance par l'effet de la douleur, son cheval, effarouché, s'enfuit en se cabrant.

Quand les gens de la suite du roi virent le cheval revenir sans cavalier, ils coururent en hâte vers le lieu du combat ; et lorsqu'ils y arrivèrent, ils crurent Kai tué, mais ils reconnurent bientôt qu'avec le secours d'un habile chirurgien il pourrait revenir à la vie.

Cependant Pérédur ne sortit point de sa rêverie, malgré le concours des personnes qui entouraient le majordome. Et Arthur fit porter Kai dans sa tente, et il fit venir d'habiles chirurgiens ; et il s'affligea de la mésaventure de son majordome, car il l'aimait beaucoup.

XIV.

Alors Gwalhmaï parla :

— Il ne convient pas de détourner en malavisé un honorable chevalier de sa rêverie ; car ou il pèse quelque insulte qu'on lui a faite, ou il pense à sa bien-aimée. Celui qui l'a attaqué le dernier doit peut-être sa mésaventure à ses mauvais procédés. Vous paraît-il convenable, sire, que j'aille voir si le chevalier est sorti de sa rêverie ? Dans ce cas, je lui demanderai poliment de venir vous rendre visite. —

Or, le majordome était furieux, et il prononça des paroles de colère et de dépit :

— Gwalhmaï, dit-il, je sais bien que tu veux profiter de la fatigue du chevalier pour le vaincre ; mais tu acquerras peu de gloire et d'éloges en vainquant un homme épuisé dans la lutte qu'il vient de soutenir : c'est

ainsi, du reste, que tu as souvent gagné la victoire. Mais un beau parleur comme toi n'a pas besoin d'armure pour se battre : une cotte de fine toile te siérait bien mieux ! D'ailleurs tu n'auras occasion de rompre ni épée ni lance avec le chevalier dans l'état où je l'ai mis. —

Gwalhmaï répondit à Kai :

— Tu pourrais te servir d'expressions plus aimables, puisque tu prends la peine de les calculer ; ce n'est pas à moi, c'est à toi-même à calmer ta colère et ton dépit : j'aime à croire que j'amènerai ici le chevalier sans me faire casser ni le bras ni l'épaule. —

Alors Arthur dit à Gwalhmaï :

— Tu parles en homme sage et sensé ; va te revêtir de tes armes, et monte à cheval. —

Gwalhmaï s'arma, et chevaucha en toute hâte vers le lieu où se trouvait Pérédur.

Pérédur était appuyé sur le fer de sa lance, toujours plongé dans la même pensée ; et

Gwalhmaï vint à lui sans aucun signe d'hostilité, et lui dit :

— Si je pensais que la chose te dût être aussi agréable qu'elle me le serait à moi-même, j'entrerais en conversation avec toi ; j'ai d'ailleurs pour toi un message d'Arthur, qui te prie de venir lui rendre visite : déjà deux personnes sont venues te trouver dans ce but.

— C'est vrai, dit Pérédur, et elles se sont présentées malhonnêtement; elles m'ont attaqué, et j'ai été offensé de leur procédé, car il n'était pas agréable pour moi d'être tiré de la rêverie où j'étais : je rêvais à ma bien-aimée, dont le souvenir s'offrit ainsi à mon esprit : je regardais la neige, et un corbeau, et des gouttes de sang versé sur la neige par une sarcelle qu'un faucon avait tuée ; et je faisais réflexion que la blancheur de ma bien-aimée était comparable à la blancheur de la neige, la noirceur de ses cheveux et de ses sourcils à la noirceur du corbeau, et que les

deux pommettes de ses joues étaient roses comme les deux gouttes de sang. —

Gwalhmaï répondit :

— Ce n'était point une vilaine rêverie que celle-là, et il me paraîtrait étonnant qu'il t'eût plu d'en être tiré ! —

Pérédur dit :

— Kai est-il à la cour d'Arthur ?

— Il y est, répondit Gwalhmaï, et c'est le chevalier qui s'est battu avec toi en dernier lieu ; mais il eût mieux valu pour lui ne s'être point battu, car il s'est cassé le bras droit et l'os de l'épaule dans la chute que lui a fait faire ta lance.

— Vraiment ! dit Pérédur ; eh bien, je suis enchanté d'avoir commencé de la sorte à venger l'insulte faite au nain et à la naine. —

Et Gwalhmaï s'étonna de l'entendre parler du nain et de la naine, et il s'approcha de lui, et lui passant le bras autour du cou, il lui demanda comment il se nommait.

— Je me nomme Pérédur, fils d'Évrok ; et toi qui es-tu?

— Je suis Gwalhmaï.

— Je suis bien aise de te voir, dit Pérédur; car dans tous les pays que j'ai parcourus, j'ai entendu vanter ta valeur et ta sagesse. Accorde-moi ton amitié.

— Tu l'auras, par ma foi ! mais accorde-moi la tienne en retour, dit-il.

— Très-volontiers, répondit Pérédur. —

Et ils se dirigèrent tous deux gaiement vers l'endroit où était Arthur; et lorsque Kaï les vit venir, il dit :

— Je savais bien que Gwalhmaï n'aurait pas eu besoin de combattre le chevalier; il n'est pas étonnant qu'il acquière tant de gloire : il fait plus par ses belles paroles que moi par ma force. —

Pérédur se rendit dans la tente de Gwalhmaï, et ils s'y désarmèrent, et Pérédur prit un costume semblable à celui de Gwalhmaï; et

ils vinrent ensemble trouver Arthur, et ils le saluèrent.

— Voici, seigneur, dit Gwalhmaï, celui que tu as cherché si longtemps.

— Sois le bienvenu, ô chef, dit Arthur. Désormais tu resteras avec moi; si je t'avais connu, tu ne m'aurais pas quitté comme tu l'as fait. Mais le nain et la naine qui furent maltraités par Kai avaient prédit que tu les vengerais. —

Et là-dessus voici venir la reine et ses femmes; et Pérédur les salua, et elles furent charmées de le voir, et elles l'accueillirent gracieusement. Et Arthur lui fit rendre tous les respects et tous les honneurs qu'il méritait. Et ils retournèrent à Kerléon.

Et la première nuit que Pérédur passa à Kerléon à la cour d'Arthur, comme il se promenait après dîner, voilà qu'il rencontra Angarad à la Main-d'Or.

— Par ma foi! ma sœur, dit Pérédur, tu es une belle et aimable fille; s'il te plaisait, je t'aimerais par-dessus toutes les autres femmes.

— Par ma foi! dit-elle, moi je ne t'aime point, et ne t'aimerai jamais[1]!

— Eh bien! j'en prends Dieu à témoin, s'écria Pérédur, je ne parlerai à âme chrétienne que tu ne sois venue à m'aimer par-dessus tous les hommes! —

XV.

Le lendemain, Pérédur sortit; et en suivant la route tracée au sommet de la montagne, il vit une vallée de forme circulaire, dont l'extrémité était pleine de rochers et de bois; et le fond de la vallée était une prairie, et il y avait des champs entre la prairie et le bois;

[1] Voyez note 1.

et au fond du bois il vit de grandes maisons noires, grossièrement bâties.

Et il descendit, et il laissa son cheval à l'entrée du bois ; et un peu avant dans le bois, il trouva une chaîne de rochers, le long de laquelle s'étendait un chemin ; et sur ces rochers dormait un lion enchaîné ; et au-dessous du lion, il vit un abîme profond, d'une largeur immense, plein d'ossements d'hommes et d'animaux : et il tira son épée, en frappa le lion, et le fit rouler au bord de l'abîme, où l'animal resta suspendu par sa chaîne ; et d'un second coup, il brisa la chaîne, et le lion tomba dans l'abîme.

Et Pérédur, laissant son cheval sur les rochers, descendit dans la vallée.

Et au milieu de la vallée, il vit un beau château, et il s'y rendit ; et dans la prairie du château était assis un grand homme gris, d'une taille plus élevée que tous ceux qu'il avait vus jusque-là. Et deux jeunes garçons

jouaient près de lui avec des dagues à poignée en baleine, et l'un des deux garçons était brun, et l'autre blond; et ils se présentèrent devant lui dans le lieu où était l'homme gris. Et Pérédur le salua, et l'homme gris dit :

— Maudite soit la barbe de mon portier! —

Et Pérédur comprit que ce portier était le lion.

Et l'homme gris et les deux jeunes gens se rendirent ensemble au château, et Pérédur les accompagna; et il trouva là une belle et noble demeure. Et ils entrèrent dans la salle; et déjà les tables étaient dressées, et elles étaient couvertes de mets et de liqueurs.

Et alors il vit une femme âgée et une jeune fille sortir de la chambre; et c'étaient les plus nobles dames qu'il eût jamais vues.

Et elles lavèrent, et se mirent à table; et l'homme gris prit place sur le siége le plus élevé au bout de la table, et la femme âgée près de lui; et Pérédur et la jeune fille fu-

rent mis à côté l'un de l'autre : et les deux jeunes gens les servirent. Et la jeune fille regardait tristement Pérédur, et il lui demanda pourquoi elle était triste.

— A cause de toi, mon cœur : car dès l'instant où je t'ai vu, je t'ai aimé par-dessus tous les hommes ; et j'ai du chagrin de savoir qu'un jeune homme aussi gentil que tu l'es doit éprouver demain un si triste sort. As-tu vu ces nombreuses maisons noires dans le fond de la vallée? elles appartiennent toutes aux vassaux de cet homme gris, qui est mon père; et ces vassaux sont des géants, et demain ils doivent t'attaquer et te tuer. Et la vallée se nomme la Vallée-Ronde.

— Écoute, belle jeune fille, veux-tu faire en sorte que mon cheval et mes armes soient placés dans le même appartement que moi cette nuit?

— Bien volontiers, si cela m'est possible. —

Quand vint l'heure de dormir, plutôt que de boire, ils allèrent se coucher. Et la jeune fille fit placer le cheval et les armes de Pérédur dans le même appartement que lui.

Et le matin Pérédur entendit un grand bruit d'hommes et de chevaux autour du château; et il se leva, et il s'arma et arma son cheval, et il se rendit dans la prairie.

Alors la femme âgée et la jeune fille vinrent trouver l'homme gris :

— Seigneur, dirent-elles, fais jurer au jeune homme qu'il ne révélera jamais ce qu'il a vu dans ce palais; nous sommes sûres qu'il tiendra parole.

— Non, par ma foi! répondit l'homme gris. —

Pérédur se battit donc avec l'armée; et vers le soir il en avait tué un tiers, sans avoir reçu une seule blessure. Alors la femme âgée parla :

— Tu vois, un grand nombre de tes guer-

riers ont été tués par le jeune homme. Fais-lui donc grâce.

— Par ma foi! je n'en ferai rien, dit-il. —

Et la femme âgée et la jeune fille se tenaient sur les créneaux, regardant au dehors : et dans ce moment Pérédur en venait aux mains avec le jeune homme aux cheveux blonds, et le tuait.

— Seigneur, dit la jeune fille, pardonne au chevalier!

— Je ne lui pardonnerai certes pas, répondit le vieillard. —

Un moment après, Pérédur attaquait le jeune homme aux cheveux châtains, et le tuait comme l'autre.

— Il eût mieux valu que tu eusses fait grâce au chevalier avant qu'il eût tué tes deux fils, car maintenant tu auras de la peine à lui échapper toi-même.

— Ma fille, va le prier de nous pardonner,

et lui dire que nous nous mettons à sa discrétion. —

La jeune fille vint donc trouver Pérédur, et demanda grâce pour son père et pour tous ceux de ses vassaux qui étaient restés vivants.

— Je t'accorde leur grâce, à condition que ton père et tous ceux qui dépendent de lui iront rendre hommage à l'empereur Arthur, et lui apprendre que cet honneur lui est fait par son vassal Pérédur.

— Ils y consentiront avec plaisir.

— Et, de plus, vous vous ferez tous baptiser; et j'enverrai quelqu'un à Arthur pour le prier, jeune fille, de te donner cette vallée en propriété, et à tes héritiers, à tout jamais. —

Alors ils entrèrent : et l'homme gris et la vieille femme saluèrent Pérédur; et l'homme gris lui dit :

— Depuis que je possède cette vallée, je n'ai vu aucun chrétien en sortir vivant, hormis toi; nous allons partir pour rendre hommage

à Arthur, et embrasser la foi, et nous faire baptiser. —

Alors Pérédur se dit en lui-même :

— Je rends grâces à Dieu de ce que je n'ai point violé le serment que j'ai fait à ma bien-aimée de ne parler à aucun chrétien. —

Ils passèrent la nuit au château. Et le lendemain l'homme gris et ses compagnons partirent pour la cour d'Arthur : et ils lui rendirent hommage, et il les fit baptiser, et l'homme gris dit à l'empereur que Pérédur les avait vaincus. Et Arthur donna la vallée à l'homme gris et à ses compagnons, comme Pérédur l'avait demandé. Et avec l'agrément d'Arthur, l'homme gris retourna à la Vallée-Ronde.

XVI.

Pérédur poursuivit sa route le jour suivant; et il traversa un vaste désert où il n'y

avait aucune habitation, et enfin il trouva une petite maison toute basse : et il apprit qu'il y avait là un serpent roulé autour d'un anneau d'or, qui ne souffrait pas d'habitant dans le pays à sept milles à la ronde. Et Pérédur se rendit au lieu où se trouvait le serpent : il se battit contre lui, plein de fureur, de colère et de désespoir, le tua, et prit l'anneau.

Et il passa longtemps ainsi sans parler à âme chrétienne; et il perdit son teint et sa beauté pour avoir été trop longtemps éloigné de la cour d'Arthur, et de sa bien-aimée, et de ses compagnons. Et il s'empressait de se rendre à la cour d'Arthur, et dans son chemin il rencontra la suite de l'empereur qui remplissait certain message, Kai à leur tête; et Pérédur les reconnut tous, mais aucun d'eux ne le reconnut.

— D'où viens-tu, chef? dit Kai. —

Le majordome lui adressa cette demande une fois, deux fois, trois fois, sans obtenir de

réponse; et Kai le frappa de sa lance à la cuisse. Mais de peur d'être forcé de parler et de violer son serment, Pérédur passa sans s'arrêter.

Alors Gwalhmaï parla :

— Je prends Dieu à témoin, Kai, que tu as fait une mauvaise action en outrageant de la sorte ce jeune muet. —

Et Gwalhmaï s'en retourna à la cour d'Arthur.

— Madame, dit-il à Gwennivar, sais-tu quel indigne traitement Kai a fait éprouver à un jeune muet? Pour l'amour de Dieu et de moi, ordonne qu'un chirurgien prenne soin de lui, et je te rembourserai la dépense. —

XVII.

Avant que les messagers fussent revenus, un chevalier se présenta dans la prairie en

face du palais d'Arthur, défiant tout le monde au combat.

Et son défi fut accepté, et Pérédur se battit contre lui, et il le vainquit ; et pendant toute une semaine, il vainquit chaque jour un nouveau champion.

Et comme Arthur et sa Maison se rendaient à l'église, ils virent un chevalier qui élevait le signal du combat.

— Par la vaillance humaine ! dit Arthur, je ne partirai pas d'ici que je n'aie eu mon cheval et mes armes pour châtier ce rustre ! —

Et les compagnons d'Arthur allèrent lui chercher son cheval et ses armes ; et Pérédur les rencontra comme ils revenaient, et il leur prit le cheval et les armes, et se rendit dans la prairie : et tous ceux qui le virent s'avancer pour combattre le chevalier montèrent sur le toit des maisons, et sur les collines et les hauts lieux, afin de voir le combat.

Et Pérédur fit signe de la main au chevalier

de commencer la lutte ; et le chevalier le frappa, mais Pérédur ne bougea pas. Et Pérédur donna de l'éperon à son cheval, et courut à lui plein de colère, de fureur, d'emportement, de désespoir et de rage, et lui porta un coup mortel, violent, furieux, adroit et vigoureux, sous la mâchoire, et, l'enlevant de la selle, il le lança au loin.

Et Pérédur s'en retourna, et laissa le cheval et les armes aux compagnons d'Arthur, et vint au palais pour dîner.

Alors Pérédur fut surnommé le Jeune-Muet.

Et voilà qu'Angarad à la Main-d'Or le rencontra.

— J'en prends Dieu à témoin, ô chef, dit-elle ; il est triste que tu ne puisses parler, car si tu parlais, je t'aimerais de préférence à tous les autres hommes ; et, en vérité, quoique tu ne le puisses faire, je t'aime par-dessus tous !

— Que Dieu te récompense, ma sœur, ré-

pondit Pérédur; par ma foi! moi je t'aime aussi. —

On sut de la sorte qu'il était Pérédur. Et alors il renouvela amitié avec Gwalhmaï, et avec Owenn, fils d'Urien, et tous les autres chevaliers; et il demeura à la cour d'Arthur.

un grand bruit, et après ce bruit arriva un grand homme noir, borgne; et les jeunes filles se levèrent pour le recevoir; et elles le désarmèrent, et il s'assit; et après être demeuré un moment pensif, il regarda Pérédur et demanda qui était ce chevalier.

— Seigneur, dit une des jeunes filles, c'est le plus beau et le plus aimable jeune homme que tu aies vu de ta vie. Par égard pour Dieu et pour ton propre honneur, traite-le bien.

— Par égard pour toi, je le traiterai bien, et lui accorderai la vie pour cette nuit. —

Alors Pérédur vint les rejoindre autour du feu, et prendre sa part des mets et des liqueurs, et il se mit à causer avec les dames; et, excité par le vin, il dit à l'homme noir :

— Je m'étonne d'une chose : puissant, comme tu dis l'être, qui a pu te crever un œil?

— Quiconque m'adresse cette question, répondit l'homme noir, ne s'en va pas la vie

sauve, à moins qu'il me fasse librement un don, ou qu'il me paye une rançon : c'est une de mes lois.

— Seigneur, dit la jeune fille, quelque chose qu'il puisse te dire en plaisantant et excité par le vin, tiens-moi la promesse que tu viens de me faire.

— J'y consens avec plaisir par égard pour toi, répondit-il, je lui accorde volontiers la vie pour cette nuit. —

Et ainsi ils passèrent la nuit.

Et le lendemain l'homme noir se leva, et revêtit ses armes, et dit à Pérédur :

— Debout, jeune homme, et prépare-toi à mourir. —

Pérédur lui répondit :

— De deux choses l'une, homme noir, si tu veux te battre avec moi dépouille-toi de ton armure ou donne-moi des armes, afin que la partie soit égale entre nous.

— Ah ! jeune homme, dit-il, te battrais-tu,

si tu avais des armes? Alors prends les armes que tu voudras. —

Et là-dessus la jeune fille porta à Pérédur les armes qu'il désirait, et il se battit avec l'homme noir, et il le força à crier grâce.

— Homme noir, je te fais grâce, à condition que tu me dises qui tu es et qui t'a crevé l'œil.

— Seigneur, je te l'apprendrai : je l'ai perdu en combattant le serpent noir du Karn[1]. Il existe une montagne appelée le Mont-des-Douleurs; et sur cette montagne il y a un karn, et dans l'intérieur du karn, il y a un serpent[2], et à la queue du serpent est attachée une pierre précieuse; et la vertu de cette pierre est telle, que quicon qu la prend dans une main, a dans l'autre, à l'instant même autant d'or qu'il en peut souhaiter : c'est en combattant ce serpent que j'ai perdu l'œil. Et

[1] Rocher.

[2] Voyez note XII.

l'on m'appelle le *Noir-Tyran* : et la raison pour laquelle on m'appelle le Noir-Tyran, c'est qu'il n'y a pas un seul homme aux environs qui n'ait été tyrannisé par moi, et que je n'ai jamais rendu justice à personne.

— Bien! dit Pérédur. Et cette montagne est-elle loin d'ici?

— Le jour où tu nous quitteras, tu arriveras au palais des fils du roi des Tortures.

— Pourquoi les nomme-t-on ainsi?

— C'est que l'Avank [1] du Lac tue une fois par jour. Quand tu sortiras de là, tu arriveras à la cour de la Dame des Exploits.

— Quels exploits fait-elle? demanda Pérédur.

— Elle a trois cents hommes dans son palais, et à chaque étranger qui s'y présente, on raconte les exploits des guerriers de la cour. Et cela se pratique ainsi : les trois cents hommes du palais prennent place à table auprès

[1] Monstre que l'on croit de l'espèce des crocodiles.

de la dame, non par manque d'égard pour les hôtes, mais afin de pouvoir leur raconter les exploits de la cour. Et le jour où tu partiras de là, tu arriveras au Mont-des-Douleurs ; et tout autour du mont habitent, dans trois cents tentes, les gardiens du serpent.

— Tu as mené trop longtemps la vie de tyran, dit Pérédur, je vais faire en sorte que tu ne le sois plus. —

Et il le tua.

Alors la jeune fille entra, et se mit à causer avec Pérédur.

— Si tu étais pauvre en venant ici, désormais tu seras riche avec le trésor de l'homme noir que tu viens de tuer. Tu as vu toutes les aimables filles qui sont dans cette cour, eh bien! tu auras celle que tu voudras pour femme.

— Madame, je ne suis pas venu ici de mon pays pour me marier; mais épousez vous-

même ceux qui vous plairont des aimables jeunes gens que je viens de voir ; je ne désire point vos biens, je n'en ai que faire. —

XIX.

Alors Pérédur s'éloigna ; et il se dirigea vers le palais des fils du roi des Tortures ; et quand il entra dans le palais, il ne vit que des femmes, et elles se levèrent, et elles l'accueillirent d'un air joyeux ; et, comme elles causaient avec lui, voici venir un cheval de bataille avec une selle sur le dos et un cadavre sur la selle.

Et une des femmes se leva, et débarrassa la selle du cadavre, et le baigna dans un bassin d'eau chaude placé près de la porte, et l'oignit d'un baume de prix ; et l'homme ressuscita, et vint trouver Pérédur, et le salua, et parut joyeux de le voir.

Et deux autres hommes arrivèrent de la sorte en selle, et la jeune fille les traita de la même manière que le premier.

Alors Pérédur demanda au chef l'explication de cela. Et ils lui répondirent qu'il y avait dans une caverne un Avank qui les tuait une fois par jour.

Et ils passèrent ainsi la nuit.

Le lendemain matin, les jeunes gens se levèrent pour sortir, et Pérédur les pria, par l'amour de leurs dames, de lui permettre de les suivre; mais ils refusèrent, disant :

— Si tu étais tué, tu n'aurais personne pour te ressusciter. Et ils s'éloignèrent, et Pérédur les suivit; et quand ils furent hors de la portée de sa vue, il gravit la montagne. Or, au sommet de la montagne était assise une dame, la plus belle qu'il eût jamais vue.

— Je sais ce que tu cherches, dit-elle; tu vas combattre l'Avank, et il te tuera, et cela

non par son courage, mais par ruse. Il habite une grotte; et, à l'entrée de cette grotte, il y a un pilier de pierre, et il voit tous ceux qui entrent, et personne ne le voit, et, caché derrière le pilier, il tue les gens avec un dard empoisonné. Et, si tu veux me promettre de m'aimer par-dessus toutes les femmes, je te donnerai une pierre précieuse, au moyen de laquelle tu pourras le voir, et lui ne te voir pas [1].

— J'y consens de bon cœur, dit Pérédur; car dès que je t'ai vue, je t'ai aimée. Mais où te retrouverai-je?

— Quand tu voudras me retrouver, cherche-moi du côté de l'Inde. —

Et la dame disparut, après avoir mis la pierre dans la main de Pérédur.

[1] Voyez note XIII.

XX.

Pérédur entra dans une vallée où coulait une rivière, et les confins de la vallée étaient boisés, et la rivière était bordée de prés unis.

Et sur un des bords de la rivière, il vit un troupeau de moutons blancs, et de l'autre, un troupeau de moutons noirs; et toutes les fois qu'un des moutons blancs bêlait, un des moutons noirs passait l'eau, et devenait blanc; et toutes les fois qu'un des moutons noirs bêlait, un des moutons blancs passait l'eau, et devenait noir.

Et il vit un grand arbre d'un côté de la rivière, et une partie de cet arbre brûlait depuis la racine jusqu'à la tête, et l'autre partie était couverte de feuilles.

Et près de là, il vit un jeune homme assis

au sommet de la montagne, et deux lévriers à poitrine blanche et à fourrure tachetée, qu'il menait en laisse, couchés près de lui; et Pérédur était sûr de n'avoir jamais vu un jeune homme d'un port aussi royal. Et, dans le bois en face de lui, il entendit des chiens qui chassaient une troupe de daims.

Et il salua le jeune homme, et le jeune homme lui rendit son salut.

Et il y avait trois chemins qui partaient du pied de la montagne; deux de ces chemins étaient larges, et le troisième étroit.

Et Pérédur demanda où conduisaient les trois chemins.

— L'un conduit à mon palais, dit le jeune homme; et je t'engage à faire de deux choses l'une : à te rendre chez moi, où tu trouveras ma femme, ou à rester ici pour voir les chiens chasser les daims qu'on a lancés du bois vers la plaine; et tu les verras tuer au bord de l'eau, près de nous, par les meilleurs lévriers

que tu aies jamais vus de ta vie, et les plus ardents à la chasse. Et quand il sera temps d'aller dîner, mon jeune serviteur viendra m'amener mon cheval, et tu passeras la nuit dans mon palais.

— Je te remercie ; je ne puis m'arrêter, il faut que j'avance.

— La seconde route mène à la ville, qui est près d'ici, et où l'on peut acheter des vivres et du vin ; la route qui est plus étroite que les deux autres mène à la grotte de l'Avank.

— Avec ton agrément, jeune homme, je prendrai ce chemin. —

XXI.

Et Pérédur se rendit à la grotte de l'Avank ; et il prit la pierre précieuse dans sa main gauche et sa lance dans la droite ; et comme il approchait, il vit l'Avank, et il le transperça de sa lance, et il lui coupa la tête.

Et quand il sortit de la caverne, il trouva les trois compagnons à l'entrée; et ils saluèrent Pérédur, et lui dirent qu'il avait été prédit qu'il tuerait le monstre. Et Pérédur en donna la tête aux jeunes gens; et ils lui offrirent en mariage celle de leurs trois sœurs qu'il voudrait, et la moitié de leur royaume en sus.

— Je ne suis point venu ici pour me marier, dit Pérédur; mais si jamais je me marie, je prendrai une de vos sœurs. —

Et Pérédur s'en alla, et il entendit du bruit derrière lui; et il se détourna, et il vit un homme sur un cheval rouge, avec des armes rouges; et l'homme s'avançait côte à côte avec lui; et il le salua, et il lui souhaita la bénédiction de Dieu et des hommes, et Pérédur remercia poliment le jeune homme.

— Seigneur, je viens te faire une demande.

— Laquelle? demanda Pérédur.

— C'est que tu me prennes pour compagnon.

— Et qui aurais-je en toi pour compagnon ?

— Je ne te cacherai pas de quelle race je suis ; je m'appelle Etlem Rouge-Épée, comte d'Orient.

— Je m'étonne que tu veuilles devenir le compagnon d'un homme dont les domaines ne sont pas plus étendus que les tiens ; car je n'ai qu'un comté comme toi ; mais, puisque tu veux être mon compagnon, je t'accepte avec plaisir. —

Et ils se rendirent à la cour de la Dame des Exploits ; et toutes les personnes de la cour furent joyeuses de leur arrivée ; et on leur dit que ce n'était point par manque d'égard qu'on les plaçait à table au-dessous des gens de la maison, mais parce que tel était l'usage de la cour ; que, du reste, quiconque battrait les trois cents hommes de la maison serait placé

à table près de la dame, et qu'elle l'aimerait par-dessus tous les autres hommes.

Et Pérédur, ayant battu les trois cents hommes de la maison, s'assit près d'elle; et elle lui dit :

— Je rends grâce à Dieu d'avoir près de moi un jeune homme aussi beau et aussi brave que toi, quand je n'ai pas encore trouvé l'homme que je préfère.

— Quel est donc celui que tu préfères?

— Par ma foi! Etlem Rouge-Épée est l'homme que je préfère, et je ne l'ai jamais vu.

— Vraiment! dit-il. Eh bien, Etlem Rouge-Épée est mon compagnon : le voici. C'est par amour pour lui que je me suis battu avec tes gens; et il se fût encore mieux battu que moi, s'il eût voulu; et je te donne à lui.

— Que Dieu te récompense, beau jeune homme; j'épouserai donc l'homme que je préfère. —

Et cette nuit la dame épousa Étlem.

XXII.

Et le lendemain Pérédur partit pour le Mont-des-Douleurs.

— Par ta droite, seigneur, j'irai avec toi, dit Etlem. —

Et ils se mirent à chevaucher, tant qu'ils arrivèrent en vue de la montagne et des tentes.

— Va trouver ces gens, dit Pérédur à Etlem, et engage-les à venir me rendre hommage —

Et Etlem alla les trouver, et leur parla ainsi :

— Venez rendre hommage à mon seigneur.

— Qui est ton seigneur? demandèrent-ils.

— Pérédur à la longue lance est mon seigneur, répondit Etlem.

— S'il était permis de tuer un héraut, dirent-ils, tu ne retournerais pas sain et sauf vers ton maître, pour t'apprendre à venir demander à des rois, des comtes et des barons comme nous, de rendre hommage à ton seigneur. —

Pérédur l'engagea à retourner vers eux, et à leur proposer ou la prestation d'hommage ou le combat.

Et ils préférèrent le combat.

Et ce jour-là Pérédur vainquit les maîtres de cent tentes; et le lendemain il vainquit les maîtres de cent autres; et le troisième jour les cent derniers se déterminèrent à rendre hommage à Pérédur, qui leur demanda pourquoi ils étaient là : et ils lui apprirent qu'ils devaient garder le serpent jusqu'à sa mort.

— Alors, nous nous battrons ensemble pour

avoir la pierre, et le vainqueur aura la pierre.

— Demeurez ici, dit Pérédur, et je vais combattre le serpent.

— Non pas, seigneur, dirent-ils; nous irons ensemble.

— Certes, dit Pérédur, je ne le souffrirai point; car si le serpent est tué, je n'en tirerai pas plus de gloire que chacun de vous. —

Alors il se rendit au lieu où était le serpent, le tua, revint vers eux, et leur dit :

— Calculez quelle somme vous avez dépensée depuis que vous êtes ici, et je vous la rembourserai tout entière. —

Et il paya à chacun d'eux ce qu'ils dirent leur être dû. Et il ne leur demanda que de lui rendre hommage; puis il dit à Etlem :

— Retourne vers la femme que tu aimes le plus; quant à moi, je poursuis ma route, mais je veux te récompenser d'avoir été mon compagnon. —

Et il lui donna la pierre merveilleuse.

— Dieu te récompense et te soit propice, dit Etlem. —

XXIII.

Pérédur partit, et il arriva sur les bords de la plus charmante rivière qu'il eût jamais vue : une multitude de tentes de diverses couleurs étaient dressées ; mais le nombre des moulins à eau et des moulins à vent l'étonnait davantage.

Et il fut joint par un grand homme brun, en habit d'ouvrier, et Pérédur lui demanda qui il était.

— Je suis le maître meunier de tous ces moulins, dit-il.

— Veux-tu m'héberger ? dit Pérédur.

— Très-volontiers, répondit le meunier. —

Pérédur entra donc dans la maison du meunier, qui était charmante.

Et il le pria de lui prêter de l'argent, afin d'acheter de la nourriture et du vin pour lui-même et pour les gens de la maison, lui promettant qu'il le payerait à son retour ; puis il lui demanda pourquoi une si grande multitude était rassemblée en ce lieu.

Le meunier dit à Pérédur :

— Es-tu étranger ou es-tu du pays ? L'impératrice de Kristinobel-la-Grande est ici ; et elle ne veut épouser que le plus vaillant, car pour des riches, elle n'en veut pas : et comme il était impossible d'apporter des vivres pour tant de milliers de personnes, on a bâti ces moulins. —

La nuit venue, Pérédur alla se reposer. Et le lendemain il se leva, et il s'arma et arma son cheval pour les joutes ; et parmi les tentes, il en distingua une plus élégante que les autres : une charmante jeune fille, vêtue d'une

robe de satin, y peignait ses cheveux à la fenêtre; et il n'avait jamais vu de femme plus belle. Et il se mit à la regarder, et il en devint passionnément amoureux.

Et il resta là, regardant la jeune fille, depuis le matin jusqu'à midi, et depuis midi jusqu'au soir; et alors les joutes finirent, et il regagna son logis, et il se désarma. Et il demanda de l'argent en prêt au meunier, ce qui fâcha la meunière : toutefois le meunier lui en prêta.

Et le second jour, il fit comme la veille, et le soir il regagna son logis, et emprunta encore de l'argent au meunier.

Et le troisième jour, comme il était toujours à la même place, il reçut, entre le cou et l'épaule, un violent coup de hache; et en se détournant il vit le meunier, et le meunier lui dit :

— De deux choses l'une : ou tu vas détourner la tête, ou tu vas te rendre aux joutes. —

Pérédur sourit au meunier, et il se rendit aux joutes. Et tous ceux qui l'assaillirent ce jour-là, il les battit. Et il envoya tous les vaincus en présent à l'impératrice, et leurs chevaux et leurs armes à la meunière, en remboursement de l'argent qu'elle lui avait prêté.

Pérédur jouta jusqu'à ce qu'il eût battu tous les guerriers; et il envoya tous les hommes dans la prison de l'impératrice, et les chevaux et les armes à la meunière, en remboursement de son argent.

XXIV.

L'impératrice fit prier le chevalier du moulin de venir la voir, et Pérédur dédaigna son premier et son second message; alors elle envoya cent chevaliers pour le prendre de force, et ils vinrent à lui, et lui apprirent quelle mis-

sion leur avait donnée l'impératrice. Et Pérédur les chargea vaillamment; il les traita comme un troupeau de cerfs, et finit par les jeter dans l'étang du moulin.

Et l'impératrice prit l'avis d'un sage de son conseil, qui lui dit :

— Si tu le permets, je vais aller le trouver moi-même. —

Et il vint trouver Pérédur, et il le salua, et il le pria, par l'amour de la dame qu'il aimait le plus, de venir rendre visite à l'impératrice.

Pérédur vint avec lui, suivi du meunier; et il entra, et s'assit dans un appartement extérieur de la tente; et l'impératrice vint s'asseoir à sa gauche : mais ils parlèrent peu.

Ensuite Pérédur prit congé d'elle, et retourna au logis.

Le lendemain, il vint lui rendre visite; et quand il entra dans la tente il n'y avait pas une chambre qui ne fût aussi bien décorée que l'autre, car on ne savait où il s'assiérait.

Et Pérédur vint s'asseoir à gauche de l'impératrice, et ils se mirent à deviser amoureusement.

Et tandis qu'ils devisaient ainsi, ils virent entrer un homme noir, tenant à la main une coupe d'or pleine de vin; et il se mit à genoux devant l'impératrice, et il la pria de ne la point donner à quiconque refuserait de se battre avec lui.

Et elle regarda Pérédur.

— Madame, dit-il, donne-moi la coupe. —

Et Pérédur but le vin, et offrit la coupe à la meunière.

Sur ces entrefaites, voici venir un homme noir d'une plus haute taille que le premier, une corne de dragon à la main, travaillée en forme de coupe, et remplie de vin; et il la présenta à l'impératrice, en la priant de ne la donner qu'à celui qui voudrait se battre avec lui.

— Madame, dit Pérédur, donne-la-moi. — Et elle la lui donna ; et Pérédur but le vin, et fit présent de la coupe à la meunière.

Alors parut un homme noir à l'air rude, aux cheveux bouclés, plus grand qu'aucun des deux autres, avec une cruche pleine de vin à la main ; et il s'agenouilla, et la remit à l'impératrice, et la pria de ne la donner qu'à celui qui voudrait la lui disputer.

Et elle la donna à Pérédur, et il l'envoya à la meunière.

Et la nuit venue, Pérédur retourna au logis ; et le lendemain il s'arma et arma son cheval, et il se rendit dans la prairie, et il tua les trois hommes noirs.

Et alors Pérédur se rendit dans la tente, et l'impératrice lui dit :

— Beau Pérédur, souviens-toi de ce que tu m'as juré, lorsque je t'ai donné la pierre merveilleuse, et que tu as tué l'Avank.

— Madame, répondit-il, je m'en souviens bien. —

Et Pérédur régna pendant quatorze ans avec l'impératrice, à ce que dit l'histoire.

TROISIÈME BRANCHE.

XXV.

Arthur était à Kerléon-sur-Osk, sa principale cour; et au milieu de la salle quatre guerriers étaient assis par terre sur un tapis de velours : c'était Owenn, fils d'Urien, et Gwalhmaï, fils de Gouiar, et Houel, fils du prince de l'Armorique, et Pérédur à la longue lance.

Et voilà qu'ils virent entrer une jeune fille aux cheveux noirs bouclés, montée sur une mule fauve, et tenant à la main des courroies

cordées en guise de fouet. Son aspect était repoussant; son visage et ses deux mains plus noirs que le fer le plus noir enduit de goudron; sa forme encore plus effrayante que sa couleur : ses joues pendantes, son visage allongé, son nez petit, ses narines larges; un de ses yeux gris clair, à fleur de tête; l'autre enfoncé, noir comme du jais; ses dents longues et jaunes, plus jaunes que la fleur du genêt; sa poitrine plus haute que son menton, son dos arqué, ses jambes longues et osseuses; et tout en elle extrêmement maigre, hormi ses pieds et ses genoux, qui étaient énormes.

Elle salua Arthur et toutes les personnes du palais, à l'exception de Pérédur; quant à lui, elle lui tint ce discours plein de colère et d'aigreur :

— Pérédur, je ne te salue point, parce que tu ne le mérites pas. Bien aveugle était le destin lorsqu'il te donna gloire et faveurs, à toi

qui es venu à la cour du roi boiteux, qui y as vu le jeune homme portant la lance, de la pointe de laquelle ruisselaient sur sa main des gouttes de sang, et plusieurs autres merveilles, sans en demander ni l'explication ni la cause! Si tu avais parlé, le roi eût été rendu à la santé, et son royaume à la paix, tandis que maintenant il aura à souffrir des combats et des assauts; et ses chevaliers périront, et les femmes de ses états deviendront veuves, et les jeunes filles resteront sans dot : et tout cela à cause de toi! —

Puis elle adressa la parole à Arthur :

— Pardon, sire; je demeure loin d'ici, dans un château superbe dont tu as entendu parler. Or, il y a là cinq cent soixante-cinq chevaliers, et chacun d'eux a près de lui la femme qu'il aime le plus; et quiconque voudra acquérir de la gloire par les armes, dans les combats et les batailles, en trouvera là, s'il en est digne. Quant à celui qui voudra atteindre le faîte de

la renommée et de l'honneur, je sais où cela lui sera possible. Il y a un château sur une haute montagne, et dans ce château une jeune fille, et elle y est retenue prisonnière : or, quiconque la délivrera atteindra le faîte de la renommée humaine. —

Et là-dessus elle sortit.

XXVI.

Gwalhmaï dit :

— Par ma foi ! je ne dormirai pas tranquille que je n'aie vu si je puis délivrer la jeune fille. —

Et plusieurs chevaliers de la cour d'Arthur se joignirent à lui.

Alors Pérédur dit aussi :

— Par ma foi ! je ne dormirai pas tranquille que je ne sache l'histoire et l'explication de la lance dont la fille noire a parlé. —

Et tandis qu'ils s'équipaient, voici venir à la porte un chevalier : et il avait la taille et la force d'un guerrier, et il était revêtu d'armes et d'habits ; et il entra, et il salua tout le monde, excepté Gwalhmaï. Et le chevalier avait sur l'épaule un bouclier à grains d'or, retenu par une courroie bleue ; et toute son armure était de la même couleur.

Et il dit à Gwalhmaï :

— Tu as tué monseigneur par trahison et par ruse ; je le vengerai sur toi ! —

Alors Gwalhmaï se leva :

— Je m'engage, répondit-il, à te prouver, soit ici, soit partout où tu voudras, que je ne suis ni fourbe ni traître.

— C'est en présence du roi mon maître que je veux me battre avec toi, dit le chevalier.

— J'y consens, répliqua Gwalhmaï ; marche donc, je te suis. —

Et le chevalier sortit ; et Gwalhmaï s'équipa : et on lui apporta un grand nombre d'ar-

mures, mais il ne voulut revêtir que la sienne.

Et quand Gwalhmaï et Pérédur furent prêts, ils partirent ensemble pour suivre le chevalier, car ils étaient frères d'armes, et ils s'aimaient beaucoup; mais ils ne se mirent pas à le suivre de compagnie : ils prirent chacun une route opposée.

Gwalhmaï, à l'aube du jour, entra dans une vallée; et dans la vallée il vit un château fort, et dans le château fort un vaste palais enceint de hautes tours; et, de l'autre côté, un chevalier qui sortait pour chasser, monté sur un coursier noir comme du charbon, plein d'ardeur et frémissant, qui s'avançait en caracolant, d'un air fier, d'une allure leste et d'un pied sûr. Le chevalier était le propriétaire du palais; Gwalhmaï le salua.

— Dieu te soit propice, ô chef! Et d'où viens-tu?

— Je viens de la cour d'Arthur.

— Es-tu un des gens d'Arthur?

— Oui, par ma foi! répondit Gwalhmaï.

— Alors je vais te donner un bon conseil, dit le chevalier : je vois que tu es fatigué et épuisé; va au palais, si tu veux, et passes-y la nuit.

— Volontiers, seigneur, répondit Gwalhmaï, et que Dieu te récompense!

— Prends cet anneau en signe pour le portier; et rends-toi à la tour que voilà, et tu y trouveras ma sœur. —

Et Gwalhmaï se présenta à la porte, et montra l'anneau, et se rendit à la tour.

Et en entrant, il vit un grand feu, brillant, sans fumée, d'où s'élevaient des flammes éclatantes; et une belle et noble jeune fille était assise dans un fauteuil près du feu. Et la jeune fille fut joyeuse de sa venue, et elle l'accueillit, et s'avança au-devant de lui; et il vint s'asseoir à la gauche de la jeune fille. Et ils se mirent à table; et après le repas, ils devisèrent doucement.

Et tandis qu'ils devisaient ainsi entra un vénérable vieillard aux cheveux blancs.

— Ah!....[1] fille perdue, dit-il, si tu savais quel est l'homme avec qui tu te divertis et près de qui tu es assise, tu ne te serais point assise là et tu ne te divertirais pas ainsi! —

Et, tournant la tête, il sortit.

— Ah! chef, dit la jeune fille, si tu veux suivre mon conseil, tu fermeras la porte, de peur que cet homme trame un complot contre toi. —

Gwalhmaï se leva; et quand il se présenta à la porte, il vit le vieillard, accompagné de ..... gens armés, qui montait à la tour.....

Gwalhmaï se défendit contre ..... eux avec un échiquier ..... jusqu'à ce que le seigneur revînt de la chasse.

Lorsque le comte arriva :

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il.

[1] Ces points indiquent, comme précédemment, qu'il y a des mots effacés dans le manuscrit.

— Rien de bon, dit l'homme aux cheveux blancs : cette jeune fille s'est assise et a mangé avec le meurtrier de ton père, avec Gwalhmaï, fils de Gouiar.

— Taisez-vous, dit le comte, je vais entrer. —

Et le comte fut bien aise de faire connaissance avec Gwalhmaï.

— Ah! chef, dit-il, as-tu pu avoir la méchanceté ..... [de tuer] notre père! Si nous ne pouvons le venger, Dieu le vengera!

— Mon cœur, dit Gwalhmaï, je ne suis venu ici ni pour reconnaître ni pour nier que j'aie tué ton père : je suis chargé d'un message d'Arthur, et il faut que tu m'accordes un an pour remplir ma mission. Mais alors, sur ma parole, je reviendrai dans ce palais, et de deux choses l'une : ou je reconnaîtrai le fait, ou je le nierai. —

Et on lui accorda volontiers le terme qu'il demandait; et il passa la nuit dans le château,

et le lendemain matin il partit. Et l'histoire n'en dit pas plus long sur cette aventure de Gwalhmaï.

XXVII.

Or, Pérédur poursuivait sa route; et il parcourut l'île, cherchant des nouvelles de la fille noire, et il n'en trouva pas.

Et il arriva dans un lieu désert, au milieu d'une vallée où coulait une rivière; et comme il cheminait dans la vallée, il vit venir un cavalier vêtu d'habits de prêtre, et il lui demanda sa bénédiction.

— Je ne bénirai point, répondit l'autre, je n'obligerai point un misérable, qui porte les armes un jour comme aujourd'hui.

— Et quel jour est-ce donc? demanda Pérédur.

— C'est le vendredi saint.

— Ne me blâme pas, je l'ignorais; voilà un an que je voyage loin de mon pays. —

Et là-dessus, il descendit et prit son cheval par la bride. Et, s'étant un peu écarté de la grand'route, il trouva un chemin de traverse, et ce chemin de traverse passait par un bois; et dans le fond du bois il vit une masure qui semblait habitée, et il s'y rendit, et à la porte de cette masure il retrouva le prêtre, et il lui demanda sa bénédiction :

— Que Dieu te bénisse, répondit le prêtre; il est plus convenable de voyager ainsi que de l'autre manière. Tu passeras cette nuit chez moi. —

Et Pérédur y passa la nuit.

Le lendemain, Pérédur voulut partir :

— Il n'est pas permis de voyager aujourd'hui : tu passeras avec moi la journée d'aujourd'hui, et celle de demain et la suivante; et je te mettrai de mon mieux sur la voie de ce que tu cherches. —

Et le quatrième jour, Pérédur prit congé du prêtre, et lui demanda le chemin du château des Merveilles.

— Ce que j'en sais, je te l'apprendrai : gravis cette montagne ; de l'autre côté tu trouveras une rivière ; dans la vallée un prince tient sa cour à l'occasion des fêtes de Pâques : s'il t'est possible d'avoir des nouvelles du château des Merveilles, tu en auras là. —

XXVIII.

Pérédur se mit en route, et il arriva dans la vallée où coulait la rivière, et il rencontra une bande de chasseurs, et remarquant au milieu d'eux un homme de distinction, il le salua.

— Veux-tu, seigneur, te rendre à ma cour, ou aimes-tu mieux venir chasser avec moi ? Dans le premier cas, j'enverrai quelqu'un de

ma suite prévenir ma fille, et tu prendras quelque nourriture en attendant que je revienne de la chasse; et quel que soit l'objet qui t'amène, je ferai mon possible pour te satisfaire. —

Et le roi lui donna pour guide un nain jaune.

Et quand ils arrivèrent à la cour, la princesse allait laver avant de se mettre à table, et Pérédur se présenta devant elle; et elle fit à Pérédur un accueil charmant, et elle le mit à table à sa gauche, et ils soupèrent. Et à chaque parole que lui adressait Pérédur elle riait aux éclats, de manière à être entendue de toutes les personnes de la cour.

Et voilà que le nain jaune vint trouver la princesse :

— Par ma foi, dit-il, ce jeune homme est déjà ton amant, ou, s'il ne l'est pas, tu souhaites qu'il le devienne. —

Et le nain jaune alla rejoindre le roi, et il

lui dit qu'il soupçonnait le jeune homme qu'il avait rencontré d'être l'amant de sa fille : « S'il ne l'est pas encore, il ne tardera pas à le devenir, à moins qu'on n'y prenne garde. »

— Que me conseilles-tu? lui demanda le roi.

— Je te conseille de le faire prendre par des hommes vigoureux, et tenir en prison jusqu'à ce que tu saches la vérité [1]. —

Il envoya donc des hommes vigoureux qui saisirent Pérédur et le jetèrent en prison.

Et la jeune fille vint trouver son père et lui demanda pour quelle raison il retenait prisonnier un chevalier de la cour d'Arthur.

— Par ma foi, dit-il, il ne sera délivré ni ce soir, ni demain, ni après-demain, et il ne sortira pas du lieu où il se trouve. —

Elle ne répondit pas au roi, mais elle se rendit près du jeune homme.

[1] Voyez note XIV.

— Il est bien dur pour toi d'être ici, dit-elle.

— Peu m'importe le gîte.

— Mais tu seras couché et servi aussi bien que le roi lui-même, et tu jouiras de tous les agréments que cette cour peut offrir ; et si tu veux que je porte ici mon lit afin de pouvoir causer avec toi plus commodément, je le porterai volontiers [1].

— Je n'ai garde de refuser, répondit Pérédur. —

Et il passa la nuit en prison ; et la jeune fille lui tint parole.

XXIX.

Le lendemain Pérédur entendit un grand bruit dans le fort.

— Dis-moi, belle jeune fille, quel est ce bruit ? demanda Pérédur.

[1] C'était l'usage au moyen âge de causer assis sur des lits. (Voy. le *Lai de Gradlon-meur*, dans Marie de France, t. I, p. 491.)

— C'est l'armée et toutes les forces du roi qui se réunissent aujourd'hui dans le fort.

— Et quel motif les rassemble?

— Ici près, habite un comte qui possède deux comtés; et il est aussi puissant qu'un roi, et mon père et lui doivent se battre aujourd'hui.

— Je te supplie, dit Pérédur, de me procurer un cheval et des armes, que j'aille assister à leur rencontre; je te jure de revenir en prison.

— Ce sera avec plaisir, dit-elle, que je te procurerai des armes et un cheval. —

Et elle le pourvut d'armes et d'un cheval, et d'un manteau d'un rouge éclatant à mettre par-dessus son armure, et d'un bouclier jaune à porter au bras.

Et il vint assister au combat; et tous les gens de la suite du comte qui eurent affaire à lui furent vaincus.

Et il retourna en prison.

Et la jeune fille demanda des nouvelles à Pérédur, et il ne lui en donna aucune.

Et elle alla en demander à son père, et voulut savoir quel était celui de ses chevaliers qui avait le mieux fait son devoir; et il lui répondit qu'il ne le connaissait pas; que c'était un guerrier dont l'armure était couverte d'un manteau rouge, et qui portait au bras un bouclier jaune.

Et elle sourit, et revint trouver Pérédur, et le félicita.

Et pendant trois jours, Pérédur tua les gens du comte, et, avant que personne pût le reconnaître, il retournait dans sa prison.

Et le quatrième jour Pérédur tua le comte lui-même.

Et la jeune fille vint au-devant de son père, en lui demandant quelles nouvelles il y avait :

— D'excellentes, répondit le roi : le comte est tué, et les deux comtés m'appartiennent.

— Sais-tu qui l'a tué, seigneur ?

— Oui, dit le roi ; c'est le chevalier au manteau rouge et au bouclier jaune.

— Sire, dit-elle, je le connais.

— Au nom de Dieu, demanda-t-il, qui est-ce donc ?

— Seigneur, c'est le chevalier que tu retiens prisonnier. —

Alors le roi vint trouver Pérédur, et il lui souhaita le bonjour, et lui dit de mettre tel prix qu'il voudrait aux services qu'il venait de lui rendre.

Et quand on se mit à table, Pérédur fut placé à la gauche du roi, et la jeune fille auprès de lui.

— Je te donne ma fille pour femme, avec la moitié de mon royaume, dit le roi, et te fais présent des deux comtés.

— Dieu te le rende, répondit Pérédur ; mais je ne suis pas venu ici pour me marier.

— Que cherches-tu donc, seigneur?

— Je cherche des nouvelles du Château des Merveilles.

— L'ambition du chef passe souvent ses forces, dit la jeune fille : tu auras pourtant des nouvelles de ce château et un guide au travers du royaume de mon père, et des vivres suffisants pour ton voyage ; car tu es, seigneur, l'homme que j'aime le plus. —

Et elle ajouta :

— Gravis cette montagne, et de l'autre côté tu verras un lac, et au milieu du lac un château qui se nomme le Château des Merveilles; quant aux merveilles, je n'en sais rien ; mais il se nomme ainsi. —

XXX.

Pérédur prit la route du château du lac, et la porte en était ouverte; et quand il se diri-

gea vers la salle, la porte en était pareillement ouverte.

Et lorsqu'il y fut entré, il y vit un échiquier; et les échecs des deux camps opposés jouaient d'eux-mêmes les uns contre les autres; et celui du côté duquel il se mit perdit la partie, et l'autre poussa un cri de joie, comme s'il eût été composé d'êtres vivants [1]. Et Pérédur en colère prit l'échiquier et le jeta dans le lac.

Et dans ce moment il vit entrer la jeune fille noire. Et elle lui dit :

— Dieu ne te bénira pas, toi qui fais le mal et fuis le bien.

— Qu'as-tu à me reprocher, jeune fille? dit Pérédur.

— D'avoir occasionné la perte de l'échiquier de l'impératrice qu'elle n'eût pas donné pour un empire. Or, le chemin qui te fera recouvrer l'échiquier te conduira au château d'Isbidinonghel où habite un homme noir qui

[1] Voyez note xv.

porte la désolation dans les États de l'impératrice; si tu viens à bout de le tuer, tu recouvreras l'échiquier; mais si tu y vas, tu n'en reviendras pas en vie.

— Veux-tu m'y conduire? demanda Pérédur.

— Volontiers, dit-elle. —

Il se rendit donc au château d'Isbidinonghel, et il combattit l'homme noir, et l'homme noir cria grâce.

— Je te ferai grâce, dit Pérédur, à condition que tu replaceras l'échiquier dans l'endroit où je l'ai vu en entrant dans la salle. —

Alors la jeune fille survint, et dit à Pérédur :

— Que le ciel te confonde, pour avoir laissé vivre un monstre qui désole les États de l'impératrice.

— Je lui ai accordé la vie, dit Pérédur, afin qu'il rétablisse l'échiquier.

— Mais l'échiquier n'est-il pas revenu dans

l'endroit où tu l'as trouvé? Retourne donc et tue l'homme noir. —

Pérédur retourna donc et tua l'homme noir.

Et quand il revint à la cour, la jeune fille noire y était.

— Jeune fille, dit-il, où est l'impératrice?

— Je prends Dieu à témoin que tu ne la verras pas avant que d'avoir tué le monstre qui habite la forêt prochaine.

— Quel monstre?

— C'est un cerf aussi léger que l'oiseau; il porte au front une corne aussi longue que le fer de ta lance et aussi effilée que la pointe la plus aiguë, et il détruit les branches des plus beaux arbres de la forêt, et il tue tous les animaux qu'il y rencontre; et ceux qu'il laisse en vie meurent de faim; mais, ce qu'il y a de pis, c'est qu'il vient chaque nuit boire toute l'eau du lac, et met à sec les poissons, de sorte

que la plupart sont morts avant que l'eau soit revenue.

— Jeune fille, dit Pérédur, veux-tu venir me le montrer?

— Je ne le puis; car il est défendu à toute âme vivante d'entrer dans la forêt avant un an; mais voici un petit chien appartenant à madame qui lancera le cerf [1] et te l'amènera, et le cerf t'attaquera. —

Le petit chien servit donc de guide à Pérédur, et lança le cerf, qui prit sa course vers l'endroit où était Pérédur, et il attaqua Pérédur; et, comme il passait, Pérédur lui coupa la tête avec son épée.

Et, tandis qu'il considérait la tête du cerf, voici venir une dame à cheval qui prit le petit chien dans un pan de son manteau, et plaça devant elle la tête du cerf qui portait au cou un collier d'or, et elle dit à Pérédur :

— Seigneur, tu as commis une bien vilaine

[1] Voyez note xv.

action en tuant le plus bel ornement de mon empire.

— On l'avait exigée de moi. Mais n'est-il aucun moyen de recouvrer tes bonnes grâces?

— Si fait; gravis cette montagne, et tu trouveras un bois, et dans ce bois il y a un *Ler'h* [1] : appelle trois fois au combat le guerrier qui dort sous ce *Ler'h*, et tu regagneras mes bonnes grâces. —

XXXI.

Pérédur se mit en route, et il arriva sur la lisière du bois, et il jeta le cri de défi au combat.

Et aussitôt un guerrier noir, monté sur un squelette de cheval, dont l'armure, comme la sienne, était toute rouillée, sortit de dessous le *Ler'h*; et l'assaut commença.

[1] Grotte druidique.

Et autant de fois que Pérédur désarçonnait le guerrier noir, autant de fois celui-ci se remettait en selle.

Alors Pérédur descendit et tira son épée; mais déjà le guerrier noir avait disparu avec le cheval de son adversaire, et Pérédur ne le revit plus [1].

Et Pérédur tourna la montagne, et, de l'autre côté de la montagne, il aperçut un château dans une vallée au bord d'une rivière. Et il se dirigea vers le château, et il y entra, et il vit une salle dont la porte était ouverte, et il en franchit le seuil. Au fond de la salle, à gauche, était assis un vieillard boiteux, aux cheveux gris, et son cheval qu'avait emmené le guerrier noir était dans l'écurie avec le cheval de Gwalhmaï, et les deux chevaux hennirent de joie à sa vue.

Et Pérédur alla s'asseoir en face du vieillard aux cheveux gris.

[1] Voyez note XVI.

Alors parut un jeune homme aux cheveux blonds qui s'agenouilla devant Pérédur, en lui demandant ses bonnes grâces.

— Seigneur, dit-il, c'est moi qui ai paru sous la figure de la jeune fille noire à la cour d'Arthur; et quand tu as abîmé l'échiquier, et quand tu as tué l'homme noir d'Isbidinonghel et le cerf, et quand tu es allé combattre le guerrier du Ler'h; c'est moi qui ai paru avec la lance, d'où coulait du sang de la pointe à la poignée et tout le long du fer; et cette tête est celle de ton cousin, et ce sont les sorcières de Kerloiou qui l'ont tué et qui ont estropié ton oncle, et je suis ton cousin; et il a été prédit que tu serais notre vengeur. —

Et Pérédur et Gwalhmaï se déterminèrent à envoyer prier Arthur et ses chevaliers de venir combattre avec eux les sorcières de Kerloiou.

Et ils allèrent combattre les sorcières [1].

Et une d'elles tua un des chevaliers d'Ar-

[1] Voyez note XVII.

thur sous les yeux de Pérédur, et Pérédur l'épargna ; et la même sorcière tua un second chevalier sous les yeux de Pérédur, et Pérédur l'épargna une seconde fois ; et la sorcière tua un troisième chevalier sous les yeux de Pérédur ; mais cette fois, tirant son épée, Pérédur lui en assena un tel coup sur le cimier, qu'il fendit le casque et la tête.

Et elle jeta un cri, et engagea les autres sorcières à fuir, leur disant que c'était Pérédur, ce guerrier auquel elles avaient appris le maniement des armes, et qui devait les mettre à mort, selon les prophéties.

Alors Arthur et ses chevaliers attaquèrent les sorcières de Kerloiou, et ils les tuèrent toutes.

Voilà ce que raconte le peuple au sujet du Château des Merveilles.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENTS.

II.

Pérédur.

Pérédur, fils d'Évrok, fut un des guerriers cambriens les plus célèbres de son temps; Aneurin le met au nombre de trois cent soixante nobles bretons qui auraient porté le collier d'or, et péri victimes de leur intempérance, à la bataille de Kat-traez, au milieu d'un banquet. Le barde, s'il faut l'en croire, assista au combat, y fut fait prisonnier, et chanta la bataille durant sa captivité; mais cette bataille, selon lui, aurait un sens mystique.

« Dans ce cachot souterrain où j'ai les deux genoux « liés avec une chaîne de fer, moi, Aneurin, je chan- « terai l'hydromel écumant dans les coupes à la bataille « de Kat-traez, ce mystère des bardes-unis qui m'est « connu comme à Taliésin; je chanterai mon chant de « Gododin avant l'aube du jour ! . . . .

« Les convives se ruaient en foule; ils bondissaient. « Une fois enivrés de l'hydromel limpide, ils vécurent « peu ; ils payèrent de leur vie les frais du banquet... « Parmi eux était *Pérédur, le héros aux armes bien « trempées, le sauveur dans la mêlée, le soutien dans « la bataille*. Avant d'être tués, ils tuèrent ! Pas un « d'eux ne revint chez lui. . . . .

« Des trois cent soixante-trois convives qui portaient
« le collier d'or, et buvaient l'hydromel dans des vases
« d'or au banquet annuel consacré par les lois... trois
« seulement ont échappé à la mort par la vaillance de
« leurs coups : les deux chiens de guerre, Aéron et Ke-
« non l'Intrépide, et moi-même, tout couvert de sang,
« que la muse a sauvé [1]. »

Geoffroy de Monmouth, dans sa chronique et dans sa vie de Merlin, fournit sur Pérédur d'autres indications empruntées à divers monuments de la littérature bretonne regardés comme anciens aux premières années du XIIe siècle. D'accord avec le conteur, il le fait naître au nord de la Cambrie, au pays des Vénètes [2], et lui donne six frères; il lui associe le barde-druide Merlin, et les montre tous deux engagés dans une de ces guerres mystérieuses et sacrées où, selon les triades, quatre-vingt mille homme périrent à cause d'un nid d'alouettes! Quand Merlin, après la mort des frères de Pérédur, tombe dans la douleur furieuse qui le mène à la folie, Pérédur, de tous ses amis, est le premier à venir le consoler [3].

Cette association de Pérédur à Aneurin et à Merzin dans deux combats mystérieux porte à croire qu'il n'é-

[1] *Myvyrian*, Archaiology of Wales, t. I, p. 4, 6, 7 et passim.
[2] Dux Venedotorum Peredurus. (Vita Merlini Caledoniensis, p. 2.)
[3] Solatur Peredurus eum. (Ibid.)

tait pas étranger à l'ordre maçonnique des bardes de son temps, et aux secrets de leur bassin, comme l'indique, du reste, son nom.

Ceux du moyen âge n'avaient pas perdu le souvenir de ses exploits. Griffiz-ap-Marédiz, mort vers l'an 1280, ayant à célébrer les actions glorieuses de Tudor, fils de Goronouy, qu'il surnomme l'Aigle des batailles, croit en faire le plus bel éloge en le comparant à Pérédur[1].

Je ne parle pas des triades apocryphes, où il est aussi question de lui. Tout ce qu'elles en disent, on le sait, provient du roman français *le Saint-Gréal*, mis en gallois au XVe siècle.

III.

Le partage des pommes.

Ce trait fait allusion à un autre conte du cycle d'Arthur qui n'a pas encore été retrouvé dans le pays de Galles. Mais, en revanche, voici un épisode, tiré d'un conte populaire armoricain du même cycle, de nature à jeter du jour sur la matière; je le tiens d'un paysan de l'évêché de Kemper, qui ne sait point lire, et l'a reçu par tradition de ses ancêtres.

[1] Myvyrian, t. I, p. 457.

« Le roi Arthur donnait une fête à Lannion en Bretagne; cinq autres rois y assistaient avec leur femme et leur suite. On était à table, et le dîner allait finir, lorsqu'on vit paraître Merlin, tenant à la main trois pommes d'or, qu'il remit au roi en disant :

Voici trois pommes d'or brillant;
Elles appartiendront aux trois plus belles :
C'est moi Merlin qui le prédis [1].

Grand débat entre les cinq reines; leurs maris prennent fait et cause pour elles. On s'échauffe, on se lève de table; les épées brillent, le sang va couler. En ce moment, les portes de la salle s'ouvrent, et un chevalier inconnu s'avance monté sur un coursier noir dont la crinière est si longue, qu'elle enveloppe le cavalier de la tête aux pieds, et le jarret si bon, qu'il fait vingt lieues à l'heure. Il demande le motif de la querelle; on l'en informe, on le prend pour arbitre, on lui remet les pommes. Le chevalier les considère, il les tourne et retourne, il en vante la couleur dorée, qu'il compare à celle des cheveux des cinq reines; il en respire le parfum, le disant moins suave que l'haleine des dames : les maris, enchantés, regardent avec attendrissement leurs femmes,

[1] Sétu tri aval aour mélen,
Perc'hen ter vraoa fémelen :
Merlin a ziougan évelhenn.

qui baissent les yeux, comme doivent faire en pareille circonstance des personnes bien élevées. Mais quand elles relèvent la tête, nouveau Perrin Dandin, le chevalier a disparu avec les pommes d'or; et lorsqu'on songe à le poursuivre, il est déjà bien loin. »

La présence de Merlin dans ce conte, et la circonstance particulière des pommes et de la prédiction dont elles sont l'objet, feraient croire qu'il se rattache au vieux fonds de traditions bretonnes dont le barde a fourni le sujet. Merlin avait pour les pommes un goût si prononcé, et pour l'arbre qui les porte une telle vénération, qu'il leur a consacré un poëme; il se vante de posséder un verger où l'on voit « cent quarante-sept pommiers de la plus grande beauté, dont les branches sont couvertes de feuilles verdoyantes, l'ombre aussi recherchée que les fruits, et la garde confiée non pas à un dragon, comme aux Hespérides, mais à une jeune fille charmante, aux cheveux flottants, et aux dents brillantes comme des gouttes de rosée [1]. »

IV.

La cour d'Arthur.

Nous avons esquissé l'histoire d'Arthur dans l'*Essai* qui précède cette publication; il est inutile d'y revenir.

[1] Myvyrian, t. I, p. 151, 152, 153.

Quoique nous ayons aussi parlé de sa cour, nous croyons devoir ajouter une réflexion à celles que nous ont déjà suggérées les bardes, les triades et les anciens contes bretons; un passage de la chronique cambrienne de Gauthier d'Oxfort la fait naître dans notre esprit : il rend très-sensible la gradation qu'ont subie, dans l'ouvrage plus récent du chroniqueur, certaines parties correspondantes du conte populaire; la description de la cour d'Arthur est une d'elles. La chronique ne dit pas seulement, avec le conte, qu'elle était le rendez-vous des plus braves, des plus généreux et des meilleurs chevaliers du *pays*, mais bien de l'*univers* entier; et elle ajoute :

« Cela n'est point étonnant : la générosité d'Arthur, sa gloire et ses louanges avaient parcouru le monde, et lui attiraient tous les cœurs des extrémités les plus reculées... Il n'y avait pas un royaume qui pût être comparé à l'île de Bretagne pour la puissance, le luxe, les richesses de toutes sortes, et les belles manières. Tout chevalier qui voulait devenir fameux se rendait à la cour d'Arthur : là il portait des habits d'une seule couleur, des armes d'une seule couleur, et suivait les lois de la chevalerie. On y voyait aussi de courtoises dames vêtues de même d'une seule couleur, et se conformant aux mêmes lois; et parmi elles il n'y avait pas une femme ou une jeune fille qui accordât son amour à un chevalier qui n'avait pas subi trois épreuves chevale-

resqués, et l'amour, en les rendant plus chastes, rendait les guerriers plus vertueux et plus fameux [1]. »

Ce dernier trait a dans le conte un pendant qui met en relief le progrès des idées chevaleresques à l'époque où vivait le chroniqueur. La mère de Pérédur (on va le voir) se borne à dire à son fils que le commerce des dames sera pour lui une source de *vaillance*, et par suite d'*estime* de la part du monde, tandis que Geoffroy de Monmouth érige l'amour en principe suprême de moralité et de vertu.

V.

Le départ du manoir.

Une aventure semblable est attribuée par les poëtes populaires armoricains au chef breton Morvan, surnommé Lez-Breiz (soutien de la Bretagne), qui vivait au IXe siècle, et a vaillamment défendu contre Louis le Débonnaire l'indépendance de son pays. La ballade dont elle est le sujet doit trouver place ici ; nous n'en donnerons qu'une traduction : elle paraîtra avec le texte, et les autres poëmes relatifs au héros breton, dans la

[1] Brut y brenined, manusc. (Musée Britann. Bibl. coton., col. 176.)

nouvelle série des *Chants populaires de la Bretagne* actuellement sous presse[1].

I.

Comme l'enfant Lez-Breiz était chez sa mère, il eut un jour une grande surprise.

Un chevalier s'avançait dans le bois, et il était armé de toutes pièces.

Et l'enfant Lez-Breiz, en le voyant, pensa que c'était saint Michel;

Et il se jeta à deux genoux, et il fit le signe de croix.

— Seigneur saint Michel, au nom de Dieu, ne me faites point de mal!

— Je ne suis pas plus le seigneur saint Michel que je ne suis un malfaiteur;

Je ne suis vraiment pas saint Michel : chevalier ordonné, je ne dis pas.

— Je n'ai jamais vu de chevalier, pas plus que je n'en ai entendu parler.

— Mais as-tu vu passer aujourd'hui quelqu'un comme moi?

— Dites-moi d'abord vous-même ce que c'est que ceci, et ce que vous en faites.

— J'en blesse tout ce que je veux; cela s'appelle une lance.

[1] Voyez l'*Examen critique des sources*.

— J'aime bien mieux mon casse-tête : on ne l'affronte pas sans mort.

Et qu'est-ce que ce plat de cuivre-ci que vous portez à votre bras?

— Ce n'est point, enfant, un plat de cuivre; cela s'appelle un bouclier-blanc.

— Seigneur chevalier, ne vous moquez pas de moi; j'ai vu plus d'un *blanc* dans ma vie,

Ils tiendraient dans le creux de ma main; tandis que celui-ci est large comme la pierre d'un four.

Mais quelle espèce d'habit portez-vous? il est lourd comme du fer, et plus lourd.

— Aussi est-ce une cuirasse de fer; elle me défend contre les coups d'épée.

— Si les biches étaient ainsi harnachées, il serait plus malaisé de les tuer.

Mais, seigneur, dites-moi, êtes-vous né comme cela? — Le vieux chevalier, en l'entendant, se mit à rire de tout son cœur.

— Qui diable vous a donc habillé, si vous n'êtes point né comme cela?

— Celui qui a le droit de le faire, celui-là l'a fait, mon cher enfant.

— Mais alors qui en a le droit?

— Personne, excepté le seigneur comte de Kemper. Maintenant dis-moi à ton tour, as-tu vu passer un chevalier comme moi?

— J'ai vu passer un chevalier comme vous, et c'est par là qu'il est allé, seigneur. —

II.

Et l'enfant de revenir en courant au logis; et de sauter sur les genoux de sa mère, et de se mettre à babiller.

— Ma mère, ma mère, vous ne savez pas? je n'ai jamais rien vu de si beau!

Jamais je n'ai vu rien de si beau que ce que j'ai vu aujourd'hui :

Un plus bel homme que le seigneur saint Michel, archange, qui est dans notre église.

— Il n'y a pourtant pas d'homme plus beau, plus beau, mon fils, que les anges de Dieu.

— Sauf, votre grâce, ma mère, on en voit : ils s'appellent chevaliers, disent-ils.

Et moi je veux les suivre, et devenir chevalier comme eux. —

La pauvre dame, en l'entendant, tomba trois fois à terre sans connaissance.

Et l'enfant Lez-Breiz, sans regarder derrière lui, entra dans l'écurie;

Et il y trouva une méchante haquenée, et il monta dessus;

Et il partit à la suite des chevaliers sans dire adieu à personne;

A la suite des chevaliers pour Kemper, et il quitta le manoir. »

Cette ballade offre plusieurs traits piquants qui ne se retrouvent pas dans le conte gallois sous sa forme ac-

tuelle, mais qui ont dû exister dans la rédaction suivie par Chrétien de Troyes, car il en reproduit quelques-uns presque littéralement : il a seulement le tort de leur ôter de leur grâce en les délayant, et parfois de leur naturel en les exagérant, comme on va en juger. Le lecteur nous pardonnera la longueur de la citation en faveur de l'intérêt qu'elle a.

Ce fut au temps qu'arbres florissent,
Feuillent boscages, prés verdissent,
Et qu'oisiaux, en lor latin,
Doucement chantent au matin,
Et toute rien (chose) de joie enflamme :
Que li fils à la veuve dame
De la gaste (déserte) forest soustaine (du sud)
Se leva, et ne li fut paine
Que il sa selle ne méist (mit)
Sur son chacéor (cheval de chasse), et préist (prit)
Trois javelots ; et tout ainsi
Hors du manoir sa mère issit (sortit).
. . . .
Et maintenant le cuer du ventre
Pour le doux temps li esjouit,
Et pour le chant que il oït
Des oisiaux qui joie fesoient :
Totes les choses li plaisoient.
Por la douçor du temps serein,
Osta au chacéor le frein,
Si le laissa aler paissant

Par l'herbe fraîche et verdoyant.
Et cil (l'enfant), qui bien lancier (darder) savoit
Les javelots que il portoit,
Aloit environ (autour de) lui lançant
Une heure arrière, l'autre avant,
Une heure bas, autre heure haut;
Tant qu'il oït parmi le gaut (bois)
Venir cinq chevaliers armés
De totes armes acémés (revêtus);
Et moult grant noise (bruit) démenoient (faisoient),
Les armes de ceux qui venoient,
Et souvent hurtoient as armes,
Et les lances et les guisarmes (pertuisanes);
Sonne li fut (bois), sonne li fers
Et des escus et des hauberts.
Li valet (l'enfant) oït, ne voit pas
Ceux qui viennent plus que le pas;
Si s'émerveille, et dit : — Par m'âme!
Voir (vrai) me dit ma mère ma dame,
Qui me dit que déables sont
Plus effréés (effrayants) que rien du mond',
Et si dit pour moi engeignier (me tromper),
Que por eux se doit-on seignier (signer).
Mais cet engin (tromperie) dédaingnerai :
Ne ja, voir, ne m'en seignerai;
Ains (mais) ferrai (frapperai) li coup li plus fort
D'un des javelots que je port',
Que ja (point) n'aprocheront vers (de) moi
Nul des autres, si com' je croi. —

Ainsi à lui-méisme dit
Li valet, ains avant qu'il les véist;
Mais quand il les vit en apert (découvert)
Qui du bois furent descouvert,
Si vit les hauberts flambolants,
Et les hiaumes clairs et luisants,
Et les lances et les escus
Que onques mais n'avoit véus;
Et luir le vert et le vermeil,
Reluire contre le soleil
Et l'or et l'azur et l'argent :
Ce li fut moult et bel et gent;
Et dit : — Biau sire, Dieu merci!
Ce sont angels (anges) que je voi ci!
Parfoi, or ai-je moult péchié;
Et si ai moult mal exploitié (agi),
(Moi) qui dis que c'estoient déable.
Ne me dit pas ma mère à fable
Qui me dit que li angels sont
Les plus bèles choses du mond',
Fors Dieu, qui est plus biau que tuit (tous);
Et si dit ma mère méisme
Qu'on doit Dieu croire et aorer (adorer),
Et lou (lui) prier et honorer :
Et je aorai (adorerai) cestui (celui-ci),
Et tuit ses angels avec lui. —
Meintenant vers terre se lance,
Et dit trestoute sa créance (tout son *Credo*)
Et oroisons que il savoit,

Que sa mère apris li avoit.
Et li sire des chevaliers
Le vit et dit : — Estez arriers (restez en arrière);
Qu' (car) à terre est de paour chéus (tombé de peur)
Cist (ce) valet qui nous a véus :
Si nous alions tuit ensemble
Vers lui, il auroit, ce me semble,
Si grand paour qu'il en mourroit,
Ne respondre ne me sauroit
A rien que je li demandasse. —
Ils s'arrestent; et cil s'en passe
Vers li valet, grant aléure (train),
Et dit : — Valet, n'alez paour.
— Non ai-je par le cuiatour
(Fait li valet) en qui je croi.
Estes-vous Dieu? — Nenni, parfoi.
— Qui estes donc? — Chevalier sui.
— Ains mais chevalier ne connui,
Fait li valet, ne nul n'en vi,
N'onques mais parler n'en oï.
Mais vous estes plus biaux que diex (dieux)!
Qui fussent ja ore autres tiex (tels),
Ainsi luisants et ainsi faits? —
A ces mots, près de li se trait (s'approche);
Et li chevalier li demande :
— Véis-tu hui (aujourd'hui) en cette lande
Cinq chevaliers et trois pucèles? —
Li valet à autres nouvèles
Enquerre, et demander entend;

Sa lance dans la main li tend,
S'el (et la) prend, et dit : — Biau sire chier (chéri),
Vous qui avez nom chevalier,
Qu'est-ce ore (ceci) que vous tenez ?
— Or suis-je moult bien assémez (armé),
Fait li chevalier, ce m'est vis (avis).
(Mais) je cuidois (pensais), biaux doux amis,
Nouvèles apprendre de toi,
Et tu les veux oïr de moi :
Je te dirai, ce est ma lance.
— Dites-vous, fait-il, qu'on en lance
Si com' je fais mes javelots ?
— Nenni, valet, tu es tout sot ;
Ains (mais) on fiert (frappe) un (quelqu'un) tout demanois (incontinent).
— Donc, vaut mieux li un de ces trois
Javelots que vous véez-ci (voyez ici) :
Quiqunque (tout ce que) je veuil (veux) en occi,
Oisiaux et bestes au besoin ;
Et si les occi de si loin
Com' on pourroit au bouson traire (tirer avec une flèche).
— Valet, de ce n'avons que faire ;
Mais des chevaliers me respont :
Dis-moi si tu sais où ils sont ;
Et les pucèles, véis-tu ? —
Li valet, au pié de l'escu,
Le tenoit pris tout en apert,
Et dit : — Cestui (celui-ci) de quoi vous sert ?
— Valet, fit-il, ce est abbès (étrange)
Qu'en autres nouvèles me mets

Que je ne te quers ni demand';
Je cuidois, si Dieu m'amand',
Que tu nouvèles me déisses,
Ains que de moi les apréisses (apprisses);
Et tu vueil que je les t'apreigne?
Je te dirai comment qu'il preigne,
Car à toi volentiers m'accort;
Escu a nom ce que je port'.
— Escu a nom? — Voire (oui), fait-il;
Ne ne (et on ne le) doit pas tenir por vil,
Car il m'est tant de bonne foi (si utile),
Que si nul trait ne lance à moi (me frappe ou darde)
Encontre tous les coups se trait (s'oppose);
C'est li service qu'il me fait. —
Atant (alors) cil qui furent arrière
Se traient (s'avancent) toute la charrière (chemin
Vers lor signor trestout le pas; [charretier).
Si lui on dit isnèle pas (incontinent):
— Sire, que vous dit cist (ce) Galois?
— (Il) ne sait mie toutes les lois,
Fait le sire, si Dieu m'amand',
Que rien nule ne li demand'
Ne me respond onques à droit;
Ains demande de quanqu'il voit
Comment a nom, et comment fait.
— Sire, sachiez bien entresait (aussi)
Que Galois sont tous, par nature,
Plus sots que bestes en pasture;
Et cil est aval (rampant) comme beste,

Fol est qui de lès (près de) lui s'arreste... —
Lors li demande de rechief :
— Valet, fait-il, ne te soit grief (ennuyeux),
Mais des cinq chevaliers me dis... —
Et le valet le tenoit pris
Au pan du haubert, si le tire :
— Or me dites, fait-il, biau sire,
Que est-ce que avez vestu?
— Valet, fait-il, donc ne sais-tu?
— Je (moi)?... Non. — Valet, c'est mon haubert.
— C'est aussi pesant comme fer.
— (C'est) qu'il est de fer, ce vois-tu bien.
— De ce, fait-il, ne sai-je rien.
Mais moult est biaux, si Dieu me saut (sauve);
Qu'en dites-vous, et que vous vaut?
— Valet, c'est à dire légier (facile à expliquer) :
S'onques voulois sur moi lancier
Javelots, ou saïetes (flèches) traire (tirer),
Tu ne me porrois mal faire.
— Dom chevalier, de tels hauberts
Gard' Dieu les bestes et les cerfs;
Car nul occire n'en pourrois,
Ni jamais après ne courrois. —
Et li chevalier li redit :
— Valet, dis-moi, se Dieu m'aist (m'aide),
Se tu me vuels (veux) dire novèles
Des chevaliers et des pucèles. —
Et cil, qui petit fut sénez (peu sensé),
Li dit : — Fuites-vous ainsi né?

— Valet, fait-il, ce ne peut estre,
Que nule rien peut ainsi naistre.
— Qui vous atourna (habilla) donc ainsi?
— Valet, je te dirai bien qui.
— Dites-le donc. — Moult volentiers :
Na mie encor cinq jors entiers
Que tous ces harnois me donna
Le roi Arthur, qui m'adouba.
Mais or (maintenant) me redis que devinrent
Li chevaliers qui parci vinrent. —
Et il dit : — Sire, or esgardez
Tel plus haut bois que vous véez (voyez)
Qui cette montaigne avironne :
Ce sont li destroit d'Avaldonne.
— Et que de ce, fait-il, biau frère?
— Là sont li hercéors (laboureurs) ma mère,
Et ses terres sèment et hèrent (cultivent);
Et si tex (telles) gens outre passèrent,
Ils les virent : si vous diront. —
Et il dient que il iront
Avecque lui, si il les maine,
Dèsqu'à (jusqu'à) ceux qui hersent l'avoine.
Li valet prend son chacéor,
Si va là où li hercéor;
Et quand il virent leur seignor,
Si tremblent tuit de paor.
Et sachez porquoi il le firent :
Por li chevaliers que il virent
Qui après li armés venoient;

Car-bien sorent, s'ils (que si) li avoient
Lor affaire dite et lor estre (état),
Que il voudroit chevalier estre.
Et sa mère en istra dou sens (perdra la raison)
Qui détourner l'en cuide l'en (l'en veut);
Car ja chevalier ne véist,
Ne lor affaire n'apréist.
Li valet a dit as bouviers :
— Véistes-vous cinq chevaliers
Et trois pucèles ci passer?
— Il ne finirent hui d'aler
Par le détroit, — font li bouvier.
Et li valet au chevalier
Qui tant avoit à lui parlé
Dit : — Sire, par-ci sont allé
Les chevaliers et les pucèles.
Mais or me dites les nouvèles
Dou roi qui les chevaliers fait,
Et le lieu où il plus se trait (tient).
— Valet, fait-il, dire te vueil
Que li roi séjourne à Cardueil... —
Et li valet ne s'est pas feint
De retourner à son manoir,
Où sa mère dolent et noir
Avoit le cuer (cœur), pour sa demeure;
Grant' joie a eu à cette heure
Qu'elle le vit : ne pas ne pot (put)
Céler la joie qu'elle en ot (eut);
Car, comme mère qui moult aime,

Court encontre lui, et s'el claime (l'appelle) :
Biau fils ! Biau fils ! plus de cent fois.
— Biau fils, moult a esté destrois (chagrin)
Mes cuers pour votre demourée ;
De duel (deuil) ai esté acourée (j'ai eu un crève-cœur).
Si que pour peu morte ne fui.
Où avez-vous tant esté hui (aujourd'hui)?
— Madame, je le vous dirai,
Par foi, né vous en mentirai ;
Car je ai moult grant' joie éue
D'une chose que j'ai véue,
Dont ne me souliez-vous dire :
Que li angels Dieu nostre sire
Sont si très-bels, qu'onques Nature
Ne fist plus belle créature,
N'el monde n'a si belles rien.
— Biau fils, encor le dis-je bien ;
J'el dis por voir et dis encor.
— Sachiez, mère, que je ne vi or
Les plus belles choses qui sont
Qui par la gaste (déserte) forest vont ;
Il sont plus bels, si comme je cuit (crois),
Que Dieu ne que si angels tuit. —
La mère entre ses bras le prend,
Et dit : — Biau fils, à Dieu te rend,
Car moult ai grand paour de toi ;
Tu as véu, si com' je croi,
Les anges dont les gens se plaignent,
Qui occient quanque (tout ce qu') ils atteignent.

— Non ai, voir, mère, non ai, non!
Chevaliers dient que il ont nom. —
La dame se pasme à ce mot;
Quand chevalier nommer li ot,
Si dit com' femme courouciée :
— Ha lasse! com' sui maubaillée (maltraitée)!
Biau doux fils, de chevalerie
Trestouz les jours de vostre vie
Vous cuidoie-je bien garder,
Que ja n'en oïssiez parler.
Chevalier estre déussiez,
Biau fils, si Damé-Dieu pléust,
Que vostre père nous éust
Gardé, et vos autres amis;
N'ot (il n'y eut) chevalier de si haut prix...
Vostre père, si ne l' savez,
Fut parmi les hanches navré;
Si grant terre et si grant trésor,
Que il avoit comme preud'home,
Ala tout à perdition...
Et essiliés (exilés) furent à tort
Li haut barons après la mort
Uter Pendragon, qui roi fu,
Qui fu père le roi Artu...
Si s'enfuit qui fuir pot (put).
Vostre père ce manoir ot (eut)
Ici en ceste forest gaste;
Ne pot fuir en grande haste :
En litière aporter se fit;

Aillors ne sot où il fuit.
Et vous qui petit étiez,
Deux moult biaux frères aviez;
Petit estiez allaitanz,
Peu aviez plus de deux anz.
Quand furent grands vostre deux frères,
Au los (consentement) et au conseil lor père
Alèrent à deux cours roiaux
Pour avoir armes et chevaux
Adoubés (armés), et chevaliers furent;
Et en un jour meisme moururent,
Au revenir à lor repaire (demeure),
Qui joie me vouloient faire.
Et lor père puis ne les vit:
As armes furent déconfiz (tués),
As armes furent morts amdui (tous deux),
Dont ai grant duel et grant ennui.
De l'aisné avindrent (arrivèrent) nouvèles,
Que li corbeaux et li corneiles
Amdui (les deux) les yeux li crevèrent;
Ainsi mort les gens le trouvèrent.
Du duel qu'il fit mourut le père;
Et je ai vie moult amère
Souferte (de) puis que il fut mort.
Et vous étiez mes confort (consolation)
Que j'avoie, et tous mes biens;
Car il n'avoit (restait) plus (aucun) des miens:
Rien plus ne m'avoit Dieu laissé
Dont il me fit mon cuer lié (content). —

Li valet entend moult petit (fait peu d'attention)
A ce que sa mère li dit :
— A mangier, fait-il, me donnez ;
Ne sais dont vous m'arraisonnez !
Mais moult m'en irai volontiers
Au roi qui fait les chevaliers,
Et je irai cui qu'il en poit (quoi qu'il y en ait) ! —
La mère tant com' li l'oit
Le retient, et si le séjourne (fait attendre),
Si li apareile et atourne
De chenevas grosse chemise,
Et braies faites à la guise
De Galois : furent fait ensemble
Braies et chausses, ce me semble ;
Et si ot cotte, et chaperon
De cuir de cerf, clos environ (tout autour).
Ainsi sa mère l'atourna
Trois jours, sans plus n'y séjourna :
N'onques ni ot mestier (ne servirent) losanges (caresses).
Lors à sa mère duel estrange ;
Si l' baise et accole (embrasse) en plorant,
Et dit : — Or ai-je duel moult grand ! —

Ici, comme dans le conte gallois, l'enfant prend congé de sa mère en quittant le manoir ; l'action du héros de la ballade bretonne, au contraire, ressemble plutôt à une fuite qu'à un départ : il ne dit adieu à personne ; il semble plus sauvage encore que Pérédur ; il ne reçoit point de conseils. Voici ceux que la mère de Perceval

donne à son fils : c'était le code de morale à l'usage des chevaliers en l'année 1160 ; on verra qu'il diffère de celui qu'ils suivaient au commencement du XIIe siècle, époque où le conte fut mis en écrit :

— Biau fils, un sens (leçon de sagesse) vous veuil ap-
S'il le vous plait à retenir, {prendre ;
Grand bien vous en pourra venir :
Si vous trouvez, ni près ni loin,
Dame qui d'aïe (aide) ait besoin,
Ne pucèle desconseillée (mal conseillée),
L'aurez en aide appareilliée (vous la protégerez) :
Qui as dames honeur ne porte,
La sienne honeur doit estre morte.
Dames et pucèles aimez,
Si serez partout honoré ;
Mais si vous aucune en priez,
Gardez que ne li ennuiez
De rien nule (aucune chose) qui li desplaise.
De pucèle est bon qu'il la baise,
S'elle (si elle) le baiser vous consent (permet) ;
Le surplus, je vous en défend...
Mais s'elle a anel (anneau) en son deigt
Ou à la ceinture aumonière (bourse) ;
Si, par amour ou par prière,
Le vous donne bonnement et bel (elle vous permet)
Que vous emportiez son anel,
De l'anel prendre, vous donjie (je vous donne),
Et de l'aumonière, congie (permission).
Biau fils, encor vous veuil dire el,

Que en chemin ou en hostel,
N'aïez longuement compaignon
Que vous ne demandiez son nom;
Son nom sachez à la personne,
Car par le nom connoît l'on l'homme.
Biaux fils à preud'homes parlèz,
Et lor compoignie tenez :
Preud'homme ne méconseille mie
Ceux qui tiennent sa compaignie.
Sur toute rien (chose) vous veuil prier
Que en église ou en moustier (monastère)
Aliez prier Nostre Seigneur
Qu'en ce siècle vous doint (accorde) honeur,
Et si vous y doint contenir
Qu'à bonne fin puissiez venir.
— Mère, fait-il, que est-ce église ?
— Un lieu où l'on fait le service
(De) celui qui ciel et terre fit,
Et hommes et bestes y mit.
— Et moustier ? — Quoi ! fils, ce méisme (cela même)
Une maison belle et saintisme (très-sainte),
De corps saintes et de trésors ;
Si sacrifie-l'en le corps
Jésus-Christ, li prophète sainte
Cui (à qui) Juifs firent honte mainte :
Traïs fu, et jugié à tort,
Et souffrit angoisseuse mort
Pour les hommes et pour les femmes
Qui (dont) en enfer aloient les âmes...
— Donc irai-je moult volentiers

Aux églises et aux moustiers,
Fait li valet ; dorénavant
Ainsi le vos met en convent (je vous le promets). —
Atant ni ot plus de demore,
Congié prend, et la dame plore.
... Sa selle li fu ja mise;
A la manière et à la guise
De Galois fut appareillié :
Un revelins (guêtres) avoit chaucié ;
Et la partout où il aloit,
Trois javelots porter souloit,
Mais deux s'en fist sa mère oster (ôter),
Parce que trop sembloit Galois....
Plorant, le baise au départir
La mère, qui moult chier l'avoit....
— Biau fils, fait-elle, Dieu vous maint (garde) ;
Joie plus qu'à moi ne remaint (reste)
Vous doint-il (qu'il vous donne) où que vous aliez. —
Quand le valet fut éloignié
A un jet de pierre menue,
Si regarda, et vit cheue (tombée)
Sa mère au chief du pont arrière,
Et gît pasmée en tel manière,
Comme s'elle fut chéue morte.
Et cil (lui) sangle de la réorte (badine)
Son chacéor parmi (sur) la croupe.
Et cil s'en va qui pas ne soupe,
Ains l'emporte grand'aléure (train) :
Parmi la grand'forest obscure. —

VI.

La dame de la tente.

Chrétien de Troyes a retourné et amplifié ce passage avec autant d'esprit que de bonheur :

« Perceval, dit-il, se mit chevaucher

Tant que il vit un tref (pavillon) tendu
En une prairie moult belle :
Illec (là) sourd (jaillit) une fontenèle.
Li tref fut biau à grand'merveille :
L'une partie fut vermeille,
Et l'autre vert' d'orfroi bandée (tissue d'or) ;
Desus ot une aigle dorée :
En l'aigle féroit (dardait) li solaus (soleil),
Qui moult luisoit clairs et iniaux (ardent) :
S'en reluisoit tuit li pré
De l'enluminement du tré (tente).
Entour le tref, à la réonde (ronde),
Qui estoit li plus bel du monde,
Avoit raimées et foilliées (feuillées),
Et loges galesches (galloises) drecclées.
Li valet vers le tref ala,
Et dit ainçois (avant) qu'il venist (vint) là :
— Dieu ! or voi-je vostre maison,

Or feroi-je mesprison (une méprise)
Se aourer (adorer) ne vous aloie.
Voir (vrai) dit ma mère, toutevoie (pourtant),
Qui me dit que moustier estoit
La plus bèle chose qui soit,
Et me dit que je ne trouvasse
Moustier, qu'aourer ni allasse
Le créatour en cui je croi;
Et je l'irai prier parfoi
Qu'il me donne ennui (maintenant) à mangier,
Car j'en aurai grant mestier (besoin). —
Lors vint al' tref, sel vit ouvert;
Emmi (dans) le tref un lit couvert
D'une moult riche courte-pointe
Moult bien ouvrée et menu peinte,
Et par-desus un poile (tapis), avoit.
En ou lit dedans se gisoit (était couchée)
Une damoiselle endormie;
Mais loin estoit sa compagnie :
Alées furent les pucèles
Pour cueillir florètes novèles
Que par le tref jonchier voloient...
Quand li valet al tref entra,
Son cheval moult forment frogna (hennit fortement),
(Si bien) que la damoiselle l'oït :
Si s'esveilla et tressaillit;
Et li valet, qui nice (novice) fut,
Dit : — Pucèle, je vous salu,
Si come ma mère me l'aprit :

Ma mère m'enseigna et dit
Que les pucèles saluasse
En quel lieu que je les trovasse. —
La pucèle de paour tremble
Por li valet, qui fol li semble ;
Si se tient por fole provée
De ce que sole (seule) l'ot trovée.
— Valet, fait-elle, va ta voie ;
Fuis ! que mes (mon) ami ne te voie.
— Ains (auparavant) vous baiserai, par mon chief [(ma tête) !
Fait li valet, cui que soit grief ! (quoi qu'il y en ait),
Car ma mère me l'enseigna.
— Certes, moi ne baiserez ja (point) !
Fait la pucèle, que je puisse ;
Fuis ! que mes ami ne te truisse (trouve) ;
Car s'il te treuve, tu es morz ! —
Le valet avoit les bras forz ;
Si l'embrasse moult justement,
Car il ne sot (sut) faire autrement....
Et cele s'est moult défendue,
Et se défend quanqu' (tant qu') elle pot ;
Mais défense mestier ni ot (fut inutile) :
Car li valet, en un randon (moment),
La baisa, volsist-èle ou non (bon gré, mal gré),
Vingt fois, si com' le conte dit ;
Tant qu'un anel en son doigt vit,
A une esmeraude moult claire :
— Encor, fait-il, me dit ma mère,
Qu'en vostre doigt l'anel préisse (je prisse),

Mais que rien plus ne vous féisse (fasse).
Or ça, l'anel, je l' vueil avoir!
— Mon anel n'auras-tu pas, voir!
Fait la pucèle, que je sache,
S'à force (à moins que) du doigt ne l' m'arrache. —
Li valet par le poing la prend;
A force les doigts li estend;
Si a l'anel en son doigt pris,
Et en son doigt mainet (petit) l'a mis, —
Et dit : — Pucèle, bien aiez (portez-vous bien);
Or m'en irai : bien sui paié;
Et moult meilleur baisier vous fait
Que chamberière que il ait (qui soit)
En toute la maison ma mère,
Car n'avez pas la bouche amère. —
Et cele plore, et dit : — Valet,
N'emporte pas mon anelet,
Car j'en serois maubaillie (maltraitée),
Et tu en perdrois la vie,
Que (sans) qu'il tardast, je te promet. —
Li valet en son cuer ne met
Rien nule de quanque il ot (entend);
Mais, de ce que jeune il ot,
Moroit de faim à male (mauvaise) fin.
Un bociau (boisseau) treuve (trouve) plein de vin,
Et un ennap (coupe) d'argent selonc (auprès);
Et voit sur un trossel (trousseau) de jonc
Une toaille (nappe) blanche et neuve :
Il la solève, et desous treuve

Trois pastés (pâtés) faits de chevrel frais.
Ne li ennuia pas cist (ces) mets.
Par la faim qui forment l'angoisse (le presse);
Un des pastez devant li froisse,
Et en mange par (de) grant talent (appétit),
Et verse en la coupe d'argent
Le vin, qui n'estoit mie laid;
S'en boit souvent et à grand trait;
Et dit: — Pucèle, cist pastez
Ne seront hui (aujourd'hui) par moi gastez.
Venez mangier, car moult est boen (bon);
Assez y a chascun du soen (sien):
Si en remaindra (il en restera) un entier. —
Et cèle plore en demantiers (pendant que),
Quanque cil la proie et semont (la prie et invite),
Qui un sol mot ne li respont.
Cil menge tant comme il li plot,
Et but tant que assez en ot;
Et prit congié tout maintenant,
Si recouvrit le remanant (reste),
Et comanda (recommanda) à Dieu celi (celle)
Qui son salut point n'abéli (n'agrée).
— Dieu vous saut (sauve), fait-il, belle amie!... —
Et cele plore, et dit que ja (jamais)
A Dieu ne le comandera.

VII.

Le combat du bâton.

Ce genre d'escrime était en usage dans le pays de Galles avant le XVII[e] siècle. A cette époque, les ministres de la religion prétendue réformée l'abolirent avec les autres jeux nationaux gallois, qui sont maintenant remplacés par les orgies du cabaret [1]. Il existe encore en Bretagne, et s'y pratique, dans certaines paroisses rurales, notamment de l'évêché de Kemper, d'une manière qui semblerait autoriser à croire qu'il n'était point étranger, dans le principe, aux institutions druidiques.

La nuit de la fête des Morts, des jeunes gens et des jeunes filles, qui se sont donné le mot, se rendent secrètement dans une chapelle écartée : on allume des cierges; on récite des prières, on chante des cantiques en l'honneur des trépassés ; puis un vieillard, généralement le sorcier du pays, qui a le privilége d'assister à la lutte et de la présider, crie trois fois : *Lis! lis! lis!* et aussitôt un cercle se forme ; deux champions y entrent : parfois ils sont armés chacun d'un *penn-baz*, ou

[1] Nostrâ memoriâ desuescere cœperunt, compotationibus in eorum locum succedentibus. (Davies Rhes. 1600.)

casse-tête, et la lutte s'engage selon les règles ordinaires du combat au bâton; mais, le plus souvent, ils n'en ont qu'un seul, et se le disputent à force de bras, assis à terre en face l'un de l'autre. Le bâton reste au vainqueur, et le vaincu a la honte de recevoir la bascule de la main des jeunes filles.

VIII.

Le crampon de fer et l'épée.

On voyait au moyen âge, dans la salle des chefs gallois, d'énormes crampons de fer, fixés au pavé de distance en distance, qui servaient aux chevaliers pour attacher leurs chevaux, car ils y entraient souvent avec eux; quelques-uns les conduisaient même jusque dans leur chambre à coucher : Kledno, prince breton du VIe siècle, père de Kenon, guerrier fameux qui vivait à la même époque, attachait le sien au pied de son lit. «Au crampon dont il faisait usage, disent d'anciennes traditions galloises relatives au barde Merzin, était passé un licol qu'on regardait comme une des treize merveilles de l'île de Bretagne : il avait appartenu à Taliésin, et Merzin l'emporta dans sa tombe. Toutes les fois que Kledno avait besoin d'un cheval, il en trouvait un attaché à son crampon magique.» Pérédur brise

son épée en frappant sur un crampon pareil, et rejoint deux fois les fragments, mais échoue la troisième. Perceval est soumis à la même épreuve, et subit le même échec; mais ayant transporté l'épreuve à la fin de son poëme, précisément lorsque son héros va atteindre au faîte de la gloire humaine, l'auteur français s'est vu forcé de la dénaturer, et d'en atténuer les suites. Ainsi tout en disant : Perceval

> Les pièces prit à ajouster
> L'une à l'autre délivrement (à l'instant) :
> L'une pièce à l'autre se prend
> Si gentiment et si adroit,
> Que le jour que faite estoit
> Ne sembla estre plus nouvèle
> Ni mieux fourbie ni plus belle...

Le poëte fait cet aveu vraiment curieux :

> Mais droitement à la jointure
> Fut remèse (restée) une crevéure (fente)
> *Petitéte et non mie grande.*

Alors l'oncle de Perceval dit au chevalier ces paroles qui rendent sensible la distance qui sépare les époques où le conte et le poëme ont été composés, et l'esprit dans lequel on les a rédigés :

> D'armes vous estés moult peiné,
> Au mien espoir (à mon avis), et bien le sai;

Mais à (par) ce que prouvé (éprouvé) vous ai,
Sai-je moult bien qu'en tout le mond',
De tretous ceux qui ore (maintenant) y sont,
Ni a nul qui mieux que vous vaille,
Ni en estour (assaut) ni en bataille.
Mais quand ce iert (il arrivera) qu'ayant tant fait
Que Dame-Dieu donné vous ait
L'honneur, le prix de courtoisie,
De sens et de chevalerie,
Lors vous pourrez dire à tretous
Que li mieudre (meilleur) estes de tous...,
Que cil Dieu qui pardonne s'ire (colère),
S'amour et grand honeur vous doint (donne),
Et tous vos péchiés vous pardoint (pardonne) !

IX.

Les sorcières de Kerloiou.

Kerloiou, maintenant Glocestre, ville assez considérable, située sur les Marches du pays de Galles, au bord de la Saverne, était anciennement un des centres de sorcellerie les plus fameux de l'île de Bretagne. Les paysans des environs prétendent que neuf magiciennes veillaient à la garde de ses eaux minérales, et qu'il fallait les vaincre si l'on voulait en faire usage. C'est un écho affaibli des traditions primitives. Au rapport de Pline[1],

[1] Lib. xxII, c. 2.

les sorcières gauloises ne cédaient qu'au vœu de l'homme qui les avait profanées ; et, selon Méla, elles étaient neuf dans leur sanctuaire le plus fameux. Le barde Taliésin n'en compte pas davantage [1] au VI[e] siècle. L'auteur de l'histoire de Pérédur, au XII[e], est d'accord avec eux : les sorcières avec lesquelles il met le chevalier en rapport sont au nombre de neuf, et il ne lui fait obtenir leurs faveurs qu'après les lui avoir fait battre.

X.

Angarad à la main d'or.

Angarad est surnommée la belle *au teint brun* par quelques traditions galloises, et la belle *à la main d'or* par d'autres, comme dans le conte : peut-être devait-elle ce dernier surnom à sa générosité, peut-être à la réputation qu'avait son père, le prince Réder'h-Hael, d'être un des chefs les plus libéraux de l'île de Bretagne ; un de ceux qui ne refusaient jamais rien de ce qu'on leur demandait, que la demande vînt d'un ami ou d'un ennemi, d'un compatriote ou d'un étranger [2]. Quoi qu'il en soit, les triades la mettent elle-même au nombre des trois jeunes filles « vives et brusques » du

[1] Myvyrian, t. I, p. 45.
[2] Ibid., t. II, p. 5, et 65.

VI[e] siècle[1], caractère bien justifié par la réponse qu'elle fait ici à Pérédur.

XI.

Le serpent du Karn.

Ce monstre a beaucoup d'analogie avec le serpent sacré des karn ou roches druidiques[2] dont il est question dans un poëme gallois de la plus haute antiquité. Voici la pièce; mais je n'ose me flatter de l'avoir fidèlement traduite : c'est le chant de mort de la victime au moment où on va l'immoler; il rappelle l'*Ave, Cæsar, morituri te salutant*, des gladiateurs romains :

« Hu[3] ! ô toi dont les ailes fendent l'air, ô toi dont le fils était le protecteur des grands priviléges, le héraut bardique, le ministre, ô père de l'abîme !

« Ma langue dira mon chant de mort au milieu du cercle de pierres qui enferme le monde[4].

[1] Myvyrian, t. II, p. 73.

[2] Karn, id est rupis. Girald. Cam. Itiner. Cambriæ (ad ann. 1188), c. 6.

[3] Hu était, à ce qu'il paraît, le dieu suprême des anciens Bretons.

[4] Les druides regardaient leur *temenos* ou enceinte sacrée comme l'image du monde.

« Soutien de la Bretagne, Hu, dont le front rayonne, soutiens-moi ! régulateur du ciel, ne rejette pas ma prière !

« C'est la fête autour des deux lacs : un lac m'environne et environne le cercle, le cercle un autre cercle ceint de douves profondes[1]. Une belle retraite est devant ; de grands rochers la recouvrent ; le serpent s'avance dehors en rampant vers les vases du sacrificateur, du sacrificateur aux cornes d'or. Les cornes d'or dans sa main, sa main sur le couteau, le couteau sur ma tête !

« Gloire à toi, victorieux Beli[2] ! et à toi, roi Manogan, qui défends les franchises de l'île de Miel[3] de Beli[4] ! »

XII.

L'Avank du lac.

Comme le serpent, l'Avank est un monstre marin emprunté à la mythologie des anciens Bretons ; on en

[1] Les temples druidiques étaient généralement formés de plusieurs cercles concentriques de pierres debout, et entourés de douves, comme on peut le voir à Stone-Henge et à Ambresbury.

[2] « Ce prince, dit Nennius, était fils de Manogan, roi breton qui régnait avant l'ère chrétienne sur toutes les îles de la mer de Tyr. (Ed. de Gunn, p. 55.) Les triades le comptent, avec Idris, l'inventeur de la harpe, et Edliod l'archidruide, parmi les trois bardes primitifs.

[3] C'était le nom de l'île de Bretagne, avant l'arrivée des Bretons. (Triades, *Myvyrian*, t. II, p. 1.)

[4] Myvyrian, t. I, p. 72 et 78.

peut dire autant de la grotte ou *dolmen* qui lui sert de retraite, et du pilier de pierre ou *menhir* qui lui permet de voir sans être vu. Son histoire occupe une place importante dans un conte bardique fort ancien, dont les triades offrent le résumé.

Hu Gadarn, chef et dieu des anciens bretons, avait bâti sa demeure au bord d'un lac immense, appelé le Lac des lacs, qui menaçait sans cesse d'engloutir la terre, malgré les fortes digues qu'on lui opposait; mais l'Avank ennemi les perça, et l'univers fut submergé. Cependant tous les hommes ne périrent pas : un sage nommé Névez-naf-Neivion avait préparé à l'avance un vaisseau où il se sauva avec un mâle et une femelle de toutes les créatures vivantes; et quand les eaux se furent écoulées, Hu, pour prévenir un nouveau malheur, fit traîner l'Avank hors du lac par ses bœufs Ninio et Pibio à la tête puissante [1].

« J'ai entendu autrefois, dit le docteur Owenn, un vieillard jouer sur la c'hrouz (la rote) un singulier morceau de musique qui imitait les mugissements des bœufs et le bruit de leurs chaînes, quand ils tirèrent le monstre du lac. »

Les triades associent l'Avank à un enchanteur appelé Ganhébon, et ce n'est peut-être pas sans motif, l'un possédant un pilier qui communique des vertus mu-

[1] Myvyrian, t. II, p. 57 et 71.

giques, l'autre des pierres semblables, encore nommées au IXᵉ siècle *menhir du savoir*[1], sur lesquels étaient gravés, dit-on, tous les arts et toutes les sciences du monde[2].

Quoi qu'il en soit, le pilier du conte n'a point paru assez merveilleux au trouvère français, car il s'est efforcé de le rendre plus merveilleux encore. Il prétend qu'il était non de pierre, mais d'ivoire incrusté d'or fin; qu'alentour s'élevaient quinze croix, trois vermeilles, cinq blanches, sept d'or et d'azur; qu'on y voyait un anneau valant un trésor, et un cartouche d'argent sur lequel on lisait ces mots écrits en latin : « Nul chevalier ne pourra attacher son dextrier à l'anneau de ce pilier, s'il n'est le plus parfait du monde; » enfin le poëte en fait l'œuvre de Merlin.

XIII.

Le nain jaune.

Le roman de Tristan offre, comme on l'a vu, un incident pareil : le nain du roi Marc'h, ayant surpris la reine Yseult et son amant dans un tête-à-tête semblable,

[1] *Hirmen guizog* (Codex ecclesiæ Lichfeldensis, Wanley, catal., p. 289.)

[2] Myvyrian, t. II, p. 71.

va les dénoncer à son maître. Ce caractère traître et sournois des nains est invariable dans les traditions bretonnes : ils ne parlent que lorsqu'ils trouvent l'occasion soit de nuire à quelqu'un, comme ici, soit de faire preuve de leur science de l'avenir, comme ceux qui révélèrent à Pérédur sa destinée, et qu'on croyait muets ; ou bien encore, et c'est le cas le plus fréquent, lorsqu'une volonté supérieure vient les y forcer par quelque stratagème, comme il arrive dans un ancien chant populaire en Galles et en Armorique.

XIV.

L'échiquier.

Cet échiquier est, à n'en pas douter, celui que le barde Merzin offrit à son patron, le roi Gwendoleu, fils de Keidio, et qu'il emporta dans sa tombe avec douze autres objets magiques, merveilles de l'île de Bretagne. Selon la tradition, l'échiquier était d'or, les échecs d'argent, et ils jouaient d'eux-mêmes. Selon le romancier, toujours porté à exagérer, il était d'or fin, peint de riches couleurs; les pions d'or poli, d'émeraudes et de rubis : il jetait une grande lumière, et attestait l'habileté d'un artiste maure qui en avait fait présent à la fée Morgane, de laquelle le tenait le propriétaire actuel. Suit

une longue description de la partie d'échecs : Perceval est battu ; il prend sa revanche, il l'est encore ; il revient à la charge, mais sans plus de succès ; alors il entre en fureur, saisit les échecs, les met dans un pan de son haubert pour les jeter dans le lac,

> [1] Et dit : — Jamais ne mâterez
> Nul chevalier ; n'est mie droit ! —

Le conteur rend tout cela en deux mots.

XV.

Le cerf et le petit chien.

La chasse du cerf à l'aide du petit chien appartient au même cycle de traditions bardiques que l'histoire du serpent [illegible] ; elle fait partie du *combat des arbres*, une des trois batailles mythologiques les plus fameuses [illegible] et où des milliers d'hommes périrent pour un motif que les triades du XIIe siècle appellent frivole, mais que Taliésin, au VIe, ne juge pas aussi légèrement. Le barde prétend avoir pris part au combat sous la forme d'un

[1] Myvyrian, t. II, p. 65.

arbre, et se vante d'avoir été le premier à en signaler les pronostics et le seul à le chanter :

« J'étais arbre dans le bois mystérieux : nul autre que moi ne chante et n'a chanté les vagues pronostics du combat que livrèrent les chefs des arbrisseaux au souverain de l'île de Bretagne, le gardien des coursiers rapides, le possesseur des flottes, le gardien des mille joyaux de prix[1].. J'étais au combat des arbrisseaux[2]. »

XVI.

Le guerrier noir du Lec'h.

« En Haut-Léon, en Basse-Bretagne, dit dom Le Pelletier[3], on donne par excellence le nom de *lec'h* ou *leac'h* à certaines grandes pierres plates, un peu élevées de terre, sous lesquelles on peut être à couvert, et qui donnent lieu à des fables parmi les paysans. »

Quelques personnes, selon la remarque de Gonidec[4], les désignent sous le nom de *dolmen*, ou table de pierres. Il en est souvent parlé dans les poésies des plus anciens bardes gallois, mais très-laconiquement, et sous forme

[1] Myvyrian, t. I, p. 29.
[2] Ibid., p. 67.
[3] Dictionnaire breton, au mot *Lec'h*, prononcez Lerh.
[4] Dictionnaire breton, p. 508.

d'indication. Cependant nous pouvons conclure d'un passage des poëmes de Merzin qu'ils étaient regardés comme des tombeaux. Prophétisant aux Cambriens qu'un des héros de leur patrie sortira quelque jour de la tombe pour venir les venger, il s'écrie :

« Un des six les plus illustres se lèvera de dessous le *ler'h* qui l'enferme depuis longtemps, et il sera vainqueur des Loégriens (les Saxons)[1]. »

On voit avec étonnement que le conteur gallois n'envisage pas seulement le *ler'h* de la même manière, mais encore qu'il réalise, à son point de vue, la prophétie du barde, en évoquant, pour combattre et vaincre Pérédur, l'ombre du guerrier enseveli. Dans le roman français, la teinte originale s'efface; le mot *ler'h* est traduit par tombeau, et le guerrier noir du *ler'h* devient *le noir chevalier du tombel.*

XVII.

Défaite des sorcières de Kerloiou.

Rien de plus fréquent dans les poëmes mythologiques des anciens bardes que les allusions aux combats d'Arthur et de ses guerriers contre les êtres surnaturels, et

[1] Myvyrian, t. I, p. 144.

particulièrement les sorcières. Ils ont chanté sa victoire sur la magicienne qui règne dans l'Averne, victoire vivement disputée, qui lui coûta des flots de sang, et célébré la défaite de neuf autres sorcières, prototype de celles du conte, par son majordome. A en juger d'après les éloges sans mesure qu'ils donnent à Kai pour cet exploit, c'était le plus beau fait d'armes qu'un guerrier pût accomplir ; ils répètent en chœur :

« Kai a tué les neuf sorcières[1] ! »

L'auteur du conte de Pérédur couronne donc dignement son ouvrage en élevant son héros, par un exploit pareil, à l'apogée de la gloire humaine.

[1] Myvyrian, t. i, p. 167.

EXAMEN CRITIQUE

DES

SOURCES BRETONNES.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Une prévention fâcheuse régnait au XVIII[e] siècle contre la littérature celtique en général. On croyait peu à l'authenticité des anciennes poésies galloises, elles passaient pour des productions forgées par des inconnus à des époques beaucoup plus récentes que celle où vivaient leurs prétendus auteurs, et l'on s'accordait, sans les avoir lues, à les regarder comme indignes de fixer l'attention d'une critique sérieuse et éclairée [1]. Quant aux poésies des Bretons d'Armorique, sans les connaître davantage, on trouvait plus facile d'en nier l'existence; et l'on allait jusqu'à dire que la langue bretonne ne paraissait pas pouvoir se prêter à la douceur et à l'harmonie des vers [2].

A cette époque vivait du travail de ses mains, dans une vallée du pays de Galles, un homme du peuple appelé Owenn Jones, et surnommé Myvyr du nom de sa vallée. Le désir de soumettre à l'examen des hommes instruits et impartiaux les monuments littéraires de son pays le poursuivait depuis longtemps; cependant on était loin de croire qu'il pourrait parvenir à mettre son projet à exécution, car il

[1] Archives philosophiques, politiques et littéraires, t. III, p. 88.

[2] D. Taillandier, Dictionnaire de la langue celtique, préface, p. 9.

était pauvre, et personne ne songeait à lui venir en aide. Mais l'amour du pays l'inspira : pensant que le commerce lui donnerait l'argent nécessaire pour atteindre son but, il se fit marchand, et ayant, au bout de longues années, trouvé sur ses loisirs le temps de copier les manuscrits qui devaient composer son recueil, et réalisé, à force de privations et d'économies, la somme dont il avait besoin pour le faire imprimer, il le publia, en 1802, sous le titre de MYVYRIAN, *Archaiology of Wales* [1].

Dans le même temps, une dame bretonne, frappée de la beauté des poésies populaires qu'elle entendait chanter aux paysans d'Armorique, en commençait une collection qu'un de ses fils devait continuer et mettre au jour trente-cinq ans après celle du noble marchand gallois, sous le titre de BARZAZ-BREIZ, *Chants populaires de la Bretagne* [2].

L'apparition de l'*Archéologie galloise* affaiblit les préventions que l'on avait conçues contre la littérature cambrienne. Cependant elle trouva encore des détracteurs : Adelung, en Allemagne, et Pinkerson, en Angleterre, exprimèrent tout haut leur incrédulité, mais elle ne tarda pas à être défendue victorieusement par Sharon Turner et par M. Fauriel. Le premier publia, à la fin de son histoire des Anglo-Saxons, une dissertation sur les poëmes des anciens bardes gallois, où il établit d'une manière invincible leur authenticité [3]; le second fit paraître, dans les *Archives philosophiques* [4], un compte rendu des documents du Myvyrian, où il les déclare à l'abri de toute objection depuis le travail de Sharon

[1] Londres, 3 vol. in-8° à deux colonnes.

[2] Paris, 2 vol. in-8°, 1839.

[3] A vindication of genuineness of the ancient british poems; London, 1803.

[4] 1818, t. III, p. 88.

Turner, qui a fait promptement, dit-il, changer l'opinion sur le point en litige, et dont tous les amis de la vérité et les hommes d'un jugement difficile n'ont pas hésité à adopter les conclusions.

Ce n'est donc pas sans étonnement que nous avons vu, dans ces derniers temps, M. A.-W. Schlégel exhumant les assertions surannées des critiques du dernier siècle, affirmer que « nous n'avons aucun moyen de juger du talent des bardes gallois ; que les poésies débitées sous les noms de Taliésin, d'Aneurin, de Merzin et de Lywarh-Hen, sont évidemment des inventions modernes : qu'assurément après quatre siècles de domination romaine, il n'y avait plus de bardes dans la Grande-Bretagne; » et en ce qui regarde les Bretons d'Armorique, «qu'un monument littéraire quelconque dans leur langue présupposerait toute une littérature bas-bretonne qui n'a jamais pu être cultivée par personne ni pour personne. »

Après avoir attaqué les bardes, M. Schlégel ne pouvait manquer d'attaquer aussi leurs défenseurs : M. Fauriel est accusé d'avoir manqué au devoir le plus grave du critique, pour la confiance qu'il accorde aux monuments de la littérature galloise, et l'importance qu'il y attache, et M. Augustin Thierry taxé de crédulité, pour en avoir fait usage dans sa belle *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. « Les paroles de M. Fauriel, dit M. Schlégel, sont des armes fournies aux défenseurs de toutes les chimères celtiques; M. Augustin Thierry, lui aussi, a quitté les seuls guides sûrs dans l'obscurité des origines bretonnes, pour courir après les feux follets d'une tradition postiche. L'on ne saurait protester assez énergiquement contre une telle invasion de rêveries et de données apocryphes dans le domaine de l'histoire. »

Au ton leste et tranchant du grave érudit allemand, on

voit qu'il a pris son parti sur les anciens poëtes bretons et les écrivains modernes qui honorent le plus la France, comme il l'a pris depuis longtemps sur Molière et nos grands poëtes du siècle de Louis XIV. Nous ne nous arrêterons donc pas à combattre une opinion qui ne peut pas se soutenir :

Telum imbelle sine ictu.

Toutefois, nous croyons devoir justifier, par des raisons sérieuses, la confiance que nous avons accordée dans notre *Essai sur l'Origine des Epopées chevaleresques de la Table-Ronde*, aux monuments divers de la littérature bretonne, soit galloise, soit armoricaine.

Ces monuments sont en vers et en prose : nous commencerons par les premiers.

I.

POÉSIE.

§ I. Poëmes gallois.

Les plus anciennes poésies galloises venues jusqu'à nous sont celles des KENVERZ ou *Bardes primitifs*, parmi lesquels se placent au premier rang Taliésin, Merzin, Anearin et Lywa'h-Hen qui vivaient au VIe siècle, et plusieurs autres moins connus qui ont fleuri de l'an 664, époque de la chute de la monarchie bretonne, à l'an 1066, époque de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Elles occupent les cent quatre-vingt-huit premières pages de l'*Archéologie galloise* d'Owenn Myvyr.

Les manuscrits où elles se trouvent existent, soit dans la bibliothèque du colonel Vanghan, à Hengurt; soit dans celle

du Collége de Jésus, à Oxford ; soit dans d'autres collections particulières du pays de Galles.

Les trois que l'on cite généralement pour leur ancienneté sont :

Le *Livre Noir*, de Kermarzen, de la bibliothèque d'Hengurt [1], commencé au x[e] siècle [2] et fini au XII[e] [3];

Les *Livres de Taliésin* et *d'Aneurin* [4] de la même collection, écrits l'un et l'autre vers la fin du XI[e] siècle [5];

Le *Livre Rouge* d'Hergest [6], de l'écriture du XIV[e] siècle [7].

Les ouvrages des *Bardes primitifs*, contenus dans ces différents manuscrits et imprimés d'après eux, sont ou mythologiques ou historiques. Je n'ai point la prétention de les passer tous en revue ; j'examinerai seulement ceux dont j'ai fait usage; si l'on désire de plus amples détails, on peut recourir à l'excellente dissertation de M. Sharon Turner ; mais comme elle n'a jamais été traduite en français, et que peu de personnes la connaissent, on me permettra d'en extraire quelques observations préliminaires sur l'authenticité des anciens poëmes gallois en général.

L'authenticité de ces poëmes repose sur un double ordre de preuves, les unes extrinsèques et les autres intrinsèques.

Il est aujourd'hui hors de doute :

[1] In-4°, vélin.

[2] Sharon Turner. (A vindication of the ancient british poems, p. 28.)

[3] Ed. Lhuyd (Archæologia britannica, p. 225.)

[4] In-8°, ext[t] vélin.

[5] Owen. (Archæologia, vol. XIV, p. 211 et suiv.)

[6] In-fol., vélin.

[7] Ed. Lhuyd. (Archæologia britannica, p. 254.)

1° Que les Gallois ont eu des bardes depuis le VIe siècle jusqu'au XIIe ;

Que les poëmes de ces bardes existaient en écrit, et leur étaient attribués au XIIe siècle, par des recueils dont quelques-uns nous restent ;

Qu'une série non interrompue d'autres bardes, à partir du commencement du XIIe siècle jusqu'à nos jours, font allusion à leurs ouvrages, ou en citent des vers ;

Qu'au XIIe siècle, un recueil de leurs poésies était qualifié d'*ancien* et d'*authentique*, par des auteurs du temps.

2° Que les sujets qu'ils traitent ne pouvaient offrir d'intérêt qu'à l'époque où ils ont été composés ;

Que les bardes du XIIe siècle, en particulier, n'en auraient eu absolument aucun à les traiter, et qu'ils en auraient eu, au contraire, à ne les pas choisir ;

Qu'ils peignent sous des couleurs purement historiques, certains faits et certains personnages, représentés, par les Gallois du XIIe siècle, sous celles de la fable ;

Que toutes les allusions qu'on y trouve sont parfaitement d'accord avec l'histoire du temps auquel ils se rapportent, et telles qu'on a lieu de les attendre d'auteurs véritables ;

Que les mœurs, les usages, les costumes qu'ils décrivent, présentent le même caractère historique.

Enfin, que leurs formes rhythmiques, mais surtout philologiques, leur assignent invinciblement une date correspondante à l'époque où la chronologie galloise fait vivre leurs auteurs.

Ce dernier point, que Sharon Turner a seulement indiqué, auquel, du reste, on ne songe guère après avoir lu son victorieux plaidoyer, offre une des preuves les plus fortes

de l'authenticité des anciens poëmes gallois. Mais s'ils sont inattaquables sous ce rapport, ils ne le sont pas tous, il faut en convenir, quant à la pureté.

Les traces d'interpolation que présentent quelques-uns d'entre eux font un devoir d'en user avec une extrême réserve.

Ceux qui m'ont paru offrir à la critique toutes les garanties désirables, sous quelque point de vue que ce soit, et dont par conséquent j'ai cru pouvoir me servir, sont :

Parmi les poésies de Taliésin, l'HISTOIRE DU BARDE, les DÉPOUILLES DE L'ABIME, l'ÉLÉGIE D'UTHER A LA TÊTE-DE-DRAGON, le COMBAT DES ARBRISSEAUX, le PREMIER ÉLOGE, la CONFÉDÉRATION ENNEMIE, le SIÉGE DES ROIS, le FLÉAU DES BARDES, l'ÉLÉGIE D'OWENN, FILS D'URIEN, les TOMBES DES GUERRIERS BRETONS ;

Parmi les ouvrages de Merzin, la POMMERAIE ;

Parmi ceux d'Aneurin, le GODODIN ;

Parmi les élégies de Lywa'h-Hen, celle de GHÉRAINT, FILS D'ERBIN;

Enfin parmi les poëmes anonymes, écrits dans l'intervalle qui s'étend du VIe au XIe siècle, quatre dialogues entre ARTHUR ET SON NEVEU ÉLIOULOT; — ARTHUR, KAI ET GLÉOULOUED ; — ARTHUR ET GWENNIVAR; — ARTHUR, TRISTAN ET GWALHMAI.

Les poëmes cités de Taliésin, à l'exception des trois derniers, roulent sur des données mythologiques antérieures au VIe siècle ; mais les doctrines qu'ils révèlent continuaient d'être chantées par les bardes de cette époque, qui les transmettaient scrupuleusement à leurs disciples. Dans le premier, où il fait l'histoire de ses transformations indéfinies, il professe ouvertement le dogme de la métempsycose, de la même

manière que les anciens philosophes Hindous. Dans le second, il raconte ses voyages mystiques à travers les sphères idéales de la théologie druidique. L'ÉLÉGIE D'UTHER A LA TÊTE DE DRAGON est purement païenne ; c'est le chant de mort de la victime, qui va être sacrifiée. Dans le COMBAT DES ARBRISSEAUX, le barde se vante d'être druide, « le nom du chêne, dit-il, est mon nom dans tous les pays ; » il rappelle avec complaisance les voyages qu'il a entrepris à travers les sphères du monde invisible, et les métamorphoses qu'il a subies. Il y revient encore dans le PREMIER ÉLOGE et la CONFÉDÉRATION ENNEMIE, deux pièces très-curieuses sous le rapport philologique : elles offrent un grand nombre d'expressions latines, et même des phrases entières dont ne se servent jamais les bardes postérieurs, expressions et phrases empruntées aux idiomes romains provinciaux, et elles furent certainement écrites à une époque où la langue de César et d'Agricola était encore parlée dans l'île de Bretagne[1]. Quand la première fut composée, les Romains formaient encore une classe distincte de la population indigène ; les Bretons Logriens, encore une nation à part ; les Germains étaient des intrus appelés *Saxons*, *Angles* et *Franks*, et les Bretons Northumbriens conservaient leur nom de MORINI, qui disparaît au VIIe siècle. « Un temps viendra, dit Taliésin, où les étoiles annonceront le jour que les *Bretons Morini* s'avanceront contre les Pictes dévorants. »

Le SIÉGE DES ROIS proclame le culte d'Arthur, en tant que dieu de la guerre et des bardes ; un poëte gallois du

[1] Ainsi on y lit *pector* pour *pectus*, au lieu du breton *kalon* ; — *Rex*, *rexed* pour *roué*, *rouéed* : — *Ro gentes fortium* pour *rex gentium fortium* ; — *A welez-te y dominus fortis ?* pour *vidistine dominum fortem*. (Myvyrian, p. 32, 35, 54 et 59.)

XII[e] siècle, nommé Lywar'h-ap-Léwélin, cite le dernier vers de la pièce, et dit que l'auteur « y voile les mystères des druides avec la bannière bardique. [1] » Philippe Brédèz, autre poëte de la même époque, fait allusion au FLÉAU DES BARDES, satire contre les ménestrels populaires; [2] Kenzélou, contemporain de Philippe Brédèz, et dont les poëmes sont le titre le plus glorieux de la littérature galloise de 1150 à 1200, mentionne les chants historiques de Taliésin, et prouve qu'il avait lu l'ÉLÉGIE D'OWENN, FILS D'URIEN, car il l'imite dans celle qu'il a composée en l'honneur d'Owenn Gwéned, son patron [3].

Quant aux pièces intitulées, les TOMBES DES GUERRIERS BRETONS, où Taliésin fait en trois vers l'épitaphe de chacun de ses compatriotes du VI[e] siècle et des âges précédents, les plus fameux par leurs exploits, et où il indique le lieu de leur sépulture, le laconisme et l'extrême sécheresse qu'elles offrent écartent tout soupçon d'un autre dessein que celui de transmettre à la postérité le souvenir de noms glorieux, et leur donnent par là même une grande valeur historique.

Les poésies de Merzin nous ramènent à la mythologie. On peut voir, dans sa POMMERAIE, où il déplore la chute de son beau verger moissonné par la hache ennemie, un symbole des bois sacrés des druides, profanés et détruits par les apôtres du christianisme triomphant. La haine que le barde manifeste pour les moines chrétiens, auxquels il prodigue les épithètes de fourbes, gloutons, profanateurs et méchants, justifie cette opinion; les prêtres bretons, qui, pour obéir

[1] Myvyrian, t. I, p. 505.
[2] Ibid. Ibid., p. 377 et 378.
[3] Ibid. Ibid., p. 207.

aux ordres d'un synode tenu à Vannes, du temps de Merzin, arrachaient « les arbres sacrés »[1] ne devaient pas être mieux traités par les anciens druides d'Armorique.

Aucun poëme ne se trouve plus souvent cité dans les ouvrages des bardes gallois postérieurs, que la POMMERAIE de Merzin : Golizan, au VIII[e] siècle[2], Kenzelou[3], Lywarc'h-ap-Léwélin[4], Gwinvarz, au XII[e] siècle[5]; Madok Diougreg au XIII[e] siècle[6], y font directement allusion.

Il en est de même du GODODIN. Trois poëtes, l'un du X[e] siècle, ou peut-être plus ancien[7], et les deux autres du XII[e][8], le mentionnent expressément. Aneurin nous assure l'avoir composé en prison, et les fers aux pieds ; un effroyable massacre de Bretons, dont trois seulement, lui compris, auraient échappé au glaive ennemi, en fait le sujet. Le poëme passe généralement pour être historique, mais d'un côté on n'est point encore parvenu à découvrir de champ de bataille nommé Kat-Traez, et plusieurs combats du même nom sont chantés dans des poëmes mythologiques, attribués à Taliésin ; d'un autre, son auteur le déclare intelligible seulement pour les initiés aux mystères de l'ordre des

[1] Summo decertare debent studio episcopi et eorum ministri ut arbores dæmonibus consecratæ, quas vulgus colit et in tanta veneratione habet ut nec ramum nec surculum inde audeat amputare, radicitus excindantur. (Dom Morice, *Histoire de Bretagne*, t. I, col. 220.)

[2] Myvyrian, t. I, p. 156.

[3] Ibid. Ibid., p. 207.

[4] Ibid. Ibid., p. 304.

[5] Ibid. Ibid., p. 269.

[6] Ibid. Ibid., p. 487.

[7] Ibid. Ibid., p. 180.

[8] Ibid. Ibid., p. 166 et 298.

bardes; il y a donc peut-être lieu de le ranger parmi ceux de leurs ouvrages dont le fond est aussi imaginaire que les accessoires.

Les poésies de Lywa'h-hen, au contraire, roulent toutes sur des événements réels; il a chanté ses contemporains illustres : Urien, Réghed, Caduallon, GHÉRAINT, FILS D'ERBIN, dont j'ai mentionné l'élégie; ses vingt-quatre fils, tous morts dans les combats; ses cent vingt ans et ses malheurs. Un barde du xe siècle[1], et un autre du XIIIe[2], parlent de lui avec vénération, et semblent familiarisés avec les ouvrages qu'il nous a laissés.

De l'année 664 à l'année 1066, ont dû être composés les quatre dialogues précités, dans lesquels Arthur joue le rôle principal; celui qui lui donne pour interlocuteur son neveu, Élioulot, et celui où paraissent Kai et Gléouloued, sont mythologiques, et de beaucoup les plus anciens. Dans le premier, Arthur est au ciel, animant l'astre qui porte son nom; et son neveu Élioulot, sous la forme d'un aigle, est perché sur un chêne, et s'entretient avec lui :

— « Aigle mesuré dans tes paroles, lui dit Arthur, sans « t'offenser, réponds-moi : Convient-il que je reçoive les « hommages qu'on rend au soleil?

— « Arthur, lampe sublime doucement balancée, si tu « reçois les hommages qu'on rend au soleil, tu brûleras « après des feux de la divinité, sinon tu trouveras le bon- « heur.

— « Aigle peu flatteur en tes discours, par l'Être mysté- « rieux, dis-moi, que serais-je sans ces voiles?

[1] Myvyrian, t. I, p. 175.
[2] Ibid. Ibid., p. 321.

— « Si tes splendeurs étaient sans voiles, tu serais le soleil. »

De telles doctrines sont païennes.

La seconde pièce intitulée, *Dialogue entre Arthur Kai et Gléouloued*, peut servir de pendant aux *Dépouilles de l'Abîme* de Taliésin; l'une célèbre les voyages, l'autre les combats mythologiques d'Arthur.

Les deux derniers dialogues semblent, dit Turner, appartenir au xe ou au xie siècle; le ton, le style et le langage justifient cette opinion.

§ II. Chants populaires armoricains.

La poésie des Bretons du pays de Galles est savante et pleine d'art; celle des Bretons d'Armorique, presque entièrement formée de monuments populaires, est sans artifice, comme toutes les œuvres de ce genre.

L'une a des bardes qui font des livres, l'autre des chanteurs ambulants, qui composent sans savoir lire ni écrire : la première est déposée dans des manuscrits, la seconde est confiée à la seule mémoire du peuple illettré des campagnes; celle-là est plus ou moins historique; celle-ci l'est essentiellement; elle se donne pour telle; elle veut être regardée comme le vrai lui-même; elle revêt de la forme poétique et musicale les traditions, les événements, les caractères, les croyances, les sentiments populaires contemporains; mais elle n'invente jamais, ou cesserait d'exister comme toute poésie de même nature : l'actualité et la bonne foi sont deux qualités inhérentes à ses ouvrages. C'est un principe admis par les meilleurs critiques.

Il s'ensuit que la date de composition des chants populaires

remonte à l'époque où eurent lieu les événements qu'ils célèbrent, où vécurent les personnages qu'ils mentionnent, et où eurent cours les sentiments, les mœurs, les usages et les croyances qu'ils révèlent.

Je crois l'avoir prouvé[1] en démontrant, par des exemples tirés du sujet, que les allusions des chanteurs bretons, soit aux événements, soit aux individus de leur temps, de même que les aventures qu'ils attribuent à leurs personnages, sont vraies ou du moins vraisemblables; que les mœurs, les idées, les costumes qu'ils leur prêtent sont naturels, et conviennent à merveille à l'époque où se passent les faits mentionnés; enfin, que le rhythme, et certaines formes philologiques de leurs ouvrages, correspondent à la date qu'on a lieu de leur attribuer.

A la vérité, les chants populaires bretons ont dû nécessairement subir en s'éloignant du siècle qui les a vus naître une certaine modification dans le style, le rhythme, et les faits accessoires; telle est la nature de toute poésie traditionnelle; mais pour peu qu'on se donne la peine de comparer ensemble deux versions d'un même chant populaire, en quelque langue que ce soit, recueillies à plusieurs siècles de distance, on acquerra la certitude qu'ils n'éprouvent dans la bouche de ceux qui les chantent aucune variation essentielle, soit quant au sujet, soit quant à la forme.

Ces raisons m'ont déterminé à faire usage d'un petit nombre de notions puisées dans les chants populaires des Armoricains sur des événements historiques dont les acteurs vivaient avant le XIIe siècle. Je me suis borné à quatre seulement; St Efflamm, Merlin, Morvan, Bran, ou le *Prisonnier de guerre*.

[1] *Barzas-Breiz*, chants populaires de la Bretagne. Introduction.

Les deux premiers sont imprimés avec le texte et la musique, [1] les deux autres sous presse.

La légende de saint Efflamm m'a été chantée par un paysan de la paroisse de Plœstin, en Tréguier, où le saint est particulièrement honoré; je dois la découverte de la ballade de Merlin à madame de Saint-Prix, qui a bien voulu m'en communiquer plusieurs strophes, recueillies par elle de la bouche d'une jeune fille, dans le même canton de Bretagne; le poëme de Morvan, surnommé Lez-Breiz (*le soutien de la Bretagne*), dont j'ai publié seulement un chant dû, en partie, à l'obligeante communication de M. Victor Villiers de l'Ile-Adam, et que j'ai confronté avec d'autres versions populaires sur le même sujet, m'a été complétée, principalement, par une femme âgée, du canton de Lokéfret, dans les montagnes d'Arrès, puis par un mendiant de Kerélof, près de Carhaix, en basse Cornouaille. Enfin, c'est un chiffonnier des montagnes du Laz qui m'a procuré le *Prisonnier de guerre*. Aucun des chanteurs, aucune des chanteuses sous la dictée desquels j'aie jamais rien écrit, ne sait lire : tous tiennent de la tradition les poésies qu'ils connaissent. Quant aux preuves d'ancienneté qu'offrent les chants populaires mentionnés, ils les portent en eux-mêmes, comme je l'ai dit précédemment.

Arthur, qui joue un rôle capital dans la légende de saint Efflamm, n'a point encore le caractère, ni le costume, ni les mœurs que lui prête, en 1135, la chronique de Geoffroy de Monmouth [2].

Merlin, est représenté tantôt comme un devin puissant, tantôt comme un barde malheureux : c'est la double face de

[1] *Barzas-Breiz*, chants populaires de la Bretagne, t. I, p. 64, et t. II, p. 353.

[2] Voyez t. I, p. 56.

ce personnage dans les plus anciens poëmes gallois. Un des deux Merzin était surnommé « chef des enchanteurs, » et l'autre a écrit tout un poëme sur ses malheurs et sa vie sauvage. Son ministère bardique est jugé nécessaire à la consécration du mariage d'une princesse bretonne; d'après les lois d'Houel, les bardes cambriens intervenaient de la même manière, et à la même époque, aux noces des filles nobles. La princesse dont il est question dans le chant breton vivait au VIe siècle; Merzin le Sauvage, né vers l'an 530, est mort vers l'an 600. Elle reçoit une dot spécifiée dans une charte authentique du XIe siècle, charte qui fait allusion aux traditions mentionnées dans le chant populaire dont Merlin est le sujet, et les déclare anciennes. Son père offre en cadeaux de noces des colliers d'or aux nobles Bretons, marque distinctive des chefs cambriens au VIe siècle, d'après Aneurin.

Morvan était un prince breton du IXe siècle. Il défendit avec succès, contre Louis le Débonnaire, la nationalité armoricaine, battit plusieurs fois ses généraux, et finit par être tué dans un combat que le roi des Franks vint lui livrer en personne, en l'année 822. Le poëme dont il est le héros roule sur son enfance, ses différentes victoires, et sa mort; il porte une empreinte profonde d'enthousiasme national. En réduisant les principaux faits qu'il célèbre à leur plus simple expression, et en les comparant avec ceux que rapporte un poëte latin contemporain, Hermoldus Nigellus, qui a traité le même sujet, on acquiert la preuve de leur exactitude. Les mœurs et les caractères décrits par le poëte breton sont souvent barbares, les costumes, ceux du temps, les locutions dont il se sert parfois surannées et inintelligibles.

Je n'ai eu occasion de mentionner que la première partie du poëme de *Morvan*, celle où le chanteur raconte le départ de l'enfant du manoir maternel; la popularité de ce mor-

ceau chez les Bretons gallois au XIIe siècle, et chez les Bretons armoricains de nos jours, est une nouvelle preuve de son ancienneté.

J'en peux dire autant de la ballade de BRAN, ou le *Prisonnier de guerre*, que les paysans d'Armorique et du pays de Galles chantent avec quelques variantes seulement : elle consacre le souvenir d'une grande bataille livrée, au Xe siècle, à Kerloan, village situé sur la côte de Léon, en Armorique, par le chef breton Éven le Grand, aux hommes du Nord, qu'il força de renoncer à leurs idées de conquête[1] ; mais ils ne se rembarquèrent pas sans avoir fait des prisonniers : de ce nombre fut Bran, qu'on a lieu de croire petit-fils du comte du même nom souvent mentionné dans les Actes de Bretagne[2]. Tout près de Kerloan se trouve un hameau auquel Bran a laissé son nom, et où il peut avoir été pris. La langue de la ballade et certains usages caractéristiques qu'elle révèle conviennent à l'époque où vivait ce guerrier.

II.

PROSE.

§ I. Triades et traditions bardiques.

Les monuments littéraires en prose des anciens Bretons comprennent : 1° leurs triades et traditions bardiques ; 2° leurs chroniques nationales ; 3° leurs contes populaires.

[1] Dom Morice, *Histoire de Bretagne*, t. I, preuves, col. 335.
[2] Ibid. p. 308, 309, 315.

I. « Les triades des Bretons, dit M. Fauriel, sont un monument historique peut-être unique en son genre : plusieurs des notices qu'elles renferment remontent à la plus haute antiquité ; elles paraissent être ou les débris de documents perdus aujourd'hui, ou la mise par écrit tardive de traditions nationales qui se seraient conservées oralement pendant des siècles. Le plus grand nombre se rapporte aux événements qu'entraîna l'invasion saxonne. » Diogène Laërce nous atteste l'antiquité de leur forme ternaire ; il l'a dit particulière aux druides, et nous a transmis un de leurs aphorismes religieux [1] qui se retrouve parmi les triades des bardes gallois. Quant à l'antiquité des faits qu'elles rapportent, elle est assez prouvée par la nature même de ces faits. Les unes offrent les mêmes traditions que les poëmes des bardes primitifs, traditions dérivées non directement de la *Bible*, mais de la mythologie des Hindous, telles que la croyance du déluge : le dieu Hu-gadarn tue le monstre marin auteur du déluge, comme le dieu Wishnu tue le monstre qui a soulevé contre la terre les flots de l'Océan ; le premier instruit le monde dans les sciences et les arts utiles, comme le second promulgue pour l'instruction du genre humain les *Védas* qu'il a préservés; les autres signalent des usages qui remontent à l'époque de l'invasion romaine, et dont César nous est garant, les confraternités d'armes, les *soldures*, par exemple.

Enfin elles n'ont point subi l'influence de certaines fables très-anciennes, très-répandues dès avant le xe siècle, et adoptées par tous les écrivains du moyen âge, telle que la croyance à l'origine troyenne des Bretons, d'où il suit qu'elles doivent avoir une source plus ancienne et plus pure.

[1] Livre c. seq. 6.

Les triades faisaient partie du corps de doctrine des bardes primitifs. Elles ont dû être rédigées primitivement en vers; plusieurs sont encore rimées : témoin celle où Arthur nomme trois de ses compagnons d'armes, et celle des *Bœufs d'Hu-gadarn*, qui offre un vers entier des *Dépouilles de l'Abîme* de Taliésin ; celle où il est question du *départ de Merzin*, et quelques autres que les compilateurs n'ont pas entendues, qu'ils ont tronquées, rendues inintelligibles, et qu'il n'est possible de comprendre qu'en les rapprochant des anciens poëmes bardiques.

Cette transformation prosaïque a naturellement favorisé les interpolations, et les triades en offrent de plusieurs genres qu'il serait facile d'indiquer. Les plus importantes, pour notre objet, sont celles qui proviennent de l'influence de nos romans en prose de la Table-Ronde, dont l'un des principaux a été traduit, au XV[e] siècle, du français en gallois, après avoir été traduit lui-même primitivement du gallois en français. Cette influence se fait sentir dans les collections de triades écrites à la fin du XV[e] siècle, et postérieurement ; mais elle n'existe pas et ne pouvait exister dans la rédaction de Caradoc de Lancarvan, mort vers l'an 1150, dont il nous reste deux copies sur vélin, l'une, de la fin du XII[e] siècle, parmi les manuscrits de la bibliothèque du colonel Vaughan[1], l'autre, du XIV[e], dans la bibliothèque du collége de Jésus à Oxford[2]. C'est donc à elle qu'il faut surtout recourir[3]. Quant aux autres collections de triades, s'il est

[1] N° 159.

[2] Lyfr goc'h, col. 589.

[3] Il est à regretter que les éditeurs du *Myvyrian* n'aient pu faire usage que des transcriptions sur papier, fautives en quelques endroits.

permis d'en faire usage, ce doit être avec une grande réserve, et seulement après en avoir comparé entre elles les différentes versions.

II. Les traditions bardiques ont dû, comme les triades, passer de vers en prose; il y en a de deux espèces : les unes étaient tenues secrètes, et formaient l'*arcanum* des bardes; les autres couraient parmi le peuple. Les premières, recueillies et mises en écrit, vers l'an 1460, par Guttin Owenn[1], malgré le mélange qu'elles offrent des doctrines maçonniques de toutes les époques et de toutes les nations, peuvent fournir à la critique un petit nombre de faits curieux et véritablement anciens; je n'en ai usé qu'une seule fois, et en contrôlant leur autorité par celle des bardes primitifs. Les secondes, qui méritent plus de confiance sous le rapport de la pureté, sont une espèce de catalogue sèchement rédigé des MERVEILLES BARDIQUES DE L'ÎLE DE BRETAGNE possédées, dit-on, par Taliésin, et emportées par Merzin dans la tombe. Le critique Ed. Lhuyd l'a copié sur un très-ancien manuscrit vélin de la bibliothèque d'Hengurt, et Jones l'a publié d'après lui[2]. Plusieurs des merveilles bardiques sont mentionnées dans les contes populaires modernes des paysans armoricains, ce qui est une nouvelle preuve de leur originalité, et des racines profondes qu'elles ont dans les souvenirs nationaux des peuples de race celtique.

§ II. Chroniques nationales.

La seule des chroniques bretonnes dont j'ai fait usage est le BRUT Y BRENHINED ou *Histoire des Rois;* elle fut écrite par un Breton du continent, en l'année 950, comme l'at-

[1] Kyvrynac'h beriz ynys Pridain. (Mss. d'Hengurt, n° 47.)]

[2] Bardic Museum, n. 47.

testait le manuscrit original que l'antiquaire Evans a eu entre les mains [1]. Gauthier Calen, archidiacre d'Oxford, voyageant en Armorique, de l'an 1125 à 1150, se la procura et en fit aussitôt, dans le dialecte gallois, une traduction ornée [2] qu'il communiqua à Geoffroy de Monmouth, son compatriote; Geoffroy mit en latin, à sa requête, cette amplification que Walter traduisit lui-même en latin, puis remit plus tard en gallois; c'est l'archidiacre qui nous l'apprend : « Moi, Gauthier, archidiacre d'Oxford, j'ai traduit, dit-il, la très-ancienne *Chronique des Rois*, du breton d'Armorique en latin, et dans ma vieillesse je l'ai retraduite du latin en breton du pays de Galles [3]. »

Ces différentes amplifications firent bientôt oublier l'original armoricain; dès l'année 1214, selon John de Wallingfort, « la Chronique des rois bretons devait son autorité, moins à l'auteur qu'au traducteur [4]. Maintenant la version primitive ne se retrouve plus. Les plus anciens manuscrits des amplifications dans le dialecte gallois sont de la fin du XIIe, du XIIIe et du XIVe siècle; il en existe un au Musée britannique, bibliothèque cotonnienne [5]; un autre dans la

[1] Mss. of the Rev. Evan Evans. *Cambrian quaterly magazine*, t. I, p. 396.

[2] Prepulchris ornatibus nobis proponebat. (Galfridus Monumeth, proemium.)

[3] Owen, faute d'avoir recouru au livre rouge d'Hergest, n'a pas compris ce passage; l'assertion suivante de Geoffroy le lui aurait expliqué : « El lever breteun a emo'hoeles Gwalter arghédiacon Reder-chen o *Brezonek en Gemraek*. (Lyfr co'ch o Hergest Mss., fol. 230.) »

[4] Translatio historia Britonnum ex translatore magis habet auctoritatem quam ex editore (Vita sancti Gutlachi, apud. Gale.)

[5] In-4°, vél., 65, fol. Cleopat. B. C., 5, 19. A.

bibliothèque de l'honorable M. Bosanquet, magistrat de Londres[1]; un troisième dans le *Livre rouge*, au collége de Jésus, à Oxford[2], et six dans la bibliothèque d'Hengurt. Les éditeurs du Myvyrian en ont publié trois; malheureusement ils n'ont pas recouru à la copie la plus exacte, à celle de la bibliothèque cotonienne qui m'a généralement servi de guide.

§ III. Contes populaires des anciens Bretons.

La littérature des anciens Bretons possède un recueil de contes populaires intitulés *Mabinoghion*. Tous les savants Gallois se sont épuisés en conjectures sur le sens de ce titre. Les uns le traduisent par *Contes de Nourrices*, les autres par *Instruction à la Jeunesse*, d'autres par *Amusements du jeune âge*; cette version est celle du docteur Owen, et la plus généralement admise; le sage et judicieux archéologue Edouard Lhuyd aime mieux avouer son ignorance[3]. Nous avions pris le même parti quand les poëtes français du moyen âge sont venus nous éclairer sur le sens probable du mot dont il s'agit. Ils se servent d'une expression qu'aucun glossaire ne traduit, c'est celle d'*enfances* par laquelle Walter, dans son dictionnaire gallois, rend le mot *mabinoghion* pluriel de *mabinoghi*. Or, en langue romane, *enfances* semble répondre au latin *gesta*, dans la basse latinité, et signifier « histoire de gestes, d'actions mémorables, traditionnellement racontée par les pères aux *enfants*. » Ainsi, le roman épique d'Adenès, intitulé *les Enfances d'Ogier*, roule sur les hauts faits du chevalier de ce nom,

[1] In-4°, vélin, 528, fol.

[2] In-fol., vélin, col. 200°.

[3] Hoc vocabulo quid sibi velit hodiè non constat. (Archæologia britannica; Oxford, 1707.)

tels que la tradition les rapportait : ainsi, on disait, les *enfances de Jésus-Christ*, pour l'histoire orale des travaux de l'Homme-Dieu pendant son apostolat [1].

Il faut donc traduire le mot *mabinoghion* par *faits* ou *gestes traditionnels*.

Robert Vaughan, de l'opinion duquel Edouard Lhuyd faisait grand cas [2], nous apprend [3] qu'ils furent recueillis et mis en écrit par un barde gallois, à la requête du chef Griffiz ap Conan, qui monta sur le trône de Galles en 1079 et mourut en 1137. D'anciens monuments de la littérature cambrienne, consultés par sir Iarle et M. Taliésin Williams, donnent à ce barde le nom de Ieuann Vaour ap Diouliz, et le font naître dans le Glamorgan. La collection originale transportée, dit-on, dans la tour de Londres, à la prière de l'infortuné prince Léwélin et de ses compagnons de captivité, fut jetée au feu après leur condamnation à mort, avec les autres livres gallois qui charmaient l'ennui de leur prison. Heureusement, il en reste des copies; l'une du XIIIe siècle, à Hengurt, dans la bibliothèque du colonel Vaughan [4], arrière petit-fils de Robert du nom; une autre du XIVe,

[1] Les enfances de Jhesus-Crist
Leur raconta toutes et dist
Trestout ainsi comme il les sçut
Et que d'autrui oi en eut :
Comment les juifs le haïoient;
Tout ainsi comme il garissoit
Les malades quant il vouloit;
Com' faitement ils l'achaterent, etc.
(*Le Graal*, publié par Fr. Michel, p. 55.)

[2] Vir neque indoctus. (Archæologia britannica, p. 265.)

[3] *British antiquities revived*, 1662, in-4°, p. 44.

[4] In-4°, modico, 52 fol. mancum.

dans le *Livre rouge d'Hergest*, au collége de Jésus, à Oxford[1], toutes deux sur vélin. Lady Charlotte Gnest fait imprimer, en ce moment, cette dernière, qui paraît avoir été transcrite de l'autre, et sur laquelle j'ai traduit.

Les Mabinoghion forment deux classes très-distinctes; dans les uns, Arthur figure comme principe d'unité, dans les autres, il ne paraît pas. C'est des premiers seulement que nous avons à nous occuper ici : Owen, Ghéraint et Pérédur sont les héros des trois que je publie aujourd'hui et qui sont les plus célèbres du cycle arthurien.

On ne peut douter du succès et de la renommée qu'eut le recueil des *Mabinoghion* ou *gestes traditionnels* des chevaliers de ce prince, à leur apparition et durant tout le moyen âge. Leur vogue fut telle que les étrangers furent curieux de les connaître. Guillaume de Malmesbury déclare deux fois les avoir lus[2]. L'auteur latin de la vie de saint Kentégern prouve qu'il les connaissait aussi[3]. Leland assure, d'après un moine contemporain de Henri II, roi d'Angleterre, que ce prince les entendit souvent citer; il fait supposer, en outre, qu'on pouvait ou les lire en prose ou les entendre réciter par les *chanteurs d'histoires bretonnes*, car il ajoute que le roi les avait aussi apprises de leur bouche[4]. Giraud le Gallois, à la fin du XII[e] siècle, confirme cette opinion : « Toute

[1] In-fol. maximo, 721 fol.

[2] Legitur in antiquis Britonum GESTIS. (Gale, Scriptores, III, p. 295.) — Legitur in GESTIS illustrissimi regis Arthuri. (Loco suprà citato.)

[3] In GESTIS histrionum vocatur Owen filius regis Urien. (Loco citato.)

[4] Rex Angliæ Henricus secundus, ex GESTIS Britonum *et* eorum cantoribus historicis frequenter audiverat. (In assertione Arthuri, p. 50.)

action mémorable des anciens héros bretons, fait-il dire à un barde de son temps, sera célébrée, et dans des histoires écrites et par la voix des chanteurs populaires, aussi longtemps que la Cambrie existera[1]. » Les bardes et les chanteurs ou récitateurs du pays de Galles, dit Giraud lui-même, conservent l'histoire de leurs princes dans des livres anciens et authentiques, écrits en gallois[2].

Nous avons eu une preuve de l'existence des *Gestes* d'Arthur et de ses compagnons, au double état de chants populaires et d'histoire écrite en prose, dans le *Brut y brenhined*. Les actions héroïques qu'il raconte, avant d'avoir été réduits en prose et mis sous forme de chronique, pour les gens instruits, faisaient le sujet d'une foule de chants traditionnels que le peuple savait par cœur et prenait plaisir à chanter, comme nous l'apprend Geoffroy de Monmouth[3], mais qui, une fois transformés, s'altérèrent et se perdirent, selon Guillaume de Malmesbury[4].

Si l'on étudie en eux-mêmes les Mabinoghion où figure Arthur, on verra qu'ils attestent le même fait que le *Brut y Brenhined*; ils offrent çà et là des strophes rimées, débris d'anciens chants populaires que le collecteur, par distraction ou négligence, n'a pas réduites en prose. Ces chants primitifs, source des Mabinoghion arthuriens, étaient communs, on n'en peut douter, aux Bretons cambriens et à

[1] Quandiu Wallia stabit nobile factum et per historias scriptas et per ora canentium dignis, per tempora cuncta, laudibus efferetur.

[2] Bardi cambrenses, et cantores seu recitatores genealogiam habent principum in libris eorum antiquis et authenticis sed etiam cambrice scriptam. (Cambriæ descriptio, p. 885.)

[3] Voyez l'*Essai*, t. I, p. 17.

[4] Cantilenas per successionem temporum detritas. (Loco citato.)

ceux du continent. Mais lequel des deux peuples en était l'auteur ?

Le récit des gestes d'Arthur et de ses guerriers, composé en Armorique, dès l'an 950, sur un fonds de chants populaires dans le dialecte armoricain, offre tout d'abord une forte prévention en faveur des Bretons du continent.

C'est là, en effet, qu'on trouve le germe poétique qui doit se développer dans la chronique galloise de Gauthier d'Oxford, et fleurir dans les poëmes français ; là qu'on voit paraître pour la première fois Arthur, Owenn, Ghéraint et Pérédur dépouillés du caractère purement national que leur donnent les conteurs gallois d'avant le XIIe siècle, et revêtus d'un nouveau costume ; là que leur histoire commence à prendre les couleurs de la fable, dont les rédacteurs des *Mabinoghion* renforceront la teinte.

Néanmoins ces faits ne suffiraient pas pour trancher la question, si la littérature armoricaine ne venait les confirmer. Or, on l'a vu [1], elle possède des chants populaires, sans parler des légendes traditionnelles qui s'y rattachent, où Arthur est sinon le héros de la chronique de Gauthier d'Oxford, du moins un personnage qui offre quelques rapports avec lui, dont on pourra faire un jour ce dernier, et qui a précisément la physionomie qu'il devait avoir dans les poésies armoricaines d'après lesquelles a été composé le *Brut y Brenhined* armoricain, source de tous les ouvrages gallois de ce nom ; aucun des poëtes cambriens, à la même époque, ne le représente comme elles : Arthur est pour eux un être soit historique, soit mythologique, jamais romanesque. C'est donc aux Bretons d'Armorique et non à ceux du pays de Galles qu'il doit sa transformation poétique ; l'his-

[1] Voyez t. I, p. 56.

toire de sa vie, chantée au delà des mers par les fils exilés de ses compatriotes, en est devenue le roman.

Les héros gallois de son temps ont eu la même destinée; la preuve en est encore dans les chants populaires armoricains. Un de ces chants, dont la composition remonte au IXe siècle, offre le début tout entier du conte de Pérédur [1]; le guerrier cambrien n'y est pas nommé, à la vérité : le poëte attribue les faits à un des plus célèbres favoris de la tradition d'Armorique. Mais rien n'est plus commun dans l'histoire traditionnelle que ces substitutions. Les Nibélungen allemands font honneur à Chrimhilde de certaines actions que l'Edda scandinave, source primitive, prête à Gudruna. Le même conte fait allusion à d'autres aventures où figure Owenn, fils d'Urien, aventures dont ne parle aucun ouvrage gallois semblable, qu'aucun d'eux ne peut expliquer, et qu'on ne peut comprendre qu'en les rapprochant d'un conte populaire du cycle armoricain d'Arthur, mêlé de vers et de prose, dans lequel le barde Merlin joue le principal rôle [2], et où il paraît vêtu du costume d'enchanteur romanesque, que lui donne pour la première fois le *Brut y Brenhined*.

De la présence d'Owenn, dans cette vieille chronique, à côté d'Arthur et de Merlin, et par conséquent dans les poésies bretonnes antérieures; des rapports implicites que lui prête le conte armoricain avec les mêmes personnages, il suit rigoureusement qu'il a été célébré comme eux par la muse traditionnelle des chanteurs populaires de la Petite-Bretagne, écho lointain de la muse historique des bardes cambriens, longtemps avant de l'être dans les récits gallois du XIIe siècle. Le conte d'Owenn lui-même justifie

[1] Voyez t. II, p. 262.
[2] Voyez t. II, p. 258.

pleinement cette conclusion : le chevalier passe de Cambrie en Armorique; il vient visiter la forêt de Brécilien, et tenter l'aventure de Baranton, sa fontaine merveilleuse, au bord de laquelle la tradition vivante place le tombeau de Merlin; il épouse une dame du pays : il est Breton par alliance. La description romanesque de la fontaine et des prodiges dont elle est la cause est trop locale, trop originale, trop d'accord avec celle qu'en ont faite les récits populaires armoricains à toutes les époques, trop intimement liée à l'action générale du conte, pour que la fable ne soit pas née en Bretagne.

La renommée de Ghéraint, qui probablement n'a jamais eu plus de rapports véritables qu'Arthur, Merzin, Pérédur et Owenn avec notre péninsule armoricaine, y a pourtant été chantée, comme la leur : le *Brut y brenhined* l'atteste. Importé, au VIe siècle, de l'île sur le continent, par les Bretons émigrés de Cornouaille, ses compatriotes, son nom, et l'intérêt glorieux que le sentiment national du barde Lywar'h-Hen y avait attaché, durent leur inspirer des chants nouveaux, mais d'un tout autre genre, sans rien d'historique, sans patriotisme; ils n'avaient plus de patrie : de là le caractère romanesque de Ghéraint déjà constaté dans la chronique armoricaine.

Les Bretons du continent eux-mêmes, trompés par la similitude du nom de Ghéraint qui s'orthographie souvent Éraint, selon le mot qui le précède, et du nom d'Érek, chef du VIe siècle, leur compatriote; induits en erreur aussi par l'identité de celui de Cornouaille, son pays, que porte un des cantons d'Armorique, ont dû finir par croire que c'était un seul personnage, et mêler leurs chants à la longue à ceux de leurs frères de l'île : l'accession au trône de Bretagne de Ghérek, couronné à Nantes en 980, acheva de brouiller toutes les idées au XIe siècle.

Ainsi s'expliquerait naturellement la substitution d'Érek à Ghéraint, et son couronnement à Nantes, dans le roman de Chrétien de Troyes. Le poëte français ne serait pas de mauvaise foi, comme on est tenté de le penser d'abord : trouvant deux versions de l'histoire, l'une galloise, l'autre armoricaine, il a suivi la dernière, la plus belle, de préférence à l'autre, comme dans le début de Pérédur il aime mieux prendre pour modèle le chant populaire d'Armorique que la partie correspondante du conte cambrien en prose, qui lui paraît moins piquante. L'analogie extraordinaire du couronnement d'Arthur d'après le *Brut y brenhined*, et de celui d'Érek d'après Chrétien de Troyes, achève de me persuader que le trouvère français a eu devant les yeux des poésies armoricaines.

Sous cette forme rhythmique, les traditions populaires, dont Ghéraint, Owenn et Pérédur étaient le sujet, passèrent du breton du continent dans le breton cambrien, soit au xe siècle, lorsque Mathuédoi, comte de Poher, fuyant les Normands, émigra dans l'île de Bretagne ; soit au XIe, lorsqu'Alain et Brian, suivis d'une immense multitude de leurs compatriotes [1], allèrent la conquérir ; aux premières années du XIIe, elles furent réduites en prose, comme on l'a déjà dit.

Ces changements de dialecte, mais surtout cette transformation prosaïque, entraînèrent inévitablement des variantes de mœurs, de costumes, de sentiments, d'idées et de langage. Le *Mystère de sainte Nonn*, écrit au moyen âge dans le breton de la Cornouaille anglaise, puis remanié dans celui de la Cornouaille armoricaine, en offre un exemple frappant : l'œuvre originale respire le génie des Bretons insu-

[1] Ingentem exercitum ex Britonibus. (Guillaume de Jumiége, p. 286.)

laires; la version faite en Bretagne a subi l'influence de la terre ferme.

Il ne faut donc pas s'étonner si les modes et les manières des *Mabinoghion* sont galloises; cela doit être. Mais ce dont on a lieu d'être surpris, c'est d'en trouver plusieurs parmi elles qui n'aient point existé en Cambrie, et qui sont exclusivement armoricaines : témoin la coutume des femmes de porter du jaune quand elles sont en deuil, et des chaussures de cuir bigarré, comme la dame bretonne de la fontaine; témoin celle des hommes d'avoir certaines robes de satin à grands ramages, comme Owenn et son ami Gwalhmaï, qui doit la sienne, est-il dit, *à la fille du comte d'Anjou.* Alain Fergent, duc de Bretagne à une époque très-rapprochée du temps où les *Mabinoghion* ont été rédigés, est représenté dans un portrait du XII[e] siècle avec une robe exactement pareille; et il épousa en 1093, remarquons-le bien, Hermengarde, fille de Foulques Réchin, comte d'Anjou. Les Gallois n'ont jamais eu de relations avec cette province, dont les princes, au contraire, gouvernaient une partie de l'Armorique dès l'année 954, et que les chanteurs armoricains ont voulu sans doute flatter; l'allusion n'aurait eu aucun sel pour les Bretons du pays de Galles. Enfin l'usage des cheveux longs, mentionné dans tous les *Mabinoghion*, n'existait pas au XII[e] siècle en Cambrie, tandis qu'il régnait en Bretagne. « Les Cambriens, dit Giraud le Gallois, auteur contemporain, ont une coutume qui n'est point nouvelle parmi eux, mais fort ancienne : afin d'être plus lestes, ils coupent leurs cheveux [1]. »

[1] Hanc non de novo sed ab antiquo consuetudinem tenent : solent ut agiliores fierent comis capita nudare. (Itinerarium Cambriæ, c. XI, Camden, p. 882.)

Quant aux idées mythologiques, celles qui regardent les êtres surnaturels, les géants, les hommes noirs, les nains, les sorciers et sorcières, les monstres de toute espèce; et celles qui concernent les monuments druidiques, les charmes, les enchantements, les objets magiques, elles sont communes aux peuples de race bretonne, et par conséquent elles n'ont guère dû se modifier dans leur retour d'Armorique en Cambrie, et leur passage de vers en prose. Au contraire, les idées morales des chants populaires originaux ont nécessairement subi quelque modification, due à l'influence de la chevalerie naissante, qui déjà se mêlait à tout. Si éloignés que soient, dans les *Mabinoghion*, de ce qu'ils seront un jour, les sentiments d'amour, d'honneur, de foi et d'héroïsme guerrier, dont l'union, l'exaltation et le raffinement offriront l'idéal chevaleresque à la fin du XIIe siècle; si vagues qu'ils paraissent, ils ne pouvaient guère exister dans les chants populaires armoricains; ils durent suivre un développement analogue à celui que les transformateurs gallois firent éprouver, en 1135, au *Brut y brenhined* breton, écrit en 930.

La langue des Mabinoghion à l'état de poésie fut sujette à une double modification : l'une provenant d'un simple changement de dialecte, et n'attaquant que certains mots et certaines formes : la chronique dont je viens de parler en avait subi une semblable; l'autre plus essentielle, et bouleversant la phrase par la substitution de la prose aux vers. Néanmoins, l'idiome primitif n'a pas tellement disparu dans le remaniement gallois, qu'on ne puisse plus le distinguer : les *Mabinoghion* fourmillent de tournures, de locutions, d'idiotismes, familiers aux paysans bretons du continent, inusités dans le pays de Galles, et qu'on ne doit point attribuer à une communauté de langue originelle. Il y a mieux,

le peuple actuel des campagnes de notre Cornouaille entend plus facilement les *Mabinoghion* que les paysans modernes du Glamorgan, où ils ont été transformés, tandis qu'il est loin de comprendre aussi bien que les Gallois, les triades nationales de l'île de Bretagne, rédigées à la même époque : j'en ai fait la curieuse expérience. De sorte que si l'on voulait rendre aujourd'hui ces contes parfaitement intelligibles, dans une édition populaire, destinée soit aux Bretons du continent, soit aux Bretons du pays de Galles; il y aurait moins de changements à y faire de ce côté-ci du détroit. [1]

[1] Pour démontrer jusqu'à l'évidence l'identité de la langue des *Mabinoghion* et de celui de notre pays, je vais en citer un passage dans le dialecte breton-gallois du XII[e] siècle, avec une version dans le dialecte armoricain au-dessous; je prends les premières lignes de l'histoire de Pérédur *. (La version bretonne est en italique.)

Evrok iarl bioed iarlaez e goglez; ha seiz mab a oè d'izah;
Evrok iarl biaouè iarlaez a golern; ha seiz mab a oè d'ézâ;
hag ned o gévoézeu enn vuiah ed emboétè Evrok, namen o
hag ne'd' oc'h kévèzeu enn vuia a emboète Evrok, nemed oc'h
tornéiment ha reveloed hag emlazeu : hag val e mae menec'h
tornéimeñt ha brézeleu hag emlazeu : ha 'vel e mâ menec'h
er neb a emkanieno hag' emlazeu ha ' réveveloed hén a laz,
ann neb a emkanieno hag é emlazeu hagé vrézeleu hén a lâzer,
ha hé c'hwec'h mab, Seizved mab a oè d'izah Peredur oè hé
ha hé c'hwec'h mab, Seizved mab a oè d'éza Peredur oè hé

* Voyez-en la traduction française, p. 133 et 134.

L'origine armoricaine des fictions romanesques et chevaleresques du cycle cambrien d'Arthur est donc attestée tout à la fois par la littérature des Bretons du continent et par les *Mabinoghion* eux-mêmes. Quant aux faits historiques d'où sont provenues ces fictions, ils appartiennent aux Gallois.

En résumé, le pays de Galles a fourni le sujet des *Mabinoghion* arthuriens aux poëtes populaires de l'Armorique, qui l'ont agrandi, décoré, *romancé*, sous forme de chansons de gestes; ces chansons ont été accueillies avec empressement par les Bretons insulaires aux yeux desquels elles ont passé pour un simple développement de leurs traditions nationales; leurs récitateurs populaires les ont répétées d'abord telles qu'elles leur arrivaient, en n'y changeant que le dialecte; puis elles ont été réduites en prose, avec des variantes plus ou moins notables, et ont fini par être écrites comme nous les avons aujourd'hui.

Telle est la part qu'ont eue les peuples frères de la Cambrie et de l'Armorique, à la formation des *Mabinoghion* arthuriens.

Telles sont les sources diverses où ont puisé les poëtes épiques de la France, qui ont chanté la Table-Ronde; je

henou, ha ieuah oed hounnou hag né d-oed oed d'ézah voned
hano, ha ieuer oè hen-hont ha né d-oè oed d'ezá moned
e emlaz hag e rével; pé oè d'izah, hén a lazeet mal e
é emlaz hag é vrézel; pé oé d'ézá, hén a lazét 'vehma oè
lazoued hé tad ha hé vroder.
lazed hé tad ha hé vreudeur.

(Lyfr. coch. Mss. col. 655.)

les ai examinées avec toute l'impartialité et tout le soin qu'exige la science moderne : puissé-je les avoir étudiées avec cet esprit de critique qui sera, aux yeux de la postérité, un des plus beaux titres de notre époque !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME.